



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

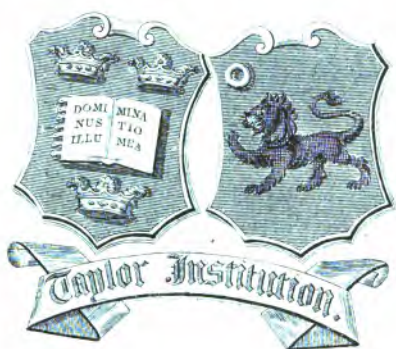
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

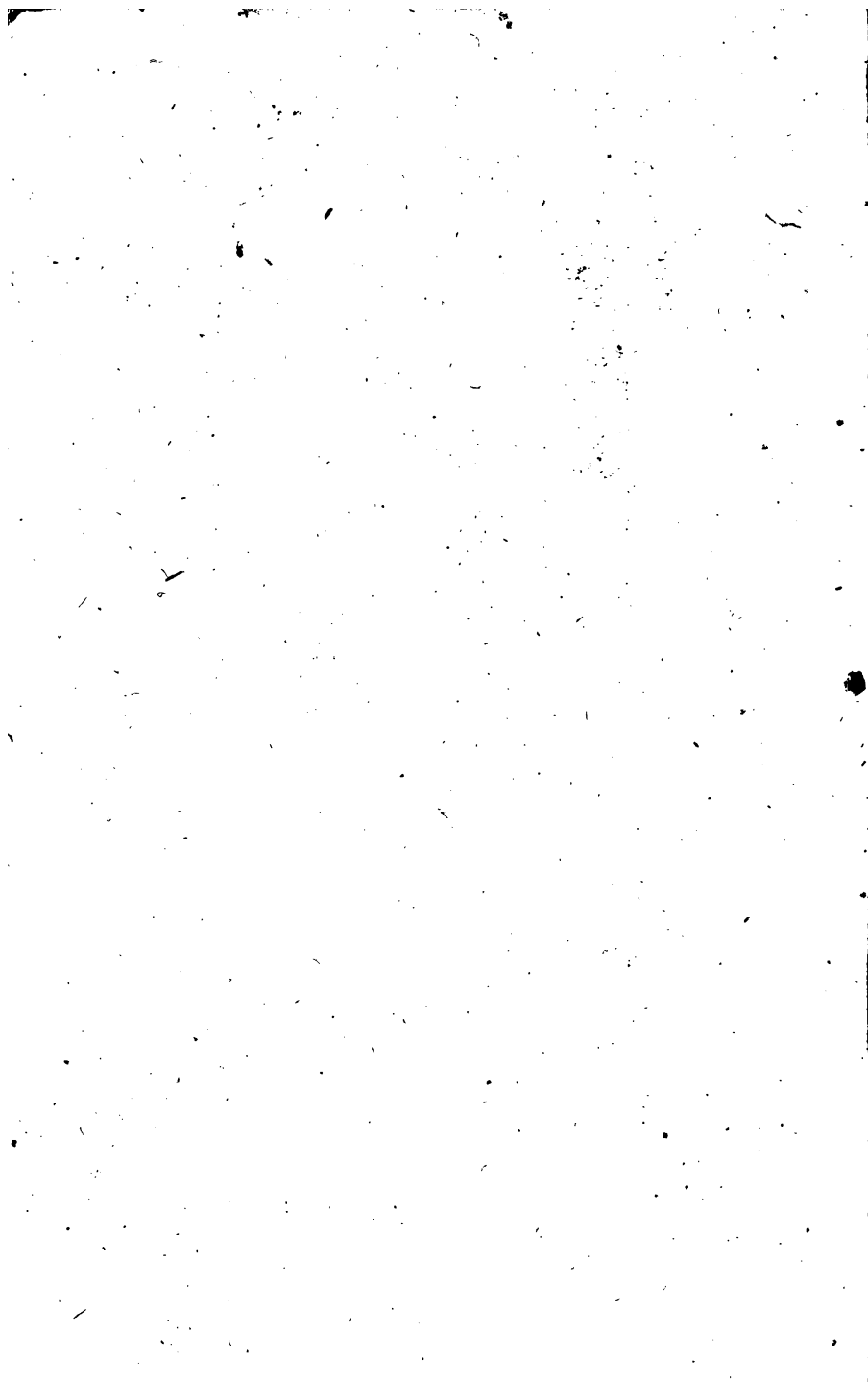
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

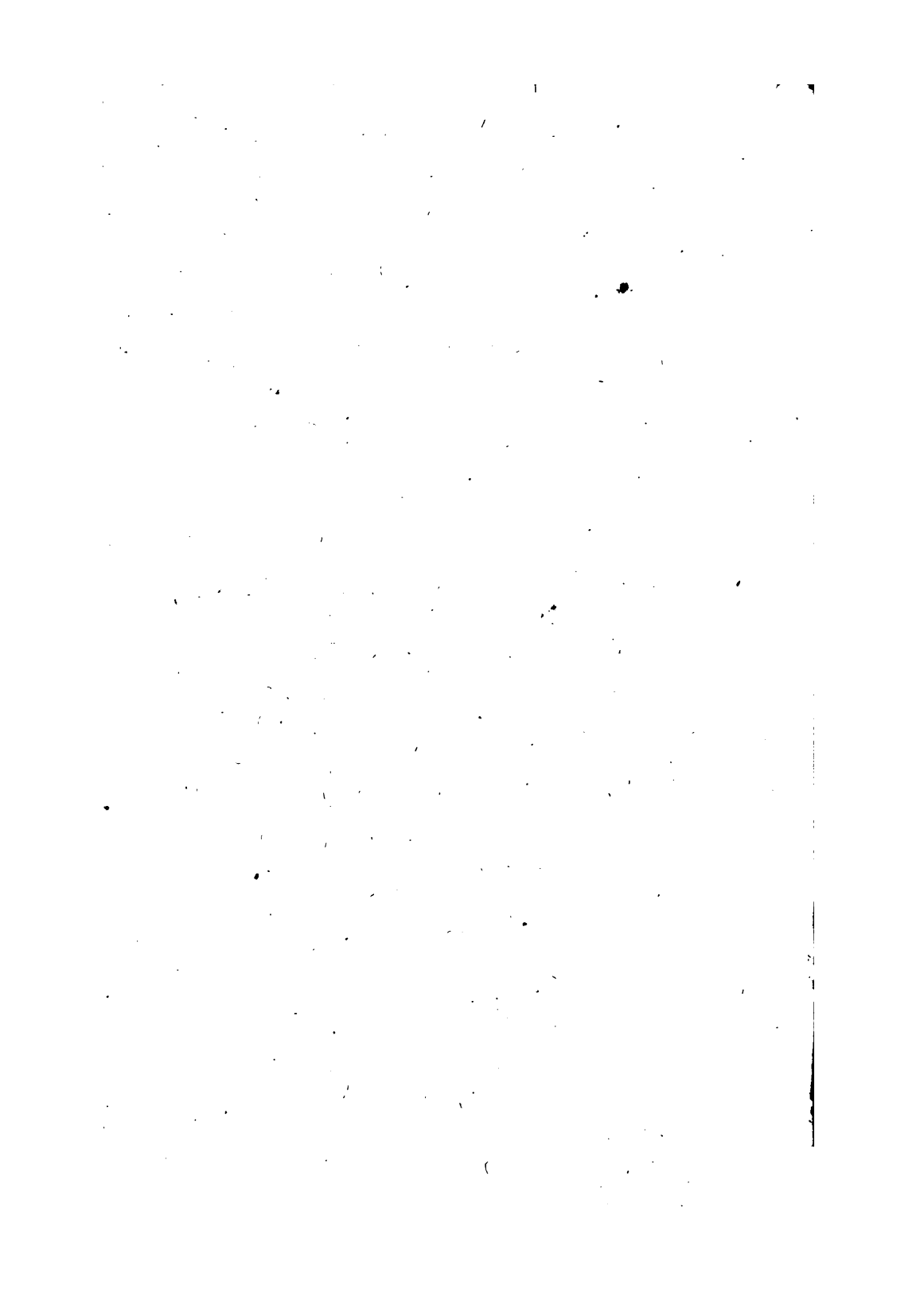


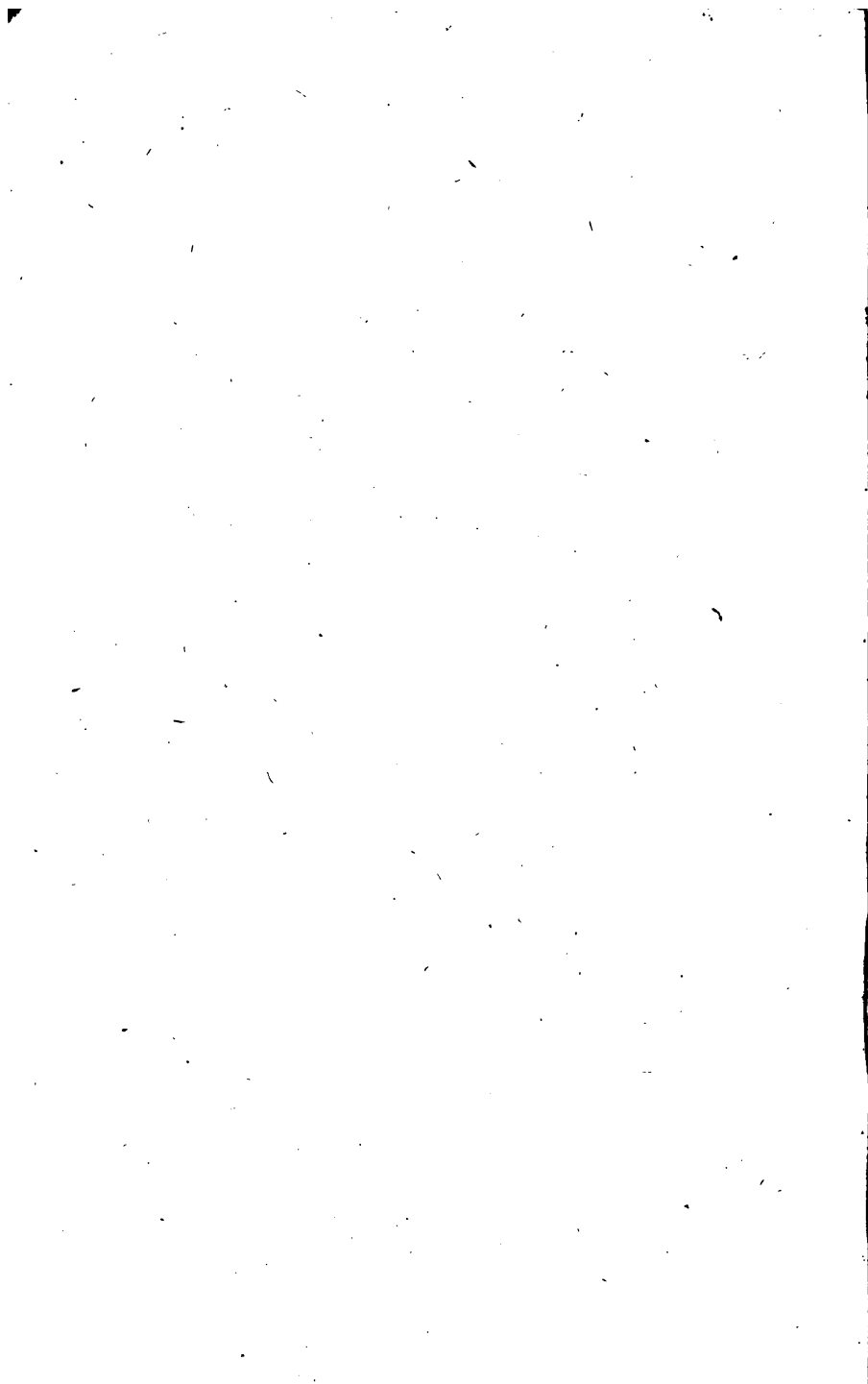
156-a. 23.











LE
CABINET
DES FÉES.

CE VOLUME CONTIENT

**La suite des SULTANES DE GUJARATE, ou
les SONGES DES HOMMES ÉVEILLÉS, Contes
Mogols, par M. GUELLETTE.**

LE CABINET

DES FÉES,

O U

COLLECTION CHOISIE

DES CONTES DES FÉES,

ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,

Ornés de Figures.

TOME VINGT-TROISIÈME.



A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS, .

RUE ET HÔTEL SERPENTE,

M. DCC. LXXXVI.



LES SULTANES
DE GUZARATE, ,
OU
LES SONGES
DES HOMMES ÉVEILLÉS.
CONTES MOGOLS.

XIX SOIRÉE.

*Suite de l'Histoire d'Aboul - Affam ,
Aveugle de Chitor.*

JE m'imaginois , continua l'aveugle , trouver
dans cette fille que le sultan me donnoit pour
femme , toute la répugnance qu'elle devoit avoir ,

Tome XXIII

A

pour un homme tel que je paroïssois être. Mais le séjour du sérail est si triste , & si austère pour ces sortes de personnes , qu'elle n'hésita pas à accepter la proposition que la favorite lui fit de m'épouser. Je témoignai ma joie de cette union , par mille actions plus folles les unes que les autres ; & le sultan nous ayant , après la fête , fait conduire dans l'extérieur du sérail , il fit venir un Iman qui nous maria ; & non content de cela , il nous fit mettre au lit en sa présence , & se retira ensuite avec la favorite , qui avoit aussi voulu être témoin de cette dernière cérémonie.

Quelque passion que je ressentisse pour ma femme , & quelque empressement que je dussé avoir de lui marquer à quel point alloit envers elle ma reconnoissance , je crus devoir encore auparavant donner une nouvelle scène au sultan. Pour cet effet, je sortis brusquement du lit, j'ouvris la porte de ma chambre , & je m'en sauvai en chemise & en caleçon (a) avec tant de précipitation , que je renversai en courant tout ce qui se présentoit devant moi. Le monarque averti sur le champ de cette nouvelle folie , m'ayant fait arrêter, me fit amener devant lui. Roi de Mous-

(a) Les Orientaux , hommes & femmes , couchent ordinairement en caleçon.

« Ham, me dit-il, quelle frayeur vient de vous saisir ? Quoi, une simple fille fait fuir un des plus grands héros de la terre ? Seigneur, dis-je alors au sultan, tu aurois eu aussi peur que moi, si tu t'étois trouvé à ma place. Tu m'avois promis toute sorte de satisfaction en me donnant une femme ; mais je me suis vu bien loin de mes espérances : à peine ai-je été couché auprès de ma nouvelle épouse, qu'il m'a semblé entendre sous la couverture un bruit extraordinaire ; attentif, & prêtant l'oreille, j'ai cru entendre dans son ventre plusieurs voix claires & fort distinctes, dont l'une demandoit une chemise, l'autre un turban, une robe & des pabouches, une troisième, du pain, du ris, & de la viande ; qui pis est, il m'a paru que toutes les personnes qui parloient ainsi s'entrebattoient ; de sorte qu'épouvanté par leurs cris, je me suis promptement échappé, dans la crainte de devenir père d'une grosse famille, qui me rémoignoit déjà ses besoins que je n'aurois pas le moyen de lui fournir, & dont j'ai voulu éviter les reproches.

Le sultan éclata de rire à cette réponse. Il n'est pas si fol en cette occasion qu'on le pense, dit-il alors ; combien de gens, conduits par leur seule passion, s'engagent-ils dans le mariage, sans en prévoir les suites, & laissent le plus souvent un grand nombre d'enfans exposés à la misère ?

Pour remédier aux craintes de ce galant homme, je veux qu'on lui assigne pour lui & pour sa femme, deux mille pieces d'or par an. Va, mon ami, continua-t-il, retourne auprès de ton épouse; ne t'inquiète point de ce que deviendront tes enfans, j'en aurai soin comme des miens propres, & je te promets par avance, qu'ils ne manqueront de rien. Je m'étendis alors en remerciemens plus ridicules les uns que les autres, & cette dernière scène réjouit tellement le sultan, que tirant de son doigt un diamant d'un prix très-considérable; porte cette bague à ta femme, me dit-il, voilà le commencement de la dot que je lui veux assigner.

Vous pouvez croire que je me laissai reconduire volontiers auprès de mon épouse; je lui racontai avec beaucoup de satisfaction ce qui venoit de m'arriver, & comme elle avoit de l'esprit, elle comprit tout d'un coup que le mien n'étoit pas aussi aliéné que je voulois le faire croire au monarque de Cambaye. Mon cher seigneur, me dit-elle en m'embrassant, j'étois présente à votre première rencontre avec le sultan, & depuis ce moment, j'ai conçu pour vous une violente inclination. Ne vous imaginez pas que j'aie été à votre égard aussi crédule que ce prince. Quand on aime, l'on voit les objets de sa tendresse avec de meilleurs yeux, que les gens indif-

férons. J'ai conçu que vous n'aviez feint d'avoir l'esprit égaré , que pour échapper de la mort qui vous étoit certaine , si vous n'aviez pris ce parti. Ce fut moi qui engageai la sultane à parler en votre faveur ; & lui ayant témoigné l'affection que je vous portois , j'ai obtenu d'elle qu'elle prieroit le sultan de nous unir ensemble.

Je fus si surpris , continua Aboul-Affam , d'entendre ainsi parler ma femme , que je fus quelque tems sans lui répondre ; & mon étonnement n'ayant servi qu'à la confirmer dans ses idées , je crus devoir lui avouer la vérité. Charmés l'un de l'autre , nous passâmes ensemble des jours très-heureux , laissant toujours croire au sultan que je n'avois pas l'esprit des plus sain. J'avois un plaisir infini dans les différens rôles que je jouois à tous momens : si je voyois rire les autres des folies que je disois ou que je faisois , je me moquois intérieurement de celles dont tous les jours j'étois spectateur , & qui la plupart du tems servoient de matière aux divertissemens que je procurois au sultan , sans cependant , autant que je le pouvois , m'attirer des ennemis , comme j'avois fait étant médecin du sultan de Chitor ; au contraire , je ne cherchois qu'à faire plaisir à tout le monde , & je vais même vous en raconter un trait qui me valut un présent très - considérable. Le sultan qui alloit fort souvent à la chasse

à l'oiseau ; avoit un faucon blanc , qu'il aimoit passionnément. Un jour qu'il vouloit le faire voler , se trouvant que son oiseau favori étoit malade , & même assez dangereusement : Menoulon , dit le sultan au colere au grand fauconnier , tu fais combien je suis attaché à ce faucon ; je suis persuadé qu'il n'est en cet état , que par le peu de soin qu'on a eu de lui : prends bien garde à ce qu'il deviendra ; car je t'avertis , que quiconque me dira qu'il est mort , je lui ferai couper la tête. Le fauconnier se retira bien affligé d'une pareille menace ; il n'épargna ni soins , ni peines , pour sauver le faucon ; mais malgré cela , l'oiseau étant mort au bout de huit jours , il n'y eut point de douleur pareille à celle de Menoulon. Comme je demeurais vis-à-vis de sa maison , je courus aux cris que faisoient les valets de la fauconnerie , & je fus si touché de la situation de leur maître , que je résolus de faire mes efforts pour le tirer du péril où il étoit , se trouvant obligé de rendre compte tous les jours lui-même au sultan , à l'issue de son dîner , de la santé de ses oiseaux. Tranquillise-toi , Menoulon , lui dis-je , & laisse-moi faire : si le roi fait mourir quelqu'un , ce ne sera pas sûrement toi. Je courus sur le champ au palais ; le sultan alloit se mettre à table , & paroissoit de fort bonne humeur. D'où viens-tu , roi de Mous-

cham , me dit-il , que tu parois si agité ? Ah ! seigneur , lui dis-je , j'ai une aventure bien singulière à te raconter : je viens de la fauconnerie , j'ai trouvé Menoulon , le balai à la main , qui nettoyoit une place de trois pieds en quarré , devant la volière dorée ; il l'a arrosée ensuite avec de l'eau de senteur , après quoi , il a étendu dessus un tapis de soie brodé d'or , qu'il a semé de fleurs les plus odoriférantes. Il a été alors chercher ton faucon blanc , & fondant en larmes , il l'a couché sur le dos. Le faucon étoit étendu sur le tapis , les ailes déployées , le bec en haut , les jambes ferrées , les yeux fermés. A ce discours si détaillé , le sultan m'interrompit brusquement : Ah ! me dit-il , mon faucon blanc est mort.

C'est votre majesté même qui l'a dit , m'écriai-je en ce moment , que sa tête soit sauve ! Le sultan fut d'abord surpris de ma réponse ; mais se rappelant la menace qu'il avoit faite à Menoulon , il ne put s'empêcher d'éclater de rire ; va trouver le grand fauconnier , me dit-il , assure-le que je suis persuadé qu'il a fait son possible pour réchapper mon faucon , & que je ne lui veux point de mal de sa mort. Je courus annoncer cette bonne nouvelle à Menoulon , & lui ayant raconté de quelle manière je m'y étois pris pour détourner de dessus sa tête les menaces du

3 C O N T E S . M O G O L S .

sultan , il m'embrassa tendrement , & me fit présent d'une bourse dans laquelle il y avoit mille pièces d'or.

Avec une pareille conduite de ma part , & une femme qui m'aimoit tendrement , rien ne manquoit à mon bonheur , & je croyois qu'il devoit durer éternellement , lorsqu'il finit tout d'un coup au bout de quelques mois , par la mort du sultan qui , à la chasse , étant tombé très-rudemment de dessus son cheval , ne laissa aucun enfant mâle pour lui succéder.

La division qui se mit dans le royaume , ne m'ayant pas permis d'espérer que celui qui régneroit après lui , auroit pour moi les mêmes bontés , je proposai à ma femme de quitter la cour ; elle y consentit d'autant plus volontiers , que le nouveau sultan fit bientôt connoître que je lui étois très-indifférent ; nous nous retirâmes donc dans une petite maison des fauxbourgs de Golconde , & l'ayant fait accommoder très-proprement & très-commodément , nous y goûtions les plaisirs d'une vie tranquille , lorsque ma femme devint grosse. Je ressentis un extrême plaisir à cette nouvelle ; mais je n'étois pas né pour être long-tems heureux : elle mourut en donnant le jour à un gros garçon qui suivit sa mère de fort près.

J'avois eu tant d'occasions de me louer de mon

épouse, elle m'avoit donné des marques si essentielles de son amour , & je l'aimois avec une passion si extraordinaire , que sa perte pensa me rendre véritablement fou.

X X S O I R É E.

*Suite de l'Histoire d'Aboul - Assam ,
Aveugle de Chitor.*

P L O N G É dans la douleur la plus vive , je m'abandonnai tout entier à moi-même ; je fus huit jours sans presque boire ni manger , & sans vouloir recevoir aucune consolation. J'avois pour proche voisine , une bonne veuve fort âgée , & dont ma femme avoit reçu dans sa couche tous les secours possibles ; elle fut touchée de mon malheur , ne voulut pas m'abandonner , & fit tant par ses remontrances , que je consentis à ne me point laisser mourir comme d'abord je l'avois résolu. Elle avoit un fils unique , âgé au plus de trente ans , il se joignit à sa mère , & me donna tant de marques sincères d'amitié , que je crus devoir lui en témoigner toute ma reconnaissance. Nous fûmes plus de six mois sans nous quitter ; & le tems ayant diminué ma douleur ,

& m'ayant fait oublier la pette que j'avois faite ,
jé ne songéai plus qu'à imiter mon ami , c'est-
à-dire , à passer la plus grande partie des jours &
des nuits à table , dans le vin , le jeu , ou avec les
femmes , dont on ne manque point à Golconde.
En menant certe vie , je vis bientôt la fin de mon
argent comptant , & de mes bijoux ; je comptois
du moins sur les deux mille pièces d'or que j'avois
droit de recevoir au trésor du sultan ; mais je ne
savois pas que celui qui régnoit alors , avoit an-
nullé toutes les libéralités de son prédécesseur ;
& me trouvant obligé de vendre mes meubles
pièce à pièce , je mē vis bientôt réduit dans la
dernière misère. Le fils de la veuve m'aïda à
vivre pendant quelque tems ; mais sentant que
j'étois à charge à sa mère qui n'étoit pas riche ,
je pris le parti de me faire calender , & j'en eus
bientôt revêtu l'habit. Ne croyez pas que je fusse
devenu meilleur pour cela ; au contraire , je
n'avois cherché qu'à me mettre à l'abri de l'in-
sulte & de la misère , & j'y étois parvenu par
ce moyen. J'avois même engagé mon camarade
de débauche à m'accompagner , & nous allions
de ville en ville , vivant toujours amplement aux
dépens des bonnes gens. Un jour que nous étions
à la campagne , chez un de ces dévots musul-
mans , on lui annonça une troupe de charlatans
Persans , qui faisoient des choses si extraordi-

naïves , que le récit que l'on en fit à ses femmes & à ses enfans , excita vivement leur curiosité. Comme je n'avois jamais vu de pareilles gens , j'engageai ce bon homme à donner cette légère satisfaction à sa famille : il y consentit , & ayant fait entrer les charlatans dans sa cour , où il avoit placé ses femmes & ses filles couvertes de voiles , qui leur descendoient jusqu'aux pieds , ces hommes singuliers dans leur espèce , commencèrent leurs exercices d'une manière à surprendre des personnes qui n'avoient jamais rien vu. Se faire forger un fer rouge sur une petite enclume posée sur le ventre , se tenant renversé sur les pieds & sur les mains , après s'être fait mettre sous le dos un poignard la pointe en haut , à un doigt du dos ; dans la même posture , se faire fendre d'un coup de sabre un melon placé sur le ventre , sans effleurer la peau. Quoique cela fut admiré des spectateurs , je n'en fus pas frappé , parce que je m'imaginai bien que le fréquent exercice de ces sortes de gens les avoit accoutumés à ces opérations qui paroissent si périlleuses ; mais ce qui redoubla mon attention , ce fut la promesse qu'ils firent , de planter en notre présence le papin d'un arbre qui , en moins de deux heures , devoit se trouver chargé de fleurs & de fruits. Voici de quelle manière ces gens-là s'y prirent pour l'exécuter. Ils avoient tendu dans

cette cour une toile en quarré , assez loin de nous , qui formoit une espèce de décoration de théâtre. Ils l'ouvrirent sur le devant , prirent un pépin de pomme ; & après plusieurs discours préparatoires , & des récits propres à éblouir des gens crédules , ils le mirent en terre , l'arrosèrent , & refermèrent la toile ; cela fait , s'étant placés entr'elle & les spectateurs qu'ils amusèrent avec de nouveaux tours d'adresse , & ensuite , ayant relevé la toile , ils nous firent voir , avec de grandes exclamations , à la place du pepin , un petit arbrisseau gros comme le pouce , & long d'environ deux pieds. L'un d'eux alors , pour mieux en imposer aux spectateurs , s'étant tiré du sang du bras gauche , il arrosa cette espèce de surgeon , après quoi , la toile ayant été rabattue , ils recommencèrent leurs jeux , & ayant continué la même opération à cinq ou six reprises , avec de feints enchantemens , ils nous firent voir successivement , & par degrés , un pommier gros comme le bras , de quatre pieds de haut , chargé de fleurs , & ensuite de fruits.

Quelque ébloui que j'eusse été par l'adresse des charlatans , & par les applaudissemens qu'ils reçurent , je ne m'y étois pas laissé tromper , bien persuadé que le tout se passoit sans magie ; je les avois examiné avec tant d'attention , que je m'aperçus que la toile de derrière étant double , pen-

dant que l'on refermoit celle de devant , un enfant de dix à douze ans plantoit & déplantait successivement l'arbre en question , à mesure qu'on le faisoit voir aux spectateurs.

Si je laissai le bon musulman & sa famille dans l'admiration , je ne voulus pas faire croire au chef des charlatans que j'eusse été sa dupe ; je le tirai à part , & lui ayant appris que j'avois découvert tout le mystère de la farce qu'il venoit de nous donner , il en convint avec moi. Que voulez-vous , me dit-il en riant , il faut autant que l'on peut se tirer d'intrigue aux dépens des fots ; c'est votre état ainsi que le mien ; vous ne vivez que de grimaces , & moi de tours d'adresse. J'ai été calender comme vous , j'ai trouvé cette vie trop unie & trop insipide , je l'ai quittée pour embrasser celle que je mène , elle est bien plus variée ; on ne nous regarde qu'avec admiration , nous sommes bien reçus par-tout , & avec toutes les ressources que nous avons , nous ne craignons jamais de mourir de faim. Je crois même que pour devenir un habile calender , il est nécessaire d'avoir fait quelques années d'apprentissage dans des troupes pareilles à la nôtre , & je ne désespère pas , quand je serai parvenu à un certain âge , de reprendre un habit que je n'ai abandonné que pour quelque tems ; ainsi , frère , si votre camarade & vous , voulez être des nôtres ,

nous vous recevrons parmi nous, d'autant plus volontiers, que nous avons deux jeunes filles à pourvoir, & que je ne doute point qu'elles ne s'accoutument volontiers de deux gaillards tels que vous me paraissez l'être.

Cette proposition qui surprit d'abord mon camarade, ne m'étonna pas. Mon ami, lui dis-je, il n'y a pas à hésiter; nous devons trouver trop d'avantage dans cette troupe pour n'y pas entrer avec plaisir; & les dernières offres de ce brave homme m'y déterminent entièrement. Jusqu'à ce que je sois bien initié dans vos mystères, continuai-je, en adressant la parole au chef des charlatans, je ne vous serai point tout-à-fait inutile: je veux présenter au public des remèdes merveilleux, dont je fais seul la composition. J'ai autrefois exercé la médecine pour mon seul plaisir, & avec mes baumes & mes onguens, je ferai des cures si étonnantes, ou du moins je les promettrai telles, que je vous vaudrai autant d'argent que vos plus habiles acteurs; en tout cas, si mes malades ne guérissent pas, ou qu'ils en crevent, ce ne sera pas la faute de la médecine. Fort bien, me répliqua le chef des charlatans, en m'embrassant avec tendresse, vous étiez né pour notre métier, & vous auriez manqué votre vocation sans cette rencontre. Soyez donc au plaisir des nôtres. Je ne veux pas, lui répondis-je, ..

mal édifier ces bonnes gens qui nous ont si bien régalez aujourd'hui , mais je compte demain , à la pointe du jour , vous rejoindre avec mon camarade.

Le tout fut exécuté comme nous l'avions promis ; nous quittâmes l'habit de calender ; le lendemain matin , l'on nous donna à chacun une jolie danseuse , qui promit de nous être fidelle tant que nous resterions dans la troupe , & nous fûmes au bout de trois semaines si bien instruits de tous les tours de subtilité dont nous avions été témoins , que nous fûmes très en état de les exécuter aussi bien que nos camarades. Outre la capacité que nous avions acquise nouvellement , j'avois l'avantage de distribuer mes remèdes avec des éloges extraordinaires , & une volubilité de langue si étonnante , qu'il n'y avoit personne qui n'en voulut acheter : j'avois sur-tout un onguent que je soutenois excellent , & j'avois pour cela , imaginé un tour d'adresse des plus singuliers , que mes camarades exécutoient de manière à me faire regarder comme un faiseur de miracles. Ils prenoient un enfant de six ans , (a)

(a) Plusieurs charlatans dans l'Orient font ce tour d'adresse qu'ils ont appris des Japonois & Chinois de leur profession , & il y a apparence que M. de Vize , auteur du *Mercurie galant* , l'a emprunté des Orientaux dans sa co-

& le jetant en l'air , on en voyoit un moment après , tomber les membres l'un après l'autre , un pied , une jambe , un bras , &c. & ensuite la tête ; je rejoignois toutes ces parties sur notre espèce de théâtre ; je les frottois avec mon onguent , après quoi l'enfant se relevoit , & paroissoit tel qu'auparavant. On sent bien que ceci n'ayant rien de réel , ne consistoit que dans la dextérité & la vitesse de l'opération , qui , imposant par un changement d'objets , faisoit illusion aux yeux des spectateurs assez éloignés , pour prendre des membres de carton enfantantés , pour l'enfant véritable que nous avions d'abord montré , & qui reparoissoit ensuite.

Je menai cette vie libertine pendant trois ans , avec toute la satisfaction imaginable ; nous parcourûmes presque toutes les villes de l'Indoustan ; nous passâmes à Candahar , (a) & ensuite nous nous rendîmes à Hispahan. (b) Comme

médie de la Devineresse , l'ayant pu lire dans le quatrième volume des Voyages de Chardin , fol. 135.

(a) *Candahar* , ville capitale d'une province du même nom : elle a été prise & reprise plusieurs fois par les Indiens & par les Perses , à qui enfin elle est restée.

(b) *Hispahan* , ville située dans la province d'Yerach en Perse , sur la rivière de Zenderou : elle est une des plus grandes , des plus belles & des plus riches villes du monde.

cette

cette ville est un lieu où la débauche est portée à l'excès, & qu'il y a un très-grand nombre de femmes dont le mérite ne consiste pas dans la vertu, ç'auroit été un miracle si je m'en étois tenu à celle que j'avois dans la troupe. Mon camarade & moi ayant été un jour engagés par de jeunes seigneurs dans une partie de plaisir, on résolut d'aller voir une de ces femmes, mais dont la conduite étoit bien extraordinaire; après avoir amassé beaucoup de bien dans sa profession, elle avoit pris la résolution de faire pénitence de ses fautes; & pour les expier, elle avoit entrepris le pèlerinage de la Mecque, d'où étant de retour, elle avoit acheté six belles esclaves qu'elle louoit dans Hispahan par bail, (a) pour une heure, pour un jour, ou pour une semaine, suivant l'usage de la Perse; & comme elle en donnoit tout le produit aux pauvres,

(a) Quoique cette manière de vivre en Perse ne soit pas bonne pour être honnête, ce n'est pas un péché dans la religion mahométane, & les scrupuleux en agissent ainsi. Ils appellent ces sortes de mariages *Sike-Koudim*, termes qui signifient *mor à mor, j'ai fait le contrat de jouissance*, c'est-à-dire, je me suis marié; cela les sauve, à ce qu'ils étoient, de l'indécence qu'il pourroit y avoir pour eux, d'avoir commerce avec de pareilles femmes.

Voyez les *Voyages de Chardin*, *Tomt II*, fol. 261.

elle croyoit , en menant elle-même une vie fort régulière , faire un acte très-méritoire aux yeux de notre prophète. Cette femme , âgée au plus de trente-cinq ans , étoit encore fort belle ; & comme la difficulté irrite ordinairement nos passions , un de ces seigneurs , au lieu de regarder favorablement ces esclaves qui étoient certainement plus jeunes & plus jolies que leur maîtresse , lui fit des propositions qui auroient ébloui une femme moins frappée d'une dévotion si singulière ; elle les refusa constamment ; & voyant que non-seulement ce jeune homme , mais encore deux autres , étoient dans le même goût , & faisoient peu de cas de sa résistance à leurs desirs , elle se saisit d'un poignard , & menaça d'en frapper celui qui seroit assez hardi pour entreprendre de lui faire quelque violence : comme elle avoit à faire à des gens de qualité qui prenoient ces démonstrations de vertu pour de pures grimaces , l'un d'eux ayant voulu l'embrasser , elle lui porta un coup de poignard , dont il tomba mort à ses pieds. Nous fûmes tous étrangement étonnés d'un pareil accident ; & les amis du défunt ayant mis le sabre à la main , dans les premiers mouvemens de leur colère , ils coupèrent en morceaux cette malheureuse femme , victime d'une dévotion si mal réglée. Les esclaves , voyant leur maîtresse dans un état qui faisoit horreur ,

remplirent en ce moment la maison de gémissemens & de cris si affreux , que tout le voisinage en fut ému. L'on s'empara des portes de la maison , & le cadi avec ses archers , y étant survenus , nous fûmes tous arrêtés. Cette aventure avoit trop fait de bruit pour n'en pas faire un exemple ; mais comme tous ces jeunes seigneurs étoient puissans , & que le juge craignoit le ressentiment de leurs familles , ils furent relâchés sur le champ , & mon camarade & moi , quoique très-innocens , nous fûmes conduits dans la prison.

X X I S O I R É E .

*Suite de l'Histoire d'Aboul - Affam ,
Aveugle de Chitor.*

C O M M E cette malheureuse femme qui avoit éprouvé la brutale férocité de ces seigneurs , avoit autrefois été esclave , & que par conséquent elle n'avoit aucun parent à Hispahan , qui demandât la vengeance de sa mort , nous aurions dû , suivant la loi de Perse , être mis hors des prisons , avec d'autant plus de raison , que de l'aveu des filles de la maison , nous n'avions aucune part à

ce meurtre ; mais le cadi , moins pour le venger que pour faire un exemple , & pour contenir les jeunes libertins qui faisoient tous les jours mille défordres chez ces sortes de femmes , nous condamna par un nouveau genre de punition , à être fouettés à la porte de la maison de la défunte : en vain le chef de notre troupe fit toutes les supplications possibles pour nous sauver de ce supplice ; comme il n'offrit pas apparemment une somme assez forte à ce juge inique , nous ne pûmes trouver grâce devant lui , & nous fûmes conduits sans miséricorde au lieu où se devoit faire cette exécution. Les deux femmes qui nous étoient attachées , ayant vu que les prières de notre chef étoient inutiles , cherchoient du moins à diminuer la dureté de la punition ; elles allèrent trouver le valet du cadi , qui étoit chargé de cette commission , & lui firent promettre , moyennant quatre pièces d'or qu'elles lui donnèrent , d'épargner du moins notre dos ; ce scélérat les reçut ; mais aussi injuste que son barbare maître , il nous traita si cruellement , & nous frappa avec tant d'inhumanité , que le sang nous couloit abondamment des épaules ; ensuite nous les ayant frottées avec du vinaigre & du sel , de peur de la gangrene , sans avoir pitié de nos larmes & de nos cris , il nous rendit nos habits ; & par une raillerie des plus sanglantes , il nous dit , en

se moquant de nous , qu'il nous auroit bien étrillé autrement , sans les quatre pièces d'or qu'il avoit reçues pour nous épargner.

Après cette exécution que nous méritions si peu , je crus ne devoir pas rester davantage dans Hispahan ; j'abandonnai dès le jour même nos charlatans , & mon camarade n'ayant pas voulu me quitter , nous prîmes le parti de sortir de la ville , chargeant de malédiction le cadi & toute sa séquelle , & dans la résolution de m'en venger : nous avions heureusement chacun plus de cinquante pièces d'or , & ayant été changer d'habits chez les juifs , qui nous en fournirent deux dans le goût de ceux des calenders , nous prîmes la route de Schiraz. (a) Après avoir marché cinq ou six heures , nous arrivâmes à un gros bourg , où n'y ayant aucun caravanserail , nous prîmes un bon vieillard qui prenoit le frais à la porte , de vouloir nous dire où nous pourrions aller loger. Quoique ce ne fût qu'un pauvre menuisier , il nous offrit sa maison de fort bonne grace , & lui ayant présenté une pièce d'or pour nous aller chercher à manger , il l'accepta , alla lui-même à la provision , & avant que de sortir ,

(a) Grande ville proche la rivière de Baudemir , dans la province de Farfy : l'on y fait d'excellent vin.

nous fit entrer dans une salle basse , où le premier objet qui nous frappa , fut le valet du cadi , qui nous avoit traité avec tant de rigueur. Comme nous étions parfaitement déguisés , & qu'il ne nous avoit vu qu'au moment de l'exécution , il ne nous reconnut pas , & le menuisier de retour de la provision , nous ayant dit que sans connoître cet homme , non plus que nous , il n'avoit pas cru devoir lui refuser l'hospitalité , nous l'invitâmes , ainsi que notre bourreau , à souper avec nous. Le repas se passa avec beaucoup de gaieté ; nous y mangeâmes un agneau rôti ; & après avoir bu largement de fort bon vin , nous nous couchâmes tous dans la même chambre. Nous étions , mon camarade & moi , sur le même matelas , & nous ne nous livrâmes au sommeil , qu'après avoir médité la vengeance que nous voulions prendre du valet du cadi , qui coucha à côté du maître de la maison.

A peine étoit-il jour , que cet homme étant allé à son travail , je me levai promptement ; j'allai acheter un balai que j'apportai sous ma robe : je le divisai en trois parties , & mon camarade & moi , munis chacun d'une bonne poignée de verges , nous étant dépouillés jusqu'à la ceinture , nous réveillâmes brusquement notre bourreau qui avoit encore la tête lourde du vin qu'il avoit bu la veille ; nous lui déchirâmes sa





Ce n'est rien Messieurs, ce n'est rien, ce diable que
vous voyez, et qui fait tant de cris nous a proposé
de se faire Calender comme nous :

chemise, & nous commençâmes à l'étriller de toute notre force. Ce misérable fut dans un étonnement extrême, quand nous nous fîmes connoître à lui; en vain il se jeta à nos pieds pour demander pardon; nous ne fûmes non plus émus de ses prières & de ses cris, qu'il l'avoit été des nôtres, & nous le mîmes en peu de tems dans un état si affreux, qu'il auroit fait pitié à tout autre qu'à des gens animés par le désir d'une vengeance outrée. J'avois déjà presque usé deux poignées de verges sur son corps, le sang lui couloit de toutes parts, & les hurlemens que faisoit ce malheureux, étoient si horribles, que le menuisier accourant à ce bruit avec tous les voisins, crut que nous nous égorgions. Comme nous avions fermé la porte sur nous, & que nous cryions aussi fort que celui que nous maltraitions, l'on enfonça la porte; & les spectateurs furent dans un étonnement extrême, de nous voir tous trois dans un état aussi extraordinaire. Ce n'est rien, Messieurs, leur dis-je, pendant que mon camarade continuoît de frapper; ce n'est rien, ce drôle que vous voyez, & qui fait tant de cris, nous a proposé de se faire calender comme nous; nous lui avons représenté que le noviciat étoit rude, & que l'on éprouvoit la patience des aspirans, d'une manière un peu cruelle, il n'en a fait que rire, & pour nous prouver qu'il

24. CONTES MOGOLIS

étoit homme de cœur , il nous a proposé de nous étriller les uns les autres ; il a commencé sur nous , il nous a mis dans l'état que vous voyez , sans que nous ayons presque ouvert la bouche , & quand son tour est venu d'être fouetté , il croit par ses cris , s'exempter d'être traité comme il a fait envers nous ; il n'y a pas de justice , & puisque nous n'avons pas lieu de nous flatter d'en faire un bon calender , il ne faut pas du moins qu'il se vante d'en avoir agi impunément avec nous , avec autant de cruauté qu'il y paroît à nos épaules. Le valet vouloit s'expliquer & nous démentir , mais nous ne lui en donnâmes pas le tems , & les assistans ayant approuvé notre procédé , & même ayant offert de nous aider si nous le voulions , nous recommençâmes à fouetter de nouveau ce misérable valet , avec tant de fureur , que nous le laissâmes sans connoissance ; & lui ayant repris les quatre pièces d'or qu'on lui avoit données pour nous épargner , nous partîmes de chez notre hôte , sans nous embarrasser de ce que deviendrait ce malheureux bourreau. Vous pouvez croire que nous nous éloignâmes bien vite de ce lieu , de peur que l'on ne découvrir la vérité de notre aventure ; & ayant repris notre genre de vie de calenders , nous fûmes plus d'un an & demi à rôder dans toutes les villes de la Perse , vivant toujours

avec une extrême licence, mais affectant un extérieur très-mortifié.

Comme je n'avois pas perdu de vue l'envie de me venger de l'injuste cadi d'Hispanhan, je crus être assez changé de figure pour pouvoir hasarder de retourner en cette ville. Mon camarade, plus sage que moi, eut beau me représenter tous les périls auxquels j'allois m'exposer, il ne put me détourner de ma résolution; & la trouvant trop dangereuse, il me quitta, & me laissa seul en courir les risques. Je revins donc à Hispanhan, où j'appris que le valet que nous avions si bien écriillé, étoit mort des mauvais traitemens que nous lui avions faits; j'en fus d'autant plus content, que pouvant me reconnoître s'il eût été encore en vie, je me voyois par là délivré d'un homme dont j'avois à craindre le ressentiment. Etant donc hors d'appréhension de ce côté-là, je me rendis, pendant près d'un an, si assidu à l'audience du cadi, que tout le monde en étoit étonné; l'on étoit persuadé que c'étoit par principe d'équité que j'écoutois si attentivement toutes les décisions de ce magistrat, qui passoit pour être très-habile; & que comme dans ma profession j'étois tous les jours à portée de donner des conseils, pour procurer la paix entre gens divisés par quelque intérêt de famille, je voulois exactement m'instruire du droit naturel & écrit, & des loix du

royaume. Cela paroissoit d'autant plus nouveau ; que les autres calenders n'avoient pas coutume de prendre ces précautions ; aussi cela me mit-il en telle réputation dans Hispahan , que la plupart des artisans me prenoient pour arbitre dans les différens qu'ils avoient entr'eux : Enfin , l'occasion de me venger s'étant offerte , je ne la manquai pas. Un jour , le cadi ayant prononcé une sentence visiblement injuste contre un orphelin , qu'il dépouilloit d'un héritage qui lui appartenoit légitimement , & ne l'ayant pu faire que gagné par les parties adverses qui avoient eu l'indiscrétion de s'en vanter , même avant le jugement rendu , je m'approchai de ce juge , comme pour lui parler à l'oreille : reconnois , lui dis-je , celui que tu as fait déchirer cruellement avec tant d'injustice , il y a près de trois ans , & reçois-en la punition telle que tu mérites ; alors , sans lui donner le tems de me répondre , je lui enfonçai mon poignard dans le cœur ; je le renversai de dessus son siège , je le foulai aux pieds ; & m'étant assis tranquillement à sa place : Ce chien , dis-je aux assistans étonnés , vient de rendre une sentence contre les loix & l'équité ; & loin d'être le protecteur des veuves & des orphelins , je m'apperçois depuis long-tems , qu'en toutes occasions il les opprime , & que ce n'est que celui qui lui fait de plus riches présens qui trouve de la

protection auprès de lui ; je casse son jugement, j'ordonne que l'orphelin restera en possession de son bien , & que la partie adverse , pour avoir séduit son juge , aura tout à-l'heure cent coups de bâton sur la plante des pieds.

X X I I S O I R É E.

*Suite de l'Histoire d'Aboul - Affam ,
Aveugle de Chitor.*

LE cadi étoit tellement haï lui-même par ses propres esclaves , par rapport à sa dureté & à son avarice sordide , & l'on me portoit un tel respect dans Hispahan , que loin que personne se mit en devoir de venger la mort du cadi , au contraire , tout le monde applaudit à ma hardiesse , & le jugement que je venois de rendre , fut exécuté sur le champ. Ce qu'il y eut de plus singulier , c'est qu'il fut approuvé par le gouverneur d'Hispahan , qui m'ayant fait venir en sa présence , m'offrit la place du cadi : je le suppliai de me dispenser d'accepter un emploi aussi délicat , & dans lequel on étoit exposé à commettre beaucoup d'injustices , ou à se faire de grands ennemis : seigneur , lui dis-je , celui

qui a inspection sur la conduite d'autrui , & qui tient en main la balance pour le juger , doit non-seulement avoir le cœur droit , mais il doit encore être doué d'une capacité profonde , & veiller de près sur ses propres actions , qui doivent être irréprochables. Est-il sur le siège de la justice , il doit se regarder comme un homme qui conduiroit six chevaux fougueux avec des rênes trop délicates , & que le moindre choc peut précipiter de dessus son char. Ce sont ces réflexions qui m'empêchent d'accepter l'honneur que vous me proposez : qu'un autre plus hardi que moi en courre les risques. Ce refus ayant surpris le gouverneur , il ne put s'empêcher d'admirer ma modestie , & m'ayant fait donner cent pièces d'or , il me permit de me retirer.

Ce n'étoit pas par principe d'équité que j'avois refusé un emploi aussi lucratif : outre que je craignois d'être un jour reconnu pour avoir été sonneté dans cette ville , j'appréhendois encore que les parens du cadi ne me fissent assassiner ; ainsi , je n'hésitai point à sortir promptement d'Hispanah , & je résolus d'aller voir l'ancienne (a) Persepolis ,

(a) *Persepolis* fut la capitale de la Perse sous les rois des trois premières races : elle porta aussi le nom d'*Esther* , & on l'appelle aujourd'hui *Tchulminar* , ce qui veut dire en langue persane , les quarante colonnes. Tous les his-

& le fameux temple que Salomon y avoit fait bâtir. J'avois lu dans le livre intitulé *Miracles des prophètes*, que ce sultan s'abandonnant à l'idolâtrie, par les charmes & par les séductions de la reine son épouse, fille de Faroun qui étoit de la religion des Guebres (a), & n'osant profaner

historiens en parlent comme de la ville la plus ancienne & la plus magnifique de toute l'Asie ; on s'est servi de ses ruines pour bâtir Schiraz. La tradition fabuleuse des Persans porte que Tchilminar fut bâtie par les Periz, du tems que le monarque Gian Bengias gouvernoit le monde long-tems avant le siècle d'Adam ; & d'autres que ce fut par Salomon : il y a des relations extrêmement curieuses de Tchilminar, & des monumens surprenans, dont on voit encore les restes.

Voyez à ce sujet la *Bibliothèque orientale*, foliis 327, 399, 400, 455 & 1006 ; *Voyages de Thévenot*, Tome 4, folio 301 ; sur-tout ceux de Chardin, Tome 9, fol. 133 & suivans.

(a) Les Guebres sont les anciens Persans, adorateurs du feu. Leur principal temple, qu'ils appellent *Pyrée*, est auprès de Yazde, dans une montagne que quelques-uns prétendent pourtant en être éloignée de dix-huit lieues : c'est là que leurs prêtres y entretiennent, à ce qu'ils disent, le feu sacré & inextinguible qui y brûle sans interruption depuis quatre mille ans, y ayant été miraculeusement allumé par leur prophète Zoroastre, qu'ils appellent *Zerdoucht*. On ne sait pas trop cependant si le culte qu'ils rendent au feu est direct ou relatif,

le temple de la judée, par l'érection d'un monument consacré aux idoles, commanda aux démons d'aller bâtir, pour satisfaire la reine, un palais superbe, qui renfermât dans son enceinte un lieu où elle pût exercer sa religion, & d'y construire des sépulcres pour elle & pour sa postérité. Que les démons furent neuf ans entiers à travailler à cet édifice qu'ils n'achevèrent pas, parce que la reine étant venue à mourir, ce monarque leur défendit de continuer leur ouvrage, & se contenta de faire transporter dans ces tombeaux, toutes les richesses dont on fait qu'il étoit possesseur.

Tant de merveilles ayant excité ma curiosité, j'arrivai à Persépolis avec bien de la peine; & après avoir examiné avec surprise les ruines de ces bâtimens, qui certainement ne paroissent pas avoir été construits par la main des hommes, & dont la description seroit trop longue à vous faire, j'entrai dans les souterrains qui communiquent par des chemins très-difficiles dans des sépulcres qui sont gardés, à ce que l'on prétend, par ces génies que Salomon employa à leur conf-

s'ils tiennent le feu pour Dieu, ou l'image de la divinité; toute leur religion est suffisamment expliquée dans le même Tome 9 des *Voyages de Chardin*, folio 141, & suivans.

truction ; ensuite je me rendis à deux journées de là , à cette fameuse montagne composée d'une seule masse de roche escarpée de tous côtés. Elle a près de demi mille de tour , elle est haute à perte de vue , & l'on y voit des fenêtres , comme si c'étoit un château : mais l'on n'y remarque aucune entrée ; & cet ouvrage incompréhensible , appelé *Cala a (a) dive se fid* , est regardé comme le tombeau du géant Rustem. Les habitans des environs de cette montagne m'ayant assuré que par tradition , cette espèce de château renfermoit la plus grande partie des trésors de Salomon , j'en fis plusieurs fois le tour , pour voir si je ne pourrois pas y découvrir quelque entrée ; mes peines furent inutiles , & je songeois à me retirer au plus prochain village , lorsque , surpris par la nuit , je me vis obligé de me coucher au pied d'un arbre pour y attendre le jour. Le nom de cette montagne ne laissoit pas de m'inquiéter ; j'avois peine à m'endormir. Cependant , je commençois à vouloir sommeiller , lorsque j'aperçus au pied de la roche une lumière très-brillante. Je me levai sans hésiter , & quelque frayeur que je dusse avoir de cet événement , je courus vers cette lumière , & je me rassurai en voyant qu'elle venoit d'un flambeau que portoit un petit homme

(a) C'est-à-dire , château du Démon-blanc.

qui alloit entrer dans un souterrain que je n'avois pas apperçu pendant le jour. Il me fit signe de le suivre , & j'eus assez de fermeté pour lui obéir. Nous descendîmes pendant quelque tems sous cette montagne, nous traversâmes ensuite une longue allée , toute de marbre noir , mais si poli , qu'il sembloit que ce fussent des glaces de miroir ; & après avoir marché pendant près d'un quart d'heure , j'entrai dans une salle dans laquelle je trouvai trois hommes qui paroissoient plongés dans une extrême tristesse ; ils étoient assis vis-à-vis l'un de l'autre , devant une table triangulaire sur laquelle étoit un grand livre couvert de velours noir , garni de plaques & de fermoirs d'or , sur le dos duquel étoient écrits ces mots ; *Que nul ne touche ce livre divin , s'il n'est purifié. (a)* Le petit homme qui , jusqu'alors , avoit gardé le silence , me dit de m'asseoir à côté de ces trois personnes , que je regardois avec étonnement ; & lui ayant obéi : que la paix , leur dis-je , soit avec vous La paix est bannie de ces tristes lieux , me répondit d'un air farouche , le plus âgé de ces trois particuliers. La paix n'est point dans ces lieux , m'écriai-je avec étonnement ! Qui

(a) Ces mots sont écrits sur presque tous les alcorans , & il y a même des chapitres qu'il n'est pas permis de lire qu'après s'être lavé le corps tout entier.

êtes-vous donc ? & que faites-vous ici ? Nous attendons, reprit-il, avec une frayeur mortelle, dans cette espèce de sépulcre, le juste jugement de Dieu. Vous êtes donc, continuai-je, de grands pécheurs ? Hélas ! me répondit le second, sans cesse bourrelés par le souvenir de nos mauvaises actions, voyez en quel état nous sommes. Alors déboutonnant leurs vestes, j'aperçus à travers de leur peau, qui étoit transparente comme un cristal, leurs cœurs environnés d'un feu qui les brûloit sans relâche, & sans pourtant les consumer ; & je reconnus alors d'où procédoient les différens mouvemens de rage & de désespoir qui paroissoient peints sur leurs visages. Je ne pus regarder ce genre de supplice sans frémir d'horreur ; & mon conducteur me voyant touché de pitié : Tu vois, me dit-il, leur punition, mais tu ne connois pas leurs crimes, tire ce rideau, tu en seras bientôt instruit.

XXIII SOIRÉE.

*Suite & Conclusion de l'Histoire d'Aboul-
Assam, Aveugle de Chitor.*

JE n'eus pas plutôt tiré le rideau, que j'aperçus, derrière un grand tableau dont les figures

me paroïssent animées , ces trois hommes qui y étoient représentés , en commettant un nombre infini d'actions détestables. L'on n'y voyoit que vols , assassinais , incendies , & autres crimes , dans le détail desquels il ne m'est pas permis d'entrer. Et à cet aspect , ces trois particuliers , loin de paroître touchés de repentir , montrèrent sur leurs visages un caractère de joie , qui me fit comprendre que ces hommes de sang seroient encore prêts à recommencer , s'ils en avoient la liberté. Je fus si indigné d'un pareil procédé , que ne pouvant rétenir ma colère : Malheureux ! m'écriai-je , dont la vie est un égoût d'ordure , de dissolution , de brigandage , & de crimes les plus affreux , au lieu de marquer de la satisfaction à cette vue , ne devriez-vous pas mourir de honte & de douleur , de voir ainsi retracée à vos yeux l'indigne conduite que vous avez tenue , lorsque vous étiez sur la terre ?

Pourquoi nous insultes-tu , reprit celui des trois hommes qui n'avoit pas encore parlé ? jette seulement tes regards sur le revers de ce tableau : alors , en le frappant de la main , & l'ayant fait tourner comme sur un pivot , je fus dans une surprise extrême d'y reconnoître les circonstances les plus particulières de ma vie : ma forte présomption dans le tems que j'étois premier médecin du sultan de Chitor , la punition que j'en

reçue , les différentes conditions par lesquelles j'avois passé , toutes mes débauches , y étoient naïvement exprimées ; j'y vis le valet du cadi , déchiré de coups , prêt d'expirer , enfin , rendant les derniers soupirs , & le cadi lui-même , percé du poignard dont je l'avois frappé , foulé aux pieds , & versant un torrent de sang.

On ne peut être plus humilié que je le fus dans ce moment ; je restai plus d'un quart d'heure sans oser ouvrir la bouche , & ayant les yeux attachés sur ce tableau ; mais enfin , revenant tout d'un coup à moi : grand prophète , m'écriai-je , toi dont le pouvoir n'est pas borné , toi qui commandes aux astres , qui du mouvement de ton doigt , (*a*) en fendant la lune en deux , as percé de la crainte de Dieu , les cœurs incrédules , comme avec une épée flamboyante , & à qui le ciel ne peut rien refuser , si le repentir sincère de mes crimes peut te toucher , obtiens-en pour

(*a*) Mahomet , pour faire croire aux Coraïstes idolâtres , qu'il étoit envoyé de Dieu , leva la main , à ce que disent ses sectateurs , & d'un mouvement de ses deux doigts , coupa la lune en deux pièces , dont l'une descendit doucement à terre , passa par dedans la manche de cet imposteur , & ensuite s'alla rejoindre à l'autre moitié ; ils en font une fête appelée *Chec-el-Camar* , c'est-à-dire , coupeure de la lune qui se trouve dans le calendrier persan.

moi le pardon que je lui demandé, avec le cœur le plus contrit. Soumis à souffrir sur terre les peines que je mérite, épargne-moi celles d'un avenir terrible, & qui m'épouvante, & fais que je trouve un jour avec tes houris, un bonheur qui n'est réservé qu'aux fidèles croyans.

Je n'eus pas plutôt proféré ces paroles, avec une extrême abondance de larmes, que le petit homme m'ayant frappé de son flambeau allumé par le visage ; fais pénitence de tes crimes pendant sept ans, & sans en murmurer, me dit-il, & espère tout de la miséricorde de dieu. Alors il se fit un coup de tonnerre terrible, & qui dura si long-tems, que je crus qu'il venoit d'arriver un bouleversement entier dans la nature. J'en fus si effrayé, que je perdis totalement l'usage des sens, & je ne revins de l'état où j'étois, & sans savoir combien de tems j'y étois demeuré, qu'aux cris que je m'imaginai que l'on faisoit sur les (a) minarets, pour appeller à la prière. Grand Dieu ! m'écriai-je alors, où suis-je, & quelle obscurité

(a) Les *minarets* sont des tours fort délicatement travaillées, faisant partie des mosquées ou temples des Musulmans : c'est ordinairement de la première galerie de ces minarets, que les Muezzins, qui sont des espèces de vicaires, appellent le peuple à la prière ; les cloches étant défendues dans la religion de Mahomet.

règne autour de moi ? L'ami, me dit un homme qui passoit à côté de moi , il faut que tu ayes perdu la vue , pour ne pas voir que tu es à la porte de la principale mosquée de Chitor. De Chitor ! répondis-je tout étonné , j'étois, il n'y a qu'un instant à Persepolis. Celui qui venoit de me parler se prit à rire , & j'entendis qu'il disoit à un autre , cet aveugle sans doute a fait hier la débauche , il est encore ivre , ou bien il a l'esprit étrangement aliéné. Que de réflexions ne fis-je pas à ce moment ! Quoi ! seroit-il bien possible, me dis-je à moi-même , que l'aventure de la montagne du démon blanc seroit véritable ? Ah ! continuai-je , elle n'est que trop réelle ; je sens bien que ce qui m'est arrivé , n'est point un rêve , & que je suis privé de la lumière. Grand prophète , puisque tu veux bien me regarder en pitié , j'accepte avec résignation ce que le ciel a ordonné de mon sort.

Je ne tardai pas à être confirmé dans cette vérité. Tout ce que j'entendis de ceux qui entroient dans la mosquée , me fit bien-tôt connoître que j'étois dans Chitor ; & comme il y eut plusieurs charitables personnes qui me donnèrent l'aumône , je compris qu'outre la perte de ma vue , le prophète vouloit m'humilier , & que je ne vé-
cusse que de la charité des fidèles croyans , dans une ville où quatre ou cinq ans auparavant, je

n'avois vu au-dessus de moi , que le sultan & le visir Mamhoud. Je n'eus garde de me faire connoître après le péril que j'y avois évité , & louant une petite chambre dans les faubourgs , je n'ai pas manqué un seul jour , depuis sept ans , d'obéir à la voix de l'envoyé de Dieu. Je me rendois tous les matins à la porte de la mosquée , & j'y serois resté toute ma vie , malgré les avis que j'avois plusieurs fois reçus en rêve , de me rendre à Ormuz , pour y recouvrer la vue , si Albaert , favorisé d'une pareille inspiration , n'étoit venu me tirer du malheureux état où j'étois , & ne m'eût fait connoître , en me rendant l'usage de mes yeux , que notre grand prophète n'est plus irrité contre moi.

Les aventures d'Aboul - Assam avoient infiniment réjoui les sultanes , & le sultan de Guzarate dans son particulier , n'y avoit pas moins pris de plaisir. Ils admiroient tous la variété des événemens de la vie de cet aveugle , & les merveilles arrivées en sa personne , lorsque le concierge du caravenseraïl étant venu avertir Schirin , qu'il étoit arrivé la veille deux hommes d'une très-belle physionomie , vêtus en marchands , & qui paroissoient liés d'une extrême amitié , il reçut ordre de les faire conduire au palais le plutôt qu'il lui seroit possible. Je n'ai pas attendu , seigneur , que vous me l'ordonnassiez , leur dit-il ,

ils ont bu de la décoction de bueng , & prêts à se réveiller , je viens de les faire placer derrière cette portière. Le prince ayant raconté aux sultanes ce que Saady venoit de lui apprendre, elles attendirent avec impatience que ces deux nouveaux venus donnassent quelques signes de vie. Si-tôt que l'on s'en apperçut , l'on ouvrit la portière ; & si les sultanes furent surprises de la bonne mine de ces deux hommes , qui se regardoient l'un l'autre, comme pour se demander par quelle aventure ils se trouvoient dans un palais aussi superbe , leur étonnement fut sans égal , lorsqu'elles les virent se lever avec précipitation , & faisant un cri de joie extraordinaire , se jeter tous les deux aux pieds de la princesse de Perse.

Il est impossible d'exprimer ce que devint Canzadé , en reconnoissant dans ces nouveaux venus , le prince de Visapour , & le sultan d'Ormuz. Si la présence du premier lui donnoit une joie des plus vives , celle de l'autre lui causa une crainte si violente , qu'elle tomba sans connoissance entre les bras de Karabag. Sa situation intéressa les sultanes , & s'empressant de la faire revenir de son évanouissement , à peine eut-elle repris l'usage de ses sens , que Cazan-Can lui adressant la parole : Ne craignez plus rien , lui dit-il , d'une passion dont le seul souvenir me couvre en ce moment de confusion ; il ne falloit pas moins ,

ma chère sœur , qu'un miracle pour me l'arracher du cœur , & ce frère que vous n'avez dû regarder jusqu'à présent qu'avec horreur , par l'amour détestable qu'il avoit pour vous , ne mérite plus aujourd'hui que votre pitié. Pardonnez-lui donc , belle Canzadé , les maux qu'il vous a causés. Je ne rougis point d'avouer ici mes crimes , ils ont servi à me faire connoître toute la malignité du cœur humain. Graces à notre prophète , je ne dois plus être à vos yeux cet amant terrible qui vous a fait trembler tant de fois ; vous n'y verrez plus qu'un frère respectueux ; & pour vous bien prouver que je me suis entièrement défait d'un amour , dont le souvenir seul me fait horreur , je consens que le prince de Visapour soit votre époux , s'il est possible , sans aucun délai.

Canzadé ne pouvoit s'imaginer que ce qu'elle voyoit fût bien réel. Elle avoit lieu de croire que les Perizes , dans le palais desquelles elle croyoit être , pouvoient , pour la flatter , produire à ses yeux des fantômes qui disparoîtroient bientôt ; & ce qui venoit de se passer , lui paroissoit d'autant plus difficile à croire , qu'après les noires trahisons , & l'ingratitude si marquée de Cazan-Can , elle ne se persuadoit pas qu'il eût pu changer de sentimens à son égard. Si quelque chose pouvoit la détourner de penser ainsi , c'étoit l'union qui paroissoit être entre son amant & son

frère ; mais Cothbedin acheva de la rassurer contre ses doutes , en lui baisant la main avec le transport le plus tendre. Oui , adorable Canzadé , lui dit-il , vous ne devez plus regarder le prince votre frère comme notre ennemi ; non-seulement il consent sincèrement à mon bonheur avec vous , mais même nous vous cherchons ensemble depuis plus de trois mois , pour faire finir toutes vos peines ; & nous commençons à désespérer de vous rencontrer , lorsque par un événement qui nous paroît incompréhensible , nous nous trouvons , sans savoir par quel moyen , dans un palais dont la magnificence surpasse tout ce que nous avons jamais vu de plus grand , de plus brillant & de plus majestueux , & qui semble n'avoir été construit que pour donner une idée véritable du paradis promis par notre prophète , à ceux qui auront accompli sa loi de point en point.

Canzadé revenue de son premier étonnement , releva son amant & son frère , & embrassant tendrement le dernier : Ah ! seigneur , lui dit-elle , il est donc bien vrai que je retrouve en vous un frère & un protecteur , & que vous consentez sans regret que je sois au prince de Visapour ? Oui , ma chère Canzadé , reprit Cazan-Can , en mettant la main de sa sœur dans celle de Cothbedin , non-seulement j'y consens , & je vous donne à l'homme le plus brave & le plus

généreux qu'il y ait sur la terre, mais je puis vous assurer que je verrai cette union avec une joie extrême.

Cothroob qui jusqu'alors avoit gardé le silence, prit en ce moment la parole : sultan d'Ormuz, lui dit-il, tu dois louer le ciel de t'avoir arraché du cœur une passion qui t'auroit déshonoré pendant toute ta vie, & que toutes les peines de l'enfer n'auroient pu expier après ta mort, si tu avois exécuté tes malheureuses intentions ; le bandeau qui te couvroit les yeux, est heureusement tombé ; notre grand prophète a bien fait voir en toi, la miséricorde infinie du tout-puissant ; il t'aime, il t'a donné des marques sensibles de sa protection, & tu m'entends assez pour que je n'aie pas besoin de m'expliquer plus clairement : acheve donc ce que tu as commencé, & pour ne laisser à la princesse aucune inquiétude dans l'ame, permets que dans ce moment je l'unisse avec le prince de Visapour.

Depuis que le sultan d'Ormuz avoit jeté les yeux sur Canzadé, il n'en avoit été distrait par aucun objet, mais ayant regardé fixement l'Iman, il courut se prosterner à ses pieds : illustre vieillard, lui dit-il, qui que vous soyez, homme ou génie, car je ne fais dans quel ordre je vous dois mettre, quelle obligation ne vous ai-je pas, puisque c'est vous seul qui m'avez guéri d'un amour

incestueux qui m'aveugloit & me précipitoit dans un abîme de crimes ! Consommez donc votre ouvrage , & si ces dames veulent bien le permettre , ne différez plus un bonheur que je n'ai troublé que trop long-tems. Je réponds de leur consentement , reprit Cothroby ; elles ont trop de satisfaction de voir les malheurs de Canzadé finis , pour ne pas prendre toute la part possible à un événement qui lui est si favorable , & dont elle croyoit avoir si peu de lieu de se flatter : alors s'approchant de Cothbedin & de la princesse , il les maria dans le moment même. Tout ceci s'étoit passé avec tant de précipitation , que le sultan & le prince de Visapour n'avoient presque pas eu le tems de faire réflexion sur leur transport dans ce palais. Quand les premiers momens furent passés , ils demandèrent à Canzadé où ils étoient , & cette princesse leur en ayant rendu compte , conformément aux idées qu'elle s'en étoit formées ; comme ils avoient lu dans les anciens romans plusieurs aventures à peu près pareilles , ils crurent possible que les mêmes puissances qui avoient conduit la princesse en ces lieux , les y eût également transportés pour y terminer leurs peines ; & le sultan d'Ormuz étoit d'autant plus porté à y ajouter foi , que ce qu'il venoit de dire à l'Iman , marquait que ce n'étoit pas la première fois qu'il avoit vu ce grand homme.

Les sultanes qui avoient été jusqu'à ce moment spectatrices de ce qui venoit de se passer, avoient une extrême curiosité de savoir comment le prince de Visapour avoit rencontré le sultan d'Ormuz, & par quelle aventure ce monarque avoit pu vaincre son aversion pour Cothbedin, & son amour pour Canzadé. Gehernaz leur ayant témoigné l'extrême plaisir que leur feroit ce récit, le sultan raconta ainsi ses aventures.

HISTOIRE

De Cazan - Can , Sultan d'Ormuz.

IL est inutile , mesdames , que je vous instruisse des premières aventures de ma vie ; elles ne vous sont pas inconnues , puisque la princesse vous les aura sans doute racontées ; pour celles qui me sont arrivées depuis que le prince Cothbedin fut séparé de Canzadé , vous ne les devez pas non plus ignorer si vous êtes du nombre de ces génies bienfaisans , comme j'ai lieu de le croire : mais qui que vous puissiez être , je ne vous refuserai pas un récit qui doit me justifier de la passion extraordinaire que j'avois conçue pour

ma sœur , & de mon extrême ingratitude envers le prince de Visapour.

Depuis la désobéissance du sultan Adam , nous naissons tous avec des penchans plus ou moins forts , pour nous écarter de nos devoirs. La bonne éducation corrige quelquefois ces dispositions que nous avons à mal faire , mais souvent aussi elles sont plus fortes que nous-mêmes ; & les châtimens que l'on nous inflige dans l'enfance , ne sont pas toujours des moyens capables de nous faire revenir de nos mauvaises inclinations : je l'ai éprouvé dans ma personne. Né d'un père des plus sages & des plus vertueux , il étoit écrit sur la table (a) de lumière que je serois un monstre en exécution à toute la terre , puisque la passion incestueuse , que j'avois conçue pour ma sœur , avoit étouffé dans mon cœur tous les sentimens de religion , d'honneur & d'humanité : permettez , mesdames , que je ne vous rappelle pas ces tems d'aveuglement où j'étois , & que je passe promptement à celui auquel j'ai recouvré l'usage de ma raison.

(a) Les Persans ajoutent beaucoup de foi à la prédestination , & sont persuadés que tout ce qui doit arriver est écrit au ciel , dans un grand livre qu'ils appellent la table de lumière.

XXIV SOIRÉE.

*Suite de l'Histoire de Caçan - Can ,
Sultan d'Ormuz.*

FURIEUX de voir que j'avois encore obligation de la liberté à Corhbedin, qui venoit de me remettre sur le trône en tuant de sa main le sultan de Balfora, mon plus cruel ennemi ; que malgré l'extrême ingratitude dont je lui avois donné les marques les plus sensibles, ce héros n'avoit pas cru devoir m'abandonner à ma mauvaise fortune, & accepter les propositions avantageuses qu'Abdarmon lui avoit faites, je frémis de rage de me trouver dans la nécessité de lui en témoigner de la reconnoissance, & la jalousie affreuse qui me possédoit, m'ayant gravé au fond du cœur les sentimens les plus noirs, je résolus de faire périr ce prince sous l'ombre de l'amitié la plus sincère : je lui promis Canzadé en mariage, je la remis même, pour ainsi dire, entre ses mains, pour la conduire à Visapour, avec serment de ne l'épouser que quand il seroit arrivé dans les états du roi son père ; mais je n'épargnai rien pour empêcher l'accomplissement de ces pro-

messes; j'ordonnai, sous peine de la vie, au capitaine du vaisseau qu'il montoit, de précipiter Cothbedin dans la mer, dans un endroit que je lui marquai, & ensuite de me ramener la princesse, persuadé qu'après la mort de son amant, je trouverois son esprit plus disposé à m'obéir. Quand je vis à peu près le tems que cette cruelle exécution pouvoit être faite, & que celui auquel Canzadé devoit être de retour, étoit passé, je fus dans une extrême inquiétude de n'en avoir point de nouvelles; & comme la passion que je ressentois pour cette princesse ne me donnoit aucun repos, je fis armer quatre vaisseaux, & je résolus de parcourir toutes les mers par où elle devoit avoir passé, pour apprendre ce qu'elle étoit devenue. Après être entré dans différens ports, sans avoir pu être instruit de ce que je souhaitois savoir, j'avois ordonné que l'on prit la route de Dabul, & mon dessein étoit d'envoyer de là, à Visapour, savoir si le prince n'y étoit point arrivé malgré mes ordres, lorsque le vent changea tellement, que nous fûmes rejetés en pleine mer. La tempête devint alors si violente, que nous fûmes huit jours entre la vie & la mort; du moins, mon vaisseau qui étoit le meilleur; car pour les trois autres, il y a apparence qu'ils périrent dans les flots. Le gros tems cessa enfin, & nous commençons à nous

reconnoître , lorsque le pilote tout effrayé me fit appeler : seigneur , me dit-il , nous sommes dans la mer d'Oman , (a) & quelque effort que je fasse , le vaisseau dérive avec une extrême vitesse vers l'île Ramak , qui n'est habitée que par des sauvages d'une cruauté extraordinaire. Ils dévorent sans pitié leurs ennemis , ou ceux que le naufrage pousse vers leurs îles ; le courant nous y porte , & nous n'avons aucune espérance d'en réchapper : il est vrai qu'ils épargnent quelquefois ceux qui savent un métier qu'ils puissent apprendre d'eux ; comme ils sont fort industrieux , ils ne les font pas mourir. Souvent

(a) *Ramak* est le nom d'une île de la mer d'Oman , c'est-à-dire , de l'Océan Ethiopique ou oriental , dont les habitans sont nommés par les Persans *Sermahi* , qui signifie tête de poisson , à cause qu'ils ont , selon quelques-uns , la tête semblable à celle des poissons ; mais selon les autres , parce qu'ils n'ont point d'autre nourriture ordinaire que celle qu'ils tirent des poissons ; ce sont apparemment ceux que les anciens ont appelé *Ichthyophages* , peuples extrêmement farouches , & qui n'ont aucun commerce avec les autres hommes , qu'ils prennent aussi pour des poissons , puisqu'ils les mangent quand ils tombent entre leurs mains. Le roman intitulé *Coussenh-Nameh* , parle de cette île , & rapporte les exploits fabuleux que *Khofrouschir* y fit.

Bibliothèque orientale , fol. 708.

même

même après quelques années d'esclavage , ils leur donnent la liberté , j'en puis parler avec certitude , puisque j'ai eu le malheur de tomber déjà une fois entre leurs mains , & que ce n'est qu'en qualité de charpentier de vaisseaux , auxquels j'avois travaillé étant jeune , & dont je leur ai enseigné la construction , que j'ai évité une mort que tous mes camarades essuyèrent. A peine le pilote avoit achevé de me faire ce récit , que nous fûmes entourés de plus de soixante barques de sauvages , qui furent dans notre vaisseau , avant que nous nous fussions mis en défense : nous étions si accablés de la fatigue que nous avoit causé la tempête , qu'aucun de nous n'étoit en état de soutenir seulement ses armes , en un instant ces insulaires s'emparèrent de nous , nous lièrent avec des cordes , & amenèrent notre vaisseau dans une espèce de port , d'où nous fûmes conduits à terre , & logés sous une grande cabane faite de planches.

Les principaux chefs des insulaires , au nombre de huit , étoient distingués des autres par des bonnets ornés de plumes ; de près de cent hommes que nous étions , on en fit trois parts ; ils en tuèrent un tiers , & les autres furent distribués entre le reste des sauvages ; j'échus heureusement avec mon pilote , à l'un des chefs , & comme il avoit provision de viande boucanée , nous eûmes

le bonheur de n'être pas d'abord traités avec autant d'inhumanité que nos camarades , dont six furent égorgés , rôtis & dévorés à nos yeux.

Ce ne fut pas fans frémir , que je fus témoin d'une pareille expédition ; comme le pilote qui avoit été deux ans esclave dans cette île , avoit eu le tems d'en apprendre la langue , je voulus l'engager à proposer à notre maître de nous mettre à rançon : il se prit à rire : eh ! quelle rançon votre majesté pourroit-elle offrir à ce sauvage , me dit-il ; l'or , les diamans , & toutes les richesses de la Perse , ne sont pas capables de toucher ces cœurs (a) barbares ; la chasse & la

(a) L'île dans laquelle arrive le sultan d'Ormuz , ressemble tout-à-fait à celles qui sont habitées aujourd'hui par les sauvages de l'Amérique , du Brésil , du pays des Amazones & du Canada ; lesquelles , suivant les conjectures du père Lafiteau , jésuite , dans ses mœurs des sauvages américains , comparées aux mœurs des premiers tems , tirent leur origine des différentes nations qui y ont pénétré après le déluge. Les histoires anciennes , dit-il , tome premier , fol. 38 de l'édition in-12 , font mention d'une grande quantité de peuples qui ont occupé les trois parties du monde connu , & comme on n'en voyoit plus aucune trace , on croyoit avoir lieu de juger qu'ils avoient été entièrement détruits ; la découverte des indes orientales & occidentales , nous a fait retrouver la plus grande partie de ces nations que l'on croyoit antanties.

pêche font leur seule occupation & leur seul plaisir; de toutes les passions, ils ne connoissent que l'amitié & la haine; fidèles à toutes épreuves entr'eux & à leurs alliés, reçoivent-ils quelque outrage de leurs ennemis, ils risquent tout pour en prendre la vengeance la plus cruelle, & n'ont

Ensuite au *fol. 45*, il rapporte quelques traits caractéristiques de ces peuples, nouvellement découverts, qui peuvent faire hasarder des conjectures sur la probabilité qu'il y a, qu'ils sortent de ces peuples anciens dont les histoires nous ont conservé quelque idée : telle est, par exemple, la coutume qu'avoient les maris chez certains peuples, de se mettre au lit quand leurs femmes étoient accouchées, & de s'y faire servir par leurs femmes mêmes; cela se trouve chez les Ibériens, ou les premiers peuples d'Espagne, chez les anciens habitans de l'île de Corse, chez les Tibareniens en Asie; & même encore aujourd'hui dans quelques unes de nos provinces voisines d'Espagne, où cela s'appelle *faire couvade*. Cette même coutume est vers le Japon dans l'Amérique, chez les Caraïbes & les Galibis; & ne peut-on pas présumer, continue le père Lafiteau, *d'un usage qui paroît si singulier, que de ces premiers peuples elle a passé à ces derniers, d'autant mieux que Strabon, & la plupart des auteurs, nous tracent le chemin que les Ibériens, qui étoient venus d'Asie en Espagne, ont tenu pour resourner d'Espagne en Asie, où le même nom d'Ibérie est resté au pays qu'ils occupèrent; & le père Lafiteau infinue que de là ils ont pu se transporter en Amérique.*

point de plus grande satisfaction que celle de les surprendre , de les assommer & de les manger. Cette réponse m'affligea fort , & je ne regardois pas sans frayeur le genre de mort auquel j'étois destiné , lorsque mon pilote me parla en ces termes : Je ne fais , seigneur , qu'un seul moyen de vous sauver la vie ; vous avez vu hier la fille de notre maître , elle n'a pas plus de quinze ans , je l'engagerai à jeter les yeux sur vous ; si vous êtes assez heureux pour lui plaire , & qu'elle veuille dire deux mots en votre faveur à son père , il vous adoptera dans sa famille , vous deviendrez son gendre , mais il faudra vous résoudre à vivre suivant les mœurs de cette île , & ne plus penser à retourner en Perse , si vous ne voulez mourir dans les tourmens les plus horribles : je sais que cela coûtera à votre majesté ; mais que ne fait-on pas pour éviter la mort , lorsqu'elle se présente à nos yeux sous un aspect aussi affreux ?

La proposition de Vagieddin (c'étoit le nom du pilote) m'étonna si fort , que je ne pus lui répondre ; il prit mon silence pour un consentement tacite , & me quitta brusquement. J'étois si affligé des discours de cet homme , que je ne m'apperçus pas qu'il n'étoit déjà plus auprès de moi , & quand je reconnus que j'étois seul , je m'abandonnai à la douleur la plus amère. Quoi ! me dis-je alors , moi qui ai méprisé les plus rares

beautés de l'orient , je serois réduit , pour sauver ma vie , à faire ma cour à la fille d'un sauvage , à une créature qui n'a presque rien qui la distingue de la brute , que la parole & la figure ; encore quelle figure ! En vit-on jamais de plus effroyable & de plus sale ? Juste ciel ! à quoi me condamnez-vous ? Ah ! mourons , il n'y a plus à balancer , & n'attendons pas que nous devenions , ou la victime cruelle de notre nouveau maître , ou l'objet des horribles desirs de sa fille. Mais , repris-je , ne dois-je pas regarder ma situation comme une juste punition du ciel que j'implore. Désobéissant aux dernières volontés de mon père , à qui j'avois promis d'abandonner le dessein d'épouser ma sœur , persécuteur sans relâche de cette vertueuse princesse , ingrat de la manière la plus marquée envers un prince à qui je dois la vie , la liberté & le trône que je possédois , ne méritai-je pas d'être puni encore plus sévèrement que je ne le suis ? N'est-ce pas cet amour incestueux qui m'a conduit vers cet affreux rivage ? Oui , sans doute , & notre prophète ne m'y a fait aborder que pour me faire expier un crime dont je n'ai pas la force de me repentir.

Je n'avois pas fini ces tristes réflexions , que Vagieddin revint à moi : bonnes nouvelles , seigneur , me dit-il , vous n'avez point été indiffé-

rent à notre jeune maîtresse ; par la conversation que je viens d'avoir avec elle , il y a lieu de croire qu'elle s'intéresse à votre vie , & pour peu qu'elle veuille le témoigner à son père , vous éviterez le sort de nos camarades. Ah ! mon ami , m'écriai-je en ce moment , à quel excès de misère suis-je réduit ? Quoi , le sultan d'Ormuz se verroit obligé d'épouser un monstre ? Non , j'aime mieux cent fois mourir. Le pilote fut surpris de ma réponse. Seigneur , reprit-il , quand votre majesté s'afflige ainsi , elle ignore sans doute de quelle manière se font les mariages dans cette île , & toutes les cérémonies qu'on y apporte ; lorsque je les lui aurai expliqué , elle connoîtra qu'elle n'a point de meilleur expédient pour se procurer la liberté. Ce que vous craignez tant , c'est-à-dire , d'épouser Agariata , (car c'est ainsi que s'appelle la fille unique de Michapous notre maître ;) n'arrivera pas si-tôt. Il y a dans ces lieux bien des usages bisarres avant que d'en venir à la conclusion ; & ils nous donneront peut-être le tems qui nous fournira l'occasion de sortir de cette île. Le discours de Vagieddin me tranquillisa un peu ; je commençai à respirer quand il m'eut appris que les mariages ne se faisoient pas dans cette île , avec aussi peu de précautions & de cérémonies qu'en Perse , & que j'avois du tems devant moi. Suivant donc le conseil de cet homme , qui

préviut Michapous fur l'inclination que fa fille avoit pour moi , j'allai le lendemain à l'entrée de la nuit , dans la cabane d'Agariata : je la tirai trois fois par le nez pour l'éveiller ; comme c'est une cérémonie effentielle , je n'eus garde d'y manquer. Cette belle fille ne me dit aucune parole , elle fe contenta de me regarder d'un air riant , à la lueur d'une petite lampe que je tenois à la main , & le tout s'étant paffé avec beaucoup de circonfpection , & encore plus de bienféance , je me retirai très- content de la modettie de ma jeune maîtrefle , & je fus obligé , pendant plus de deux mois , de renouvellet toutes les nuits pareille cérémonie. Comme pendant le cours de ces galanteries nocturnes , je vis que l'on s'appretoit à affommer deux de mes fujets , pour être mangés dans la famille de Michapous , je pris la réfolution d'en parler à fa fille. Belle Agariata , lui fis-je dire par mon pilote , tous ces gens qui ont été faits efclaves avec moi , font mes enfans & les vôtres : je fuis leur roi dans mon pays , qu'ont-ils fait à votre père , pour les traiter avec tant de barbarie ? Si vous avez quelque bonté pour moi , faites - leur accorder la vie , c'est le feul moyen de conferver la mienne.

- Comme j'étois préfent au difcours de Vagieddin , qui ne faifoit , dans la langue du pays , que répéter ce que je difois en Perfian , je ne pouvois

m'empêcher de verser des larmes ; elles attendirent Agariata , qui promit de s'intéresser au sort de ces malheureux , & depuis ce jour , Michapous n'en fit mourir aucun , & même engagea les autres insulaires à user , avec mes sujets , de la même humanité.

Dans quelque situation déplorable que je fusse , & quelque réflexion que j'eusse faite sur ma malheureuse passion , je ne pouvois oublier Canzadé , & ma fureur redoubloit pour le prince son amant , quand je considérois que sans lui , ma sœur auroit peut-être accepté ma main , & que lui seul étoit cause qu'ayant quitté Ormuz , j'avois fait naufrage dans cette île.

Une nuit , que fatigué de l'exercice de la chasse , & après avoir été rendre mes devoirs très-respectueux à Agariata , je dormois profondément sur une peau d'ours , tous mes malheurs se retraçèrent dans mon esprit avec d'autant plus de violence , que je m'imaginois voir que ma sœur tenoit Cothbedin par la main , qu'elle le regardoit avec la dernière tendresse , & qu'elle lui juroit un amour éternel. Dans l'agitation où j'étois , je tirai mon sabre , & j'allois sacrifier l'un & l'autre à mon ressentiment , lorsqu'un homme qui ressemble parfaitement au vénérable vieillard qui vient d'unir Cothbedin avec Canzadé , me retint le bras.

XXV SOIRÉE.

*Suite de l'Histoire de Caçan - Can ,
Sultan d'Ormuz.*

ARRÊTE me dit cet homme , avec un air d'autorité que je respectai ; le prince à qui tu veux ôter le jour , ne doit pas périr par tes coups : de quelque ingratitude dont tu te sois souillé à son égard , je l'ai informé de l'état affreux où tu te trouves ; lui seul peut t'en tirer , & il veut bien encore hasarder sa vie pour un perfide qui a tenté de la lui arracher de la manière du monde la plus indigne. C'est en lui un excès de générosité sans exemple , & je veux , malgré toi-même , l'en récompenser , en t'arrachant du cœur cette semence (a) noire , qui est le principe de

(a) Cette semence s'appelle *Hebbat al calb* , c'est-à-dire, la graine du cœur , & signifie l'amour propre & la concupiscence qui nous porte au péché ; c'est aussi le péché d'origine que les Mahométans reconnoissent être venu d'Adam , & qu'ils disent être le principe de toutes nos fautes. Mahomet se vantoit d'en avoir été délivré par l'ange Gabriel qui lui arracha du cœur cette semence noire , & que par ce moyen il étoit devenu impeccable.

Bibliothèque orientale , fol. 440.

toutes les fautes que les hommes commettent , & qu'ils tiennent originairement du sultan Adam depuis sa désobéissance. Alors , ce vieillard vénérable s'approchant de moi , me frappa au côté gauche , d'un couteau tranchant des deux côtés , me l'ouvrit , en tira une petite graine noire , grosse comme une groseille , & la jeta dans le feu qui étoit dans ma cabane. Je ressentis dans cette opération qui ne dura qu'un instant , une douleur si violente , que je fis un cri des plus perçans ; à ce bruit , Vagieddin se réveilla , il alluma la lampe , accourut à mon secours , & me trouvant dans une extrême agitation , il jugea à propos de m'éveiller. Qu'avez-vous donc , seigneur , me dit-il ? Quel rêve affreux vous tourmente ? Ah ! ce n'est point un rêve , lui dis-je , je suis mortellement blessé ; comme j'avois la main appuyée sur mon cœur , il approcha sa lumière , & fut , ainsi que moi , dans la dernière surprise d'y trouver une cicatrice longue comme le doigt , & qui paroissoit encore presque sanglante ; mais ce qui mit le comble à mon étonnement , c'est qu'après que l'extrême douleur que j'avois ressentie , fut passée , l'horrible passion que j'avois eu jusqu'alors pour Canzadé , s'éteignit dans mon cœur , qu'elle y fit place à la tendresse la plus pure ; que couvert de confusion pour l'indigne conduite que j'avois tenue envers le prince

de Visapour , je sentis naître pour lui , dans mon ame , toute l'estime & la reconnoissance qu'il méritoit , & que j'eus un déplaisir extrême de ne pouvoir sur le champ lui en donner des marques , en lui accordant pour épouse , la princesse ma sœur.

Je rêvois sans cesse à un événement aussi singulier ; & comptant sur les promesses de ce sage vieillard , je vivois dans l'espérance de voir bientôt la fin de mon esclavage , lorsqu'une nuit , ce même homme m'apparut encore , & me présentant un portrait d'une jeune fille d'une beauté achevée , voilà , me dit-il , la personne qui t'est destinée pour épouse. C'est elle qui doit te faire perdre entièrement l'idée de Canzadé , à qui elle n'est pas inférieure en mérite. Je ne regardai point ce portrait sans admiration , & effectivement , depuis ce jour , je ne pus penser sans horreur , à la passion que j'avois conçue pour la princesse ma sœur. J'étois dans cette situation , lorsque les deux mois du cérémonial , qui devoit précéder mon mariage , étant expirés , Vagieddin m'avertit que je devois m'expliquer avec Michapous.

Suivant son conseil , nous allâmes la nuit à sa cabane ; je l'éveillai , je lui présentai une pipe allumée qu'il prit , & mon pilote l'ayant prié de ma part , de m'adopter dans sa famille , & de

me donner la belle Agariata en mariage , il lui fit réponse qu'il communiqueroit cette affaire à ses parens , & nous fit signe de nous retirer.

Je ne pouvois déguiser mon chagrin au pilote ; quoiqu'il m'eût fait entendre que de ne pas faire cette démarche , c'étoit attirer sur ma tête , & sur celle de mes fujets , toute la colère de notre maître , je me livrois à la plus amère douleur. Il faut donc , lui dis-je enfin ; que j'épouse Agariata. Malheureux que je suis ! que ne me laissois-tu périr dès le commencement de notre esclavage , la mort me seroit plus douce qu'une union pour laquelle je n'ai que de l'horreur. Eh ! seigneur , reprit Vagieddin , je suppose que vous soyez marié bientôt avec cette fille , avez-vous oublié que vous n'êtes point obligé pour cela de vivre avec elle , comme un mari avec sa femme ? Cessez de vous allarmer , & rappelez-vous , seigneur , ce que je vous ai dit plus d'une fois , que l'on pense ici très-différemment de ce que l'on fait en Perse. Il est difficile de croire jusqu'à quel excès l'on pousse la continence dans cette île. Quoique , suivant les loix du pays , un homme marié puisse user de ses droits quatre jours après la cérémonie , il est d'usage de n'approcher de son épouse qu'après plus de six mois ; on y est persuadé que cette modération est le témoignage le plus authentique de l'estime que l'on a pour

elle ; & lors même que ce tems est expiré , & que les nouveaux mariés demeurent dans la même cabane , ils ne se parlent presque point , ou s'ils le font , ce n'est qu'en grondant , & d'un air brusque ; ils croient que la pudencr exige cette bienféance , & que ce n'est que vers la fin de l'année qu'ils doivent se donner des témoignages réciproques de leur tendresse.

Les nouvelles assurances que Vagieddin me donna sur la conduite des insulaires , me tranquillisa un peu ; & la famille de Michapous m'ayant fait l'honneur de m'agrée , il fallut de bonne grace épouser Agariata. Je passe par-dessus l'agréable détail de cette cérémonie , qui ne feroit que vous ennuyer ; ce qu'il y eut de plus singulier , c'est que la mariée avoit les cheveux graissés avec de l'huile d'ours , & que l'on m'avoit barbouillé le visage & le corps , de manière que je devois être d'une figure affreuse.

Tout ce que m'avoit dit le pilote étoit vrai ; mon peu d'empressement pour ma nouvelle épouse fut trouvé admirable. L'on regarda ma continence comme une marque d'un vrai respect pour la famille dans laquelle j'entrois ; loin de m'en faire mauvais gré , cela me mit , parmi les sauvages , dans une grande considération , & tous mes sujets , à mon exemple , furent adoptés dans différentes familles.

Il n'y avoit guères que quinze jours que j'étois marié , lorsqu'un des chefs de la nation , ayant invité les principaux à un festin , je m'y trouvai avec Michapous. Là , il nous déclara qu'il avoit eu avis qu'une autre nation sauvage de leurs ennemis étoit en marche pour les venir attaquer , & qu'il falloit aller au devant d'eux , & tâcher de les surprendre. Ces peuples , ainsi que Vagieddin me l'avoit assuré , aimoient passionnément la guerre , & n'ayant point d'autre passion que celle de porter le fer & le feu chez ceux qui les avoient offensés , l'on peut juger que la proposition de l'insulaire fut acceptée avec une joie extrême. L'on résolut de partir dès le lendemain ; & comme Michapous m'avoit conduit dans cette assemblée avec Vagieddin qui m'y servoit d'interprète , je lui fis demander la permission de les accompagner dans cette expédition , & de permettre que tous mes sujets , qui étoient alors au nombre de trente , combattissent sous mes ordres. Ils acceptèrent volontiers ma demande ; l'on nous rendit les armes que l'on nousavoit ôtées au moment de notre esclavage : je les engageai aussi à se servir des sabres des Persans qui avoient péri dans leur île , & après avoir pris congé d'Agariata , nous partîmes environ cinq cens , avec beaucoup de gaieté.

Après avoir marché pendant six jours , nos coureurs nous ayant appris qu'ils avoient entendu ,

pendant la nuit précédente, un mouvement très-considérable dans un petit bois , & qu'aux environs ils avoient vu du feu d'espace en espace, cette découverte nous arrêta tout court. L'on tint conseil ; & comme il y avoit un chemin creux entre les ennemis & nous , je fis proposer par Vagieddin , de les laisser s'engager dans cet espace de défilé , par où probablement ils devoient passer ; de nous séparer en deux parties égales , de nous coucher sur la hauteur , le ventre contre terre , & ensuite de fondre sur eux de toutes parts. Mon avis fut suivi , & exécuté avec tant de succès , que de plus de huit cens qui venoient pour nous attaquer , il n'en réchappa pas cinquante. Il est vrai qu'étonnés de voir l'effet de nos sabres , & du carnage que nous faisions en si peu de tems , ils perdirent cœur dans le moment , & nous eûmes bon marché de gens intimidés , surpris & consternés de se voir attaquer de tous côtés , sans espoir d'échapper à la fureur de leurs ennemis.

Comme mes fujets , à la tête desquels j'avois combattu , avoient tous fait des prodiges de valeur , & que nos insulaires les regardoient comme les premiers auteurs de la victoire complète que nous venions de remporter , nous en fûmes extrêmement caressés , & même regardés avec respect. Après avoir célébré ce jour heureux par des

64 C O N T E N U M O G O L S :

chants & par des danses , & nous être chargés des dépouilles de nos ennemis , nous reprîmes la route de notre habitation , & étant arrivés proche un petit bois , nous résolûmes d'y passer la nuit ; & comme nous étions dans une sécurité parfaite , nous nous livrâmes à un sommeil tranquille. Je dormois paisiblement , & mon pilote étoit à côté de moi , lorsque nous nous sentîmes l'un & l'autre saisir brusquement par les pieds & par les mains ; l'on nous baillonna , l'on nous enleva , sans qu'aucun de ceux qui étoient à côté de nous pût nous entendre , & l'on nous emporta avec une vitesse incompréhensible. Je ne savois que penser d'un tel événement , lorsqu'à la pointe du jour je me vis entre les mains de nos ennemis , & je connus que douze des leurs avoient entrepris & exécuté un coup aussi hardi & aussi téméraire.

X X V I S O I R É E.

*Suite de l'Histoire de Cazan-Can ,
Sultan d'Ormuz.*

L'ON peut juger de notre douleur & de la joie que témoignèrent ces sauvages , en nous voyant

voyant entre leurs mains ; ils nous débaillonnèrent , nous lièrent avec de grosses cordes , & nous portant à cinq ou six , ils s'éloignèrent presque en courant de ce lieu , & marchèrent du même pas pendant quatre jours , au bout desquels approchant de leur habitation , ils envoyèrent annoncer leur retour infortuné par un des leurs , & attendirent que tous leurs frères vissent au-devant d'eux. Il n'est pas difficile de concevoir dans quel état nous étions , Vagieddin & moi ; mais ma frayeur redoubla lorsque je vis arriver tous les autres sauvages avec des hurlemens horribles , & que les femmes & les enfans tenoient des cailloux prêts à lancer contre nous. Ils avoient déjà le bras levé , lorsque le plus ancien de ceux qui nous conduisoient , leur fit signe de la main de se contenir. Regardez bien ces deux hommes , leur dit-il , ils ne nous ressembloit presque en rien ; cependant leur bravoure est au-dessus de toute expression , avec un petit nombre de gens faits comme eux , ils ont seuls fait pancher la victoire de leur côté ; ils ont massacré vos pères , vos maris , vos frères , vos enfans , & nous ne serions jamais venus à bout de les enlever , si nous n'avions usé de surprise ; voilà donc les seuls hommes sur lesquels vous avez à venger tant de morts illustres qui sont périés sous leurs coups ; ainsi suspendez pour quelques jours votre

douleur , afin de les punir par un supplice proportionné au tort qu'ils vous ont fait. Ce discours rallentit la fureur des sauvages , & nous garantit de la mort : loin de nous faire le moindre mal , on nous délia , on nous conduisit dans une cabane dont on nous établit les maîtres ; l'on en garda seulement la porte avec beaucoup d'exactitude , & l'on nous servit à manger du poisson sec deux fois par jour fort exactement.

Comme je remarquois une extrême tristesse dans Vagieddin , je lui en demandai la raison : seigneur , me dit-il , nous devons dès ce jour , nous regarder comme de malheureuses victimes dévouées à une mort certaine : nos ennemis ne savent ce que c'est que de faire grâce , & leur vengeance ne s'affouvit que par le sang des misérables qu'ils font mourir dans les plus cruels tourmens : alors m'ayant expliqué la harangue du sauvage , ne croyez pas , seigneur , continua-t-il , que nous jouissions encore long-tems de la vie ; nous sommes destinés à essuyer des supplices , accompagnés de circonstances d'une barbarie si raffinée , que l'on ne peut rien concevoir de plus affreux ; toute ma fermeté m'abandonne ; quand j'y pense , je frémis par avance de la seule idée que je m'en rappelle , & dont j'ai été tant de fois témoin chez les insulaires que nous venons de quitter.

Si le discours du pilote m'étonna d'abord, je revins bientôt de mon effroi : Vagieddin, lui dis-je, rassure-toi, nous ne mourons pas parmi les barbares ; le grand prophète m'en a assuré trop positivement ; je porte sur mon cœur une marque certaine de sa protection : en m'arrachant de l'ame la fatale passion qui a causé tous mes malheurs, il m'a fait entendre que j'aurois encore obligation de la vie au prince de Visapour, & quoique j'ignore de quelle manière un secours si extraordinaire puisse m'arriver, je ne dois point désespérer d'en ressentir bientôt les effets.

Malgré la cicatrice que je portois à l'endroit du cœur, & que Vagieddin avoit examinée avec une extrême surprise, il n'ajoutoit pas tellement foi au prodige, qu'il ne se livrât souvent à la plus amère douleur ; enfin, après avoir demeuré près de quinze jours avec ces barbares, on nous apprit que nous serions bientôt brûlés à petit feu ; & voici de quelle manière nous en fûmes informés. La veille du jour destiné à notre supplice, on vint nous prendre dans notre cabane, on nous mit au col une longue corde de coton ; on nous dépouilla tout nus, & plusieurs femmes, après nous avoir peint le corps, & nous y avoir attaché des ornemens de diverses couleurs, firent retentir l'air du bruit effrayant de leurs chansons

& de leurs danses ; elles nous annonçoient que nous devions le lendemain leur servir de nourriture , & que nous eussions à nous préparer à la mort , avec toute la fermeté que des braves tels que nous devoient faire paroître. Je vous avoue , mesdames , que ce ne fut pas sans une extrême émotion , que je crus ma fin prochaine , & que je commençai à désespérer un peu de la protection du prophète ; on nous garda toute cette nuit avec un extrême soin : l'agitation de Vagieddin redoubloit encore ma peine ; je tâchois pourtant à le consoler , & je l'exhortois à se résigner à la providence qui ne nous avoit pas abandonnés jusqu'à ce moment , lorsque je jetai par hasard les yeux sur un livre qui sortoit à moitié de la poche de son habit , que les insulaires , en le dépouillant , avoient laissé dans notre cabane : je ne fais par quel motif je le ramassai ; mais je n'eus pas plutôt connu que c'étoit son routier , & qu'il contenoit , outre ce , une computation astronomique , que par une espèce d'inspiration , je le parcourus d'un bout à l'autre ; & comme j'y trouvai une éclipse presque totale de soleil , annoncée dans le mois dans lequel nous nous trouvions , je demandai au pilote s'il savoit exactement à quel quantième du mois & de la lune nous étions. Oui , seigneur , me dit-il , & de peur de me tromper , je les ai marqués

tous les jours ; alors ayant examiné avec attention cette computation , nous trouvâmes , par un calcul très-exact , que cette éclipse devoit arriver le lendemain , environ à deux heures après midi. Transporté de joie de cette découverte , je me persuadai que cet événement ne m'étoit pas présenté sans mystère , & ayant fait part de mes idées à Vagieddin , je l'instruisis de l'usage qu'il en devoit faire.

A peine le jour commençoit à paroître , que les insulaires étant venus nous tirer de notre cabane , ils la démolirent ; on nous ôta la corde que nous avions au col , on nous la passa autour du corps , & plusieurs de ces barbares la tenant par les deux bouts , nous conduisirent toujours en courant , jusques sur le bord de la mer , dans une grande place , où tous ceux qui composoient cette nation s'étoient rendus en foule. On nous attacha à un poteau , & l'on alluma à cinquante pas de nous un feu qui me parut être la divinité à laquelle on nous alloit sacrifier. Alors un des fauvages , armé d'une espèce de massue qu'il tenoit sur son épaule , nous adressa ainsi la parole : n'êtes-vous pas les deux hommes que l'on a enlevés d'entre nos ennemis , & qui avez fait un si grand carnage de nos pères & de nos frères ? Vous ne pouvez le nier ; & puisque nous sommes aujourd'hui maîtres de vos personnes , vous de-

vez vous attendre aux tourmens que vous mé-
 sitez. Vos membres vont être rôtis pièce par
 pièce , & nous les mangerons jusqu'aux os. Quel-
 qu'effrayé que Vagieddin pût être d'une si cruelle
 menace , il répondit ainsi au sauvage , suivant
 les instructions que je lui avois données. Si vous
 nous avez pris au milieu de vos ennemis , ce
 n'est pas à dire pour cela que nous soyons per-
 sonnellement les vôtres. Forcés de combattre pour
 ceux avec qui nous étions , il falloit ou périr sous
 leurs massues , ou employer nos armes contre
 vous ; ainsi ce n'est point à nous que vous de-
 vez imputer la mort de vos frères , & il seroit
 injuste de la venger sur nos personnes : j'en
 atteste ce soleil qui nous éclaire ; c'est lui qui
 vous a fourni le premier feu que vous paroissez
 adorer , & si vous persistez à vouloir notre mort ,
 je vous apprends de sa part que vous allez éprou-
 ver toute sa colère , & que cet astre lumineux ,
 pour vous prouver l'intérêt qu'il prend à notre
 vie , va couvrir dans peu ce continent des plus
 épaisses ténèbres ; différez donc notre supplice ,
 jusqu'à ce qu'il ait fait presque les deux tiers de
 sa carrière ordinaire , & si je ne vous dis pas
 la vérité , redoublez envers nous les tourmens
 que vous nous préparez ; mais en cas que ce
 père de la lumière protège notre innocence d'une
 manière aussi visible , craignez les plus grands

malheurs qui puissent jamais vous arriver, si vous ne nous rendez pas la liberté.

Le discours de Vagieddin surprit extrêmement les sauvages : l'air affirmatif avec lequel il leur parloit, les intimida ; ils s'éloignèrent de nous pour quelques momens , & après avoir tenu conseil , le chef de ces insulaires s'étant rapproché de nous , ton supplice & celui de ton camarade est différé, lui dit-il , jusqu'à l'heure à laquelle ce grand événement que tu nous annonces, doit arriver ; mais si tu nous en imposes , n'attendez l'un & l'autre qu'une mort infiniment plus cruelle que celle qui vous étoit préparée. Alors nous laissant dans le même état où nous étions , ils se mirent à danser , à chanter , & à faire entr'eux un festin dans lequel ils n'épargnèrent pas les boissons enivrantes ? Enfin le moment annoncé étoit près d'arriver , lorsque les sauvages , impatiens , nous détachèrent du poteau ; ils reprochèrent à Vagieddin son imposture , & nous ayant conduits sur une espèce de théâtre dressé devant le feu qu'ils avoient allumé dès le matin , ils nous y firent monter ; nous attachèrent les bras élevés à une perche , qui traversant au-dessus de l'échafaud , portoit sur deux pièces de bois plantées en terre , & nous enveloppèrent d'une espèce de chemise faite d'écorce de bouleau , dans le dessein d'y mettre

bientôt le feu, & par son peu d'activité, de nous procurer une mort extrêmement lente & cruelle. Nous touchions déjà à ce moment fatal, & le chef des insulaires, un tison enflammé à la main, alloit commencer le sacrifice, lorsque Vagieddin lui cria d'un ton effroyable ; regarde, malheureux incrédule, regarde le dieu vengeur qui va foudroyer toute ta nation ; lève les yeux au ciel & vois-y ta condamnation écrite. Les sauvages ayant alors porté la vue vers le soleil, furent dans la dernière consternation de voir, suivant la prédiction du pilote, le ciel s'obscurcir insensiblement, & la terre se couvrir des plus noires ténèbres.

X X V I I S O I R É E.

*Conclusion de l'Histoire de Cazan-Can,
Sultan d'Ormuz.*

PENDANT la durée entière de l'éclipse (a) qui fut de plus de trois heures, les sauvages, tant

(a) L'éclipse du soleil est causée par l'interposition du corps de la lune directement entre l'œil & le soleil : les

hommes que femmes, étoient prosternés en terre, sans oser remuer. Quel fut leur étonnement en se relevant, après que l'obscurité fut cessée, de voir tout d'un coup plus de trois cens hommes, d'une figure qui leur étoit entièrement inconnue, fondre sur eux le sabre à la main. Comme ils prenoient ces ennemis pour des envoyés de l'astre, qu'ils croyoient avoir offensé dans nos personnes, ils ne se mirent point en défense, & se laissèrent massacrer.

Si Vagieddin regardoit ce second événement, avec autant de surprise que les sauvages, pour moi, rempli des promesses du prophète, j'en fus d'autant moins étonné, qu'à la tête des braves guerriers, qui venoient à notre secours, j'avois

plus grandes éclipses arrivent lorsque cet astre est dans son apogée, & la lune dans son périgée, parce que le soleil étant dans son apogée, c'est-à-dire, dans son plus grand éloignement de la terre, son demi-diamètre apparent est le plus petit qu'il puisse être; & quand la lune est dans son périgée, c'est-à-dire, dans le point le plus près de la terre, son diamètre apparent est le plus grand, de sorte que l'Eclipse de soleil est non seulement totale, mais aussi avec la plus grande demeure. La durée totale de ces sortes d'Eclipses solaires, appelées centrales, est de trois heures huit minutes, & la demeure de tout le soleil dans l'obscurité, est de neuf minutes & trente secondes.

reconnu le prince Cothbedin, qui après m'avoir fait détacher de la perche à laquelle j'étois lié , fit rendre le même service au pilote : seigneur , lui dis-je , reconnoissez-vous dans cet état déplorable , un ingrat monarque que vous avez droit , non seulement de haïr , mais même dont il semble que la mort vous soit nécessaire pour satisfaire votre juste vengeance , & votre amour outragé. Roi d'Ormuz , me répondit le prince de Visapour, en m'embrassant avec tendresse, loin de m'être inconnu , ce n'est que pour vous tirer de ce péril , que j'ai abordé sur ces côtes ; c'est une histoire trop longue à vous raconter à présent , ce n'est pas ici le moment de le faire ; venez à mon vaisseau réparer les forces dont votre corps épuisé paroît avoir besoin. Je prenois le chemin de la mer , lorsque Vagieddin s'apercevant que les femmes des sauvages & leurs enfans , qui avoient été épargnés par les soldats du prince , étoient encore prosternés la face contre terre : malheureuses , leur cria-t-il d'une voix forte , relevez-vous , retournez à vos cabanes ; profitez de la punition de ces monstres ; élevez vos enfans dans des principes d'humanité , & par des cruautés , dont le seul récit doit faire horreur , n'offensez plus un être supérieur qui vient de nous venger de la barbarie que l'on vouloit exercer sur nous : ces paroles rassurèrent ces pauvres femmes déso-

lées; elles ne se levèrent qu'en tremblant, & retournèrent à leur habitation, pendant que nous gagnions un cap, derrière lequel étoit le vaisseau de Cathbedin. Avant que d'y entrer, nous fîmes, le pilote & moi, une ablution, d'autant plus nécessaire, que les femmes de ces sauvages nous avoient peint tout le corps avec des cendres de différentes couleurs; après quoi le prince nous ayant présenté des habits convenables, nous montâmes sur le vaisseau où nous trouvâmes tous les rafraîchissemens dont nous avions un extrême besoin.

Je ne vous ferai pas, mesdames, le détail des remerciemens que je fis au prince de Visapour; les assurances que je lui donnai; que ma passion pour Canzadé étoit entièrement éteinte, & la manière extraordinaire dont je lui appris que j'avois été guéri de cet amour incestueux; je vous dirai seulement qu'après avoir traversé avec beaucoup de vitesse des mers qui jusqu'alors nous étoient inconnues, nous entrâmes dans celle d'Arabie; & fûmes poussés par un vent favorable jusques dans le port de Cambaye; là le prince & moi résolûmes de nous travestir en marchands; & avec six esclaves seulement, nous allâmes loger au caravenferail de cette ville; le concierge nous y reçut avec distinction; il nous fit donner une des meilleures chambres, & même

nous engagea à souper avec lui ; nous nous mîmes à table , le repas fut fort gai , nous y bûmes de bon vin , mais soit qu'il nous ait donné dans la tête , ou qu'il y ait quelque-chose de surnaturel dans notre sommeil , nous avons été transportés dans ce superbe palais , sans savoir comment , & nous avons été assez heureux pour y trouver la fin de nos peines.

Les sultanes avoient été plus d'une fois touchées des tristes situations dans lesquelles s'étoit trouvé le sultan de Perse. Elles étoient charmées que le hasard eût conduit ce prince & Cothbedin dans leur palais , pour y terminer tous les chagrins de Canzadé ; elles faisoient quelquefois réflexion sur les assurances que l'iman Cothrob lui avoit données après le récit de ses aventures , qu'elle verroit bientôt la fin de ses malheurs ; elles se souvenoient du transport d'Albaert à Ormuz , de la vue qui avoit été rendue à Aboul-Affam ; & quoique les discours du sultan de Perse leur fissent comprendre que cet iman pouvoit avoir contribué à la guérison de l'esprit & du cœur de Cazan-Can , elles n'avoient garde de s'imaginer que c'étoit cet homme merveilleux qui conduisoit toutes ces aventures à leur fin par sa profonde capacité dans les sciences les plus sublimes , & par le pouvoir qu'il avoit sur les génies de toutes les espèces.

Il se faisoit tard , & quelqu'envie que les sultannes eussent de savoir par quel moyen le prince de Visapour étoit sorti des mains des corsaires , & comment il avoit pu secourir aussi à propos le sultan , elles crurent devoir remettre au lendemain le récit de ses aventures , & chacun s'étant retiré , ils passèrent tous la nuit avec beaucoup de tranquillité , à l'exception de Cazan-Can. Le portrait que le sage lui avoit montré dans la cabanne des insulaires , avoit fait une trop forte impression sur son cœur , pour qu'il ne l'eût pas toujours présent à l'esprit , & il croyoit avoir trouvé l'original de cette peinture dans une jeune personne de ce palais , jusques alors couverte d'un voile : elle avoit toujours été présente à tout ce qui s'étoit passé dans le sérail ; mais son voile lui ayant échappé vers la fin de l'histoire du sultan , il fut tellement frappé de l'éclat de la belle Acfou , fille d'Oguz & de Gehernaz (car c'étoit elle que le prince avoit vue en rêve pendant cette nuit si satisfaisante pour lui) qu'il en resta immobile.

Comme Cazan-Can n'étoit pas bien assuré si cette charmante personne étoit une mortelle , ou quelqu'un de ces esprits élémentaires qui s'attachent quelquefois aux hommes , il passa la nuit dans une grande agitation , & pour s'éclaircir de ses doutes , il fit entendre aux esclaves qui

étoient destinés pour le servir , qu'il souhaiteroit parler au vénérable vieillard qu'il avoit vu tous les jours précédens. Cothrobo ne fut pas plutôt informé des intentions du sultan , qu'il se rendit à son appartement. Seigneur , lui dit le prince , en embrassant ses genoux , ne croyez pas passer dans mon esprit pour un homme ordinaire. Les événemens étonnans qui me sont arrivés , & auxquels vous avez la part la plus essentielle , me font vous regarder comme un génie favorable , ou comme un sage à qui rien n'est impossible dans la nature ; ainsi , après les obligations infinies que je vous ai , ne devinez-vous point ce qui se passe actuellement dans mon cœur ? Sultan d'Ormuz , reprit gravement Cothrobo , en embrassant Cazan-Can , tout ce qui te para n'être qu'un rêve , est une vérité bien réelle. Oui , c'est moi-même qui t'ai arraché du cœur cette graine infectée qui n'engendre que corruption dans les hommes ; c'est par mon moyen que notre souverain prophète a permis que tu ayes recouvré l'usage de toute ta raison ; & c'est par la permission que je t'ai fait voir le portrait de cette adorable personne qui cause aujourd'hui toutes tes inquiétudes. Si sa vue t'a vivement touché , lorsque son voile lui échappa hier , la tienne ne lui a pas causé moins d'émotion. Elle sera ton épouse , c'est tout ce que je

puis te dire à présent ; fais lui connoître seulement par des regards respectueux ce que tu penses pour elle. Du reste , ne te fatigues pas l'esprit , pour savoir où tu es , & quelles sont les personnes qui habitent ce palais , tu seras informé de tout cela lorsqu'il en fera tems , & ce moment , qui doit être celui d'une union que tu souhaites avec tant de passion , n'est pas extrêmement éloigné.

L'iman s'étant alors retiré , sans attendre les remerciemens de Cazan-Can , ce monarque fut si transporté de joie des promesses qu'il venoit de lui faire , qu'il courut à l'appartement du prince de Visapour pour lui annoncer cette nouvelle. Cothbedin & Canzadé prirent toute la part possible à sa satisfaction ; & la joie s'étant répandue dans toutes leurs actions , ils passèrent la journée dans un extrême contentement. L'heure de se rassembler étant arrivé , on se rendit dans le salon , & les sultanes ayant témoigné au prince de Visapour quelque curiosité d'apprendre ce qui lui étoit arrivé depuis qu'il étoit tombé au pouvoir des corsaires , ce prince leur parla en ces termes.



HISTOIRE

Du Prince de Visapour.

A PRÈS l'extrême fatigue que j'avois essuyée dans le combat que j'avois été obligé de soutenir contre le capitaine & les soldats du vaisseau qui vouloient obéir exactement au sultan d'Ormuz , & dans lequel j'aurois succombé infailliblement sans le secours inespéré qui m'étoit arrivé , je ne m'attendois pas , à mon réveil , qui ne fut que plus de douze heures après , que je me trouverois , pour ainsi dire , dans les fers. J'en fus d'autant plus cruellement affligé , que séparé de ma chère Canzadé , j'appris que dans le partage que les corsaires avoient fait de nos personnes & de nos biens , elle étoit échue au plus brutal de tous les hommes. Je ne puis vous exprimer , mesdames , jusqu'à quel point fut porté mon désespoir : il fut si violent , que j'en tombai dans une espèce de délire qui fit appréhender pour ma vie. Celui qui commandoit notre vaisseau , & qui se nommoit Achabaert , n'ignorant pas ma qualité & mon amour , qu'il avoit appris de quelques sujets du sultan qui avoient été pris avec moi , eut toutes

les

les attentions imaginables pour que je ne manquasse de rien ; il n'épargna aucune chose pour me consoler : seigneur , me dit-il , vous êtes libre dès ce moment , & je vais faire toutes les manœuvres possibles pour rejoindre le corsaire qui vous enlève Canzadé. Je le forcerai à la remettre entre vos mains , ou je vous jure que je périrai à la peine. Généreux Achabaert , m'écriai je , quelles obligations ne vous ai-je pas ? Ah ! si vous me rendez un service aussi essentiel , soyez sûr d'une reconnaissance sans bornes. Mais de grâce , ne perdons pas de tems , les momens sont précieux , & le moindre retardement me fait frissonner : nous tournâmes aussi-tôt la proue du côté que le vaisseau du pirate avoit cinglé ; & après avoir vogué pendant plusieurs jours avec beaucoup de vitesse , nous vîmes venir à nous un bâtiment , que de plus près nous reconnûmes pour être celui que nous cherchions : nous l'abordâmes dans le moment même , & n'y trouvant point la princesse , j'étois sur le point de me précipiter de douleur dans la mer , lorsque j'appris avec une extrême satisfaction , de quelle manière Albaert ayant tué le corsaire , avoit , avec la princesse , mis pied à terre à Dabul , & qu'il avoit compté à ceux de ce vaisseau quarante-vingt mille pièces d'or pour la rançon de Canzadé & des personnes de sa suite.

Nous prîmes dans le moment la route de Dabul , & nous n'en étions pas éloignés de soixante lieues , qu'une affreuse tempête nous rejeta en mer ; & après avoir battu notre vaisseau pendant cinq jours , sans aucune discontinuation , il alla se briser contre un écueil. Tout l'équipage ayant péri , le seul Achabaert & moi nous nous fîsîmes d'une espèce de poutre qui nous porta à plus de dix lieues de cet endroit , à bord de l'île où nous arrivâmes demi-morts de faim & de lassitude. Après avoir pénétré avec beaucoup de peine assez avant dans cette île , nous reconnûmes qu'elle étoit inhabitée , & nous n'y vîmes qu'une grande quantité de mouches à miel , & de chèvres qui paroissoient très-privées. Les premières nous fournirent , dès le même jour , une nourriture qui nous rétablit l'estomac ; & les secondes , outre le lait qu'elles nous donnoient abondamment , nous indiquèrent une fontaine d'eau vive des plus fraîches , parce qu'elle avoit sa source dans un rocher situé au penchant d'une petite montagne qui étoit exposée au vent du nord.

Ce nous fut une espèce de consolation , de trouver du moins de quoi vivre dans un lieu aussi sauvage , & après avoir passé la nuit à l'entrée de cette roche , nous commençons à nous résigner aux volontés de la providence , lorsque le

Jour qui commençoit à paroître , sembla tout d'un coup s'obscurcir ; cette espèce de phénomène nous causa quelque frayeur ; elle augmenta encore par un bruit d'une nature que je ne saurois bien décrire , & nous fûmes dans un étonnement au-dessus de toute expression , de voir qu'il procédoit du vol d'un oiseau plus gros qu'un éléphant , que cette espèce de monstre s'abattit à cent pas de nous , & qu'ayant pris une chèvre dans chacune de ses serres , il remonta vers le ciel , traversa la mer , & disparut à nos yeux.

XXVIII . SOIRÉE.

*Continuation de l'Histoire du Prince
de Visapour.*

ACHABART resta interdit à cette vue ; pour moi , je n'en fus pas tout-à-fait tant étonné , & comprenant qu'il falloit que cet oiseau prodigieux fût un rokh (a) dont j'avois souvent ouï parler , mais que je croyois n'exister que dans l'imagination de nos romanciers , je l'examinai

(a) *Rokh* , oiseau monstrueux qui enlève avec facilité un Bœuf.

avec une extrême attention. Comme pendant près d'un mois que nous fûmes dans cette île, je voyois tous les deux jours le rokh faire la même opération sur les chèvres, cela me fournit une idée que je communiquai à Achabaert, & qu'il approuva, quoiqu'elle fût très-périlleuse. Suivant mon projet, nous défîmes la toile de nos turbans, & nous coupâmes nos robes de dessus, de manière que nous en fîmes des bandes suffisantes pour nous attacher chacun solidement à une chèvre : après les avoir toutes éloignées un soir de l'endroit où le rokh avoit coutume de descendre, nous y en laissâmes seulement deux, auxquelles nous étant fortement liés, nous attendîmes avec une impatience mêlée de frayeur, l'arrivée de l'oiseau : il vint à l'heure accoutumée, & nous enleva avec nos chèvres, comme s'il n'eût été chargé que de deux moineaux. De quelqu'intrépidité que l'on puisse se piquer, j'avoue que ce ne fut pas sans une extrême appréhension que nous nous vîmes emporter presque aux nues, traverser un espace immense de mer, & descendre, vers le soir, sur une esplanade située au haut d'une montagne où le rokh posa les deux chèvres qu'il avoit étouffées dans ses serres. Comme cet oiseau les quitta, pour aller apparemment chercher ses petits, & les amener à leur pâture ordinaire,

nous profitâmes de ce moment pour défaire les liens qui nous tenoient suspendus aux chèvres ; nous nous éloignâmes de ce lieu , & après avoir mangé quelques rayons de miel dont nous avions fait provision , nous nous retirâmes derrière une roche pour y passer la nuit. Nous nous disposions à goûter en cet endroit un sommeil , dont nous avions un extrême besoin , lorsqu'en voulant arracher quelques brossailles qui m'empêchoient de me placer commodément , j'aperçus quelque chose de brillant : je m'en approchai , & découvrant au clair de la lune que c'étoit un anneau d'or qui tenoit à une espèce de trappe , je la levai , & y trouvant un degré éclairé par des lampes de cristal remplies d'huile de senteur , nous ne fîmes , Achabaert & moi , aucune difficulté d'y descendre : cependant , à peine y fîmes-nous entrés , que nous fîmes saisis d'une espèce d'inquiétude en entendant la trappe se refermer avec violence. Suivant toujours notre première résolution , nous parvînmes dans une salle d'une magnificence surprenante , & pour l'ornement de laquelle on n'avoit point épargné les pierres les plus précieuses. Quatre torchères d'or pur soutenoient des lampes dont il sortoit une lumière si brillante , que cette salle étoit éclairée comme en plein jour ; & à un des coins étoit un cabinet magnifique dans

lequel on voyoit deux lits de satin brodés de perles. Comme nous étions extrêmement fatigués , nous nous mîmes dessus , nous nous y endormîmes profondément , & nous ne nous réveillâmes qu'à la pointe du jour , au chant de plusieurs oiseaux renfermés dans une magnifique volière : leur plumage étoit si varié & si brillant , que nous ne pouvions nous lasser de l'admirer , lorsque nous fûmes distraits de cette vue par une conversation que j'entendis entre deux personnes que je ne voyois pas : oui , seigneur , dit une de ces voix , le sultan d'Ormuz est dans l'île de Ramak. Je le sais , reprit l'autre voix ; son impiété envers le ciel , & son ingratitude pour un prince généreux , l'ont conduit dans ce lieu affreux pour y subir le châtimement qu'il méritoit : mais son repentir & les prières du prophète ont fait changer l'arrêt qui avoit été prononcé contre lui , pourvu qu'il se trouve un homme assez brave pour l'aller arracher à ces farouches insulaires qui se disposent à le brûler à petit feu. Je n'eus pas plutôt entendu ces dernières paroles , que sans hésiter sur le parti que j'avois à prendre , ce sera moi repris-je , qui tenterai cette entreprise , quelque difficile & quelque périlleuse qu'elle puisse être ; mais daignez du moins m'instruire de quelle manière je dois m'y comporter. Généreux Coth-

bedin , pourſuivit la ſeconde voix ; je n'en attendois pas moins de ton courage ; pourſuis ton noble deſſein : après t'être rafraîchi dans ces lieux , éprouve l'aventure de Soham , monte le vaiſſeau que tu trouveras dans le port , & pars pour cette expédition. Cette voix n'eut pas plutôt ceſſé de ſe faire entendre , que nous fortîmes , Achabaert & moi , de ce cabinet , pour entrer dans un jardin ſuperbe que nous traversâmes : de là nous étant rendus dans un magnifique ſalon où nous trouvâmes un repas exquis , qui nous étoit d'un grand ſecours , nous paſſâmes enſuite dans une avenue qui nous conduiſit à un port rempli de vaiſſeaux. Là , nous étant informés d'un matelot en quel endroit de la terre nous étions : ſeigneur , nous dit-il , vous êtes dans l'île de Darem (a) , qui a toujours paſſé pour fabuleuſe , par la difficulté qu'il y a d'y aborder. Sam-Souvar , fils de Caherman , général des armées de Feridoun , l'un des rois de la première dynaſtie de Perſe , fut le premier à qui il fut permis d'arriver dans ces lieux ; ils étoient remplis de monſtres fi terribles , qu'aucun mortel avant lui n'avoit été aſſez hardi pour chercher à y mettre le pied ; cependant ce héros , à qui rien ne paroifſoit

(a) Voyez la Bibliothèque orientale aux fol. 749 & 750.
aux titres Sam & Sam-Souvar , & Samandar.

81 C O N T E S M O G O L S .

impossible , osa aborder à cette île ; il y combattit la plus grande partie de ces monstres , & ayant dompté celui qui étoit le plus farouche , & qui se nommoit Soham , à cause qu'il étoit de la couleur & de la nature du fer , il l'apprivoisa , en fit son cheval de bataille , & avec son secours , rendit les périls maîtres du palais dont vous sortez , en chassant les dives leurs ennemis mortels. Ensuite ayant laissé sur la terre des marques d'une valeur extraordinaire , il subit en ces lieux le sort de tous les mortels , & laissa , en mourant , sa monture à la garde de Schacaroun , qui depuis plusieurs siècles attend ici un héros aussi intrépide que Sam-Souvar. Et de quelle utilité , repris-je , peut être à ce sage l'arrivée de cet homme qu'il attend depuis si long-tems.

Semendoun , continua le marelor , est un génie affreux , surnommé (a) Hezar-Iek-Deft , parce qu'avec une taille de géant , il a la force de mille personnes. Il est voisin de cette île , & y vient souvent faire des irruptions qui désolent Schacaroun , & nous ne pouvons appaiser cette espèce de monstre que par un honteux tribut qui nous déshonore , & que nous lui payons depuis

(a) *Iek-deft* , signifie en langue persane un millier de mains. Ce géant est célèbre dans le roman de l'histoire fabuleuse intitulée *Caiqumarrath Namah*.

dix ans. Personne jusqu'à présent n'a pu parvenir à nous débarrasser d'un ennemi aussi incommode , la raison en est , qu'il ne peut être vaincu que par un mortel assez hardi pour monter le Soham de Sam-Souvar ; & cet animal aussi terrible que Semendoun , ne doit être soumis que par celui qui pourra lui mettre la bride d'or , dont Sam - Souvar se servit pour le dompter. Comme il a mis en pièces plus d'un cavalier assez hardi pour tenter cette entreprise , cela en a tellement dégoûté les autres , que depuis 60 ans , personne n'a voulu s'y hasarder. J'avois lu une partie de cette histoire , sans y ajouter foi , poursuivis le prince de Visapour ; mais la manière singulière dont j'étois arrivé dans l'île de Darem , m'ayant fait croire qu'elle pouvoit bien être véritable , je demandai au matelot si l'on pouvoit voir cet animal si furieux : Oui , seigneur , répliqua le matelot ; il est dans un cabinet du jardin d'où vous sortez , sous un pavillon d'écarlate ; Schacaroun en a un soin tout particulier , & il ne refusera pas de vous le montrer , ainsi que la bride qu'il tient enfermée dans un des appartemens du palais. Je priai le matelot de nous conduire vers ce sage ; nous en reçûmes tout l'accueil possible ; & après lui avoir témoigné l'envie que j'avois d'essayer la bride à Soham , il nous mena dans le lieu où ce furieux

animal étoit renfermé. J'avoue que j'eus très-ému à sa vue ; cependant , résolu de mourir plutôt que de reculer dans cette entreprise , je priaï le sage de m'instruire de quelle manière je devois m'y conduire. Seigneur , me dit-il , vous voyez que ce monstrueux animal participe de plusieurs natures : s'il a la tête d'une panthère , il en a toute la féroçité & la légèreté ; son corps couvert d'écailles les plus dures , qui lui forment sur le dos une espèce de selle , lui donnent la ressemblance & la force du rhinocéros ; & ses aïles & ses pieds , armés de ferres tranchantes , lui fournissent la hardiesse des griffons ; c'est à cet étrange animal que vous devez présenter la bride d'or que voici. Si cette aventure est réservée à un autre qu'à vous , de quelque bonne trempe que soit le sabre que je vous présente , Soham vous aura déchiré en mille pièces avant que vous lui ayiez fait la moindre blessure : si au contraire vous êtes destiné à mettre à fin cette espèce d'enchantement , vous trouverez ce monstre aussi doux que le cheval le mieux dressé ; il se laissera brider , & monter sans difficulté , & selon toutes nos prédictions , vous serez vainqueur de Semandoun.



X X I X S O I R É E .

*Conclusion de l'Histoire du Prince
de Visapour.*

P E N D A N T que Schacaroun me parloit ainsi , il m'examinait pour voir si je ne changerois pas de visage , & voyant que malgré les périls qu'il venoit de m'annoncer , je demeuroidis ferme dans ma résolution : Seigneur , continua-t-il , en me remettant la bride d'or entre les mains , si vous êtes assez heureux pour dompter Soham , songez que vous avez à combattre un géant terrible , dont la monture ordinaire est le rokh qui vous a conduit hier sur la montagne inaccessible qui cache cette île aux humains ; outre l'extrême force dont il est doué , il est bon de vous avertir que ce géant est du nombre des mauvais génies , qui ont le pouvoir de prendre toute sorte de formes ; il en changera infailliblement , s'il se voit inférieur , ou blessé dans le combat que vous allez entreprendre : mais sous quelque figure qu'il se présente devant vous , ne le quittez point que vous ne lui ayez ôté la vie ; ne craignez pas au reste , d'abandonner Soham , vous le retrouverez toujours lorsqu'il vous sera nécessaire ; & si vous

sortez victorieux d'un combat aussi étrange , assurez-vous qu'en nous délivrant d'une odieuse tyrannie , vous arracherez le roi d'Ormuz à une mort cruelle qu'on lui prépare , & que vous retrouverez en lui un homme pénétré de douleur des injustices qu'il vous a rendues. Un de nos sages , en lui arrachant du cœur l'incestueuse passion qu'il ressentait pour la princesse sa sœur , lui a ouvert les yeux sur votre mérite : Soyez seulement vainqueur de notre ennemi , vous ne trouverez plus d'obstacle à votre passion pour l'incomparable Canzadé.

Ces dernières promesses , continua le prince de Visapour , redoublèrent mon ardeur pour le combat , & Schacaroun m'ayant ouvert la porte du salon où étoit enfermé Soham , j'y entrai sans hésiter , tenant la bride d'or de la main gauche , & de la droite , le sabre que ce sage m'avoit donné. Comme je ne me flattois pas de réussir dans mon projet , je m'étois résolument dévoué à la mort ; & après avoir fait une courte prière à notre souverain prophète , je me préparais à me défendre de l'attaque du monstre , lorsque je le vis s'humilier , pour ainsi dire , devant moi , plier les genoux , & me présenter la tête pour y recevoir la bride. Je fus si transporté de joie à cette vue , que je la lui passai promptement dans la gueule ; & sautant hardiment sur son dos ,

je m'y trouvai aussi ferme que sur le meilleur cheval.

Schacaroun se prosternant alors le visage contre terre : loué soit dieu & notre prophète, s'écria-t'il, la mort de notre ennemi est prochaine. Partez, intrépide cavalier, laissez-vous conduire par Soham; mais afin que Semendoun n'ait sur vous aucun avantage, ayez, comme lui, le don de métamorphose pendant tout ce jour, & songez à ne le point quitter, que vous ne l'ayez vu sans vie : pendant votre absence j'aurai soin de votre compagnon.

Schacaroun n'eut pas achevé ces paroles, que le toit du salon où Soham étoit renfermé sous le pavillon, s'étant ouvert par le milieu, cet animal merveilleux prit son vol dans l'air, & m'enleva avec lui. Il planoit au-dessus de la mer, lorsque j'apperçus le géant Semendoun monté sur le Rokh, & qui venoit à nous avec une extrême vitesse. Je fus surpris d'abord de sa taille énorme; mais animé par les discours de Schacaroun, j'allai droit à lui, dans le dessein de ne le pas épargner; il étoit armé d'une massue d'acier, garnie de pointes, & m'en déchargea un si furieux coup, que j'en aurois été accablé, si Soham n'y avoit opposé une de ses patés, qui étoit plus dure que du fer, avec laquelle il la saisit. Pendant que le géant se débatoit pour conserver son

arme , je le frappai si rudement de mon sabre , que le sang lui ruisseloit de toute part , & chaque coup que je lui portois étant inmanquable , & le brûlant jusqu'aux os , il jeta des hurlemens si affreux , que j'en étois moi - même épouvanté. Comme il ne pouvoit retirer sa massue des pates de Soham , quelque effort qu'il fit , il jugea à propos de la lui abandonner , & de me saisir , s'il lui étoit possible , par le milieu du corps. Mais m'appervant de son dessein , & voulant lui porter un coup de sabre pour lui abattre le bras , le Rokh sur lequel il étoit monté , fit un mouvement , & le reçut sur le col. Mon sabre étoit de si bonne trempe , que rien n'étoit à son épreuve ; ainsi , ce monstrueux oiseau se sentant dangereusement blessé , referma ses ailes , & se laissa tomber dans la mer , au-dessus de laquelle nous combattions. Comme le géant prenoit la même route , & que Schacaroun m'avoit sur-tout recommandé de ne le pas perdre de vue , je craignis que Soham ne descendît pas aussi légèrement que je le souhaitois : je n'hésitai pas à saisir la main de Semendoun , & lui portant en même tems un coup de sabre sur la tête , j'abandonnai ma monture , & me précipitai avec lui dans la mer. Nous n'eûmes pas plutôt touché cet élément , que surpris de ne plus voir ni le Rokh , ni le géant , j'aperçus à sa place un monstre

marin, d'une grandeur & d'une figure horrible, qui ouvrant une large gueule bordée de dents des plus tranchantes, se préparoit à m'engloutir: je me ressouvins alors du don que Schacaroun m'avoit fait en montant sur Soham, je pris promptement la figure d'un poisson d'une taille médiocre; & m'élançant brusquement dans la gueule du monstre, après avoir légèrement traversé son vaste gosier, j'allai droit au cœur, & le lui ayant arraché à belles dents, le monstre disparut. Je repris ma première forme, & je me trouvai flottant sur le corps du géant qui étoit sans vie. Quoique je ne fusse pas extrêmement éloigné du rivage qui étoit bordé par tous les habitans de l'île de Darem, je craignois qu'avant qu'on eût pu me joindre avec une chaloupe, la mer qui étoit extrêmement agitée, ne m'emportât avec le corps de Semendoun, lorsque Soham se jetant dans la mer, passa sa bride dans le col du géant, & nous ramena l'un & l'autre jusques dans le port.

Je fus reçu par tous les habitans de cette île, avec des acclamations de joie d'autant plus sincères, qu'ils se voyoient délivrés par la mort de leur ennemi, d'un tribut qui leur causoit une extrême douleur: ce monstre exigeoit d'eux, tous les ans, à pareil jour, dix des plus belles filles de l'île, sans que jusqu'alors on eût pu y

apporter remède , & la fille même de Schacaroun alloit être au nombre de ces victimes , lorsque j'arrivai dans l'île : l'on doit donc juger de la joie véritable de tous ces habitans , & en particulier de ce sage. Il fit allumer un grand feu sur la grève ; & y ayant fait jeter le corps du géant , il n'y eut pas plutôt été consumé , que Soham s'élevant dans l'air , fut bientôt perdu de vue , & qu'il parut sur la mer une grande barque qui cingloit à toutes voiles vers le port. Elle y arriva bientôt , & la satisfaction des habitans de Darem se trouva excessive , lorsque l'on vit que la barque étoit remplie de toutes les filles de l'île , qui avoient été livrées à Semendoun. A mesure que ce monstre les amenoit dans son palais , une périse qui les avoit protégées contre ses mauvais desseins , les lui enlevait par un pont-voir supérieur au sien , & les transportoit dans sa demeure ; mais comme il ne lui étoit pas permis de les rendre à leurs parens qu'après la mort de Semendoun , elle n'avoit pu les reconduire à Darem que dans ce moment.

Après que ma victoire eût été célébrée par une fête des plus magnifiques , & que l'on m'eût comblé de remerciemens , Schacaroun me conduisit avec Achabaert vers le port ; & m'ayant fait monter un vaisseau sur lequel il y avoit plus de deux cens hommes vêtus à la persane , il ordonna

ordonna au capitaine de tourner la proue vers le continent où le sultan d'Ormuz avoit besoin de mon secours.

Il sembloit que les vents fussent soumis aux ordres de ce sage , & nous voguâmes avec tant de vitesse , qu'en deux jours nous arrivâmes au cap , près duquel Cazan-Can alloit subir la mort la plus cruelle. Vous avez su , mesdames , de quelle manière furent traités ces féroces insulaires qui alloient le sacrifier à leur barbare fureur. Après cette prompte expédition , & qui ne nous coûta aucun danger , puisqu'ils nous regardèrent comme des gens envoyés du ciel , contre lesquels toute défense étoit inutile , nous remontâmes sur notre vaisseau ; & après avoir parcouru avec la même vitesse , ainsi que le sultan d'Ormuz vous l'a dit , plusieurs mers à nous inconnues , nous entrâmes dans le port de Dabul : là , je récompensai dignement Achabaert. Le reste vous est connu , puisque vous avez été témoins du consentement que Cazan-Can a donné à mon bonheur : heureux si ce prince , suivant les prédictions du sage qui l'a guéri de sa passion pour Canzadé , trouvoit dans ce palais la fin de ses peines , & le commencement d'une félicité qui ne doit finir qu'avec sa vie.

La princesse Acfou n'entendit pas sans rougir les dernières paroles du prince de Visapour. Les

aventures du sultan d'Ormuz l'avoient extrêmement attendrie : elle n'avoit pu s'empêcher de verser des larmes au récit du péril qu'il avoit couru chez les insulaires , & elle s'applaudit secrètement d'avoir laissé faire tant de chemin à son cœur , se persuadant que le prophète ne désapprouvoit pas sa passion. Si cette jeune princesse se livroit ainsi aux mouvemens qui l'agitoient , Qazan-Can ne ressentait pas avec moins de violence , un amour qu'il voyoit autorisé par le sage Cothrob , & il croyoit l'avoir fait assez connaître par ses regards à cette aimable princesse , de dessus laquelle il ne détournait pas les yeux , lorsqu'il étoit dans le salon.

Oguz , du lieu de sa retraite , voyoit avec plaisir se former une union dont les suites ne devoient pas lui être désagréables ; l'alliance du sultan d'Ormuz lui convenoit fort , & ce prince , à l'exception des sentimens odieux qu'il avoit eus pour sa sœur , & dont il étoit guéri , avoit toutes les perfections imaginables. Le sultan de Guzarate témoignant à l'Iman , l'impatience qu'il avoit de voir conclure ce mariage : Seigneur , lui dit-il , ce tems n'est pas encore bien éloigné ; mais il faut auparavant que vous connoissiez à fond le cœur de vos sultanes. Je crois déjà y lire une partie de leur sentimens , répliqua Oguz ; Neubahar , Schabgerak & Geanzouz , ont été d'abord

véritablement touchées de ma prétendue mort ; mais on se lasse bientôt de vivre dans la tristesse , & il me semble que leur douleur est un peu diminuée. Pour Goul-Saba , elle n'a témoigné de l'affliction de ma perte que par rapport à son fils , dans lequel j'ai entrevu toutes les marques d'un mauvais naturel ; les conversations que j'ai entendues entre sa mère & lui , à mon sujet , ne me confirment que trop dans cette pensée : la seule Gehernaz m'a paru toujours plongée dans une véritable affliction ; rien jusqu'à présent n'a pu la détourner de ces pensées affligeantes ; je suis témoin de l'amertume de ses pleurs , & si elle paroît quelquefois détournée de sa douleur , par le récit des histoires singulières qu'elle a entendues jusqu'aujourd'hui , elle y rentre bientôt dans le particulier , & n'entretient la princesse Acson que du malheur qu'elle a eu de me perdre ; mais je ne m'en tiens pas à une épreuve si légère ; vous m'avez promis , mon cher Cothrob , de faire quelque chose de plus pour moi. Vous serez content , seigneur , reprit l'iman , le moment de cet éclaircissement n'est pas encore venu , il faut l'attendre sans impatience.

Le lendemain de cette conversation , les sultanes s'étant rendues dans le salon avec la compagnie ordinaire , elles y trouvèrent deux hommes , dont l'un , d'un air grand & majestueux , paroiss-

soit être le maître de l'autre ; il étoit extrêmement foible , & sembloit relever d'une longue maladie ; une profonde tristesse régnoit sur son visage & dans ses actions ; & autant que son esclave marquoit d'étonnement de se voir dans un lieu où régnoient tant de richesses , autant l'autre témoigna d'indifférence pour la situation où il se trouvoit ; cette insensibilité surprit les sultanes , & l'une d'elles lui adressant la parole : seigneur , lui dit-elle , vous paroissez bien peu touché de vous trouver en ces lieux ; votre indolence pique notre curiosité , daignez nous apprendre le sujet de vos chagrins ; peut-être trouverez-vous quelque soulagement en nous les racontant ; & pourrons-nous les adoucir par nos conseils , ou par le secours que nous serons capables d'y apporter. Hélas ! madame , reprit tristement cet homme , je ne fais si je dors ou si je veille ; mais en quelque état que je me trouve , mes malheurs sont d'une nature à ne recevoir aucun adoucissement ; le récit que je vous en ferois , ne pourroit que redoubler l'extrême douleur qui m'accable , & augmenter les ressentimens que j'ai d'une blessure dont je ne suis pas parfaitement guéri ; ainsi , dispensez-moi , je vous supplie , de vous apprendre les événemens d'une vie qui m'est à charge : si cependant vous souhaitez en être instruites , permettez que cet homme vous

les raconte , pendant que je me retirerais pour prendre quelque repos , si la chose est possible.

Les sultanes attendries par les larmes qu'elles virent couler à regret , des yeux de ce cavalier , donnèrent ordre qu'on le conduisît dans un appartement convenable , & Cothroby l'y ayant accompagné lui-même , lui fit présenter du sorbet , dans lequel il versa quelques gouttes d'un élixir merveilleux pour ses blessures ; après quoi il le laissa sur un lit où il ne fut pas plutôt , qu'il s'abandonna à un sommeil d'autant plus tranquille , que les douleurs que sa blessure lui causoit , cessèrent si-tôt qu'il eut pris son sorbet. Pendant qu'il reposoit , l'iman étant retourné dans le salon avec celui qui avoit accompagné cet inconnu , les sultanes n'eurent pas plutôt témoigné au dernier , l'envie qu'elles avoient de savoir les aventures de son maître , que se disposant à leur obéir , il leur parla à peu près dans ces termes.



HISTOIRE

*De Zem-Alzaman, Prince de Kasgar, &
de Zendheroud, Princesse de Samar-
cand.*

Je ne vous ferai pas, mesdames, la descrip-
tion du royaume de Kasgar, (a) cela vous doit
être connu ; je ne m'étendrai que sur le récit
des actions particulières du prince Zem-Alza-
man, (b) fils unique du Sultan Fraydoun, qui
domine dans ce royaume. Ce monarque avoit
eu une guerre sanglante avec celui de Samar-
cand (c) ; elle avoit été pendant quelque tems
assez douloureuse ; mais enfin, ce dernier succom-
bant sous la puissance de Fraydoun, il fut tué
de sa propre main dans une bataille fort cruelle,

(a) *Kasgar*, ville capitale du Turquestan.

(b) C'est-à-dire, l'ornement du siècle.

(c) *Samarcand*, ville grande & capitale de la province
de Mavaranahar. Elle est bâtie sur une rivière assez con-
sidérable qui la traverse par le milieu ; il y a beaucoup
d'apparence que c'est une des sept qu'Alexandre le Grand
fit bâtir, & auxquelles il donna son nom.

qui fut donnée sur les frontières de son royaume. Après une victoire des plus complètes, le sultan de Kasgar auroit pu étendre ses conquêtes jusques dans le cœur de la province de Mavaral-nahar ; mais comme il n'avoit fait que repousser les troupes du roi de Samarcand qui l'avoit attaqué injustement, il se contenta de l'avantage qu'il venoit de recevoir ; & croyant ne pouvoir sans crime, envahir les terres de ses voisins, il accorda, à la veuve de son ennemi, la paix qu'elle lui fit demander, & se tint paisible dans son royaume, où il gouverna ses sujets avec toute la justice & la modération possibles.

Le roi de Samarcand n'avoit laissé en mourant, qu'une femme appelée Al-Alma ; cette sultane, dans toutes les occasions, avoit témoigné tant de prudence & de courage, qu'après la mort de ce monarque qui n'avoit qu'une fille, ses sujets ayant une extrême confiance dans cette princesse, lui déférèrent la couronne contre l'usage ordinaire de l'orient.

Quoique cette illustre femme fut le tort que son époux avoit eu dans la guerre dans laquelle il venoit de succomber, & qu'il avoit entreprise contre son sentiment, & que la nécessité de ses affaires l'eût obligée de demander la paix à Fraydoun, elle garda dans l'ame une violente douleur de la perte du sultan son époux ; & ne respirant

que la vengeance, elle chercha dans la princesse Zendheroud sa fille, toute sa consolation. Cet enfant avoit six ans au plus ; mais à cet âge elle étoit d'une beauté si parfaite, que faisant espérer qu'elle feroit bientôt un miracle de la nature, Al-Alma se flattoit, par le moyen de sa fille, de se faire, pour ainsi dire, des esclaves de tous les princes ses voisins, qu'elle armeroit contre Fraydoun. Dans cette espérance, elle éleva la jeune princesse avec tous les soins imaginables ; & en lui donnant la fierté d'une lionne, elle lui inspira des sentimens de la haine la plus marquée contre le sultan de Kasgar, & l'accoutuma à n'entendre prononcer son nom qu'avec horreur.

Comme cette princesse étoit d'une complexion vigoureuse & robuste, Al-Alma lui fit pratiquer bientôt les exercices les plus violens ; & la faisant monter à cheval dès qu'elle eut assez de force pour cela, elle voulut qu'armée d'arc & de flèches, elle allât fréquemment à la chasse ; & si elle n'en fit pas une amazone, elle souhaita du moins qu'elle ressemblât à ces femmes illustres par leur bravoure, qui, jusqu'au tems du grand Iskender (a), s'étoient acquises dans l'Asie une si haute réputation,

(a) Alexandre le Grand.

X X X S O I R É E.

*Suite de l'Histoire de Zem-Alzaman,
Prince de Kasgar, & de Zendheroud,
Princesse de Samarcand.*

LE prince Zem-Alzaman qui , depuis la nuit qu'il avoit passée dans le sérail , jouissoit d'une santé presque parfaite , étant entré dans le salon à l'heure ordinaire , avec la compagnie qui l'y avoit amenée , & dont il avoit reçu toutes les amitiés possibles , les sultanes n'eurent pas plutôt paru souhaiter savoir la suite de ses aventures , qu'il fit signe à celui qui l'avoit accompagné , de les continuer : ce qu'il fit ainsi.

Zendheroud réussit à merveille dans tous les projets de la sultane sa mère. Elle devint d'une beauté achevée ; & à mesure que son esprit se formoit , avec toutes les graces qu'une excellente éducation peut donner , son corps s'accoutuma sans peine aux exercices les plus violens de notre sexe. Quand Al-Alma vit la princesse telle qu'elle l'avoit souhaitée , elle ne cacha plus son dessein , & la proposant à tous les princes ses voisins , pour prix de la vengeance qu'elle respiroit , elle

la destina pour épouse à celui qui fourniroit le plus de moyens d'accabler son ennemi.

Pendant que Zendheroud croissoit en âge & en perfection , le sultan de Kasgar mon maître , qui n'avoit d'enfant que Zem-Alzaman , plus âgé de quatre ans que la princesse de Samarcand , employoit tous ses soins pour en faire un prince accompli ; & Zem-Alzaman seconda si bien les intentions du sultan son père , qu'à dix-huit ans non-seulement il avoit acquis une extrême capacité dans les sciences & dans tous les exercices convenables à sa qualité , mais encore qu'il devint le plus vigoureux & le mieux formé de tous les sujets de son père.

Il avoit à peine atteint cet âge , que Fraydoun , obligé de se mettre en campagne pour repousser quelques sultans de ses voisins qu'Al-Alma avoit excités sous main à lui faire la guerre , lui donna le commandement d'une partie de son armée ; & ce prince y fit des actions de valeur tellement au-dessus de toute croyance , qu'il s'attira non-seulement l'admiration des officiers & des soldats qu'il commandoit , mais qu'il devint la terreur de ses ennemis , dont il tua trois chefs de sa propre main. Ces commencemens merveilleux ayant porté la réputation du jeune prince de Kasgar au plus haut point , le bruit qui s'en répandit à Samarcand , causa une si violente dou-

leur dans le cœur de la reine , qu'elle en pensa mourir de rage ; & les éloges qu'elle entendoit faire de ce prince , le rendirent autant odieux à la mère & à la fille , que le sultan son père le leur étoit déjà. Fraydoun qui n'avoit pas laissé d'être allarmé des préparatifs de guerre que la reine de Samarcand faisoit sourdement , pendant qu'elle animoit les princes ses voisins contre lui , fut transporté de joie en apprenant les actions éclatantes de Zem - Alzaman. Alors , loin de craindre les secours qu'Al - Alma espéroit tirer de la beauté de la princesse sa fille , il n'eut besoin que de réprimer la noble envie qu'avoit le prince de prévenir la sultane , en portant la guerre dans ses états. Mon fils , lui dit cet équitable monarque , il faut que la justice accompagne toujours nos actions ; quoique le ressentiment de la reine ne soit pas absolument raisonnable , je ne saurois le condamner tout-à-fait ; le sultan , son époux , me fit une guerre injuste , mais il périt sous mes coups ; voilà la source de sa haine ; je pourrois peut-être me mettre à l'abri des traits d'une ennemie implacable , en travaillant à la détruire ; mais quelle gloire aurois-je à combattre une femme , & encore dans le tems que je fais que le sultan de Bockora (a) se prépare à lui

(a) Bockara , ville très-considérable par sa grandeur ,

faire la guerre ? Le jeune prince goûta les raïsonnemens pleins de générosité du sultan ; & comme son dernier combat avoit établi une paix solide dans ses états , il demanda à son père la permission de voyager. Le sultan n'ayant pu la lui refuser , il partit d'abord avec une suite de douze personnes ; mais au bout d'un mois , s'en trouvant incommodé , il renvoya dix de ceux qui l'accompagnoient , écrivit à son père qu'il souhaitoit marcher *incognito* , & débarrassé de toute sa grandeur , & lui promit de ne se point tellement éloigner de ses états , que si ses ennemis faisoient quelques mouvemens , il ne pût revenir promptement à son secours. Quelque chagrin que Fraydoun ressentit à la lecture de cette lettre , il fut obligé de prendre patience , & se confiant aux promesses de son fils , il attendit son retour avec tranquillité.

Le nom de Zem-Alzaman avoit trop fait de bruit pour que ce prince voulut le porter dans ses voyages ; comme il n'avoit gardé qu'un de ses esclaves & moi pour son service , il nous défendit de l'appeller autrement qu'Edris ; & ayant , sous ce nom , parcouru une partie du Turquestan ,

dans le Zagatay en Tartarie , dont elle a été autrefois la capitale : elle est environ à cinquante lieues de Samarcand , & l'on croit qu'elle étoit la patrie d'Avicène.

il résolut de passer dans les états de la reine de Samarcand, attiré sans doute à ce dessein, par le désir de connoître ses forces, ou par la curiosité d'apprendre si la beauté de Zendheroud, que sa mère comptoit devoir être si fatale au sultan Fraydoun, & lui susciter tant d'ennemis, méritoit la réputation qui se répandoit chez les rois ses voisins.

Le prince eut à peine mis le pied dans le Mavaralnahar, où il apprit que le prince Kobad, frère d'Al-Alma, se disposoit à aller au-devant du sultan de Bockora, que pour être instruit plus particulièrement de sa manière de faire la guerre, il résolut de lui aller offrir ses services. Kobad charmé de la bonne mine de Zem-Alzaman, qui se présenta à lui sous le nom d'Edris, le reçut avec une extrême plaisir, & ce jeune prince fit de si grands prodiges de valeur dans la bataille que Kobad présenta au sultan, qu'on ne parla plus dans l'armée que du brave Edris, qui, dans ce jour, sauva deux fois la vie à Kobad, & fut cause, par ses belles actions, de la victoire la plus complete que l'on pût remporter.

Al-Alma instruite par un courier que lui envoya son frère, de l'extrême bravoure de mon maître, le regarda comme un homme envoyé du ciel, non-seulement pour la délivrer des mau-

vaïses intentions du sultan de Bockora , mais encore comme un instrument propre à détruire celui de Kasgar , & à opposer au prince Zem-Alzaman son fils ; & dans le dessein de vengeance qu'elle ne perdoit pas de vue , elle écrivit à son frère de ne rien négliger pour engager Edris à venir jusqu'à Samarcand , recevoir les récompenses qu'il méritoit avec tant de justice. A cette proposition , le prince se trouva fort embarrassé ; mais feignant beaucoup de modestie , il ne voulut rien promettre de positif , & assura seulement Kobad qu'il ne fortiroit pas des états de la reine sans aller l'assurer de ses respects.

Zem-Alzaman , que dorénavant je nommerai toujours Edris , nous témoigna l'embarras où il se trouvoit ; cependant , ayant fait réflexion qu'il n'étoit sûrement pas connu dans cette cour , après avoir parcouru quelques villes du Mavaralnahar , il prit la résolution de se rendre à Samarcand. Nous approchions d'une forêt qui n'est qu'à deux lieux de cette ville , lorsque fatigué du voyage , le prince résolut d'y prendre quelque repos ; pour cet effet , il quitta la grande route , & cherchant l'endroit le plus écarté , il entendit le bruit d'un petit ruisseau qui couloit agréablement sur quelques cailloux ; il le suivit jusqu'à sa source qui , à cent pas de là , formoit une fontaine rustique , & ayant trouvé ce lieu très - commode

pour y passer quelques heures , il y mit pied à terre , & nous ayant ordonné de nous éloigner , il se coucha sur l'herbe , & céda bientôt au sommeil qui l'accabloit.

Pendant que le prince dormoit tranquillement , Zendheroud , dont l'exercice de la chasse faisoit , comme je l'ai déjà dit , la principale occupation , parcouroit la forêt où nous étions , montée sur un des plus beaux chevaux de l'Arabie : l'ardeur avec laquelle elle poursuivoit un chevreuil , lui ayant fait prendre une route différente de celle de sa fuite , elle s'en écarta , de manière qu'elle ne s'aperçut de son erreur , que lorsqu'elle eut atteint la bête qu'elle perça de son dard. Elle méditoit alors de retourner sur ses pas , quand se voyant proche de cette fontaine qui lui étoit très-connue , elle résolut d'y aller étancher la soif dont elle étoit pressée ; elle mit pied à terre , attacha son cheval à un arbre , & prit le chemin qui y conduisoit ; mais elle n'eut pas fait cinquante pas , que le premier objet qui la frappa , fut celui du prince de Kasgar , qui dormoit si profondément , qu'il ne s'éveilla point au bruit qu'elle fit en s'approchant de lui. Si d'abord Zendheroud fut surprise à une rencontre si peu attendue , les avantages qu'elle avoit au-dessus des personnes de son sexe , la rassurèrent bientôt ; d'ailleurs , une sympathie secrète l'em-

pêchant de se retirer de ces lieux , elle considéra d'abord avec attention , & ensuite avec émotion , le prince mon maître ; il n'avoit pas alors plus de vingt ans ; & comme aucun des déplaîsirs qu'il a ressentis depuis , n'avoit encore altéré sa beauté & sa bonne mine , la princesse ne put disconvenir en elle-même , qu'elle n'avoit jamais rien vu de si parfait ; mais ensuite , détournant ses regards de dessus un objet qui les attiroit avec violence , elle soupira ; & prenant trop d'intérêt à ce bel inconnu , elle souhaita du moins que ce fut à lui à qui elle pût avoir obligation de la mort du sultan de Kasgar & de son fils , & qu'il fût destiné du ciel pour une vengeance qu'elle souhaitoit avec tant de passion : elle s'arrêtoit à ces réflexions , lorsque le prince s'éveillant , fut frappé & ébloui de la vue de la princesse , à un point , que se relevant & se jetant à ses pieds sans balancer : Pardonnez , madame , lui dit-il , la témérité d'un étranger qui ignoreoit que vous honorassiez ces lieux de votre présence ; informé du respect qu'il doit à votre sexe , il n'auroit pas été assez hardi pour se présenter ainsi à vos yeux. La vue d'hommes faits comme vous , dit alors Zendheroud , m'est de trop bon augure pour que je m'offense de leur rencontre : levez-vous , seigneur , c'est la princesse de Samarcand qui vous en prie.

XXXI SOIRÉE.

*Suite de l'Histoire de Zem-Alzaman,
Prince de Kasgar, & de Zendheroud,
Princesse de Samarcand.*

On ne peut concevoir quelle fut la surprise & la joie du prince en ce moment. Vous êtes l'incomparable Zendheroud, reprit-il avec étonnement ? Ah madame, que je me fais bon gré d'avoir employé mes armes contre vos ennemis ! & que je m'estimerois heureux, si, par quelques services que j'ai tâché de vous rendre, le nom d'Edris étoit déjà parvenu jusqu'à vous ! Au nom d'Edris, Zendheroud tressaillit ; elle recula quelques pas, & ne put voir sans beaucoup de joie, que celui de qui l'air charmant venoit de la soumettre à l'empire de l'amour, étoit encore plus digne de cette fortune par sa valeur, que par le mérite de sa personne ; elle tâcha cependant de se remettre de la surprise de ses sens, & prenant la parole à son tour : seigneur, lui dit-elle, je n'ai point de peine à vous croire le brave Edris, à qui cette couronne à tant d'obligation ; le portait que l'on m'avoit fait de votre personne, est

encore fort au-dessous de ce que je vois en vous... Pendant que le prince & la princesse étoient dans cette conversation, la suite de la chasse l'ayant rejointe, Kobad qui étoit de la partie n'eut pas plutôt reconnu Edris, que sautant en bas de son cheval, & courant à lui les bras ouverts, il lui fit mille caresses, ordonna qu'on lui rendit tous les honneurs imaginables; & l'ayant invité de venir à Samarcand, le prince remonta sur son cheval que je lui présentai, & marcha toujours à côté de la princesse, qu'il entretenoit pendant tout le chemin.

Al-Alma qui avoit ardemment souhaité la vue de ce héros, qu'elle espéroit engager à la servir dans la guerre qu'elle méditoit contre le sultan de Kasgar, reçut Edris avec toutes les marques d'estime & de considération qu'elle eût pu donner aux plus grands princes de la terre; elle n'oublia rien pour lui marquer la plus vive reconnaissance qu'elle avoit de ses services, & le prince s'acquitta en si peu de tems toute son affection, que jamais favori ne s'étoit rendu si puissant sur l'esprit d'aucun souverain. Comme mon maître étoit très-prévenant, il se fit bientôt aimer de tous les sujets de la reine; & si quelqu'un envia son bonheur, ce ne furent que quelques princes qui, aspirant à la possession de Zendheroud & du trône, craignirent que la reine, aveuglée sur

C O N T E S M O G O L S. 175

le compte de cet inconnu , ne lui donnât la préférence sur eux ; leur crainte étoit d'autant plus juste , que cette fière princesse , qui ne les avoit jamais favorisés d'un regard qui leur pût donner la moindre espérance , sembloit se plaire infiniment dans la compagnie d'Edris. Il n'avoit pourtant pas encore osé faire connoître sa passion à Zendheroud , lorsqu'un soir se promenant avec elle dans les jardins du palais , elle le fit asseoir à ses côtés ; & ses esclaves s'étant , par respect , éloignées de quelques pas : seigneur , lui dit-elle , en lui montrant une fontaine qui couloit en face du berceau sous lequel elle étoit , c'est dans un lieu presque semblable à celui-ci , que j'ai vu la première fois le brave Edris. Vous pourriez ajouter , reprit mon prince avec vivacité , que ce fut aussi dans cet endroit qu'il laissa sa liberté aux pieds de la divine princesse de Samarcand , & qu'il s'y chargea des glorieuses chaînes qu'il veut porter jusqu'au tombeau. Quoique la princesse ne fût pas fâchée d'une pareille déclaration , elle rougit , baissa les yeux , & ne les osant lever sur le visage d'Edris , ce prince qui observoit sa contenance , y remarquant plus de pudeur que de fierté & de colère , en devint plus hardi qu'auparavant. Belle Zendheroud , lui dit-il , si je vous ai offensé , ordonnez du genre de mort qui doit punir mon audace ; mais soyez bien persuadée

Hij

que cet Edris qui, sans s'être fait connoître que par son épée, a osé lever les yeux jusques sur la princesse de Samarcand, n'est pas indigne de lui appartenir. Ma naissance ne cède ni à la vôtre, ni à celle des autres princes qui sont à votre cour; mais pardonnez si, pour le présent, je ne puis vous en dire davantage; j'ai des raisons essentielles pour garder là-dessus un silence que le tems justifiera.

Edris, dit alors la princesse, nous vous avons assez d'obligation pour ne vouloir pas exiger que vous me déclariez ce secret; mais si ce que vous me dites est véritable, Zendheroud ne sera jamais qu'à vous. La princesse fut si émue de ce qu'elle venoit de dire, qu'elle fut quelque tems sans parler; ensuite reprenant la parole, ah! Edris, lui dit-elle, que viens-je de vous avouer? Pouvois-je oublier que je ne devois pas disposer de mon cœur, & qu'il n'est destiné, ainsi que ma main, que pour celui qui mettra aux pieds de ma mère la tête du sultan de Kâfgar.

Ces dernières paroles troublèrent un peu Edris; cependant, il se remit promptement, & pour empêcher la princesse de remarquer l'altération qui étoit sur son visage: Madame, lui dit-il, j'en ai pas ignoré jusqu'ici les conditions auxquelles s'engagent ceux qui aspirent à la gloire de vous posséder, & quoiqu'il paroisse beaucoup de pré-

l'omption dans ce que je vais vous dire , je vous promets de ne demander la possession de l'incomparable Zendheroud , que pour le jour que je mettrai sur sa tête la couronne de Kasgar.

Quoique la princesse n'entendît point le sens des promesses du prince , la confiance avec laquelle il lui parloit , lui persuadoit la grandeur de sa naissance ; & cherchant en elle même les noms des plus puissans princes de tout l'orient , desquels elle exceptoit Zem-Alzaman par la haine qu'elle lui portoit , elle n'avoit garde de s'imaginer qu'Edris & lui ne fussent qu'une même personne. Enfin, Zendheroud extrêmement émue d'une pareille conversation , se leva de dessus son siège , ses femmes se rapprochèrent , & elle se retira dans son appartement , dans lequel elle passa la nuit avec beaucoup d'agitation.

A peine le jour parut-il , que la princesse voulant rendre grâces au prophète de l'arrivée d'Edris dans ses états , elle résolut d'aller pour cet effet à la principale mosquée de Samarcand ; elle en prit le chemin avec sa suite , & comme elle alloit y entrer , elle aperçut beaucoup de monde à la porte , & une femme assez âgée , qui faisoit retentir l'air de ses cris. Elle fit écarter le peuple , & s'étant approchée de cette femme , elle lui demanda la cause de sa douleur. Hélas ! madame , répondit la vieille en fondant en larmes ,

je n'avois qu'un fils , & je viens de le perdre par son obstination. Un vieux calender à qui j'ai donné l'hospitalité cette nuit , voyant qu'il se préparoit à monter à cheval pour aller se promener avec ses amis , a fait son possible pour l'empêcher de sortir de la maison. Vous êtes menacé , lui a-t'il dit , aujourd'hui d'un grand malheur ; vous pouvez l'éviter en restant ici : remettez à demain votre promenade , & soyez sûr qu'en suivant mon conseil , vous aurez des jours longs & heureux , & que vous serez à l'abri de la malheureuse destinée qui vous attend dans les rues de Samarcand. Mon fils n'a fait que rire de cette prédiction ; il a tourné le calender en ridicule , & sautant sur son cheval , il est sorti de ma maison sans écouter mes prières & mes larmes , & courant à toute bride , il n'est pas plutôt parvenu à cet endroit , que son cheval se cabrant , s'est renversé dessus lui , & lui a brisé la tête contre la porte de la mosquée.

Zendheroud étonnée d'une pareille prédiction , consola de son mieux cette mère affligée , dont le fils expira dans le moment. Elle donna ses ordres pour le faire reporter dans sa maison , & ayant chargé un de ses esclaves d'engager le calender à venir la trouver à son palais au retour de la prière , l'esclave s'acquitta si bien de sa commission , qu'elle trouva en y rentrant , le ca-

lender qui attendoit ses ordres. Bon vieillard, lui dit-elle alors, ce que l'on m'a raconté ce matin à votre sujet, me surprend infiniment. Est-il possible que le jeune homme chez qui vous avez passé la nuit, n'a perdu la vie que pour n'avoir pas voulu suivre votre conseil ? Cela est vrai, princesse, répondit modestement le vieillard. J'ai toute ma vie fait une étude particulière de la physionomie, & par des principes presque sûrs, j'avois prévu le malheur dont cet étourdi étoit menacé.

La princesse ayant fait alors éloigner ceux de sa suite : Sage vieillard, lui dit-elle, puisque vous avez acquis une science si profonde à l'inspection seule de visage, pourriez-vous m'instruire de ce que je dois craindre ou espérer. Madame, reprit le calender, après l'avoir regardée fixément, quoiqu'il y ait souvent du danger à dire la vérité aux princes, je ne vous cacherai point ce que je pense à votre sujet. Vous joignez à une grande beauté, un courage encore plus grand ; mais toutes vos bonnes qualités sont quelquefois terminées par des mouvemens de colere qui déshonorent votre sexe, dont le passage doit être la douceur & la modération. Faites-y une extrême attention. Heureuse, si la tendresse que vous a inspirée un jeune héros digne de vous, ne vous devient pas funeste par

cet endroit, & si la violence de vos passions, en causant tous les malheurs de votre vie & de la sienne, n'est pas un obstacle à l'acquisition d'une couronne qu'il se prépare à vous mettre sur la tête.

X X X I I S O I R É E.

*Suite de l'Histoire de Zem-Alxaman ;
Prince de Kasgar, & de Zendheroud,
Princesse de Samarcand.*

LA princesse fut si frappée de l'horoscope du calender, qu'elle en resta dans une extrême surprise. Elle lui fit présent de cent pièces d'or, & se renfermant dans son cabinet, elle s'abandonna au plaisir de voir que les prédictions de ce vieillard s'accordoient parfaitement avec les sentimens de son cœur ; & comme elle n'avoit à craindre pour obstacle à son bonheur, que les bouillans accès de sa colère, elle se promit bien de gagner sur elle de se vaincre dans toutes les occasions où cette violente passion voudroit prendre quelque empire sur son ame.

Pendant que Zendheroud faisoit de si agréables réflexions, la reine sa mère, uniquement occupée

de sa vengeance, ne songeoit qu'aux préparatifs d'une guerre cruelle contre le sultan de Kasgar. Secondée par le brave Edris & par plusieurs princes qui aspiroient tous à l'hymen de la princesse, elle comptoit sur une victoire presque certaine; & s'entretenant un soir avec eux de la manière dont elle prétendoit attaquer le sultan, l'un de ces princes se vanta de suffire seul avec ses troupes, pour désoler les états de Fraydoun : un autre promettoit de lui apporter dans peu, la tête de ce monarque, & le plus modeste d'eux tous assuroit qu'il conduiroit le père & le fils chargés de chaînes aux pieds de la sultane, & la rendroit maîtresse absolue de leur destinée.

Quoique la passion de la reine lui fît écouter toutes ces bravades avec beaucoup de satisfaction, elle s'aperçut que mon maître, qui gardoit le silence, sembloit, par un ris moqueur, mépriser les présomptueuses promesses de ces princes. Et que dit à cela le brave Edris ? reprit-elle. Rien, madame, répliqua-t-il en riant. Si ces princes exécutent leurs projets, mon secours vous est tout-à-fait inutile, & il y a apparence que je les regarderai faire. Cependant, madame, s'il m'étoit permis de vous dire ce que je pense, je ne crois pas la conquête du royaume de Kasgar si facile, & quelles que soient vos forces, & celles des princes, je vous conseille de n'oublier rien de ce

qui peut vous être utile dans une entreprise de cette nature ; je crois connoître Fraydoun en valeur , en expérience , & en générosité ; il ne le cède à aucun monarque du monde. J'ai vu le prince Zem-Alzaman , son fils , dans l'action , & j'ose assurer votre majesté , qu'il est brave , & que dans un jour de combat , il peut inspirer de la frayeur aux plus intrépides.

Karib-Schak , l'un des princes qui étoit attaché à la princesse , jetant alors sur Edris un regard qui marquoit tout son ressentiment : il semble , lui dit-il , que vous vouliez nous intimider par les louanges outrées que vous donnez aux ennemis de la reine ; mais sachez que loin de le craindre , il n'y a aucun de nous qui ne s'estime autant qu'eux , & qui ne se croye assez puissant pour suffire seul à détruire un monarque dont vous élevez un peu trop haut la bravoure & les forces.

Je demande excuse à la reine de ma sincérité , répliqua Edris , j'ai cru devoir lui apprendre des vérités dont je suis informé par moi-même , je n'en suis pas moins zélé pour son service ; je lui en ai déjà donné des preuves , & si nous nous trouvons en campagne contre ses ennemis , nous verrons qui les abordera avec plus de courage , ou de ceux qui les louent , ou de ceux qui les méprisent. La conversation commençoit

à s'aigrit par de pareils discours , lorsque la reine fut obligée d'invoquer son autorité : princes , leur dit-elle , je suis persuadée qu'Edris n'a point intention de vous offenser , il parle conformément à ce qu'il a vu , & je vous prie de ne vous point piquer mal-à-propos contre un homme dont j'ai reçu des services si essentiels , que je ne puis trop lui en témoigner ma reconnaissance : songez plutôt à faire approcher les secours que vous m'avez promis , & disposons nous tous de concert , à détruire un ennemi digne de toute ma haine.

Pendant que chacun des princes étoit allé lui-même faire avancer ses troupes vers les frontières de Kasgar , Kobad qui avoit conçu une estime toute particulière pour mon maître , voulut se l'attacher par des liens plus forts que ceux de l'amitié ; & comme il avoit une fille unique d'une rare beauté , il proposa au prince de la lui accorder pour son épouse. Jamais on n'a été dans un plus grand embarras qu'Edris le fut en ce moment. Après l'engagement secret qu'il avoit avec la princesse de Samarcand , il ne devoit pas accepter cette proposition , il ne pouvoit pas aussi la refuser sans crainte d'offenser mortellement un prince qui , sans le connoître que par ses belles actions , lui offroit une princesse dont le plus puissant monarque de l'orient se seroit trouvé honoré

de devenir l'époux. Il fut donc obligé de dissimuler son déplaisir, & sans rien répondre de positif, il se retrancha sur sa modestie, & reçut les offres de Kobad avec beaucoup de respect, résolu de communiquer à la princesse, le plus promptement qu'il lui seroit possible, la cruelle situation où il se trouvoit.

Kobad croyant être sûr du consentement d'Edris, courut transporté de joie chez la reine; elle étoit dans son cabinet avec Zendheroud : madame, lui dit-il, en se jetant à ses pieds, Edris a trop rendu de services à votre majesté & au royaume, pour ne l'en pas récompenser dignement. Je me suis chargé de ce soin; j'ai trouvé le secret de vous l'attacher sans réserve; de bannir, par ce moyen, la jalousie des princes, & de le mettre à la tête de vos armées, sans qu'ils en puissent murmurer. Quel est ce moyen, reprit la reine avec précipitation ? Je viens, continua Kobad, sous votre bon plaisir, de lui proposer la princesse Darejan ma fille, pour épouse, & s'il a paru recevoir ces offres avec modestie, j'ai cru voir dans ses yeux tant de reconnoissance de l'honneur auquel je veux bien l'élever, que je dois m'applaudir de l'acquisition que je fais de ce jeune héros pour mon gendre, si votre majesté veut bien approuver mon choix,

Mon frère, reprit la sultane de Samarcand, à

quelque puissant parti que ma nièce puisse prétendre , comme je crois que celui que vous lui destinez l'emporte sur eux , par le mérite & par la valeur , je ne puis désapprouver un choix que j'aurois fait moi-même pour la princesse ma fille , si Edris étoit d'une qualité à pouvoir y aspirer. Je vous félicite même de penser avec tant de noblesse , & de faire plus de cas de la vertu route nue , que des grands titres qui sont souvent dénués du mérite qu'il faut pour les soutenir. De quelque douleur que Zendheroud se sentit pénétrer en ce moment , à une nouvelle si peu attendue , elle ne crut pas devoir garder le silence en cette occasion : seigneur , dit-elle à Kobad , j'ai ouï dire qu'Edris , prévenu d'une violente inclination pour une personne dont il étoit tendrement aimé , faisoit tout son bonheur d'être uni avec elle : Êtes-vous bien assuré qu'il consente sincèrement à accepter l'honneur que vous lui faites ? Si je n'en étois pas bien certain , reprit Kobad , je n'aurois pas demandé le consentement de la reine pour ce mariage ; & s'il a quelque passion dans le cœur , ce doit être pour la princesse Darejan ma fille , qui la lui a inspirée : comme j'ai cru m'apercevoir qu'il l'avoit vue plusieurs fois avec plaisir , & que ma fille paroïssoit charmée de la bonne mine & de la valeur de ce jeune héros , j'ai compté ne pou-

voir mieux faire que d'unir deux cœurs si disposés à s'aimer , & je ne doute pas qu'à l'heure que je vous parle , le brave Edris ne soit allé lui témoigner une partie des transports qu'il n'a pas cru devoir laisser échapper devant moi , lorsque je lui ai annoncé un bonheur si inespéré.

Si Kobad , qui se flautoit que mon maître avoit reçu sa proposition avec beaucoup de plaisir , faisoit cette réponse à Zendheroud , sans aucun artifice , cette princesse eut besoin de toute la grandeur de son courage pour cacher le trait mortel que le prince son oncle venoit de lui porter ; mais quel fut l'excès de sa rage , lorsqu'en traversant la salle par où elle se retirait à son appartement , elle aperçut Edris qui paroissoit aux genoux de la princesse ! Cette vue ayant redoublé sa fureur , elle passa brusquement à sa chambre , sans jeter les yeux sur mon maître , & s'y abandonnant à tout ce que le plus vif ressentiment pouvoit produire en elle de plus violent : quoi ! s'écria-t-elle , le perfide Edris m'abandonne pour Dazejan , lui que j'ai préféré dans mon cœur à tant de grands princes , & cet Edris , qui devoit mettre à mes pieds la couronne de Kasgar , n'est qu'un ingrat qui me sacrifie à sa première vue d'une fortune brillante. Malheureuse Zendheroud ! voilà donc le fruit de ta forte crédulité & de la facilité

avec laquelle tu t'es laissée séduire aux discours d'un imposteur. Ah ! monstre d'ingratitude , avec de tels sentimens tu n'es pas né prince , & je saurai bien te punir de la lâcheté que tu viens de faire paroître à mes yeux.

Pendant que la princesse de Samarcand étoit dans cette cruelle agitation , l'esclave qui avoit coutume d'introduire quelquefois mon maître dans son appartement , sans même l'annoncer , entra avec lui. Ce prince étoit dans un désordre si touchant , que sans faire attention à la situation de la princesse , il se jeta à ses pieds , & il alloit lui expliquer de quelle manière il avoit été obligé de recevoir les propositions de Kobad , & que la princesse Darejan s'étant trouvée mal dans la salle par où elle venoit de passer , il avoit été dans la nécessité de la soutenir & de la reconduire jusqu'à son appartement. Mais Zendheroud , sans lui en donner le tems , se levant avec des yeux étincelans de fureur : traître , lui cria-t-elle , es-tu bien assez hardi pour te montrer encore devant moi ? Misérable inconnu , fors de ma présence , va porter ailleurs tes noires trahisons ; cherche une alliance plus convenable à un monstre tel que toi , & ne te présente jamais à mes yeux , si tu ne veux que je lave dans ton sang l'affront que tu viens de me faire. Après ces paroles prononcées avec

toute la pétulance possible , la princesse , sans vouloir permettre qu'Edris ouvrît la bouche pour se justifier , se retira dans un arrière-cabinet & en ferma brusquement la porte sur elle.

Jamais étonnement ne fut égal à celui du prince : il ignoroit que Kobad eût déjà vu la reine , & croyoit annoncer à la princesse une nouvelle qui lui causeroit autant d'embarras qu'à lui-même ; mais pénétré d'une douleur mortelle à une réception aussi peu attendue , il se retira sans savoir précisément la cause de son malheur , & rentra chez lui dans un état si digne de pitié , que nous en fûmes dans une alarme inconcevable. Le prince , après s'être jeté sur un sofa , qu'il mouilla de ses larmes , alloit m'expliquer le sujet de son affliction , lorsque l'on heurta à la porte ; j'y courus promptement , & lui ayant amené l'esclave qui étoit ordinairement chargé des ordres de la princesse , il lui remit une lettre dans laquelle il lut ces paroles.

N'entreprends point , perfide , de te justifier ; fors dans le moment même de Samarcand , & ne me force point à me porter contre toi à des extrémités que tu dois craindre , s'il te reste encore quelque ombre de vertu.

Mon maître fut si surpris de la dureté du style
de

de cette lettre , qu'il en pensa sur le champ expirer de douleur. Dites à Zendheroud , répondit-il à l'esclave , que j'obéirai à ses ordres , quelqu'injustes qu'ils puissent être ; alors succombant à son affliction , il se renversa sur son sofa , & fut sans connoissance pendant plus d'une demi-heure. Nous fondions en larmes , le seul homme qu'il avoit à son service & moi , & après lui avoir donné tous les secours nécessaires pour le faire revenir de l'état déplorable où il étoit , il n'eut pas plutôt repris l'usage de ses sens , que ramassant la lettre de la princesse qu'il avoit laissée tomber , & que j'avois eu le tems de lire , il m'ordonna de lui préparer des chevaux pour partir à la pointe du jour. J'exécutai ses ordres avec ponctualité , & étant monté à cheval , nous sortîmes de Samarcand , sans savoir qu'elle route nous allions prendre : cependant le prince ayant fait réflexion que le sultran son père pouvoit dans peu avoir besoin de lui , nous tournâmes nos pas du côté de Kasgar.

Si Zendheroud étoit accablée de douleur de sa cruelle situation , il y a lieu de croire que la prompte obéissance du prince la fit rentrer en elle-même , & que connoissant par là combien elle pouvoit avoir eu tort de l'avoir traité si durement , elle ne fut pas long-tems sans se repentir de n'avoir pas suivi le conseil du vieux

Calender ; mais il n'y avoit plus de remède ; comme elle seule pouvoit pénétrer la cause de l'absence d'Edris , elle n'avoit garde de la faire connoître à la sultane sa mère & à Kobad , qui l'un & l'autre étoient dans une inquiétude d'autant plus grande de sa disparution , que les princes qu'ils avoient engagés dans leur querelle , firent dire à la reine que leurs troupes marchaient vers la frontière de Kasgar.

XXXIII SOIRÉE.

*Suite de l'Histoire de Zem-Alzaman ,
Prince, de Kasgar , & de Zendheroud ,
Princesse de Samarcand.*

FRAYDOUN , averti que l'armée de la reine & de ses alliés s'avançoit vers son pays , ne crut pas devoir se laisser surprendre : comme il savoit les pratiques secrètes qu'Al - Alma faisoit depuis long-tems pour lui susciter des ennemis , il avoit toujours entretenu sur sa frontière une armée toute prête à lui opposer , & si quelque chose l'alarmoit , c'étoit l'absence du prince Zem-Alzaman. L'éloignement d'un fils qui lui étoit si nécessaire , remplissoit son ame d'amertume ; &

comme il étoit persuadé de la bonté de son cœur, il craignoit que quelque triste accident ne le lui eût enlevé pour toujours : cependant s'étant campé d'une manière à profiter de l'avantage du lieu, il attendit fièrement l'arrivée des troupes de la reine de Samarcand. Il me fetoit difficile de vous faire le détail d'une bataille dont je ne fais quelques particularités que par le récit que j'en ai entendu faire ; qu'il vous suffise, mesdames, de savoir que l'armée de la reine, y compris les troupes qu'avoient amenées les princes, étoit composée de près de cent mille hommes, que Fraydoun n'en avoit pas plus de soixante & dix mille, & que malgré cette inégalité, il n'hésita pas à lui livrer la bataille. La plaine fut bientôt couverte de corps morts, la campagne ruisseloit de sang, l'air retentissoit des cris & des gémissemens des blessés & des mourans, les soldats de Fraydoun ployoient tantôt sous l'effort des ennemis, un moment après ceux de la reine lâchoient le pied, le désordre & la confusion commençoient à se mettre dans les deux armées ; il y avoit déjà plus de six heures que l'on combattoit, sans qu'on pût savoir lequel des deux partis avoit l'avantage, & les princes, impatiens de se signaler aux yeux d'Al-Almia & de Zendheroud, faisoient des efforts si extraordinaires, qu'ils alloient peut-être faire pen-

cher la victoire de leur côté , quand Fraydoun , tout couvert du sang de ses ennemis , s'étant arraché au prince Karibschak , il attira contre lui tous les autres princes qui se disputoient l'avantage de le priver de la vie. Quelque valeur que ce monarque témoignât , il étoit presque impossible qu'il ne succombât pas sous tant d'ennemis qui n'en vouloient qu'à lui seul , lorsque l'on vit tout d'un coup paroître dans son armée un gros de trois mille cavaliers conduits par un homme vêtu d'une robe noire , & le visage couvert d'un voile , qui entrant dans le fort de la bataille avec une extrême impétuosité , apporta beaucoup de désordre dans l'armée de la reine. Les princes & Karibschak , à l'envi l'un de l'autre , cherchoient à finir l'action par la mort du sultan de Kasgar , & l'un d'eux qui avoit le bras levé , alloit lui fendre la tête par derrière , lorsque ce nouveau guerrier , qui venoit de faire changer l'état du combat , ayant poussé vers cet endroit avec une furie extraordinaire , abattit le bras de ce prince , en tua deux autres de deux coups de son cimeterre , & semblable à la foudre , ou du moins à quelque chose de plus terrible qu'à un mortel , renversa tout ce qui se trouva devant lui ; alors le gros de cavalerie qui le suivoit , ayant fait retentir le nom du prince Zem-Alzaman , ce nom seul

inspira tant de courage aux soldats du sultan de Kasgar , & une si grande terreur aux ennemis , que les derniers tournèrent le dos dans le moment même.

Karibschak , resté seul des princes venus au secours de la reine , étoit forcené de rage ; il avoit beau faire ses efforts pour animer ses troupes , Zem-Alzaman & les siens en firent un si grand carnage , que ce prince fut obligé de suivre le torrent , & d'éviter par la fuite une mort certaine.

La nuit qui approchoit , empêcha de poursuivre les fuyards qui auroient tous été taillés en pièces , & le combat auroit pu durer quelques heures de plus ; mais Zem-Alzaman ayant fait sonner la retraite , plutôt par considération pour la princesse , que par rapport à l'obscurité qui commençoit à régner , il alla rejoindre Fraydoun , qui ne savoit quelles carresses faire à un fils à qui il étoit redevable de la vie & du succès de cette journée.

L'on peut juger de la consternation qui régnoit dans l'armée de la sultane de Samarcand. Retranchée dans son camp autant qu'elle le put , elle tint conseil à la pointe du jour , & elle avoit résolu de demander la paix à Fraydoun , lorsque Karibschak s'y opposa : madame , lui dit-il , il n'y a encore rien de désespéré ; nous

étions prêts à remporter la victoire sur le sultan de Kasgar , lorsque le prince son fils , par son arrivée imprévue , & par une valeur dont on ne peut parler sans admiration , a fait changer l'état des choses ; c'est donc , pour ainsi-dire , en lui seul que réside aujourd'hui toute la force & toute la confiance du sultan ; eh bien , madame , c'est à lui à qui je veux m'attacher ; je vais lui envoyer un défi de se battre seul à seul avec moi ; quelque brave qu'il puisse être , je ne me sens pas moins de courage que lui ; je me flatte de vous délivrer par sa mort de l'ennemi le plus redoutable que vous ayez , & de mériter la main de la princesse Zendheroud , par une victoire que je crois être seul capable d'obtenir.

Pendant que Karibschak parloit ainsi & s'applaudissoit par avance de la réussite du combat , mille cris de joie firent retentir dans le camp de la reine le nom d'Edris. La reine , à cette nouvelle , & sans répondre à Karibschak , courut au-devant de mon maître ; & l'embrassant avec la dernière tendresse : Edris , lui dit-elle , en versant des larmes en abondance , si vous aviez été hier parmi nous , les troupes de Fraydoun n'auroient pas eu sur mon armée un avantage dont je ne puis me relever ; mais puisque je vous retrouve , je vous avoue que je sens renaitre toutes mes espérances.

Madame , répondit Edris avec beaucoup de modestie , la nécessité indispensable de mes affaires , qui m'a fait éloigner de Samarcand lorsque j'ai cru vous être inutile , n'a pu m'empêcher de revenir auprès de vous si-tôt que j'ai pu en trouver l'occasion. J'agis pourtant en ce jour contre des ordres rigoureux qui me défendoient de paroître en cette cour encore si-tôt ; mais comme j'ai cru pouvoir vous y être nécessaires , je viens vous y offrir , quoiqu'un peu tard , tout ce qui peut dépendre de moi. Dans la situation présente de nos affaires , reprit Al-Alma , je ne croyois pas qu'il y eût moyen de sortir honorablement de cette entreprise , par la continuation d'une guerre que je craignois que nous ne fussions pas en état de soutenir ; mais votre présence me relève le courage. Le prince Karibschak vient de me proposer un expédient que j'approuve , à condition que vous partagerez avec lui la gloire de cette action , de laquelle dépend toute notre fortune. Je le crois trop raisonnable pour s'y opposer , & je le prie de permettre que son nom & le vôtre soient jetés dans une urne : celui des deux qui en sortira le premier , engagera celui qui le porte à un combat aussi périlleux qu'il doit être honorable. Alors la reine prenant l'étonnement de Karibschak & le silence d'Edris pour un consentement tacite , elle

fit écrire leurs noms sur deux morceaux de papier de pareille grandeur ; & les ayant remués dans un vase , celui qui fut tiré se trouva être d'Edris : seigneur , lui dit la reine transportée de joie , je sais que la grandeur du péril ne vous étonne pas ; c'est sur cette confiance , & sur la connoissance que j'ai de votre bravoure , que je crois que vous ne refuserez pas de vous trouver en combat particulier contre Zem-Alzaman , & que vous ferez tous vos efforts pour vaincre un prince qui nous est plus redoutable que toutes les troupes de Fraydoun.

Cette proposition de faire combattre Edris contre Zem-Alzaman , étonna tellement mon maître , qu'il fut quelque tems sans répondre , & Karibschak profitant de ce moment pour témoigner à la reine combien il étoit sensible à l'affront qu'elle venoit de lui faire : madame , lui dit-il , lorsqu'en pareil cas l'on hésite , c'est signe que l'on ne se sent pas digne d'un choix pareil à celui que vous venez de faire à mon préjudice , & il m'est bien dur de voir que vous me préféreriez dans votre cœur un inconnu sans naissance , & d'une valeur peut-être fort équivoque , puisqu'il ne se présente qu'après un combat où il auroit pu donner des marques de ce courage si vanté par le prince Kobad. Edris ne put souffrir un discours aussi insolent. Karibschak,

lui dit-il , si je ne me suis pas trouvé à l'action d'hier , tu dois croire que cela m'a été impossible ; s'il m'avoit été permis d'y être , j'y serois péri , ou la reine seroit demeurée victorieuse , & je n'aurois pas trahi ses intérêts par une fuite honteuse ; je combattrai le fils de Fraydoun , & j'ose assurer la sultane que si le prince peut être vaincu , je suis le seul qui doit remporter sur lui la victoire qu'elle désire ; & quand j'en ferai venu à bout , je te ferai connoître , les armes à la main , qu'Edris te sera toujours supérieur en naissance & en courage.

La princesse Zendheroud , qui étoit présente à cette querelle , & qui jusqu'alors n'avoit osé lever les yeux sur Edris , crut à son tour devoir prendre la parole : ce n'est pas , leur dit-elle , seigneurs , dans une situation pareille à la nôtre , que vous devez vous diviser par des discours outrageans ; unissez-vous plutôt l'un & l'autre , pour détruire un ennemi dont la valeur augmente notre haine , & cherchez des moyens pour que nous puissions retourner avec honneur à Samarcand. Je vous demande pardon , princesse , reprit Edris , de la vivacité que je viens de témoigner en votre présence & en celle de la reine ; mais je puis vous assurer que j'accepte avec d'autant plus de satisfaction , l'honneur que je reçois aujourd'hui , qu'il me donnera peut-

être occasion de lui faire voir que je ne suis pas indigne de la confiance qu'elle veut bien avoir en moi. Elle peut envoyer , de ma part , le cartel à Zem-Alzaman ; s'il accepte le combat , je ne manquerai pas demain , au lever du soleil , de me trouver dans le bois qui borde ce camp. J'y attendrai vos ordres & ceux de la reine , & jusqu'à ce tems , trouvez bon que je donne le reste du jour à une affaire de la dernière importance qui m'oblige indispensablement de vous quitter. A peine le prince eut-il fini ces paroles , que saluant respectueusement la reine , il sortit de sa tente , & piquant son cheval , il s'éloigna à toute bride du camp de la sultane de Samarcand.

XXXIV SOIRÉE.

*Suite de l'Histoire de Zem-Alzaman ,
Prince de Kasgar , & de Zendheroud ,
Princesse de Samarcand.*

LE prince de Kasgar étant revenu au camp de son père , se trouva dans un embarras extrême ; il ne savoit comment en sortir , & étoit prêt d'instruire le sultan de son amour , de se démas-

quer à la reine de Samarcand , & de lui proposer la paix & une alliance entre la princesse Zendheroud & lui , lorsqu'il se ressouvint qu'il y avoit parmi les gardes de Fraydoun un jeune homme fort bien fait , & qui avoit beaucoup de son air ; cet homme même , par cette raison , étoit fort considéré de son commandant , qui souvent en riant , le nommoit le prince , à cause de sa ressemblance avec lui. Zem-Alzaman résolut de le substituer à sa place , & d'attendre qu'on lui vint faire le défi de la part de la reine de Samarcand. Il n'y avoit pas quatre heures qu'il étoit de retour , que le héraut arriva. Il fut conduit chez le sultan qui , dans le premier mouvement , après avoir appris le sujet de sa mission , entra dans une si violente colère , qu'il alloit le faire pendre , lorsque Zem-Alzaman , informé de son arrivée , envoya prier son père de lui accorder sa demande , & lui fit représenter que quelqu'inégalité qui parût être entre Edris & lui , ce seroit faire une tache à sa gloire que de le refuser.

Fraydoun , plein de générosité , ne put désapprouver la volonté du prince , & Zem-Alzaman ayant fait savoir à la reine qu'il se rendroit le lendemain entre les deux camps , une heure après le soleil levé , avec mille chevaux seulement , & qu'Edris en pouvoit amener autant ,

avec assurance de sa personne , le hérault ne fut pas plutôt parti , que le prince envoya chercher le jeune homme qui lui ressembloit : Togrul , lui dit-il , quand il fut seul avec lui , il s'agit de me rendre un service des plus essentiels , & dont le bonheur de ma vie dépend. Alors l'ayant instruit de sa passion pour la princesse , de la situation où il étoit avec elle , & de l'engagement qu'il avoit été obligé de prendre sous le nom d'Edris , de se combattre lui-même : toi seul , mon cher ami , continua-t-il , peut me tirer de cet embarras. Prends les habits sous lesquels j'ai paru encore aujourd'hui dans l'armée d'Al-Alma ; ils sont assez reconnoissables , & sur-tout par cette agraffe de diamans que j'ai reçue de la main de cette reine. Tu partiras demain sur mon cheval à la pointe du jour , tu te rendras dans le bois qui est proche du camp , & tu y attendras les ordres de cette princesse. N'entre en conversation , s'il est possible , avec qui que ce soit ; rends-toi avec les personnes qu'elle enverra au-devant de toi , à l'endroit que j'ai désigné pour notre combat ; je m'y trouverai sous l'habit noir que je portai hier ; j'aurai le même voile qui me couvroit le visage , & des armes émoussées , dont je ne te porterai aucun coup que dans des endroits où je ne pourrai te blesser dangereusement ; tu es adroit , fers-

roi de toute ta capacité contre moi , je te le permets ; & lorsque notre combat aura duré assez de tems pour le faire croire des plus sérieux , je te saisirai au corps , je te porterai par terre ; tu te rendras mon prisonnier , je t'emmenerais dans notre camp , d'où , après avoir repris tes habits , je retournerai chez la reine , sous le nom d'Edris , comme si le prince Zem-Alzaman m'avoit renvoyé sur ma parole , pour y négocier la paix.

Togrul étoit trop honoré par la confiance du prince , & par le personnage qu'il alloit représenter , pour ne pas accepter sans hésiter la proposition qu'il lui faisoit. Après avoir passé une partie du jour & de la nuit dans la tente de Zem-Alzaman , il en sortit , suivant ses ordres , avant le jour , & se rendit dans le bois qui lui avoit été indiqué. En attendant que la reine eût envoyé au-devant de lui , il remercioit la fortune de lui avoir procuré une occasion aussi favorable de gagner les bonnes grâces de son prince , lorsqu'il se vit tout d'un coup investi par vingt cavaliers qui , fondant sur lui , avant même qu'il eût eu le tems de se mettre en défense , le percèrent de mille coups , & le jetèrent à bas de son cheval , dans un état si affreux , qu'il en étoit tout-à-fait défiguré. Ces malheureux assassins n'avoient pas encore assouvi

toute leur rage , lorsqu'entendant dans le bois le pas de plusieurs chevaux , dans l'appréhension d'être surpris , il se sauvèrent à toutes jambes.

C'étoit un officier des gardes de la reine ; qui , avec sa compagnie , venoit au-devant d'Edris ; il ne fut pas plutôt arrivé sur le lieu où venoit de se passer cette cruelle exécution , qu'il jetant les yeux sur l'homme que l'on venoit de réduire dans un état si pitoyable , il crut , à sa physionomie , à sa taille & à ses habits , le reconnaître pour le brave Edris ; & comme il étoit universellement aimé , ces soldats remplirent bientôt le bois de leurs plaintes , & firent retentir de toute part le nom de ce héros.

La princesse Zendhetoud , dont les premiers mouvemens de colère avoient été si nuisibles à son parti , en se privant du secours de cet intrépide guerrier , n'étoit pas à se repentir de n'avoir pas voulu étouter sa justification ; elle n'avoit pas vu sans peine de quelle manière il avoit parlé la veille , quoique peu intelligiblement ; sur l'obéissance qu'il avoit voulu lui marquer ; elle auroit souhaité avoir une explication avec lui ; & pour cet effet , elle monta à cheval dès la pointe du jour , sous prétexte d'aller visiter les environs du camp , & se rendit dans le bois où elle ne doutoit pas que le prince ne se dût trouver. Les cris qu'elle entendit , le nom d'Edris

plusieurs fois répété avec tristesse , lui firent pousser son cheval jusqu'à l'endroit où Togrul venoit d'être assassiné , & l'on peut croire qu'il s'en fallut bien peu qu'elle n'expirât de douleur , en voyant celui qu'elle prenoit pour son amant , verser un torrent de sang par les plaies que ses meurtriers venoient de lui faire : elle lui effuya le visage qu'il avoit souillé de sang ; & trompée par la ressemblance que Togrul avoit avec le prince , elle tomba évanouie entre les bras de cet officier qui étoit cause que les lâches assassins avoient pris la fuite. Elle ouvrit enfin les yeux quelque tems après , & croyant voir encore dans Edris quelque signe de vie , elle lui prit la main : seigneur , lui dit-elle , en fondant en larmes , apprenez-nous du moins quels sont les monstres qui vous ont réduit dans cet état affreux , & soyez sûr que j'en ferai la vengeance la plus marquée. Togrul , en ce moment , ayant repris ses sens pour quelques instans , fit un effort pour parler , & s'imaginant peut-être que le prince avoit usé de trahison à son égard , Zem-Alzaman , lui dit-il d'une voix foible & entrecoupée , Zem-Alzaman. . . . Il ne put en dire davantage , & la mort en ce moment lui coupant la parole avec la vie , la princesse fut pénétrée d'une si vive douleur , qu'elle pensa expirer avec lui. Quoi ! s'écria-t-elle , c'est le barbare

prince de Kasgar qui a fait assassiner Edris ? Ah ! monstre plus cruel que les tigres , tu te fais bien connoître pour le digne fils du meurtrier de mon père. Eh ! crois-tu que je laisse impunie ta cruauté exécration ? Non , cher Edris , je te vengerai , ou j'y perdrai la vie. Tu m'as appris toi-même le nom de ton bourreau , & Zendheroud ne se contentera pas de te pleurer comme feroit une femme du commun ; ce bras , qui plus d'une fois a attaqué sans crainte les bêtes les plus farouches , s'armera d'un fer vengeur pour exterminer le scélérat qui t'a fait ôter la vie : je t'ai aimé , Edris , je ne crains plus que ce secret devienne public , & je te donnerai , après ta mort , des preuves de cette passion : mais pourquoi différer ma vengeance d'un seul moment ? Ma résolution est prise , & qu'aucun de vous ne songe à m'en détourner : Edris alloit combattre le perfide prince de Kasgar ; je veux , sous ces mêmes habits , lui arracher la vie , ou périr glorieusement en le vengeant : je vous défends donc à tous tant que vous êtes , & je vous le défends , sous peine de mon indignation , de vous opposer à mes desseins , ni de les traverser de quelque manière que ce soit ; que six de vous restent seulement en ces lieux pour y garder ce corps précieux , jusqu'à ce que je l'envoie enlever pour lui faire rendre les honneurs de la sépulture ;

que

que le reste me suive à l'endroit désigné pour le combat , & que qui que ce puisse être ne soit assez hardi pour faire connoître que la princesse de Samarcand va combattre le cruel Zem-Alzaman sous les habits d'Edris.

Zendheroud , en ce moment , fit voir en ses yeux quelque chose de si redoutable , que l'on fut contraint de lui obéir ; on dépouilla celui qu'elle croyoit Edris , de sa veste , de sa robe & de son turban , & la princesse ayant pris dans ses habits & dans ses armes tout ce qui pouvoit lui convenir , elle monta sur le cheval du prince , & partant de ce bois , la fureur peinte sur le visage , elle arriva au lieu du combat où Zem-Alzaman attendoit déjà avec inquiétude le faux Edris.

La violence des mouvemens qui agitoient la princesse , la rendoient tellement défigurée , qu'elle en étoit entièrement méconnoissable , & Zendheroud appercevant de loin Zem-Alzaman le visage couvert de son voile : le perfide , s'écria-t-elle , n'ose faire voir dans ses yeux ce qui se passe dans son cœur ; mais je vais bientôt venger l'outrage qu'il m'a fait. Alors animée de fureur , elle poussa son cheval à toute bride , & fondit sur le prince avec tant de rage , que Zem-Alzaman , qui ne s'attendoit pas à une pareille attaque , pensa en être renversé : il se

mit en défense , paroît avec beaucoup d'adresse les coups qui lui étoient portés , & ne frappant jamais que du plat de son épée , il étoit , pour ainsi dire , honteux de témoigner en cette occasion , moins de valeur que dans tant d'autres où il s'étoit trouvé.

Pendant que le prince menageoit son ennemi , Zendheroud , aveuglée de fureur , ayant porté un coup terrible à mon maître , il l'évita avec tant de bonheur , que son sabre tombant sur la tête du cheval de la princesse , il lui fit une plaie dont le sang lui rejaillit jusques sur le visage. Comme elle craignoit que cet animal blessé dangereusement , ne se cabrât , elle se jeta promptement à terre , & le prince , charmé de voir celui qu'il prenoit pour Togrul dans une situation à pouvoir terminer le combat , ainsi qu'il en étoit convenu avec lui , il sauta légèrement en bas de son cheval , & s'approchant pour le saisir au corps , la princesse se précipita sur lui avec tant de furie , qu'il ne put éviter d'être blessé à la main gauche. Zem-Alzaman , surpris de l'impétuosité du faux Edris , ne savoit que penser de l'opiniâtreté avec laquelle il se défendoit , lorsque Zendheroud lui ayant fait connoître par des reproches outrageans que ce n'étoit pas contre Togrul qu'il combattoit : qui que tu sois , lui dit-il , tu as eu tort de me tirer

d'une erreur qui pouvoit te conserver la vie : alors l'ayant saisie au corps avec une force extrême , il la renversa par terre , & lui alloit couper la tête , lorsque son turban étant tombé à terre , une touffe de longs cheveux qui se répandirent sur ses épaules , lui ayant essuyé le sang dont elle avoit le visage souillé , lui firent reconnoître dans son ennemi , la princesse de Samarcand.

A cette surprise si peu attendue , & qui augmenta encore en voyant que Zendheroud , qui n'avoit pas quitté son épée , faisoit tous ses efforts pour lui en percer le cœur , il crut , en ce moment , avoir été reconnu de la princesse , & lui tenant le bras : ah ! madame , lui dit-il , quelle haine si cruelle vous porte à de si étranges extrémités contre Zem-Alzaman ? Si Edris s'attira votre colère n'en est-il pas assez puni. Au lieu de ce coupable Edris , qui n'est plus , recevez pour époux le prince de Kasgar qui vous adore ; vous trouverez en lui tous les avantages que vous ne deviez pas espérer de rencontrer dans un inconnu.



XXXV SOIRÉE.

*Suite de l'Histoire de Zem-Alzaman,
Prince de Kasgar, & de Zendheroud,
Princesse de Samarcand.*

IL sembloit que le mauvais génie de Zem-Alzaman lui dictât des paroles dont l'équivoque portoit la rage dans le cœur de la princesse : traître , lui cria-t-elle , puisque par ta noire trahison j'ai perdu Edris pour toujours ; arrache donc la vie à l'infortunée Zendheroud.

A peine la princesse achevoit ces paroles , que les principaux officiers de la reine s'étant approchés du lieu du combat pour demander au prince la vie de celui qu'ils prenoient pour Edris , ils furent dans un si grand étonnement de reconnoître la princesse , que cette nouvelle courant de bouche en bouche , les soldats de la reine mirent tous le sabre à la main pour sa défense.

Pendant que Zem-Alzaman courut à son cheval , sur lequel il remonta promptement , on enleva Zendheroud , & les troupes commises à la garde du camp , échauffées de part & d'autre , s'étant attaquées avec beaucoup de fureur , mon maître se mit à la tête des siennes ; & animé

par la plus vive douleur & la plus violente colere, il en fit sentir les effets de telle sorte, à ceux qui furent assez malheureux pour se trouver devant lui, que l'on ne pouvoit pas s'imaginer que ses coups partissent de la main d'un simple mortel.

Il faut vous expliquer ici, mesdames, quel étoit l'auteur du meurtre du faux Edris, & je crois même que vous aurez pu le soupçonner aisément, quand vous vous rappelerez ce qui s'étoit passé entre mon maître & le prince Karibschak; ce dernier, outré de la conduite que la reine avoit tenue à son égard, de la fierté outrageante avec laquelle Edris avoit repoussé ses discours méprisans, & par-dessus tout cela, passionnément amoureux de Zendheroud, crut qu'il n'y avoit pas d'autre moyen d'obtenir la princesse, que celui de se débarrasser d'un rival aussi redoutable; & persuadé qu'il n'en viendrait pas aisément à bout par les voies d'honneur, il n'hésita pas à prendre la résolution de le faire assassiner, dans l'idée d'occuper sa place pour combattre le prince de Kasgar. Comme malgré des sentimens aussi bas, il étoit brave de sa personne, il ne doutoit pas qu'il ne sortît vainqueur d'un combat qu'il avoit, pour ainsi dire, provoqué pour lui-même, & il comptoit ensuite que la reine ne pourroit lui refuser la main de la princesse.

Karibschak donc avoit donné ses ordres pour se défaire d'Edris , & ils n'avoient été que trop cruellement exécutés contre le malheureux Togrul. Le chef de cette infâme entreprise étoit même venu lui en rendre compte si-tôt qu'elle eut été exécutée , & il en ressentoit une joie extrême, lorsque voyant arriver la princesse qu'il ne reconnut pas , sous les habits du faux Edris , il jeta un regard furieux sur celui qui venoit de lui apporter la nouvelle de la mort de ce redoutable rival : le dénoûment du combat entre mon maître & Zendheroud , lui ayant fait connoître la vérité de l'exécution de ses ordres , il en eut tant de joie , que sans faire attention aux conventions que les mille cavaliers qui , de part & d'autre , devoient accompagner leurs maîtres , n'en feroient que les spectateurs ; ce fut lui qui anima les troupes de la reine à rompre cet engagement ; il croyoit que le prince de Kasgar , fatigué du combat qu'il venoit de soutenir , n'auroit plus toute la vigueur nécessaire pour se défendre de ses coups ; mais Zem-Alzaman , outré de la plus violente colere , & reconnoissant dans ce prince un rival insolent , lui fit bientôt ressentir les effets de sa fureur : après un combat assez & même trop opiniâtre pour un prince dont l'ame étoit souillée d'un crime aussi noir , Zem-Alzaman lui fendit la tête d'un coup de sabre ; &

ce scélérat, en rendant son ame impure avec son sang, n'eut pas le tems de jouir long-tems du fruit de sa trahison.

La mort de Karibschak ayant tout-à-fait découragé les soldats de la reine, ils ne jugèrent pas à propos d'essuyer toute la fureur de ceux du prince de Kasgar qui en avoient déjà massacré une bonne partie : ils prirent la fuite, & regagnèrent leur camp, où l'on venoit de conduire la princesse Zendheroud.

Si mon maître avoit voulu profiter de ses avantages, il auroit pu en faire un carnage horrible ; mais la générosité accompagnant toutes ses actions, il défendit qu'on les poursuivît, & retourna avec ses gens, au camp du sultan son père, le cœur pénétré de la plus vive douleur.

Agité des réflexions les plus cruelles, il ne pouvoit comprendre les raisons qui avoient déterminé la princesse à le combattre avec tant de haine, comment elle pouvoit être couverte des habits de Togrul, & ce que ce jeune homme étoit devenu, & m'ayant donné des ordres secrets pour m'en informer, il se renferma dans sa tente sans vouloir parler à personne, & sans permettre que l'on visitât les blessures qu'il pouvoit avoir reçues dans les combats qu'il avoit soutenus dans cette journée.

Fraydoun, averti du chagrin du prince, &

croyant qu'il ne provenoit que de la honte d'avoir déshonoré ses armes en combattant contre la princesse , se rendit à sa tente , & y étant entré malgré ses défenses , il le força à laisser examiner ses blessures , qui se trouvèrent si légères , qu'il se retira sans inquiétude , après avoir fait tout ce qu'il avoit pu pour consoler mon maître de l'affliction qu'il voyoit peinte sur son visage.

Zem Alzaman cependant passa une nuit si mauvaise , que le lendemain il se trouva avoir une fièvre des plus violentes , & cette nouvelle ayant encore allarmé le sultan , il accourut au chevet du lit du prince : Mon fils , lui dit ce bon père , je suis sensible à l'état où je vous vois , ouvrez-moi votre cœur ; la reine de Samarcand m'envoie demander une trêve pour donner la sépulture aux braves gens de son armée , qui ont péri dans ces derniers combats ; votre valeur a tellement affoibli son parti , que je pourrois , en lui refusant cette grace , achever de détruire entièrement ses espérances ; mais malgré l'injustice de son procédé , je veux avoir pour elle , tous les égards que l'on doit à son sexe ; & plutôt au ciel que mes soupçons pussent être vrais ! je tenterois d'établir entre elle & moi une paix solide. La princesse Zendheroud passe pour avoir autant de beauté que de courage ; si j'étois sûr que son alliance vous fût agréable , je lui ferois

faire des propositions qu'elle ne pourroit refuser sans être fort mal conseillée , puisque si j'écou-
tois aujourd'hui tout mon ressentiment , je pour-
rois m'emparer de ses états , sans presque au-
cune ressource de sa part. Seigneur , reprit Zem-
Alzaman , je ne vous nierai point que j'aime la
princesse de Samarcand , & que tout mon bon-
heur dépend entièrement de la posséder ; mais
je doute que l'injuste Zendheroud veuille écouter
vos propositions ; elle a conçu pour moi une haine
si violente , que je ne dois pas me flatter qu'elle
change si-tôt de sentimens à mon égard : cepen-
dant , seigneur , offrez-lui , je vous supplie , la
paix , sans aucune condition , demandez la prin-
cesse pour être mon épouse ; mais de grace , que
la reine sa mère n'interpose point son autorité
dans cette négociation , je ne veux devoir Zend-
heroud qu'à elle-même , & je m'estimerois le
plus malheureux de tous les hommes si , en me
donnant sa main , l'on faisoit violence à son in-
clination.

Pendant que tout ceci se passoit chez le sultan
de Kasgar , la reine de Samarcand , surprise au
dernier point , du combat de la princesse sa fille ,
l'avoit fait désarmer. Elle ne s'étoit trouvée avoir
aucune blessure ; la mort d'Edris à la sépulture
duquel elle avoit donné ses soins , lui avoient
causé un si violent désespoir , qu'elle ne cessoit

de verser un torrent de larmes , & la reine voyoit dans toutes ses paroles tant de marques de rage & de fureur , qu'elle en ressentoit une tristesse mortelle.

Al - Alma & Zendheroud étoient dans cette cruelle situation , lorsque le visir que Fraydoun avoit choisi pour envoyer à la reine , arriva dans son camp. Il lui présenta ses lettres , & sur lui faire voir tant de générosité dans le procédé du sultan , & tant d'avantages dans l'alliance de son prince , que cette mère ébranlée par les considérations que ce monarque paroissoit avoir eues pour elle , coutut au lit de Zendheroud : Ma chere fille , lui dit elle , je viens vous apporter la paix que nous ne devons pas espérer dans une conjoncture pareille à celle où nous sommes ; le sultan de Kasgar nous l'offre , & demande qu'elle soit scellée par votre union avec le prince son fils. Sa lettre est si touchante , qu'elle a éteint en un moment dans mon cœur , toute la haine que je lui portois , & que je vous ai inspirée contre lui. Je n'ai cependant rien voulu promettre à son visir , sans vous avoir auparavant consultée : tous les princes nos alliés ont péri sous le fabre de Zem-Alzaman , & nous ne devons plus espérer de secours , que du ciel & de votre complaisance.

Ah madame ! s'écria Zendheroud , jamais le

meurtrier d'Edris ne sera mon époux ; il n'est plus tems de vous dissimuler ma passion pour ce héros , & l'extrême douleur que je ressens de sa perte ; je l'ai vu hier , expirant dans le bois qui est proche de ce camp ; il est mort entre mes bras , & ses dernières paroles m'ont fait connoître que le cruel prince de Kasgar est son assassin ; j'ai voulu , sous les habits d'Edris , venger sa mort , je n'ai pas été assez heureuse pour y réussir ; ainsi , loin de devenir son épouse , je jure par notre souverain prophète , de faire ressentir à ce barbare tout ce qu'un juste ressentiment me pourra inspirer de plus conforme à la haine que j'ai pour lui.

La sultane de Samarcand fut autant surprise qu'affligée d'un pareil discours ; elle fit ce qu'elle put pour remettre l'esprit de la princesse dans sa situation naturelle , & n'en ayant pu rien obtenir , elle se retira dans l'espérance que la nuit , en apportant quelque soulagement à sa douleur , lui feroit faire de sages réflexions , qui la rendroient plus disposée à suivre ses volontés.

Pendant le reste du jour , les troupes de la reine de Samarcand informées de l'arrivée du vizir de Fraydoon , & du motif de son ambassade , en témoignèrent toute leur joie , & donnèrent mille bénédictions au sultan de Kasgar sur sa modération. La princesse informée de la situa-

tion des esprits , en sentit redoubler sa fureur ; & ne doutant pas que la reine ne lui fît de vives remontrances pour l'engager à donner la main à Zem-Alzaman , elle se fit seller un cheval , & suivie seulement d'un esclave , elle prit le parti de s'éloigner du camp.

XXXVI SOIRÉE.

*Suite de l'Histoire de Zem-Alzaman ,
Prince de Kasgar , & de Zendheroud ,
Princesse de Samarcand.*

QUELLE fut la surprise de la reine à son réveil , d'apprendre l'absence de la princesse ! Il est impossible de bien représenter l'excès de sa douleur ; elle redoubla à la vue du visir de Fraydoun , sans lui expliquer les motifs odieux de l'aversion de Zendheroud pour Zem-Alzaman : Vous voyez , lui dit-elle , en fondant en larmes , jusqu'à quel point la fortune me persécute ; rendez , je vous prie , témoignage au sultan votre maître , de toute l'estime que j'ai pour lui , & assurez le prince de Kasgar , qu'il ne tient point à moi que son union avec Zendheroud , n'affer-

misse pour toujours la paix qu'il m'a offerte avec tant de générosité : la princesse a craint apparemment que je n'usasse avec elle de mon autorité ; elle s'est absentée du camp , & j'ai perdu avec elle toute la consolation de ma vie ; j'en suis au désespoir ; mais j'espère que Fraydoun ne voudra point m'accabler dans mon malheur , ni profiter des avantages que la fortune lui a donnés sur moi. Non , madame , reprit le visir qui , avant que de venir dans ce camp , avoit reçu ses instructions du prince , ce ne sont point les intentions de mon maître ; il vous offre la paix sans aucune condition , & ne veut point violenter les inclinations de la princesse ; Zem - Alzaman a trop de respect pour ses volontés , & il l'aime d'une passion trop pure , pour ne vouloir l'obtenir que d'elle-même.

Après le départ du visir , la reine , le cœur pénétré d'une affliction sincère , ayant donné ordre que l'on cherchât la princesse de toutes parts , reprit la route de Samarcand à la tête des troupes qui lui étoient restées en petit nombre , & dans un état déplorable.

Si le sultan fut étonné de l'absence de Zenderoud , & de la haine qu'elle marquoit pour le prince , ce dernier n'en fut pas surpris ; mais il ne put recevoir , sans une extrême douleur , une lettre de cette princesse qui l'assuroit , que

loin d'être jamais à lui , elle ne donneroit sa main qu'à celui qui lui apporteroit sa tête.

Il se perdoit dans ses réflexions , & ne pouvoit comprendre comment Zendheroud , qui lui avoit témoigné tant de bonté sous le nom d'Edris , lui portoit une haine si violente si-tôt qu'elle l'avoit reconnu pour le prince de Kasgar ; il ne pouvoit accuser de cette aversion que Togrul , qu'il soupçonnoit de l'avoir trahi , puisque la princesse l'avoit combattu sous ses habits & avec son même cheval ; mais ayant appris du visir qui revenoit du camp de la reine , que ce malheureux avoit été trouvé percé de mille coups dans le bois où il l'avoit envoyé , il ne savoit plus à quoi attribuer l'aversion extrême que la princesse avoit conçue pour lui , & il eut besoin de toute la force de son esprit , pour ne pas succomber à sa douleur. La seule crainte d'affliger le sultan , qui l'aimoit avec la dernière tendresse , fut le seul motif qui l'empêcha de s'ôter une vie qui lui devenoit à charge ; mais ne pouvant vaincre le chagrin qui le dévorait , il se livra à une mélancolie si profonde , que Fraydoun en fut véritablement alarmé : ce monarque avoit aussi repris la route de Kasgar ; il y rentra aux acclamations du peuple qui , par mille vœux qu'il fit pour le prince , lui fit connoître à quel point il lui étoit cher.

Le sultan croyant devoir célébrer ses victoires ,

& la paix qu'il venoit de donner à la reine de Samarcand , ordonna une fête magnifique , & s'imaginant par-là dissiper l'humeur sombre du prince , il l'engagea à s'y trouver , quoiqu'il eût témoigné beaucoup de répugnance pour être présent à ce spectacle public , dont je ne vous ferai pas le détail. Il venoit de finir par une course de chevaux que l'on avoit faite dans une plaine hors de Kasgar , & le prince qui étoit à côté du sultan , étoit prêt à rentrer avec lui dans la ville , lorsque sa tristesse ordinaire l'ayant fait écarter de quelques pas du gros de sa garde , un cavalier poussant son cheval à toute bride vers le prince , lui passa son épée à travers le corps , & l'y laissa enfoncée jusqu'à la garde. Mille cris s'élevèrent à un accident si étrange & si peu prévu ; l'on accourut promptement au secours du prince chancelant , & son assassin alloit perdre la vie par les mains de ceux de la suite du sultan , si ce monarque lui-même n'avoit donné ordre qu'on le prît en vie , résolu de le faire périr dans les supplices les plus affreux.

Comme ce cavalier étoit défarmé , il fut bientôt couvert de chaînes , & pendant qu'on le conduisoit dans un cachot , l'on reportoit Zem-Alzaman dans le palais , au milieu des gémissemens & des cris lugubres dont toute la ville retentissoit.

La quantité de sang que le prince avoit perdu ; & le peu d'espérance que les chiturgiens donnèrent d'abord de sa blessure , mit le sultan au désespoir ; & voulant connoître le meurtrier de son fils , il ordonna qu'on l'amenât en sa présence. Les habits de ce criminel étoient souillés de boue & déchirés , & il étoit chargé de fers si pesans , qu'à peine avoit-il la force de les porter ; mais à travers l'état déplorable dans lequel il étoit , on voyoit briller sur son visage une si grande beauté , que le roi , tout préoccupé qu'il étoit de sa douleur , ne put s'empêcher de le regarder avec une espèce d'admiration qui augmenta encore par les discours que lui tint ce jeune homme : Sultan de Kasgar , lui dit-il fierement , connois toute l'étendue de ma joie ; en ôtant la vie à ton fils , j'ai vengé la mort de mon père , & d'un héros à qui j'avois les dernières obligations ; à ces traits , reconnois la princesse de Samarcand ; j'ai fait mon devoir , c'est à toi à remplir le tien ; j'ai versé ton sang , répands le mien , tu ne me verras pas implorer ta clémence ; la seule grace qu'il me convient de te demander , c'est de ne me pas laisser languir dans les fers , & de conserver dans le genre de supplice auquel tu me destineras , la pudeur & la dignité dues à mon sexe & à ma naissance. Cruelle Zendheroud , s'écria Fraydoun ! si j'ôtais la vie à ton

père

père , ce fut dans un combat où il attaquoit la mienne , & sa mort n'a dû m'attirer aucun reproche de gens qui ont quelque égard pour la justice ; mais , inhumaine princesse ! quelle fureur a poussé ta main barbare contre le sein de mon fils ? Quelle offense particulière as-tu reçue d'un prince généreux qui t'adore ? Je te l'avois offert pour époux , ce malheureux fils que ta cruauté m'enlève pour toujours , & avec lui je te rendois maîtresse de mon royaume dans un tems où je pouvois t'accabler. Zem-Alzaman n'étoit-il pas assez recommandable par ses grandes actions , par sa naissance , & par sa propre personne , pour devenir l'époux de la princesse de Samarcand ? Son procédé généreux auroit dû trouver de la reconnoissance dans un cœur moins cruel que le tien ; mais il ne te suffisoit pas de tourner toute ta fureur contre moi seul , la perte de ma vie n'étoit pas capable de te satisfaire , & tu as cru , avec juste raison , m'outrager davantage dans la personne de mon fils , que dans la mienne.

Le sultan ne put achever ces reproches , sans répandre des larmes en abondance ; Zendheroud en fut émue : Sultan , lui dit-elle , quoique je ne veuille point chercher d'excuse à l'action que j'ai commise envers ton fils , je te proteste que c'est moins pour me venger de Fraydoun que j'ai ainsi traité Zem-Alzaman , que pour le punir de

son propre crime ; je n'aurois jamais attaqué sa vie , si lui même , par une cruauté digne du plus barbare de tous les hommes , ne l'eût fait lâchement ôter à rout ce que je pouvois aimer ; c'est certe perte que je ne puis trop regretter , qui m'a portée à commettre une action aussi désespérée , & qui doit te faire connoître combien la vie m'est odieuse ,

XXXVII SOIRÉE.

*Suite de l'Histoire de Zem - Alzaman ,
Prince de Kasgar , & de Zendheroud ,
Princesse de Samarcand.*

LA beauté est si recommandable par elle-même , que quelque outré que fût le sultan , il commanda qu'on ôtât les fers à la princesse ; il lui fit donner des habits conformes à son sexe , & au lieu de la faire reconduire dans son cachot , il la fit garder à vue dans un appartement du palais , avec tout le respect qui lui étoit dû , & sans lui donner d'aure déplaisir que celui de lui ôter la liberté.

Zem-Alzaman avoit été , jusqu'à ce moment , entre la mort & la vie , & sa plaie étoit si confi-

dérable, que les chirurgiens, qui ne pouvoient encore décider de son sort, avoient défendu qu'on le fît parler à qui que ce fût. Quoique dans une extrême foiblesse, il avoit toujours eu l'esprit très-présent; & comme il ne pouvoit se persuader que sa blessure vînt d'un autre endroit que d'un homme envoyé par Zendheroud, il se ressouvint que l'épée dont il avoit été blessé lui étoit restée dans le corps, & en avoit été tirée par les chirurgiens; il crut qu'il pourroit peut être, par son moyen, s'éclaircir d'une partie de ses soupçons; & ayant commandé qu'on la lui apportât, il n'eut pas plutôt jeté les yeux dessus, que la reconnoissant pour celle qu'il avoit portée sous le nom d'Edris, qu'il avoit ensuite confiée à Togrul, & qu'il avoit vu entre les mains de Zendheroud dans son dernier combat; il ne douta plus que ce ne fût elle-même qui eût attenté à sa vie. Ah ciel! dit-il, en ce moment, je meurs donc par les mains de la princesse de Samarcand. Eh bien, il faut exécuter ses intentions. En disant ces mots, il porta ses mains sur l'appareil que l'on avoit mis à sa blessure, & vouloit le déchirer lorsqu'il en fut heureusement empêché par l'arrivée du sultan.

Ce bon père, sensiblement affligé de l'état où étoit le prince, & qui venoit d'être témoin de son désespoir, ne l'aborda qu'en lui faisant les

reproches les plus tendres , & en l'assurant qu'il ne pouvoit négliger sa vie , sans attenter à celle de son père.

Zem - Alzaman , qui avoit un respect infini pour le sultan , fut très-sensible à ses reproches ; tout foible qu'il étoit , il vouloit se jeter en bas de son lit , & pour lui en demander pardon , & pour lui parler en faveur de Zendheroud ; il en fut empêché par le sultan : Seigneur , lui dit-il , la princesse de Samarcand est entre vos mains , je n'en puis douter en voyant cette épée ; au nom de notre grand prophète , ne me la cachez pas plus long-tems ; elle m'a voulu donner la mort , elle seule est capable de me rendre la vie que je perdrois de douleur , si l'on avoit manqué aux moindres égards que l'on doit à son sexe & à son sang ; au lieu de prisons & de chaînes , offrez-lui , seigneur , un trône & des couronnes ; si elle les refuse , je vous demande en grace qu'on ne la retienne pas plus long-tems dans une captivité qui ne peut que me rendre encore plus odieux à ses yeux ; faites-là reconduire à Samarcand avec tous les respects que mérite une grande princesse telle qu'elle est ; & pour le prix d'une inviolable tendresse que je conserverai pour elle jusqu'à la mort , obtenez , s'il est possible , qu'avant son départ je puisse la voir un moment ; cette vue me rendra la mort plus douce , ou me donnera

des forces pour soutenir une vie que je sens bien qui me deviendra insupportable, sans la bienveillance de Zendheroud.

Le sultan , pour tranquilliser le prince , lui avoua que la princesse étoit en son pouvoir ; qu'après l'avoir fait tirer du cachot , il l'avoit fait enfermer dans un des appartemens du palais ; & ayant accordé à mon maître tout ce qu'il lui demandoit , sous condition qu'il feroit son possible pour contribuer à sa guérison , il passa dans la chambre de Zendheroud , à laquelle il ne put refuser l'admiration que sa beauté exigeoit de tous ceux qui la voyoient dans les habits de son sexe.

Princesse , lui dit-il , Zem - Alzaman meurt , ainsi que vous le souhaitez ; mais comme il perdrait la vie avec regret , si elle lui étoit ravie avant que vous fussiez libre ; qu'il souhaite que l'on vous reconduise à Samarcand dans un état conforme à votre naissance , & que ce sont peut-être les dernières volontés d'un prince digne d'une meilleure destinée , je vous apprends que vous sortirez de cette terre odieuse quand il vous plaira ; je vous prie seulement , si les prières d'un monarque que vous rendez le plus malheureux prince de la terre , vous peuvent toucher , de permettre que l'infortuné Zem - Alzaman vous puisse dire le dernier adieu : vous ne sauriez refuser cette grace à un prince qui reçoit la mort de

vos mains, avec autant de respect que de résignation.

Zendheroud extrêmement surprise des discours du sultan , fut quelque tems sans parler , & les yeux baissés vers la terre ; ensuite les levant au ciel : puissant Mahomet ! s'écria-t-elle , est-il possible qu'un homme , qui a pu commettre un crime si noir , témoigne tant de grandeur d'ame dans ses autres actions ? Et faut-il qu'il ne paroisse vertueux & magnanime , que pour me rendre plus coupable aux yeux des hommes ? Eh bien ! seigneur , dit-elle à Fraydoun , je verrai Zem-Alzaman , puisqu'il le souhaite , non pas pour le prix de la vie & de la liberté que vous m'offrez , ni pour lui témoigner du repentir de l'avoir mis en l'état où il est , mais pour lui faire avouer en votre présence , comme il en est convenu dans le tems de notre combat , que la cruelle trahison dont il a usé envers un héros dont la mémoire sera toujours précieuse à mon cœur , méritoit un sort plus glorieux , que celui de mourir par les mains de Zendheroud.

Madame , reprit le sultan , j'ignore de quel crime vous accusez le prince , mais je suis sûr qu'il n'est pas coupable des excès que vous lui reprochez ; le tems dévoilera peut-être l'obscurité qui est répandue sur ce mystère : en attendant ce moment , & que mon fils soit en état

de soutenir votre vue , vous pouvez vous assurer que vous êtes libre.

Le sultan étant ensuite sorti , la princesse voulut connoître si effectivement elle jouissoit de la liberté qu'on venoit de lui rendre : pour cet effet elle descendit dans les jardins du palais , & après s'y être promenée quelque tems avec les femmes esclaves qu'on lui avoit donné pour la servir , elle témoigna à l'eunuque , à la garde duquel jusqu'alors elle avoit été commise , qu'elle souhaitoit voir la ville de Kasgar , & le pria de l'y accompagner. Elle se couvrit d'un voile , & cet homme lui ayant donné la main , elle parcourut une partie de la ville. En rentrant dans la grande place qui étoit vis-à-vis le palais , elle y trouva beaucoup de monde assemblé , elle y porta ses pas , & voyant un homme percé de deux coups de poignard , que l'on portoit chez un chirurgien , elle s'imagina le reconnoître , & l'ayant effectivement remis , pour l'avoir vu attaché au prince Karibschak , elle crut devoir en prendre soin , & l'ayant fait porter dans la maison la plus prochaine , elle donna en sa présence de l'argent , pour lui procurer les secours les plus pressans. Le chirurgien arriva , & ayant devant elle sondé les plaies du blessé , il les trouva si dangereuses , que cet homme ayant lu sur son visage le danger où il étoit , & se sentant pénétré des bontés de

la princesse de Samarcand , pria ceux qui étoient présens de se retirer , & lui dit qu'il avoit un secret de la plus grande importance à lui révéler. Quand tout le monde , hors le chirurgien , l'eunuque & la princesse , fut sorti : madame , lui dit-il , vous voyez devant vous un homme qui vous a cruellement offensée ; livré à l'ambition & à l'intérêt dont je suis aujourd'hui la victime , le prince Karibschak qui connoissoit mon foible , en a profité ; l'argent qu'il m'a donné , & les faveurs qu'il me promettoit , m'ont fait commettre le plus noir de tous les crimes ; il savoit bien que tant que le brave Edris vivroit , il ne pourroit aspirer à votre conquête ; c'est moi qui , par son ordre , l'ai assassiné dans le bois proche de votre camp , au moment que pour vos intérêts , il alloit combattre le prince de Kasgar.

Oh ciel ! s'écria la princesse , quoi Karibschak est auteur du meurtre d'Edris ! ce n'est point le prince Zem-Alzaman qui l'a fait massacrer ? Non , madame , reprit le blessé , d'une voix foible & mourante ; ce prince n'a aucune part à la mort d'Edris , & loin d'avoir fait commettre ce crime , il en est le vengeur , puisqu'il a tué de sa propre main Karibschak. Avec vingt soldats des plus déterminés , je surpris celui dont j'étois chargé de me défaire , nous le percâmes de mille coups , & ayant rejoint notre maître par différens chemins ,

nous combattions sous lui jusqu'au moment de sa mort. Tous mes associés , dans ce crime , ne jouirent pas long-tems des promesses que je leur avois faites ; ils périrent dans le combat , à l'exception du seul homme qui m'a mis dans l'état où je suis. Devenus inséparables , nous avons passé dans cette ville où nous comptions prendre parti dans les troupes du sultan , lorsqu'aujourd'hui étant pris de vin , il a eu la témérité de me reprocher cet assassinat ; je n'ai pas cru devoir laisser vivre plus long-tems un homme si dangereux , je lui ai passé mon épée à travers le corps , & je croyois en être défait , lorsque ce malheureux se relevant , m'a percé de deux coups de poignard , qui m'ont mis en état d'aller bientôt rendre compte à Dieu de mes actions. Puisset il me pardonner le meurtre du brave Edris , dont j'ai toujours eu depuis un extrême regret au fond de mon cœur ! Si un repentir sincère peut effacer ce crime , je vous jure , madame , indépendamment de la situation où je me trouve , qu'on n'en peut être plus touché que je le suis. A peine cet homme eut-il prononcé ces dernières paroles , que tombant dans des convulsions , il tourna à la mort , & expira entre les bras du chirurgien.



XXXVIII SOIRÉE.

*Suite de l'Histoire de Zem-Alzaman ,
Prince de Kasgar , & de Zendheroud ,
Princesse de Samarcand.*

ON doit juger de l'affliction de la princesse Zendheroud en ce moment ; elle rentra dans le palais , se renferma dans son appartement , & après s'être rappelée la prédiction du calender , dont elle avoit si-tôt oublié le salutaire conseil , elle se livra à la plus amère douleur , & passa une nuit aussi cruelle que l'on puisse l'imaginer. Elle ne pouvoit comprendre comment il étoit possible que Zem-Alzaman n'ayant aucune part à l'assassinat d'Edris , il eût pu pendant le combat , lui tenir des discours qui y avoient tant de rapport , & par quelle raison Edris lui-même , en mourant , lui avoit nommé le prince de Kasgar , comme devant être son meurtrier.

Enfin le jour étant revenu , & la princesse ayant fait prier le sultan de passer chez elle , Fraydoun entra dans son appartement avec un air extrêmement content : les chirurgiens venoient de l'assurer que la plaie du prince n'étoit

pas mortelle , & qu'ayant très-bien passé la nuit , selon toutes les apparences , il n'y avoit aucun danger à appréhender : seigneur , lui dit Zenderoud , vous voyez devant vous une princesse dans la dernière confusion ; Zem-Alzaman n'est point coupable du meurtre dont je l'accusois , je ne veux plus vous en faire de mystère.

Le brave Edris à qui nous avions tant d'obligations , & qui devoit combattre le prince de Kasgar , avoit mérité toute mon attention ; ce jeune héros n'avoit personne au monde qui l'égalât en mérite & en bravoure. Il étoit , si je devois l'en croire , d'une naissance illustre ; & dans le vif ressentiment que j'avois contre votre majesté , comme il m'avoit juré de me mettre sur la tête , la couronne de Kasgar , ses belles actions me faisoient croire qu'il n'y avoit rien dont sa valeur ne pût venir à bout : je l'aimai , je lui donnai la préférence sur tous ses rivaux , pourvu qu'il m'eût tint parole , & j'avois lieu de croire qu'il alloit satisfaire ma vengeance , lorsqu'un lâche assassin le fit massacrer , le jour même qu'il devoit combattre le prince votre fils. Je trouvai Edris expirant : excusez , seigneur , les larmes que je donnerai éternellement à sa perte. Ses dernières paroles me firent comprendre que c'étoit le prince votre fils qui étoit l'auteur de sa mort : voilà l'origine de ma fureur contre lui ;

voilà , seigneur , les raisons qui m'ont porté à un désespoir si violent , que m'abandonnant à la rage , & n'ayant pu vaincre le prince sous les habits d'Edris , j'ai cherché à lui arracher la vie de quelque manière que ce pût être. J'ai été hier détrompée ; celui qui fut l'instrument de la mort d'Edris , m'a appris , en mourant , qu'il avoit commis cet assassinat par ordre du prince Karibschak , & que loin que Zem-Alzaman ait eu aucune part à cette infâme action , le ciel , au contraire , s'est servi de son bras pour punir le monstre qui m'a enlevé mon cher Edris. Pardonnez donc , seigneur , à une princesse aveuglée par sa fureur , le meurtre du prince votre fils , & prenez-en toute la vengeance qui vous est due , aussi bien la vie m'est-elle odieuse , après avoir perdu pour jamais le seul objet qui pouvoit me faire trouver quelque agrément sur la terre.

Fraydoun ressentit une joie extrême de voir que la princesse rendoit justice à Zem-Alzaman : Madame , lui dit-il , je suis charmé que vous ayez été éclaircie d'une vérité qui rend du moins votre estime à mon fils : heureux , si revenue d'une aussi cruelle prévention , il vous trouvoit disposée à monter sur un trône que je lui abandonnerai volontiers , si vous voulez le partager avec lui. Ah ! seigneur , reprit Zendheroud son-

dant en larmes , ne me parlez point de prendre un engagement , j'ai perdu le seul homme qui pouvoit m'y déterminer , & je vous jure que si j'étois capable de changer de sentimens , ce ne seroit jamais qu'en faveur du prince de Kasgar à qui je veux demander pardon de mon erreur , si-tôt qu'il pourra soutenir ma vue. Madame , répliqua le sultan , sa plaie va si bien aujourd'hui , que l'on m'assure qu'il n'y a plus de danger , & je suis persuadé que la présence de la princesse de Samarcand est le meilleur remède dont on puisse se servir pour sa guérison. Si cela est , seigneur , dit Zendheroud , je la souhaite avec autant d'impatience , qu'hier encore je desirois sa mort ; allons de ce pas lui rendre la justice qui lui est due : alors présentant la main à Fraydoun , elle passa avec lui dans la chambre de Zem-Alzaman , que le sultan avoit envoyé sur le champ préparer à la visite de la princesse. L'état où étoit le prince , & la crainte qu'il avoit d'être reconnu , fit qu'il m'ordonna de rendre sa chambre la plus obscure qu'il se pourroit.

La princesse étant arrivée au chevet du lit du prince , s'assit sur une pille de carreaux : seigneur , lui dit elle , je viens vous prier d'excuser la fureur que je vous ai fait paroître , & dans le combat que j'ai soutenu contre vous , & dans la dernière action qui vous réduit dans l'état où

vous êtes. Séduite par des apparences trompeuses , je vous croyois meurtrier d'un homme que j'aimois passionnément , d'un héros dont la mémoire me sera toujours présente , d'Edris enfin qui me fit entendre en mourant , que c'étoit vous qui l'aviez fait assassiner : la princesse n'ayant pu achever ces paroles sans verser un torrent de larmes , jamais on n'a passé plus subitement de la plus vive douleur à une joie excessive , que Zem-Alzaman le fit en apprenant que les violentes démonstrations de la haine de Zendheroud pour le prince de Kasgar , étoient les preuves de la tendresse la plus marquée qu'elle ressentoit pour Edris.

Quoi ! madame , dit-il à cette princesse , d'une voix très-foible , & qu'il contrefit encore ? vous ne haïssez Zem-Alzaman que parce que vous le croyiez auteur de la mort d'Edris ? c'est pour la venger que vous avez combattu contre lui avec tant d'animosité ? & c'est pour punir ce prince de l'infâme trahison que vous lui imputiez , que vous avez voulu lui attracher la vie ? Ah ! princesse , loin de vous savoir mauvais gré de cette fureur , je ne puis m'empêcher de l'approuver ; Edris vous étoit cher ; par les larmes que vous lui donnez , je vois que sa mémoire vous est précieuse ; je vais vous témoigner la part que je prends à votre juste douleur. Alors





m'ayant ordonné tout bas de faire rendre la clarté dans sa chambre , & de relever son pavillon , le grand jour n'eut pas plutôt paru , que Zendheroud , jetant les yeux sur Zem-Alzaman : juste ciel ! s'écria-t-elle , avec un transport de joie inexprimable , c'est Edris lui-même !

XXXIX SOIRÉE.

*Suite de l'Histoire de Zem - Alzaman ,
Prince de Kasgar , & de Zendheroud ,
Princesse de Samarcand.*

FRAYDOUN qui avoit écouté avec attention la conversation du prince & de la princesse , fut d'autant plus surpris de ce dénouement imprévu , que Zendheroud eût à peine prononcé ces dernières paroles , qu'elle perdit connoissance ; il lui fit donner un prompt secours , & regardant son fils avec étonnement , il alloit lui demander l'explication de cette espèce d'énigme , lorsque la princesse revenant à elle , Zem-Alzaman lui baïsa la main avec un transport extrême. Oui , belle Zendheroud , lui dit-il , Edris & le prince de Kasgar ne font qu'une même personne : la seule curiosité me conduisit dans vos états , je

voulois voir par moi-même si vos charmes étoient aussi puissans qu'on les vançoit. Sous le nom d'Edris, je rendis service à la reine contre quelques sultans de ses voisins, tout cela vous est connu ; mais ce que vous ignorez, c'est de quelle manière je crus sortir de l'embarras où je me trouvai quand je me vis obligé de combattre contre moi-même ; ne sachant trop comment accorder une chose qui me paroissoit impossible, je jetai les yeux sur un des gardes du sultan qui me ressembloit assez, je lui donnai mes habits, je l'instruisis de mes intentions ; il partit pour se rendre dans le bois où je devois me trouver, & ce n'est que depuis quelques jours que j'ai appris que ce malheureux avoit été cruellement assassiné : Ah ! belle Zendheroud, je l'ignorois quand je combattis contre vous, & si, dans ce moment, je vous ai parlé d'une manière équivoque, c'est que je croyois adresser la parole à l'infortuné Togrul qui représentoit Edris, ou que vous m'aviez reconnu pour le prince Zem-Alzaman ; mais si cet Edris vous promit la couronne de Kasgar, il vous tient aujourd'hui sa promesse ; acceptez donc les offres que la bonté du sultan lui permet de vous faire, & vous le rendez aussi heureux qu'il s'estimoit misérable il y a quelques momens.

La princesse étoit si étonnée de revoir son cher
Edris

Edris, & de me trouver à ses côtés, qu'elle ne pouvoit presque ajouter foi à ses propres yeux. Quoi ! est-il bien possible, dit-elle, en continuant de verser des larmes en abondance, que ce soit Edris qui me parle ? cet Edris que j'ai cru voir mort entre mes bras, & que je retrouve dans la personne du prince de Kasgar ? Sans doute, tout ce qui se passe en ce moment n'est que l'effet d'une illusion : ah ! cher prince, si vous êtes ce brave inconnu, vivez pour Zendheroud, il n'est plus tems de vous dissimuler tout ce que je ressens pour vous, mes actions vous ont suffisamment instruit d'une passion dont je vous cachois la meilleure partie ; si vous mourez, je ne prétends point vous survivre, & je saurai bien me punir d'une cruauté que ma main a commise, sans que mon cœur y ait la moindre part. Il n'y a point de termes assez forts pour exprimer en ce moment la joie du prince de Kasgar : adorable Zendheroud, s'écria-t-il ; il n'est point sous le ciel de mortel plus heureux que moi : vous acceptez donc la main de Zem-Aizaman ! C'est celle d'Edris que je reçois, dit alors tendrement la princesse, & puisque la reine ma mère approuve notre union, je ne dois point faire difficulté de vous assurer de ma tendresse ; mais, comme vous avez besoin de repos, & qu'il est juste que j'instruise la reine ma mère d'éve-

nemens aussi singuliers, je vais lui apprendre, par une lettre qu'Edris vit, qu'Edris m'adore, & qu'Edris & le prince de Kasgar ne sont que la même personne.

La princesse, en achevant ces mots, se leva pour passer dans son appartement, malgré Zem-Alzaman qui faisoit ses efforts pour la retenir plus long-tems ; mais Fraydoun ayant fait entendre au prince que sa santé pouvoit y être intéressée, il la laissa sortir avec promesse qu'elle viendrait passer auprès de son lit tous les momens que la bienséance pourroit lui permettre, & me chargea de porter à la reine la lettre que la princesse alloit écrire.

Si-tôt que la princesse me l'eut remise, je pris la route de Samarcand, où étant arrivé avec toute la diligence possible, je trouvai toute la cour dans la consternation. La reine accablée de douleur de n'avoir point de nouvelles de la princesse, étoit tombée dangereusement malade, & chacun envisageoit sa perte avec une extrême douleur lorsque j'arrivai au palais ; comme j'y étois connu, il ne me fut pas difficile de me faire introduire dans son appartement, sur-tout lorsque je fis savoir que j'apportoais des lettres de la princesse : je fus donc conduit à la reine, je lui remis mes dépêches, & elle n'eut pas plutôt été informée des différens événemens ar-

rivés à Kasgar, que faisant éclater à mes yeux la joie la plus vive, elle en instruisit toute sa cour; mais comme elle étoit extrêmement foible, & qu'elle ne pouvoit si tôt sortir de son lit, elle me chargea d'une lettre fort tendre pour la princesse, & par cette même lettre elle l'autorisoit à épouser le prince Zem-Alzaman. L'on peut croire que je ne perdis point de tems à retourner à Kasgar; & que mon arrivée y causa beaucoup de satisfaction au prince. Mais Zendheroud n'eut pas plutôt appris la maladie de la sultane sa mère, qu'alarmée de la savoir dans cet état, elle n'eut point de repos qu'elle ne se fût mise en chemin pour se rendre auprès d'elle. Zem-Alzaman commençoit à peine à marcher dans son appartement, lorsqu'il apprit cette résolution: je vais donc vous perdre encore, belle princesse, lui dit-il tendrement! Seigneur, répondit Zendheroud, la nature doit reprendre ses droits. La maladie de la reine que j'ai occasionnée par ma fuite, m'appelle indispensablement à Samarcand; je vous quitte avec un extrême regret, mais ce ne sera qu'avec la qualité de votre épouse; Al-Alma non seulement me le permet, mais elle me l'ordonne, & jamais je ne lui obéirai si volontiers. Faites tout préparer pour cette cérémonie, je vous donne ma main dans une heure, mais je pars

le moment d'après, pour me rendre à Samarcand, & je reviendrai dans vos états, si-tôt que la bien-séance pourra me le permettre.

Quelqu'affligé que Zem-Alzaman fût du départ de la princesse, il exécuta ses volontés sur le champ, & ayant fait partir différens couriers pour donner ordre sur la route, qu'on lui fournît toutes les choses nécessaires pour le voyage, & qu'elle y fût traitée selon sa nouvelle qualité, ils s'épousèrent dans l'appartement du prince; & après l'avoir tendrement embrassé, elle prit congé de lui, & partit avec douze cavaliers seulement, dont je fus du nombre. Il ne nous arriva aucun accident en chemin, & nous trouvâmes qu'Al-Alma étoit encore malade; mais la vue de la princesse de Kasgar ayant achevé de lui rendre la santé, elle crut, après trois semaines de séjour à Samarcand, devoir la renvoyer à son époux, avec toute la décence convenable à sa dignité, & par là satisfaire l'impatience de rejoindre son époux, que la pudeur de Zendheroud l'empêchoit de lui témoigner. Pour cet effet elle lui donna une escorte de trois cens hommes commandés par un de ses visirs, & l'ayant embrassée avec une extrême tendresse, elle ne put la voir partir sans répandre beaucoup de larmes.

Quelqu'empressement que la princesse eût de

se rendre auprès de Zem - Alzaman , suivant les ordres de la reine , nous ne marchions qu'à petites journées , & nous n'étions plus qu'à huit lieues des frontières du Turkestan , lorsque , campant une nuit dans une plaine assez aride , nous fûmes tout d'un coup enveloppés par plus de huit cens Arabes qui avoient à leur tête un chef appelé Agem (a). Cet homme d'une figure effroyable , & qui , de la plus basse condition , s'étoit , par sa bravoure & par sa férocité , élevé jusqu'à ce poste , faisoit trembler tous les princes sur les terres desquels il entroit , & avec d'autant plus de raison , que ses soldats avoient coutume de combattre jusqu'au dernier soupir , sans jamais reculer , à moins qu'Agem ne le leur commandât. Voilà les gens par lesquels nous fûmes attaqués pendant que nous jouissions d'un sommeil tranquille , & que nous étions tous dans une sécurité parfaite. La princesse de Kasgar qui étoit avec ses femmes dans sa tente placée au milieu de son camp , n'entendit pas plutôt l'alarme , que prenant un habit d'homme qu'elle avoit toujours par précaution dans sa garde-robe , elle monta à cheval , & encourageant les siens à se défendre , elle fit des prodiges de valeur dont je fus témoin , la nuit étant assez claire

(a) *Agem* signifie rustique.

pour cela ; mais voyant qu'elle alloit être accablée par le nombre , elle prit le parti de se sauver , & profitant de la vigueur de son cheval , elle s'éloigna du camp à toute bride , sans que je pusse la suivre , le chemin m'ayant été coupé par quatre Arabes contre lesquels j'eus toutes les peines du monde à défendre ma vie. Le soldat Arabe ne trouvant plus de résistance dans toute notre escorte qui avoit été massacrée , ou qui avoit évité sa fureur par la fuite , ainsi que j'avois fait , ne s'attacha plus qu'au pillage ; ce n'étoit pas ce qu'Agem cherehoit dans cette occasion , il avoit ouï parler de la beauté de Zendheroud , & apprenant par ses courtours qu'elle alloit rejoindre son époux , il ne s'étoit mis en campagne que pour la lui enlever , & la faire la sultane favorite de son sérail ambulante. Pour cet effet il avoit donné ordre que l'on entourât la tente de la princesse , & qu'on la respectât non seulement , mais même que l'on eût tous les égards possibles pour les personnes qui s'y trouveroient être de son sexe.

On avoit fidèlement exécuté ses ordres , mais on s'y étoit pris trop tard , puisque Zendheroud avoit échappé à sa brutalité. Pour moi , je ressentais une extrême douleur de n'avoir pu suivre la princesse ; & comme je croyois que , s'il lui étoit possible , elle prendroit la route du Tur-

questan , je tournai mes pas , en toute diligence , de ce côté , & ayant averti le plus prochain gouverneur , de l'accident arrivé à notre escorte , il mit promptement quatre mille cavaliers en marche pour aller attaquer Agem ; & tirer la princesse de ses mains , si elle avoit eu le malheur d'y tomber.

Je me joignis à ces troupes pour les conduire vers le lieu de notre combat ; mais quand nous y arrivâmes , les Arabes en étoient déjà partis , & nous n'y trouvâmes que des morts ou des mourans presque nuds , & qui ne purent même nous dire de quel côté ces voleurs avoient tourné leurs pas ; tout ce que nous apprîmes de plus douloureux pour le prince de Kasgar , c'est qu'un des nôtres nous dit que le bruit couroit que la princesse étoit tombée au pouvoir de l'infâme Agem ; je compris en ce moment toute la douleur que ressentiroit mon maître à une nouvelle aussi cruelle ; & sans vouloir en être le porteur , je ne songeai qu'à le venger , s'il étoit possible : pour cet effet , ayant envoyé des coureurs de toute part , nous apprîmes que les Arabes avoient pris le chemin de la plaine de Fargana (a) , nous

(a) Ville du Mavarnahar , proche des frontières royaume de Kasgar.

les suivîmes avec une extrême diligence ; les ayant joints , nous les entourâmes , & après un combat des plus opiniâtres , nous les taillâmes tous en pièces.

Notre chef avoit sur-tout recommandé qu'on tâchât de prendre Agem en vie , s'il étoit possible : c'étoit à quoi on s'étoit attaché ; mais nous ne pûmes exécuter ses ordres , & ce monstre qui se voyoit pressé de toute part , ayant trouvé le moyen de regagner sa tente , en ressortit un moment après , tenant en main une tête de femme défigurée par plusieurs coups de sabre , & la jetant à nos pieds : voilà ce que vous cherchez , nous cria-t-il , portez à votre maître la tête de Zendheroud , & dites-lui qu'Agem n'est pas né pour mourir son esclave. A ces mots ce scélérat se laissa tomber sur la pointe de son épée , qui lui sortant par le dos , lui fit vomir son ame impure avec son sang.



X L S O I R É E.

*Suite de l'Histoire de Zem-Alzaman,
Prince de Kasgar, & de Zendheroud,
Princesse de Samarcand.*

Nous fîmes un grand cri à un événement aussi triste, & entrant avec précipitation dans la tente de ce barbare, nous la trouvâmes ruisselante du sang de six femmes à qui il avoit fendu la tête à coups de sabre, afin qu'elles ne tombassent pas entre nos mains ; parmi ces femmes je reconnus avec une douleur sans pareille le corps de Zendheroud, dont l'habit étoit remarquable par les pierreries que j'avois vues plusieurs fois sur elle, & je crus retrouver dans cette tête défigurée tous les traits de cette adorable princesse. Quand j'aurois pu douter de ce que je voyois, j'aurois été bientôt confirmé dans cette vérité par les discours d'une des femmes d'Agem : cette malheureuse n'étoit pas encore morte, & avant que de rendre les derniers soupirs, elle nous apprit que la princesse de Kasgar dont nous voyions le corps sanglant, étoit prête d'essuyer les dernières violences de la part de ce

monstre , lorsque nous avons enveloppé ses troupes ; que dans la fureur qui l'aveugloit , & voyant qu'il ne pouvoit nous échapper , il avoit mis toutes ses femmes dans l'état où je les voyois , & qu'après avoir porté plusieurs coups de sabre à Zendheroud , il lui avoit coupé la tête.

Je fis faire en cet endroit un cercueil pour mettre le corps de la princesse , & l'ayant fait conduire à Chojañdah (a) , je lui fis rendre les derniers devoirs avec le plus de magnificence qu'il me fut possible. Cette triste cérémonie achevée , je pris le chemin de Kasgar , & je n'avois pas fait quatre lieues , lorsque j'aperçus un gros de cavalerie , à la tête duquel je distinguai Zem-Alzaman ; j'allai à lui , je me jettai en bas de mon cheval , & voulant ouvrir la bouche pour lui apprendre le cruel événement de la princesse , je fus si saisi que je n'eus jamais la force de parler. Le prince alarmé de la profonde tristesse qu'il voyoit sur mon visage , & encore plus de mon silence , m'ordonna de lui en expliquer la cause. Il n'eut pas plutôt été instruit de son malheur , qu'il seroit tombé en bas de son cheval , s'il n'avoit été soutenu par deux de ses

(a) *Chojandah* , ville du Malavaralnahar , au pied des montagnes qui en entourent une partie.

officiers qui étoient à ses côtés ; il fut plus d'une heure sans connoissance , & ensuite étant revenu à lui , il fit des plaintes si touchantes , qu'il arracha des larmes de tous ceux qui l'accompagnoient. A cette douleur succéda une fureur si terrible , qu'il se seroit mille fois donné la mort, si on ne lui avoit ôté ses armes. J'ai donc perdu pour jamais ma chère Zendheroud , s'écria-t-il ! & je la perds par la rage d'un barbare dont je ne puis me venger , puisqu'il n'existe plus : ô ciel ! que vous ai-je fait , pour m'accabler ainsi de votre courroux ? Sans cesse en butte à vos coups , je les ai reçus sans murmurer , dans l'espérance de fléchir un jour votre rigueur ; je comptois enfin en être venu à bout , puisque la princesse de Samarcand avoit reconnu mon innocence , & je touchois à l'heureux moment où j'allois posséder cette incomparable princesse , lorsqu'elle m'est ravie par l'aventure la plus cruelle. O souverain prophète ! quelque résignation que nous devons avoir pour les volontés du ciel , je ne puis m'empêcher de murmurer contre ses décrets ; ils me terrassent ; Zendheroud est morte ! continua-t-il , fondant en larmes , elle n'est plus rien ! cruel Agem , monstre exécration ! que t'avoit fait cette adorable princesse , pour la traiter avec tant d'inhumanité ? ah ! je ne veux point lui survivre. Ensuite ayant ordonné que l'on continuât

de suivre le chemin de Chojandah , nous y arrivâmes après deux heures de marche : ce fut là où son affliction prit de nouvelles forces ; il pensa mourir en voyant la robe ensanglantée de son épouse , qu'il voulut absolument qu'on lui apportât , & versant sur elle un torrent de larmes , il ordonna que l'on dressât un tombeau superbe à cette incomparable princesse ; & ayant dès le jour même renvoyé toute sa suite , il ne choisit que moi , pour l'accompagner dans les voyages qu'il entreprit pour étourdir sa douleur. Après avoir , pour ainsi dire , erré pendant un tems assez considérable , nous arrivâmes proche de Candahar. Il y avoit à un quart de lieue de cette vil'e une petite mosquée , & un cimetière à côté ; il commençoit à se faire tard , & le prince sentant renouveler sa douleur à la vue de plusieurs tombeaux , résolut d'y passer la nuit ; comme je n'osois m'opposer à sa résolution , je cherchai à mettre nos chevaux en quelque endroit où ils pussent paître , & ayant aperçu , à un jet de pierre , une petite maison qui me parut être celle de l'iman de la mosquée , j'y allai sans hésiter ; je ne me trompois pas , c'étoit effectivement la demeure de l'iman ; il étoit allé à Candahar pour quelque affaire , & ayant prié un bon vieillard qui demouroit avec lui , de souffrir que nos chevaux entraissent dans sa cour,

non seulement il voulut bien le permettre , mais encore il leur donna de l'orge , sans vouloir recevoir aucun argent pour cette nourriture. Après quoi lui ayant dit que j'étois obligé d'aller retrouver mon maître qui vouloit rester pendant la nuit entière dans le cimetière , je sortis de la maison , & je fus rejoindre le prince que je trouvai dans une situation qui m'effraya. Il étoit comme hors de lui-même : Roud-Bari , me dit-il , si j'étois capable de m'épouvanter , ce que je viens de voir m'auroit donné de la frayeur : pendant que tu étois allé chercher à placer nos chevaux , j'ai vu sortir de ce tombeau un vieillard vénérable : tu pleurs la princesse de Samarcand , m'a-t-il dit , & tu demandes tous les jours au prophète qu'il finisse les douleurs qui t'accablent ; tes prières sont exaucées , vas à Cambaye , c'est dans cette ville qu'elles finiront , & tu seras rejoint bientôt après par Zendheroud. En même tems le vieillard a disparu & a laissé après lui les traces d'une lumière très-brillante. Je n'ai pu d'abord me défendre des premiers mouvemens que m'a causé cette vision ; mais faisant ensuite réflexion que la ville de Cambaye est le terme où doivent finir toutes mes afflictions , par une mort que je désire avec ardeur , je ne puis m'empêcher de ressentir toute la joie possible de cet événement. Portons donc nos pas vers le

Guzarate, a continué le prince, & quand cette prédiction sera accomplie, retourne à Kasgar, l'apprendre à Fraydoun. Je fus si étonné & si affligé de ce discours, poursuivit Roud-Bari, que n'ayant pu retenir mes larmes : ah ! mon ami, me dit-il, si tu m'aimes, ne pleure pas le destin qui m'attend à Cambaye, puisqu'il doit mettre fin à des douleurs mille fois plus cruelles que la mort même. Le prince reposa peu cette nuit, pour moi je ne dormis presque pas, & si tôt que le jour eut commencé à paroître, nous remontâmes à cheval, & après avoir traversé les royaumes de Hajacan, de Buckar, de Tara & de Soret, nous entrâmes dans celui de Guzarate, & arrivâmes hier à Cambaye : nous y allâmes loger dans le caravanferail, nous en avons été transportés dans ces lieux, sans savoir par quel pouvoir cela a pu se faire ; & loin que le prince mon maître y trouve le soulagement qu'il y espéroit, il me paroît que ce palais délicieux augmente ses chagrins, puisqu'il n'a pas lieu de croire qu'il puisse être son tombeau.

Pendant tout le récit de Roud-Bari, Zem-Alzaman avoit été plongé dans une si noire mélancolie, qu'il excitoit une extrême pitié dans le cœur des sultanes ; & l'iman Cothrob voyant qu'elles étoient prêtes à répandre des larmes, il adressa ainsi la parole au prince de Kasgar :

seigneur , vous avez assez long-tems éprouvé toutes les amertumes de la vie la plus infortunée , le prophète vous tiendra la parole qu'il vous a fait donner de les faire cesser , & ce jour ne se passera pas sans que vous sentiez les effets de sa prédiction.

A peine l'iman avoit fini son discours , que deux esclaves ayant relevé les portières qui étoient au salon , l'on vit paroître un jeune homme d'environ vingt ans, d'une figure charmante : comme il sortoit du profond sommeil qu'on lui avoit procuré , on le soutenoit encore sous les bras ; il ne put s'empêcher d'abord de regarder avec étonnement , & même avec admiration, le palais superbe dans lequel il étoit ; & le profond silence que l'on y gardoit , ayant augmenté son respect , il ne le rompit qu'avec une espèce de crainte : est ce dans ces lieux enchantés , dit-il , d'une voix des plus touchantes , que je dois trouver la fin de mes peines ? est-ce dans ce séjour magnifique que je pourrai rencontrer tout ce que j'aime ? Grand prophète ! continua-t-il , ne raccourcissez pas davantage votre bras sur une personne qui reconnoît amèrement ses fautes ; pardonnez-moi des fureurs que je n'ai que trop expiées par les maux que j'ai soufferts , & rendez-moi enfin la tranquillité & la paix dont mon cœur a si grand besoin , ou privez-moi d'une vie

qui m'est tout à-fait à charge. Le jeune homme n'avoit pas achevé cette prière à Mahomet, que le prince de Kasgar, frappé du son de sa voix, après avoir jeté les yeux sur sa personne, se laissa tomber entre les bras de Roud-Bari : ah ! mon cher ami, lui dit-il, voilà l'accomplissement de la vision que j'eus à Candahar, je me meurs !

Si toute l'assemblée fut étonnée d'un événement si peu attendu, elle le fut encore bien davantage en voyant ce jeune homme quitter les esclaves qui le soutenoient, se jeter au col de Zem-Alzaman, & l'embrasser avec une extrême tendresse : mon cher prince, lui dit-il en, fondant en larmes, je vous retrouve donc enfin.

X L I S O I R É E.

*Suite de l'Histoire de Zem-Alzaman ;
Prince de Kasgar, & de Zendheroud,
Princesse de Samarcand.*

DES cartesses aussi vives, & une voix qui alloit jusqu'au cœur, firent bientôt revenir le prince de Kasgar de l'état où il étoit ; il resta d'abord immobile, il regardoit ce qui se passoit comme l'effet d'un songe, mais après quelque
tems

tems, ayant entièrement repris l'usage de ses sens : oh ciel ! ciel , s'écria-t-il , est-il possible que ce soit la princesse de Samarcand que je tiens entre mes bras ? est-ce Zendheroud ? est-ce ma chère épouse que j'embrasse ? Grand prophète ! si tout ceci n'est qu'un rêve , fais que je ne me réveille jamais , & laisse - moi goûter avec cette adorable princesse des plaisirs que j'ose dire devoir être au-dessus de ceux que tu nous promets avec tes houris. Mon cher seigneur , dit Zendheroud , en versant un torrent de larmes , ce n'est point une illusion , lorsque le perfide Agem surprit mon escorte , je me travestis promptement en homme , pour avoir le moyen de me sauver , & j'ordonnai à une Géorgienne qui étoit de ma taille , & que j'avois auprès de moi , de prendre mes habits , & de faire croire qu'elle étoit la princesse de Samarcand ; apparemment que quelque accident arrivé à cette malheureuse personne , vous aura persuadé ou de ma captivité ou de ma mort. Ah ! s'écria Zem - Alzaman , vos préjugés ne sont que trop vrais , cette infortunée Géorgienne est tombée au pouvoir du brutal Agem , & ayant trouvé en elle toute la résistance imaginable à ses infâmes desirs , il a massacré cette pauvre fille qu'il prenoit pour vous , lui a coupé la tête , & s'est ensuite donné la mort qu'il ne pouvoit

éviter de trouver dans les tourmens les plus horribles , s'il fût tombé vif entre les mains des foldats que Roud-Bari amenoit à votre fecours ; trompé par les apparences les plus vraifemblables , ce fidèle confident de mes peines , vous a crue la victime des fureurs d'Agem ; vos habits , votre taille & la taille défigurée de la Géorgienne , lui ont fait croire que vous aviez été arrêtée par les foldats , qu'on vous avoit conduite à ce fcélérat , qu'il vous avoit obligée de reprendre les ornemens de votre fexe , & que dans la fureur de ne pouvoir échapper à ma vengeance , il vous avoit facifiée avec les autres femmes à fa brutale jaloufie : il eft inutile , belle princeffe , de vous faire le récit de la cruelle fituation où je me fuis trouvé en apprenant cette nouvelle ; depuis ce moment , livré à la plus amère douleur , j'ai cherché à abrégér une vie qui m'étoit devenue infupportable , & j'étois prêt à fuccomber à la violence de mes maux , lorsque j'appris à Candahar , dans une efèce de vifion , que je devois vous rejoindre à Cambaye. Je n'avois garde de donner une interprétation auffi favorable à cet oracle ; j'étois perfuadé que c'étoit dans cette ville que , par quelqu'événement qui me conduiroit à la mort , je trouverois la fin de mes peines , & que c'étoit de cette manière que je ferois réuni à ma chère Zendheroud. Oublions tous ces maux ,

Mon cher époux, reprit tendrement la princesse; puisque le grand prophète nous rejoint en ces lieux d'une manière si singulière, c'est une marque visible que sa protection sera durable. Je n'ai pu vous donner plutôt de mes nouvelles; seule, errante, & fuyant l'exécrable Agem dont je connoissois les mœurs infâmes, j'avois une telle crainte de le rencontrer, qu'après avoir donné la mort à quelques-uns de ses Arabes qui s'opposoient à mon passage, j'ai profité de la vitesse de mon cheval, & fuyant à toutes jambes, je n'ai point été tranquille que je ne me fois vue hors de danger de tomber entre ses mains.

J'étois enfin arrivée près d'Adercand (a), & j'avois intention, en y entrant, de me faire connoître au gouverneur, & de lui demander une escorte pour rentrer dans le Turquestan, & vous aller rejoindre à Kasgar, lorsque près de la porte d'Adercand, je rencontrai le même calender que vous pouvez savoir que j'avois consulté à Samarcand. Je crus qu'il ne me reconnoîtroit pas sous ce déguisement; mais m'ayant abordée: madame, me dit-il, vous avez éprouvé l'effet de mes prédictions, & tous les chagrins auxquels une trop bouillante colère vous a ex-

(a) Ville du Mavarainahar, du côté du Thybet.

posée ; remerciez le prophète de vous avoir sauvé l'honneur & la vie ; & rendez vous à Cambaye , si vous voulez voir bientôt finir tous vos malheurs.

Je m'étois trop mal trouvée de n'avoir pas suivi à Samarcand les conseils de ce bon vieillard , pour tomber une seconde fois dans la même faute : je pris donc la route de Cambaye , & je suis arrivée cet après-midi au caravansérail de cette ville ; celui qui en a l'inspection , m'y a reçue de la manière du monde la plus honnête. Il est venu dans ma chambre me voir souper ; ensuite , comme j'ai senti que j'avois besoin de repos , je me suis livrée au sommeil ; depuis ce moment je ne fais ce que je suis devenue , ni par quel enchantement je me trouve transportée dans des lieux si magnifiques ; mais il m'importe peu de quelle manière cela peut s'être fait ; puisque l'oracle du calender est accompli , & que j'ai retrouvé mon époux , je n'en demande pas davantage.

Les sultanes furent très-attendries du dénouement de ces aventures , & le prince de Kasgar & Zendheroud les ayant remerciées dans les termes les plus reconnoissans de l'intérêt qu'elles avoient paru y prendre , cette soirée se passa dans une extrême satisfaction.

Tous les princes & princesses transportés dans

le sérail, y jouissoient des plaisirs les plus purs, à l'exception du sultan d'Ormuz. Ce monarque, flatté par les promesses de Cothrobo, en attendoit l'effet avec une extrême impatience, & ne pouvoit s'empêcher de témoigner à Cothbedin l'agitation où il étoit. Que ma situation est différente de la vôtre, mon cher ami, lui disoit-il ! vous possédez tranquillement tout ce que vous aimez, & moi, j'entrevois tous les jours ce que j'adore, sans oser l'assurer de mon amour que par mes regards ; l'on me fait croire, il est vrai, que cette divine personne répond à ma tendresse ; mais si le moment heureux auquel on me promet que je serai bientôt son époux, est différé encore long-tems, je sens bien que je succomberai dans peu à la violence de mes maux : seigneur, reprit le prince de Visapour, nous avons assez éprouvé la protection du sage Cothrobo, pour que vous deviez être persuadé qu'il ne vous a rien promis qui ne doive vous arriver ; n'altérez donc point le plaisir que vous devez ressentir à l'attente d'un bonheur si prochain ; par des inquiétudes mal fondées, & résignez-vous aux ordres de la providence qui jusqu'à ce moment ne vous a point manqué.

Les discours de Cothbedin ayant un peu remis Cazan-Can, il passa la nuit avec assez de tranquillité, & l'heure de se rendre dans le salon

étant venue, il s'y trouva avec toute la compagnie ordinaire. A peine les sultanes eurent-elles pris leurs places, que les portières ayant été relevées, on aperçut sur le sofa un homme d'environ trente ans, dont la physionomie étoit fort avantageuse; l'on voyoit sur son visage un air de tristesse qui se dissipa peu à peu par l'étonnement qu'il témoigna d'être dans un lieu qui lui étoit inconnu, & dont rien n'égaloit la magnificence. Quand il eut repris tout-à-fait l'usage de ses sens: mesdames, dit-il aux sultanes, pardonnez ma curiosité; arrivé hier fort tard à Cambaye, j'y logeai dans le caravan-sérail; mon intention étoit de faire aujourd'hui dans le port & dans la ville des perquisitions qui m'intéressent d'autant plus, que séparé depuis quelques jours par un accident cruel, d'une personne qui m'est infiniment chère, je ne puis vivre un moment tranquille; & que chaque instant que je perds dans sa recherche, augmente mon désespoir; daignez donc m'apprendre si je veille, & par quel hasard surprenant je me trouve dans ces lieux enchantés, où si vous êtes de ces fantômes gracieux qui pendant la nuit se présentent à l'imagination des hommes: en ce cas, instruisez-moi de grâce si ma chère Margson (a)

(a) C'est-à-dire, globe de lumière.

est encore en vie , & dans quels lieux je pourrai la retrouver ? Les sultanes s'étant mises à rire de l'idée de cet homme , Cothrob lui parla ainsi : la personne dont tu es en peine souffre autant que toi de votre séparation , elle parcourt les ports de ces mers pour apprendre de tes nouvelles , mais c'est dans ces lieux que vous vous reverrez bientôt ; tu dois concevoir par ce que je te dis , que ceci n'est pas l'effet d'un songe , & que les personnes que tu y vois sont de cette belle espèce de génies créés pour faire plaisir aux malheureux ; comme tu parois être de ce nombre , ne diffère pas à nous raconter les événements de ta vie , quoique nous ne les ignorions pas , nous voulons toujours les apprendre de la bouche même des personnes intéressées ; & suivant la sincérité qu'elles emploient dans leurs récits , nous nous trouvons disposés plus ou moins à leur rendre service.

Puissant génie , reprit cet homme , les flatteuses espérances que vous venez de me donner , m'engageroient à n'avoir pour vous aucune réserve , quand bien même quelque puissant motif m'obligeroit à vouloir vous cacher une partie de mes aventures : je vais donc vous en faire le récit dans la plus exacte vérité.



AVENTURES

De Katifé & de Margeon.

L'ON m'appelle Katifé ; mon père qui est mort il y a douze ans , étoit officier du roi d'Aden (a) ; de cinq enfans que nous étions , trois de mes frères moururent ; une sœur unique que j'avois , fut enlevée avec sa nourrice à l'âge de quatre ans , & je restai seul la consolation de ma mère , dont la sagesse , la vertu & le bon esprit contribuèrent beaucoup à me former le cœur. A vingt ans je pris le parti des armes , & je puis dire , sans trop me flatter , que j'acquis quelque réputation dans les dernières guerres que notre monarque eut à soutenir contre quelques-uns de ses ennemis.

Nous avions pour voisine une jeune veuve très-jolie , à ce que j'entendois dire tous les jours , à ma mère qui avoit avec elle quelque liaison , & ces récits m'ayant rendu amoureux de cette charmante personne , sur la seule réputation de sa beauté , je cherchai tous les moyens

(a) Aden , ville située sur l'entrée de la mer Rouge.

imaginables de m'introduire chez elle ; mais , comme elle étoit extrêmement fière , & d'un difficile accès , mes tentatives ne réussirent pas , & je commençois à désespérer de pouvoir jamais parvenir à voir cette beauté si farouche , lorsqu'il s'en présenta une occasion que je ne laissai pas échapper.

X L I I S O I R É E.

*Suite de l'Histoire de Katifé &
de Margeon.*

JE passois un jour devant un grand cimetière qui étoit hors des portes d'Aden , lorsque je rencontrai un de mes camarades de jeunesse , appelé Masch-Moun(a). Comme il y avoit long-tems que nous ne nous étions vus , nous nous embrassâmes avec beaucoup de cordialité , & je voulois lier avec lui une conversation qui m'instruîrît de sa situation présente , lorsqu'il se couvrit le visage avec le bas de sa robe , & me prenant par la main : passons vite , me dit-il en riant , j'ai des raisons essentielles d'en agir

(a) C'est-à-dire , trésor odoriférant.

ainsi. Surpris de cette action , je le suivis , & nous n'eûmes pas fait deux cens pas , que rabattant sa robe : vous me demandiez tout à l'heure , continua-t il , de quelle profession j'étois , ne le connoissez-vous pas bien à présent ? Nullement , lui dis-je. Je suis médecin , poursuivit-il , & si vous m'avez vu il n'y a qu'un moment me cacher le visage en passant devant ce lieu de mauvais augure , c'est que comme il y a ici beaucoup de morts de ma façon , je crains toujours que quelqu'un d'eux ne me prenne au collet , pour se venger de mon ignorance ; c'est la raison pour laquelle j'évite souvent de prendre ce chemin , ou quand je suis obligé d'y passer , que j'en agis ainsi que vous m'avez vu faire , afin de n'être pas reconnu de ces messieurs.

Je ne pus m'empêcher de rire de la plaisanterie du médecin , & ayant renouvelé connoissance avec lui , je l'engageai à venir dîner avec moi : nous allâmes chez une bonne femme âgée qui nous donnoit quelquefois à manger fort proprement ; là , après avoir fort bien diné , & nous être rappelé pendant le repas les plaisirs de notre jeunesse , nous parlâmes des belles personnes d'Aden ; & en lui nommant plusieurs filles ou veuves , dont la réputation faisoit du bruit , j'en manquai pas de parler de Margeon , & de lui vanter beaucoup tous les charmes dont

on la disoit pourvue. A qui dites-vous cela , reprit Masch-Moun ? & qui la connoît mieux que moi ? Je suis son médecin , & de plus son beau-frère ; il y a six mois que j'ai épousé une de ses sœurs qui demouroit avec elle , & qui ne lui cède guères en beauté ; elle s'appelle Darana , & je puis dire qu'en possédant le cœur de cette femme adorable , & qui me donne les marques les plus sensibles d'une véritable tendresse , je suis le plus heureux de tous les hommes.

Je fus transporté de joie à cette nouvelle : ah ! mon cher ami , lui dis-je , en l'embrassant , est-il vrai que cette jeune veuve soit aussi charmante qu'on le dit. Oui certainement , reprit Masch-Moun , il ne se peut rien voir de plus parfait , & ce qu'il y a de singulier , c'est que quoique Margeon soit veuve , son mari qui n'a vécu que trois mois après son mariage , n'a pas pendant ce tems usé avec elle de ses droits , par rapport à une maladie qu'elle avoit & qu'elle a encore , quoique j'aye employé tous les remèdes imaginables pour la guérir , & que j'aye consulté à son sujet les plus vieux & les plus habiles médecins d'Aden.

Et quel est ce mal si opiniâtre , demandai-je à mon ami ? c'est , me dit-il , un ulcère des plus malins au bras droit. Un ulcère , m'écriai-je , transporté de joie , un ulcère ? Ah ! mon cher

Masch-Moun, je l'en guérirai radicalement ; mais il faut que je voye son mal. Vous seriez bien habile, reprit le médecin, si vous saviez faire une aussi belle cure : Mehemet Ben-Zekeria (a), quand il seroit encore en vie, ne

(a) Mehemet, fils de Zekeria, est le fameux médecin Arabe connu sous le nom de Razis, qui n'est pas son propre nom, mais le nom appellatif de la ville de Reï, dans le royaume de Perse d'où il étoit, & ce suivant les règles de la grammaire arabe, de même que de Paris on fait Parisien ; ainsi Razis n'étoit pas Arabe, mais Persan, & s'il doit être appelé médecin Arabe, c'est parce qu'il a écrit en arabe, & qu'il a pratiqué & enseigné la médecine des Arabes. On raconte de lui un trait assez singulier : un jour qu'il étoit accompagné de plusieurs de ses disciples, il rencontra un fou, qui après l'avoir regardé fixement, se prit à rire de toutes ses forces : Razis, en rentrant chez lui, fit d'abord préparer une médecine avec de l'épithim qui croît sur le thim par filamens, & dont les médecins se servent encore aujourd'hui pour purger la bile, & avala cette potion. Ses écoliers, surpris de ce qu'il prenoit son remède dans un tems où il paroïssoit n'en avoir pas besoin : cela vous étonne, leur dit-il, j'ai obligation à ce fou que je viens de trouver en mon chemin, de ce que je viens de faire ; il a ri beaucoup en me voyant, & il ne l'auroit pas fait, s'il n'avoit apperçu en moi quelque chose de la bête noire qui m'accable ; chaque oiseau vole avec les oiseaux de son espèce. Cette particularité de la vie de Razis est tirée

parleroit pas si hardiment que vous , & malgré toute sa capacité , il craindroit de n'en pas venir à son honneur dans une pareille entreprise. Sans me mettre en parallèle avec ce grand homme , puis-que je ne fais pas les premiers élémens de la médecine ; je vous assure , lui dis-je , que je guérirai Margeon , mais je ne prétends pas le faire gratuitement ; je veux être aimé d'elle , & de plus , il faut qu'elle m'épouse , c'est le prix que je mets à sa guérison. Oh ! pour ce dernier article , répartit mon ami , je ne fais si vous pourrez en venir à bout : cette belle veuve a une étrange aversion pour le mariage. Je le crois bien , repris-je ; suivant ce que je fais de ma mère , elle avoit épousé un homme âgé , laid , infirme , cela ne ragoute pas une jeune personne ; & je jure-rois presque qu'elle n'a point été fâchée que l'ulcère ait servi de prétexte pour ne se pas livrer entre les bras d'un vieillard , pour lequel elle avoit sans doute beaucoup de répugnance ; mais je suis jeune , la nature m'a favorisé d'une figure qui n'est pas désagréable , & je puis dire que nous autres gens de guerre , nous avons en amour un jargon séducteur qui ordinairement ne déplaît

de l'inscription en Persan, d'Émir Onzor el maali kikiaous, roi du Mazanderan pour son fils Ghilan schah, sous le titre de Kabous-Naméh.

pas aux belles ; par-dessus tout cela je me flatte que les rigueurs de Margeon ne tiendront pas contre mon remède dont les effets sont indubitables , & qu'à quelque prix que ce puisse être , elle voudra être guérie : pour vous convaincre , continuai-je , que je ne suis pas un charlatan , & que je ne promets rien que je ne puisse effectuer , écoutez ce que je vais vous dire.

XLIII SOIRÉE.

Suite des Aventures de Katifé & de Margeon.

UN officier de mes amis a un petit bien à quelques lieues d'ici , il aime la chasse & il a trois chiens des mieux dressés. Je passai l'année dernière six mois avec lui à sa campagne , & je le vis en y arrivant , fort chagrin de ce que le meilleur de ces trois animaux étoit couvert d'une galle qui s'étoit trouvée rebelle à tous les remèdes que l'on avoit pu y employer ; l'humeur étoit devenue si mordicante , qu'elle rongeoit ce misérable jusqu'aux os , & l'ulcère étoit parvenu au point que ne pouvant presque se soutenir , il étoit mourant de langueur. Touché de pitié,

Je pris un jour ce chien par sa leſſe , & je le menai promener dans la campagne ; les animaux , me dis-je à moi-même , connoiſſent preſque tous les remèdes à leurs maux , celui-ci trouvera peut-être quelque herbe qui lui ſera ſalutaire : eſſayons ſ'il n'y en auroit pas qui pût aider à ſa guériſon ; je le conduiſis dans les prés , ſans qu'il touchât à rien , & le haſard m'ayant fait approcher d'une fontaine qui , en ſortant abondamment d'une roche , formoit un aſſez grand baſſin dont l'eau qui ſe perdoit enſuite par pluſieurs rigoles , arroſoit les prairies voiſines , je jugeai à propos d'y faire boire ce chien qui me paroifſoit très - altéré. Il entra dans le baſſin de la fontaine , & après avoir bu de l'eau à pluſieurs reprises , il ſ'y plongea juſqu'au col , & y prit une eſpèce de bain pendant plus d'une heure. Je ne fus pas ſurpris de voir que ce pauvre animal dont le ſang devoit être d'une extrême âcreté , eût cherché à ſe rafraîchir de cette manière ; mais je le fus des careſſes extraordinaires qu'il me fit après être ſorti de l'eau , de lui trouver alors beaucoup plus de vigueur qu'au-paravant ; & je fus encore plus étonné le lendemain , de voir qu'il me tiroit par ma robe , & de ce qu'il me monroit , pour ainſi dire , le chemin de la fontaine ; je m'y laiſſai conduire , il fit la même choſe que la veille , & le répéta

pendant près de trois semaines , au bout desquelles il se trouva si parfaitement guéri , que son maître en fut dans un étonnement extrême. Voilà mon remède , mon cher Masch-Moun , je fais seul la vertu de l'eau de cette fontaine , & quand , avec son secours , j'aurai entièrement guéri la belle Margeon , je vous déclarerai où elle est située , pour lors vous en ferez votre profit ; mais voici ce que j'exige de vous jusqu'à ce moment : vantez mon remède , & faites-moi passer pour un célèbre médecin , conduisez-moi chez cette adorable veuve , & laissez-moi le soin du reste.

Quelque peu de foi que Masch-Moun ajoutât à l'efficacité de l'eau que j'estimois tant , il ne voulut pas négliger cette expérience ; la chose fut exécutée ainsi que je l'avois proposée , & après avoir fait beaucoup souhaiter ma présence à sa belle-sœur , il me présenta à elle , comme le seul qui pouvoit adoucir ses maux. Quoique Margeon souffrît extraordinairement , & que cela dût causer beaucoup de changement sur son visage , j'avoue que j'en fus ébloui , & que je n'avois jamais rien vu de si parfait. J'examinai son bras , qui étoit dans un état déplorable , je raisonnai sur sa maladie , je lui fis espérer une prompte guérison , & après lui avoir fait prendre quelques purgatifs doux pour mettre les humeurs

meurs en mouvement , je lui fis boire pendant quinze jours soir & matin , une bouteille d'eau que je lui apportois , & que , de tems en tems , j'allois moi-même chercher , pendant la nuit , à cette fontaine : au bout d'un terme si court , Margeon se trouva si différente de ce qu'elle étoit auparavant , que m'en témoignant la plus vive satisfaction , j'en conçus une joie extrême ; votre entière guérison est prochaine , belle Margeon , lui dis-je , & je ne doute point , quand elle sera parfaite , que vous ne changiez bientôt d'état ; celui dans lequel vous vous trouvez est trop triste , & vous n'êtes pas faite pour passer ainsi vos plus beaux jours ; d'aignez , pour en avoir de plus heureux , agréer les offres d'un cœur qui vous adore , & dans votre médecin , reconnoissez un amant qui fera toujours son principal bonheur d'être aimé de vous.

Margeon , à ce discours si peu attendu , fut dans un étonnement si incompréhensible , qu'elle demeura quelque tems en silence , & me regarda avec des yeux si irrités , que je tremblai comme un coupable que l'on conduit à la mort. Pénétré de la plus vive douleur , je me jetai à ses pieds : madame , lui dis-je , avant que de faire éclater toute votre colère , daignez m'entendre & permettez - moi de justifier une audace dont je ne puis me repentir , puisqu'elle vous a été si

salutaire ; je ne suis pas médecin , quoique je possède seul le secret qui peut souverainement vous guérir : vous voyez à vos genoux un cavalier qui a acquis quelque honneur dans les armes , & j'ai l'avantage d'être fils d'une de vos meilleures amies , puisque je dois le jour à Serag , votre proche voisin : instruit par elle de vos perfections , je vous ai aimée sans vous connoître , je vous adore depuis que je vous ai vue , & de quelque rigueur dont vous puissiez vous armer contre moi , je vous jure , par la tête de notre illustre sultan , que je ne cesserai jamais de vous aimer avec la soumission la plus parfaite ; je ferai tous mes efforts pour vaincre en vous l'aversion mal fondée que vous avez pour notre sexe , & je me flatte que lorsque le tendre Katifé vous rend , pour ainsi dire à la vie , vous n'aurez pas la cruauté de lui donner la mort.

Ces dernières paroles que je ne prononçai pas sans répandre des larmes , parurent toucher Margéon : seigneur , me dit-elle , un peu émue , le service que vous m'avez rendu exige que je vous pardonne la liberté que vous avez prise de vous introduire chez moi sous ce déguisement ; mais en commençant à me procurer quelque soulagement , vous me faites connoître combien votre amour est mercénaire , il falloit attendre à me faire cette déclaration , que je fusse entièrement

guérie, & il semble que je ne doive espérer le rétablissement total de ma santé, qu'après vous avoir assuré de ma main; si ce sont là vos prétentions, & que vous soyiez persuadé de me mettre par là dans la nécessité de vous épouser, vous vous trompez très-fort, je resterai dans l'état où je me trouve, plutôt que de vous rien promettre, ma fierté en souffriroit trop; vous me connoissez mal: je vous dirai pourtant, pour votre consolation, que jusqu'à présent je n'ai rien aimé, pas même mon défunt mari, si je puis ainsi appeler un homme qui n'a jamais usé avec moi des droits que mes parens, sans consulter mon cœur, lui avoient donnés sur ma personne: je vous parle de bonne foi, comme vous voyez, & je vous avouerai de plus, que si j'avois à m'attacher à quelqu'un, ce seroit peut-être à vous, puisque je ne vois rien dans Katife qui me déplaît, si ce n'est l'envie qu'il a paru avoir de m'être contraire à n'être point ingrate envers lui des services qu'il a commencés à me rendre.



X L I V S O I R É E.

*Suite des Aventures de Katifé &
de Margeon.*

JE FUS si étonné de la réponse de Margeon , & de sa manière de penser , que j'en restai quelque tems immobile ; mais ensuite , prenant sur le champ mon parti : Hé bien , madame , lui dis-je , je vous prouverai mon désintéressement en vous délivrant entièrement d'un mal qui a paru incurable aux plus célèbres médecins d'Aden , & en ne vous en demandant jamais aucune récompense ; il me suffit de vous avoir fait connoître mon amour & un dévouement entier à vos volontés , je me flatte que ma persévérance adoucira enfin vos rigueurs. Cela pourroit bien être , me dit la belle veuve , mais je ne vous promets rien , afin que vous ne puissiez pas être en droit de rien exiger de moi.

Je continuai de faire boire de l'eau à Margeon ; je lui en fis ensuite apporter assez tous les jours , pour qu'elle pût s'y baigner , & cette charmante personne recouvrant ensuite la santé de jour en jour , & l'ulcère ayant entièrement

disparu , je laissai à Masch-Moun tout l'honneur de cette cure.

La joie que Margeon ressentoit d'une guérison si prompte , après avoir souffert les plus cuisantes douleurs pendant plus de trois ans , brilloit dans ses yeux , qu'elle avoit les plus beaux du monde , & je ne pouvois en soutenir les regards sans en être touché de plus en plus. Madame , lui dis je alors , vous n'avez plus besoin de mon secours ; & je serai trop payé du succès de mon remède , si ma présence ne vous devient pas importune. Seigneur , me répondit cette aimable personne , je vous verrois toujours sans répugnance (c'est le moins que je puisse faire pour un si grand bienfait que je tiens de vous ,) mais comme vos visites pourroient nuire à ma réputation , je vous crois assez prudent pour les cesser ; vous m'êtes venu voir avec mon beau-frère , vous avez depuis ce tems toujours passé chez moi pour un médecin ; aujourd'hui que toute la ville est informée que je suis guérie , mes esclaves soupçonneront ma conduite , s'ils vous voyoient trop fréquemment dans ma maison... Qu'ils sont heureux , m'écriai-je , ces esclaves ! Ils vous verront à tous momens , madame , votre seule présence les ranime , & moi je vais languir loin de vous , que j'envie leur sort ! L'avantage qu'ils ont d'être auprès de moi leur coûte un peu cher ,

reprit Margeon en riant , & je ne crois pas , seigneur , que vous voulussiez être à leur place : Je ne le souhaiterois peut-être pas non plus , je pourrois un jour avoir des vûes sur vous . . . Ah ! madame , dis-je alors , en interrompant cette belle personne , quelles flatteuses paroles venez-vous de prononcer ! Vous auriez des vûes sur moi ? Que je m'estimerois heureux , si cela pouvoit être ! Non madame , il n'est rien que je ne fisse pour mériter ce bonheur. Eh bien , continua Margeon , voyons si vous me dites la vérité , vous sentez-vous capable de soutenir deux épreuves des plus rudes ? elles seront longues & difficiles ; si vous en venez à bout , je vous promets de vous épouser. Il n'est aucune condition , telle qu'elle puisse être , repris-je précipitamment , à laquelle je ne me soumette avec vous , pourvu que l'espérance de vous plaire me soutienne. C'est ainsi que l'on m'a appris que parloient tous les amans , me dit alors la charmante Margeon ; ils ne tiennent pas d'autre langage , mais sont-ils devenus nos maris , que leurs manières de penser & d'agir sont différentes ! Ce sont presque toujours des tyrans qui nous traitent en esclaves ; & peu contens de n'avoir plus pour nous ces empressemens si vantés , & qui devoient durer éternellement , les parjures & les infidèles nous accablent souvent d'un souverain mépris , nous fa-

crisient à la première passion qu'ils ressentent , & nous retiennent encore dans la plus sévère captivité ; Voilà seigneur ce que j'ai su de toutes les jolies femmes d'Aden , & leurs plaintes générales me font connoître le mauvais cœur de tous les hommes ; pour moi , élevée avec des sentimens au-dessus des personnes de mon sexe , & aujourd'hui maîtresse absolue de mon sort , je ne me liyrerai jamais à un homme , pour être mon époux , que je ne le connoisse à fond , & je ne puis le bien connoître , qu'en l'exposant aux épreuves les plus fortes , & que je ne crois pas , malgré tous vos empressements devoir vous déclarer. Ah ! madame , m'écriai-je alors , en me jetant à ses pieds , je vous le répète encore , expliquez-moi quelles sont ces choses si difficiles à exécuter , & je vous jure , à moins qu'elles ne soient au-dessus des forces humaines , que je me soumetts à les entreprendre. Eh bien , me dit alors Margeon , les voici , puisque vous souhaitez absolument les savoir , & peut-être vont-elles en un moment éteindre toute votre passion ; mais après avoir eu la complaisance de m'expliquer avec vous , & de vous paroître peut-être ridicule par des sentimens si particuliers , soumettez-vous , ou renoncez pour toute votre vie à me voir il est encore tems de ne point me presser sur cet article. Ah ! madame , repris je

après m'avoir laissé l'espérance de vous toucher par ma soumission , pourriez-vous m'ôter la satisfaction de vous prouver que je n'ai pas le cœur fait comme les autres hommes ? Vous le voulez donc ? me dit alors Margeon , voici les conditions que je vous impose : Premièrement , il faut que vous deveniez mon esclave dans toutes les formes , c'est-à-dire , que vous vous fassiez présenter à moi par un courtier , qu'il vous vende réellement , qu'il en reçoive le prix , & que vous cessiez tellement d'être libre dès ce moment , que je puisse même vous revendre , si je ne suis pas contente de vos services ; n'attendez pas , au reste , que je vous emploie dans l'intérieur de mon appartement ; des hommes faits comme vous , n'y doivent jamais entrer ; vous ne m'y verrez qu'en présence de mes femmes esclaves , & sous peine de la vie , il vous sera défendu ni de faire connoître qui vous êtes , ni de me dire jamais un seul mot qui ait du rapport à votre amour : cet esclavage durera un an entier ; la seule grâce que je veux bien vous faire , c'est de ne vous donner aucune commission dans la ville ; mais attendez-vous dans la maison , à être humilié à tous les instans du jour , & à être traité avec la dernière hauteur , sans qu'il vous échappe le moindre murmure ; cette première épreuve ne vous effraye-t-elle pas ? Non madame , repris-je.

avec précipitation , je l'accepte sans hésiter ; je vous verrai quelquefois , mes services , tels qu'ils puissent être , vous exprimeront sans cesse la vive tendresse que je ressens pour vous , cela me suffit.

Margeon parut surprise de la vivacité de ma réponse : ce n'est pas encore tout ce que je demande de vous , me dit-elle : cette année expirée à mon service , en cas que je sois contente de votre docilité , il faut me prouver votre complaisance & votre soumission par quelque chose de plus difficile ; je vous rendrai la liberté , mais je veux dès ce moment , que vous perdiez l'usage de la parole , & que vous deveniez volontairement muet pendant une autre année ; il ne vous sera pas permis de proférer un seul mot à qui que ce soit , pas même à moi , quand je vous l'ordonnerois dans le particulier , en quelque occasion , & sous quelque prétexte que ce puisse être ; je vous défends aussi de rendre compte à personne , ni par écrit , ni par aucun geste , des raisons que vous aurez de garder un silence aussi obstiné ; faites sur-tout une extrême attention à ces derniers ordres ; je mettrai tout en usage pour vous faire tomber en défaut , & si j'en puis venir à bout , comptez que , dès ce moment , vous perdrez le fruit de toutes vos peines & de vos soumissions.

Quoique ce commandement m'eût paru d'une exécution plus pénible que le premier, je m'observerai, madame, dis-je à Margeon, avec tant de précautions, que j'espère ne point encourir votre disgrâce ; je reçois donc encore ces conditions avec un extrême plaisir, quelque onéreuses qu'elles puissent être ; & je vous prouverai par une obéissance sans bornes, que je mérité toute votre tendresse : mais, madame, que pourra penser Masch-Mouin de ce silence ? il vient souvent chez vous ; il me reconnoitra sans doute sous un habit d'esclave ; mon obstination à ne point parler lui deviendra suspecte ; il s'en expliquera sans Aden, & ces conséquences peuvent nuire à votre réputation qui m'est aussi chère que la vie. Je vous remercie de cette attention, me dit ma belle veuve, j'y pourvoirai ; écrivez dans ce moment à Masch-Mouin, & découvrez-lui le secret avec lequel vous m'avez guéri ; je me charge de lui remettre votre lettre, & je l'engagerai bien au silence, en lui faisant craindre que la moindre indiscretion de sa part ne vous force à rendre public un remède qui seul peut faire sa fortune.

J'écrivis au médecin, & lui marquai simplement le lieu où étoit située cette fontaine si salutaire ; & après avoir remis mon billet à Margeon, je l'assurai de la parfaite disposition que

j'avois à lui obéir dans ces deux points si essentiels.

La surprise de ma veuve redoubla en voyant que je me soumettois à tout ce qu'elle vouloit exiger de moi. Vous le voulez donc, seigneur, me dit-elle, & vous n'êtes pas effrayé des obstacles extraordinaires que j'oppose à votre amour : Et bien, il faut se rendre à votre obstination, je vous donne pourtant encore huit jours pour y penser murement, après quoi je vous attends pour mon esclave ; tremblez en vous imaginant tout ce que vous aurez à souffrir de mes caprices pendant deux ans entiers, & faites réflexion qu'un seul instant peut ravir le fruit de toutes vos peines. Ma résolution est prise, madame, repartis-je avec fermeté ; mon amour est plus fort que tous les obstacles que vous pourrez y opposer ; dès demain je prétends l'exécuter. Suivez donc votre dessein, me dit Margeon, & soyez sûr, si vous m'obéissez exactement dans tout ce que j'exige de vous, d'en obtenir la récompense que je vous ai promise ; je ne craindrai plus de prendre pour époux un homme que j'aurai vu aussi soumis à mes volontés, & qui aura soutenu des épreuves aussi pénibles.



XLV SOIRÉE.

Suite des Aventures de Katifé & de Margeon.

Ji quittai Margeon transporté de joie , après avoir embrassé ses genoux , continua Katifé , & je courus sur le champ , me renfermer chez moi pour rêver de quelle manière je pourrois exécuter mes projets. Le lendemain j'allai chez un marchand d'esclaves de ma connoissance , & lui ayant communiqué mes intentions , il en frémit : Ah ! seigneur , me dit-il , que demandez-vous de moi ? si notre sultan savoit que j'eusse vendu un homme libre , que deviendrois-je ? & à quoi ne vous allez-vous pas exposer vous-même ? si j'ai assez de foiblesse pour me prêter à vos volontés , n'avez-vous pas tout à craindre des caprices d'une femme maîtresse absolue de votre liberté ? Ne peut-elle pas vous réduire , pour toujours , dans un dur esclavage , en vous revendant à un maître qui vous transportera peut-être hors de ce royaume ? Non seigneur , je ne saurois me résoudre à vous obéir dans cette occasion.

En vain le marchand s'opposa à mes desirs , je le forçai pour sa sûreté , à prendre une recon-

noissance , par laquelle c'étoit à ma seule sollicitation qu'il dispoſoit de ma perſonne , & que quelque accident qui pût m'en arriver , je ne prétendois pas qu'il en fût inquiété ; j'exigeai ſeulement de lui , que , par quelque raiſon que ce pût être , il ne parlât jamais de cette aventure , & je le menaçai de lui arracher la vie , s'il oſoit , par ſes diſcours indiscrets , commettre la réputation de ma belle veuve. Je me fis enſuite raser entièrement la barbe , je m'habillai d'une manière convenable au rôle que j'allois jouer ; mon marchand m'alla annoncer à Margeon , & lui fit entendre qu'inſormé qu'elle avoit beſoin d'un eſclave , il venoit lui en préſenter un qu'il eſpéroit pouvoir lui convenir.

Mon adorable veuve qui s'étoit imaginée que les réflexions me détourneraient de mon deſſein , fut d'abord ſurpriſe de la propoſition ; mais ayant dit à cet homme qu'il pouvoit me produire , il vint me prendre chez lui , me conduiſit chez Margeon , me vendit pour cinquante piéces d'or qu'il emporta ſuivant mes ordres , & dont je voulus qu'il profitât , & me laiſſa dans un eſclavage que je m'imaginai devoir être d'autant plus doux , que je croyois avoir ſouvent le plaifir de voir ma chère maîtrefſe ; mais que j'eus bientôt lieu de connoître que je m'étois lourdement trompé dans mes projets !

A peine fus-je entré dans cette maison, que Margeon me regardant d'un œil sévère; Mani, me dit-elle, (car c'étoit le nom que le marchand d'esclaves m'avoit donné) je compte avoir fait une bonne acquisition dans l'emplette que je viens de faire de votre personne, & que vous me servirez fidèlement; allez à ma maison de campagne, rendez cette lettre au concierge; je lui ordonne de vous établir inspecteur des ouvrages que je fais faire dans mes jardins: j'irai dans quelque tems voir de quelle manière vous vous y serez acquitté de cet emploi. Quoique je me sentisse pénétré de douleur en recevant un ordre qui m'éloignoit de ma maîtresse, je me ressouvins des conditions qu'elle m'avoit imposées; je baissai le bas de sa robe, je reçus sa lettre sans pouvoir m'empêcher de verser des larmes, dont elle s'appercut fort bien, & je partis pour me rendre au lieu de ma destination. Comme toute ma vie j'ai eu beaucoup de goût pour la culture des jardins, je ne fus pas plutôt admis dans mon poste, que cherchant à y plaire à Margeon, je fis travailler avec application les esclaves qui m'étoient soumis, & sur des desseins que je leur donnai dans l'espace de quinze jours, je mis le jardin dans un état que je me persuadai que j'en recevrois sûrement des complimens de ma maîtresse, la première fois qu'elle viendrait voir

mon ouvrage : mais quelle fut ma surprise, lorsqu'elle eut examiné ce que j'avois fait faire, de voir que loin de l'approuver, elle le blâma dans toutes ses parties, par les plus mauvaises raisons du monde, & qu'elle me commanda d'en changer toute l'ordonnance ! quelque mortification que je ressentisse de cette bisarrerie, je n'eus garde de la lui témoigner. Si je pouvois deviner votre goût, lui dis-je, madame, je m'efforcerois de le satisfaire. Tâchez de le découvrir : en faisant mieux, me répondit-elle assez séchement, je n'ai point d'ordres particuliers à vous donner là-dessus, je reviendrai dans dix jours ; faites vos efforts pour que je sois contente de votre ouvrage.

Margeon m'ayant tourné le dos en ce moment, je restai plongé dans le plus violent chagrin : mais peu de tems après, étant rentré en moi-même, tout ceci n'est fait que pour m'éprouver, me dis-je à moi-même, & pour exercer ma patience : ma belle veuve a trop de bon sens pour ne pas sentir la différence de ce jardin, à ce qu'il étoit auparavant, mais elle n'en veut pas convenir ; n'importe, tâchons de la mettre dans la nécessité de ne pouvoir trouver à redire à mon ouvrage : alors je composai un nouveau dessein ; & ayant entièrement changé mon parterre, j'en fis un, dans les compartimens duquel on voyoit

le chiffre de ma maîtresse, & des cœurs enflam-
més; mais il n'eut pas le bonheur de lui plaire
davantage, & après m'en avoir fait recommencer
& détruire cinq ou six avec aussi peu de raison :
vous n'entendez rien à l'économie des jardins,
me dit-elle, vous n'avez qu'à revenir à Aden,
je vous y donnerai d'autres occupations. Quoique
je fusse outré des caprices de cette belle, l'ordre
que je venois de recevoir, de revenir auprès d'elle,
me consola de plus de quatre mois que j'avois
passé à la campagne sans la voir que par inter-
valles. Je retournai donc à la ville, mais mon
fort n'en fut pas plus doux; j'y fus employé aux
ouvrages les plus pénibles de la maison, & quand
j'avois le bonheur une fois en quinze jours de
voir Margeon, ce n'étoit que pour en recevoir
des reproches toujours désagréables. Je me livrois
quelquefois au plus violent désespoir, de voir
avec quelle apparence de mépris j'étois traité;
& si je n'avois pas été soutenu par l'espérance,
& par un amour aussi vif que celui que je ressen-
tois pour elle, je crois que je me serois cent fois
donné la mort. Que vous dirai-je, puissans gé-
nies? je passai mon année entière dans la douleur
& dans l'amertume, & sans avoir pu jamais m'at-
tirer un seul regard favorable de la cruelle Mar-
geon. Enfin, l'année expirée, elle me fit appeler
dans son cabinet.

XLVI SOIRÉE.

*Suite des Aventures de Katifé &
de Margeon.*

Vous êtes libre, Mani, me dit ma belle veuve que je trouvai seule sur son sofa ; voilà un écrit par lequel je vous rends à vous-même ; je vous avoue que je n'attendois pas de vous, un sacrifice aussi complet , & une obéissance aussi aveugle ; cette année de probation m'oblige avec justice à vous accorder mon estime ; mais chez moi , il y a bien du chemin de l'estime à l'amour : vous avez une autre année à souffrir , & peut-être qu'elle vous sera plus rude à passer , que celle dont vous sortez : souvenez-vous bien qu'en quittant cet habit d'esclave , vous êtes muet , que vous l'êtes de manière qu'il ne vous sera pas permis , ni par l'écriture , ni par aucun signe , de faire connoître le sujet pour lequel vous aurez perdu la parole , & que je suis l'objet de vos desirs. Je vous le répète encore , je vous mettrai à l'épreuve de toutes les façons , j'emploierai toutes les ruses possibles pour vous faire tomber dans la désobéissance ; s'il vous échappe un seul mot , vous pouvez compter dès ce moment , que

vous perdrez l'espérance d'être mon époux , que ni larmes , ni prières , ne répareront jamais votre faute , & que je serai inflexible à votre égard. Au reste , ne croyez pas que , quoique hors de ma présence , j'ignore ce que vous ferez , le détail de votre conduite , ni vos moindres démarches ; je n'épargnerai rien pour les éclairer , & vous serez incessamment environné d'espions à mes gages , qui me rapporteront jusqu'à vos pensées : si vous résistez à tout ce que je vais faire , pour vous faire tomber dans les pièges que l'on vous rendra de toutes parts , je vous rends , d'aujourd'hui en un an , maître de ma personne ; mais jusqu'à ce tems , je vous défends de m'écrire , ni de vous présenter devant moi , pour quelque raison que ce puisse être , à moins que je ne vous mande.

J'écoutai , avec une extrême attention , tout ce que me dit Margeon , & n'osant y répondre , je crus qu'il suffisoit par mes actions , de lui faire comprendre que je me soumettois volontiers à ce qu'elle exigeoit de moi ; je me jetai à ses genoux , & je les embrassois avec ardeur , lorsqu'elle me releva avec bonté , & approchant sa joue de la mienne , elle me donna un baiser qui me rendit si interdit , & me combla d'une joie si sensible , que peu s'en fallut que dès l'abord , je n'oubliai ce à quoi je venois dans le moment même de me soumettre : j'ouvris la bouche , j'allois parler ,

mais heureusement la réflexion venant à mon secours, je n'articulai que des sons qui ne signifioient rien, & j'imitai si parfaitement le langage d'un muet, qu'elle ne put s'empêcher d'en éclater de rire; allez, me dit-elle, aimable Mani, c'est fort bien commencer, il ne vous sera peut-être pas si difficile que je le pensois, d'exécuter mes ordres, avec de pareilles dispositions; je ne conseillerois pas à une personne de mon sexe de s'exposer à une telle épreuve; je craindrois trop qu'elle n'y succombât; mais après la conduite que vous avez tenue auprès de moi dans votre esclavage, je dois tout attendre de vous; & je ne puis vous exprimer combien je vous saurai de gré de la victoire que j'espère que vous remporterez sur vous-même.

Margeon en me disant ces dernières paroles, me tendit une main qui, pour la blancheur, auroit fait honte à l'albâtre; je regardai ce geste favorable, comme une permission tacite de la baiser, & je ne me trompai pas, puisque loin de la retirer, elle souffrit que j'y imprimasse mes lèvres. Je le fis avec des transports si extraordinaires, qu'elle m'en parut très-émue; adieu, mon cher Mani, me dit-elle, c'est la dernière fois que je vous donnerai ce nom, vous devez être aujourd'hui bien content de moi; vous êtes suffisamment payé de ce que vous avez pu souffrir dans

votre année d'esclavage. Conservez les bons sentimens dans lesquels vous êtes à mon égard , vous aurez de mes nouvelles plus souvent que vous ne pensez ; mais tenez-vous bien sur vos gardes ; je ne puis trop vous en faire souvenir , & craignez de vous laisser surprendre par tous les artifices dont je me servirai contre vous.

Je quitterai Margeon pénétré de la joie la plus vive : cette belle veuve m'aime , me dis-je à moi-même , je n'en saurois douter , elle vient de m'en donner des marques trop essentielles ; j'ai vu dans ce moment toute sa fierté dissipée ; elle a souffert mes caresses , elle a même été au-devant ; est-il un mortel plus heureux que moi ? Il est vrai que mon esclavage a été humiliant , mais grace à notre souverain prophète qui m'a soutenu dans mon affliction , voilà ces momens fâcheux passés , & je ne dois pas m'en plaindre , puisqu'ils ont fait connoître à cette adorable personne , à quel point je lui suis dévoué ; que l'on ne blâme pas cette humeur fière & impérieuse , elle n'a pas tout-à-fait tort ; les hommes sont si trompeurs , qu'une femme raisonnable ne doit pas s'y fier ; d'ailleurs , l'empire tyrannique qu'ils prennent sur leur sexe , n'est pas un bon moyen pour s'en faire aimer ; comment donc connoître si notre amour est sincère ? Ah ! ce n'est que par des épreuves aussi singulières que l'on y peut parvenir , & loin d'en

vouloir du mal à Margeon , je ne puis m'empêcher de la louer de cette prudence ; je dois lui rendre la justice que tous ses caprices , que j'ai essuyés pendant mon esclavage , étoient feints , & qu'elle en a souffert autant que moi ; heureux Katifé , ne vient-elle pas de te donner des preuves bien sensibles de sa tendresse ? Sois donc aussi soumis à ses ordres , pendant le tems qui te reste à les exécuter , que tu l'as été jusqu'à ce jour , & force-là à convenir que tu es seul digne d'être aimé d'elle.

XLVII SOIRÉE.

Suite des Aventures de Katifé & de Margeon.

AVEC ces dispositions intérieures , je me rendis chez le marchand d'esclaves qui m'avoit vendu à Margeon ; je lui montrai l'écrit par lequel elle m'avoit rendu la liberté , & lui ayant fait signe de me chercher des habits convenables à mon état présent , il fut dans une extrême surprise de voir que je ne répondois pas à tous ses discours , & que j'avois perdu l'usage de la parole. Comme il avoit encore chez lui les hardes que j'avois

quittées en entrant chez ma veuve , il me les présenta : Voilà Seigneur , me dit-il , vos mêmes robes que je vous ai gardées , ainsi que le secret que vous m'aviez recommandé sur votre esclavage ; mais par quel funeste accident êtes-vous devenu muet ? Je ne jugeai pas à propos de répondre à sa demande , & je me contentai de lui faire entendre par mes gestes , que je ne pouvois là-dessus lui rendre aucun compte , après quoi , m'étant habillé , je retournai chez moi.

Depuis un an que ma mère n'avoit eu de mes nouvelles , elle étoit plongée dans la douleur la plus amère ; comme elle s'imaginait que j'avois été assassiné , dans quelque galanterie où je pouvois avoir été surpris par un mari jaloux , vous pouvez croire qu'elle pensa mourir de joie en me revoyant au moment qu'elle y pensoit le moins ; elle me sauta au cou avec les marques de la tendresse la plus sincère : eh , par quelle aventure , mon cher enfant , me dit elle , en versant des larmes en abondance , ai-je été plus d'un an sans entendre parler de vous ? Qu'êtes-vous devenu pendant tout le tems que j'ai passé dans l'amertume ? & quelles raisons assez fortes avez-vous eues pour ne m'avoir pas fait savoir où vous étiez ? Je reçus les caresses de ma mère avec toute la tendresse imaginable ; mais comme je ne répondois rien à toutes ses demandes , elle en fut

dans une surprise inconcevable : oh ciel ! s'écria-t-elle ! vous ne me dites mot ? auriez-vous , par quelque cruel événement , perdu l'usage de la langue ? Je lui fis signe qu'elle me feroit plaisir de ne me pas interroger sur ce sujet , & comme elle ne comprit pas tout-à-fait ce que je lui voulois dire , elle me fit apporter de quoi écrire ; je lui fis connoître que je ne pouvois , par ce moyen , l'instruire de ce qu'elle souhaitoit savoir ; Son étonnement augmenta ; mais comme elle n'aperçut rien de triste sur mon visage , elle fut un peu moins alarmée qu'auparavant. Cette nouvelle si singulière s'étant répandue dans ma famille , mes parens & mes esclaves accoururent pour me voir , & me firent mille questions plus embarrassantes les unes que les autres ; je fus sourd à toutes leurs demandes ; & comme j'avois intention de jouer très-exactement le personnage de muet , je ne leur répondis jamais que par signes ; ils n'en furent pas moins étonnés que ma mère ; & cet événement ayant fait grand bruit dans Aden , je devins le sujet de toutes les conversations de cette ville ; je ne pouvois m'empêcher de rire de tous les raisonnemens que l'on faisoit sur mon compte ; chacun pensoit à sa manière , & personne ne touchoit au but , enfin , cette nouvelle , au bout d'un mois , étant parvenue jusqu'aux oreilles du sultan dont j'étois ;

connu , il m'envoya chercher , pour savoir par lui-même , quelle étoit la raison de mon silence.

J'avoue que je fus très-embarrassé en ce moment ; si je ne pouvois pas parler , j'étois censé avoir la liberté d'écrire , ou il m'étoit facile de répondre par signes aux demandes que me faisoit ce monarque ; cependant , je ne balançai pas long-tems sur le parti que j'avois à prendre ; je résistai courageusement aux prières , aux ordres , & aux menaces mêmes de ce prince , & je feignis de ne le point entendre. Heureusement pour moi , il ne regarda pas mon obstination à observer le silence , comme un crime ; & après avoir encore essayé les promesses les plus flatteuses , sans pouvoir rien obtenir de moi , il me fit signe de me retirer.

Comme je ne doutois pas que cet événement ne fût su de Margeon , je m'imaginai que je recevrais bientôt de ses nouvelles. Je ne me trompai pas ; son esclave favorite vint dès le lendemain m'apporter une lettre de sa part ; elle m'y félicitoit de la scène que j'avois essuyée avec le sultan , & m'ordonnoit de remettre sa lettre après l'avoir lue , à celle qu'elle en avoit chargée ; j'obéis exactement à ses ordres , & je rendois la lettre à cette fille , lorsque je fus surpris de voir couler ses larmes : seigneur , me dit-elle , en s'apercevant de mon étonnement , ce n'est pas d'au-

Jour d'hui que j'ai conçu de l'estime pour vous ; je n'ai pu voir le brave Katifé sous le nom de Mani , sans ressentir pour lui la plus vive tendresse, instruire du secret de ma maîtresse , à force de l'étudier , & sans qu'elle m'ait fait aucune confidence de ses projets , j'admirois votre parfaite soumission pour une personne dont les caprices sont au-dessus de toutes expressions ; je vous plaignoïs de voir que vos services étoient rebutés sans aucune apparence de raison , & j'étois sur le point de vous déclarer mes tendres sentimens , lorsque Margeon vous a rendu la liberté ; je croyois avec quelque beauté , dont le ciel m'a pourvue , pouvoir aspirer à votre cœur ; mais , par la maniere insensible dont vous me recevez , que je connois bien que je me suis abusée ! je ne vois que trop , qu'un homme tel que vous , n'a pas été esclave chez Margeon ; sans des raisons bien essentielles ; & je ne puis m'empêcher de soupçonner que les motifs qui vous ont fait agir ainsi , & ceux qui vous obligent encore aujourd'hui à garder un silence si singulier , ne la déshonorassent , s'ils étoient connus du public : un cavalier de votre espèce est bien dangereux auprès d'une si belle dame , notre sexe est fragile , & si je n'ai pu me défendre de vous aimer , lors même que vous étiez sous l'habit d'un esclave , pourquoi ma maîtresse qui vous connoissoit , auroit-

elle eu plus de force & de vertu que moi , sur-
tout ayant eu la liberté entière de vous voir seul
à toutes les heures du jour & de la nuit ?

XLVIII SOIRÉE.

Suite des Aventures de Katifé & de Margeon.

JE fus si étonné du discours de l'esclave & des
soupçons injurieux qu'elle avoit sur la conduite
de Margeon , qu'il fallut me rendre maître de
toute ma raison pour ne pas rompre le silence
dans le premier mouvement de ma colère ; mais
ensuite me persuadant que tout ce qui se passoit
pouvoit bien n'être qu'un artifice de ma maî-
tresse , je regardai l'esclave d'un air moqueur ;
elle crut comprendre que je la soupçonnois de
supercherie : non , seigneur , me dit-elle , je ne
cherche pas à vous tromper , je vous aime véri-
tablement ; j'ai combattu dans les commence-
mens l'inclination que j'avois pour Mani , parce
que je le croyois un esclave d'une naissance des
plus communes ; mais depuis que je me suis ap-
perçu que ce Mani étoit un cavalier digne de
toute ma tendresse , je n'ai pu résister à l'envie
de la lui faire connoître ; la Mingrelie m'a vu

maître, seigneur ; mon père qui y avoit un commandement distingué dans les troupes de notre monarque , y donna le jour à l'infortunée Aboulajana , pour laquelle vous témoignez tant de froideur ; il y fut tué , il y a environ huit ans , dans un combat qui se donna contre le sultan de Géorgie ; ma mère qui l'aimoit tendrement , frappée d'une si cruelle nouvelle ; en expira de douleur , & pour récompense du sang que mon père venoit de répandre , on nous mit deux de mes sœurs & moi , au nombre de cinq cens esclaves , que l'on devoit livrer au roi notre ennemi , & qui ne donna la paix à notre pays qu'à cette condition. J'ignore ce que mes malheureuses sœurs sont devenues , elles étoient encore dans la plus tendre enfance ; pour moi , qui pouvois avoir dix ans , je fus livrée à des marchands d'esclaves qui me transportèrent avec beaucoup d'autres à Aden , & j'y fus achetée heureusement par Margeon , auprès de laquelle je n'ai senti mon malheur que depuis que j'ai perdu l'espérance de toucher votre cœur. Moins traitée en esclave qu'en amie , je ne puis m'empêcher de vous avouer que cette aimable veuve a d'excellentes qualités ; mais elles sont effacées par une bisarrierie outrée qui règne dans toutes ses actions , & je ne puis disconvenir que , par son ordre , je venois ici pour vous séduire ; Margeon à qui

j'ai toujours caché l'inclination violente que j'avois pour Mani , ne s'est pas apparemment imaginée que je le reconnoîtrois dans Katifé ; mais l'amour ne m'a pas laissé long-tems dans l'erreur ; je ne veux point ici travailler pour le compte de ma maîtresse , je ne prétends vous entretenir que de moi. Parlez , seigneur , faites-moi connoître que la possession de mon cœur ne vous est pas indifférente ; Margeon m'a promis ma liberté si je puis vous engager à rompre les engagements que vous avez pris avec elle ; devenue libre par ce moyen , je puis aspirer à votre main , si vous ne dédaignez pas ma personne. Vous ne me dites rien , seigneur , ah ! pousserez-vous la cruauté jusqu'à ce point ? Faites - vous réflexion qu'un seul mot de ma bouche peut détruire toutes vos espérances ; je n'ai qu'à rapporter à Margeon que vous avez parlé , vous êtes perdu sans ressource auprès d'elle ; mais ne craignez rien , je ne fais pas acheter mon repos , par un mensonge qui m'attireroit bientôt toute votre haine , & quand même en ce point vous auriez désobéi à ma maîtresse , quoique ce soit le seul endroit par lequel je puisse la détacher de vous , je le lui cacherois encore , pour ne vous pas nuire auprès d'elle ; tenez-moi donc compte , seigneur , de ces sentimens , & voyez jusqu'à quel point je pousse avec vous la générosité.

Quelque franchise qu'il parût y avoir dans les discours d'Aboulaïna , je ne crus pas devoir y ajouter foi ; je sentis aussi qu'il m'étoit d'une extrême conséquence de ne la pas irriter : mais, malgré toutes ces raisons que la prudence me dictoit , je me persuadai que je ne devois pas hésiter à lui ôter toute espérance ; je lui fis entendre du mieux qu'il me fut possible , que j'aimois Margeon avec trop d'ardeur , pour lui devenir jamais infidèle , & qu'il m'étoit impossible de répondre à sa tendresse ; mais qu'engagé par ses bonnes manières à avoir pour elle tous les égards possibles , je ne la laisserois pas long-tems dans la captivité.

Ces réponses que je lui fis par signes , & qu'elle comprit à merveille , loin de la contenter , excitèrent ses larmes en abondance , ensuite passant tout d'un coup dans une fureur qui m'effraya , eh bien ! cruel , me dit-elle , puisque tu méprises mes offres , vois de quelle manière je veux me venger de mon amour outragé : alors , tirant un poignard , elle alloit s'en frapper , lorsque je lui saisis heureusement le bras , & lui arrachai le fer dont elle témoignoit vouloir se percer le cœur. Je fus si ému de cet événement auquel je n'avois pas lieu de m'attendre , que mon premier mouvement fut d'appeler quelqu'une des esclaves de ma mère ; mais par un

bonheur extrême, je fus assez maître de moi-même pour qu'il ne m'échappât aucune parole, & je tâchois par les signes les plus flatteurs d'adoucir cet esprit irrité, lorsque je m'aperçus qu'à la fureur avoit succédé l'évanouissement le plus profond, & qu'en s'agitant pendant que je voulois lui faire prendre quelques eaux cordiales, elle me laissa entrevoir une gorge d'une si rare beauté, qu'il ne falloit pas moins qu'un amour aussi constant que le mien pour Margeon, pour ne pas succomber à la tentation d'aspirer à la possession d'une si charmante personne.

X L I X S O I R É E.

Suite des Aventures de Katifé & de Margeon.

GRAND prophète! me dis-je alors en moi-même, soutiens un vrai musulman dans le plus rude combat auquel il se soit jamais trouvé, & fais, s'il est possible, qu'il en sorte victorieux. A peine eus-je achevé cette prière mentale, que soit que le prophète m'eût regardé en pitié, ou que l'évanouissement d'Aboulaina dût prendre fin, elle revint à elle, & rentrant dans des sen-

timens plus modérés : je vous demande excuse de ce qui vient de se passer , seigneur , me dit-elle ; je sens combien cela dégrade mon sexe , je connois toute l'étendue de votre probité , je vous en tiendrai compte aux dépens de ma vie même , & loin de trahir vos intérêts auprès de ma maîtresse , je vais lui faire un récit fidèle de toutes vos vertus , vivez heureux avec elle , elle est digne de toutes vos affections , malgré ses bisarreries affectées ; pour moi , je ne mérite que votre pitié , adieu , seigneur , souvenez - vous quelquefois d'une fille infortunée dont vous causez involontairement tous les malheurs.

A peine Aboulaina eut-elle achevé , que reprenant son voile , elle se leva & sortit , malgré les efforts que je fis pour la retenir encore quelque tems , dans l'apprehension où j'étois qu'elle n'eût pas la force de retourner chez elle , quoiqu'il n'y eût que trois maisons entre la mienne & celle de Margeon.

Je ne crois pas qu'après ma belle veuve , l'on pût rien voir de plus parfait que cette Mingre-lienne , encore falloit-il avoir l'esprit & le cœur aussi préoccupés que je les avois , pour ne pas donner la préférence à la dernière ; & si je n'avois pas fait attention à elle , pendant que nous avions demeuré dans la même maison , c'est que dans toute mon année d'esclavage , n'ayant été

introduit que sept ou huit fois , au plus , dans l'intérieur de l'appartement de ma maîtresse , tous mes regards avoient toujours été fixés sur cette adorable personne , & que les autres objets m'étoient absolument indifférens.

Je fus plus de quinze jours sans entendre parler de ma veuve ni d'Aboulaina , & je commençois à être inquiet d'un si long silence , lorsque je reçus une lettre qui m'ordonnoit de me rendre chez Margeon , sans perdre un seul moment. J'y courus promptement , & je fus confterné , en arrivant , de la voir livrée à l'affliction la plus marquée ; elle étoit au chevet du lit de la belle esclave que j'apperçus dans un état déplorable : ses beaux yeux , d'où j'avois vu sortir les feux les plus vifs , étoient presque éteints , & l'on ne voyoit plus sur son visage aucuns de ces traits qui m'avoient frappé , dans la visite qu'elle m'avoit rendue : venez voir votre ouvrage , me dit tristement Margeon , & regardez la cruelle situation où vous avez réduit cette fille infortunée ; je l'aime avec la dernière tendresse , je ne veux pas la perdre , s'il est possible , & vous seul êtes capable de lui rendre la vie ; je n'ignore rien de ce qui s'est passé entr'elle & vous , & si j'ai lieu de me louer de votre fidélité & de votre obéissance , votre dureté pour l'aimable Aboulaina en ôte tout le mérite. Mais
comme

admiré il peut être encore tems de réparer tout le mal que vous lui avez fait , je veux que dans ce moment même vous lui juriez non seulement, que vous en êtes au désespoir , mais encore que vous êtes prêt à la prendre pour votre épouse.

Je restai si étourdi de la proposition de Margeon , poursuivit Katifé , que j'en devins immobile. Vous croyez peut-être ; me dir-elle , que ceci n'est que pour vous éprouver , non , je vous le répète , je veux absolument que vous exécutiez ce que je vous ordonne : ce sont les combats que cette fille a soutenus depuis votre dernière entrevue , qui la réduisent dans un état aussi ctuel ; & comme il n'y a que le don de votre main qui puisse y apporter du remède , c'est un sacrifice que je veux bien lui faire : je l'aime au point de consentir à partager votre cœur avec elle ; dites lui donc que vous l'aimez , & dites-lé lui d'une manière à l'en bien persuader ; je vous dispense du commandement que je vous ai fait de garder pendant cette année un silence inviolable , & je vous déclare que je veux être obéie sur le champ , sous peine d'encourir ma disgrâce.

La manière dont je parus recevoir ces ordres , fit connoître à Margeon que je ne me sentoiss pas bien disposé à lui obéir : elle pouvoit lire dans mes yeux l'extrême pitié que j'avois du

malheureux sort de son esclave ; mais elle n'y voyoit pas que je fusse prêt à l'épouser , ni encore moins que je voulusse l'assurer de bouche , d'avoir la moindre disposition à faire là-dessus ses volontés ; & quelque chose qu'elle pût faire , elle ne put jamais tirer de moi une seule parole. Mon obstination la révolta , elle entra alors dans une si violente colère , que j'en fus effrayé : perfide , me dit-elle , est-ce ainsi que tu fais paroître de la docilité pour mes commandemens ? par un excès d'obéissance mal placée , tu veux donc laisser périr une fille aussi aimable ? Va , misérable , fors de ma présence , ne te montre jamais devant mes yeux , je révoque tout ce que je t'ai jamais promis : au lieu de cette tendresse dont je t'avois flatté , sois désormais sûr de toute ma haine.

L S O I R É E.

Suite des Aventures de Katifé & de Margeon.

Ji ne pus souffrir sans frayeur les regards de Margeon , & j'étois , en ce moment , dans la plus violente agitation que l'on puisse imaginer :

ependant , prenant mon parti , je me jetai à ses pieds , & je lui fis comprendre que quelque menace qu'elle pût employer , je ne romprois pas le silence ; mais que j'étois prêt à lui obéir en toute autre chose , si elle me l'ordonnoit absolument. Et bien , dit-elle d'un ton radouci , je veux bien te pardonner ton obstination sur ce premier article , puisque tu n'apportes plus de résistance à mes intentions sur le second ; que l'on aille chercher l'iman. Ses ordres furent exécutés sur le champ : l'iman arriva peu de tems après , elle lui expliqua de quoi il s'agissoit , je parus consentir à ses volontés , & nous fûmes , Aboulaina & moi , mariés dans l'instant même.

L'extrême tristesse qui régnoit sur mon visage , paroissoit d'une nature assez équivoque , & si Margeon pouvoit croire qu'elle procédoit de la violence que je venois de me faire pour lui obéir , Aboulaina , de son côté , avoit lieu de s'imaginer qu'elle provenoit de ce que je la voyois dans un état si digne de compassion : après s'être épuisées en remerciemens envers sa maîtresse , dont elle baignoit les mains de ses larmes ; je vous fais bon gré , Seigneur , me dit-elle , de votre extrême complaisance pour une infortunée qui n'a plus que quelques jours à vivre ; mais je sens bien que vos bontés me deviennent inutiles ; connoissant combien ma maîtresse vous aime ,

je ne voulois pas l'instruire de ma passion pour vous , je l'ai combattue autant qu'il m'a été possible , j'en suis la victime . je me suis expliquée trop tard avec elle , & je n'ai pas lieu d'espérer que je profite entièrement de la soumission que vous venez de marquer pour ses volontés : mais , seigneur , j'emporterai dans le tombeau le nom de votre épouse , cela me suffit ; daignez achever votre ouvrage , ne me quittez point , je vous en conjure , & permettez du moins que j'aye la consolation de mourir entre les bras de mon époux , & de me flatter qu'il regrettera la perte de la trop tendre Aboulaïna.

Tâchez plutôt d'y retrouver la vie , s'écria Margeon , en fondant en larmes ; c'est une obligation que je veux avoir , s'il est possible , à Katifé , & loin de voir d'un œil de jalousie toutes les carresses qui vous sont dues si légitimement , je vous jure à l'un & à l'autre , par notre grand prophète , que rien ne me fera plus de plaisir , persuadée que Katifé ne m'en aimera pas moins. Alors Margeon étant sortie de la chambre où nous étions , je restai seul auprès de ma nouvelle épouse : seigneur , me dit-elle tendrement , donnez-moi du moins la consolation de me dire que votre cœur n'a pas senti de répugnance à prendre les engagemens qui nous unissent , & que si vous n'aviez jamais vu ma chère maîtresse ,

vous n'auriez pas été insensible à tout l'amour que je ressens pour vous.

Je crus , en cette occasion , ne devoir pas désespérer cette aimable personne , je pris sa main , je la portai sur mon cœur , & la lui ayant arrosée de mes larmes , je lui fis comprendre que puisque Margeon autorisoit notre union , elle pouvoit s'assurer de partager avec elle toutes mes affections , & je scellai ces promesses par un baiser qui pensa la faire mourir de joie : mais que devins-je ! lorsque je m'aperçus que cette joie fut suivie d'un évanouissement si considérable , que je crus qu'elle venoit d'expirer. Je courus à l'appartement de Margeon , je lui rendis compte par signes de ce qui venoit de se passer entre son esclave & moi ; nous rentrâmes promptement dans sa chambre , & nous la fîmes revenir à force de remèdes ; mais , malgré tous nos soins , elle retomboit dans de pareilles syncopes de momens en momens. Il y a apparence que la révolution qui venoit de se faire dans le cœur de cette infortunée Mingrelienne , avoit causé une violente altération dans son tempérament , puisque , malgré tous nos soins , nos attentions , & les médicamens confortatifs que nous lui fîmes prendre , elle tomba dans une langueur qui la priva de la vie le cinquième jour de notre mariage. Je ne l'abandonnai pas un seul moment

pendant tout ce tems , elle expira , comme elle l'avoit souhaité , entre mes bras , & je sentis redoubler infiniment ma douleur de ne pouvoir du moins lui exprimer par mes paroles combien j'étois sensible à sa perte. Margeon , témoin de tout ce qui s'étoit passé entre Aboulaina & moi dans ces derniers momens , ne put s'empêcher d'approuver la conduite que j'avois tenue en cette occasion. Je vous fais un gré infini , me dit-elle , de la manière dont vous vous êtes comporté dans une occurrence aussi délicate , continuez , ne vous rebutez pas ; mais comme votre présence n'est plus nécessaire en ces lieux , & que votre douleur ne feroit qu'augmenter à la vue des tristes cérémonies auxquelles nous allons nous employer , il est à propos que vous retourniez chez vous.

J'obéis aux ordres de Margeon d'autant plus volontiers , que le spectacle d'Aboulaina morte , & morte par rapport à moi , m'avoit touché à un point que j'avois toutes les peines du monde à ne pas faire éclater ma douleur. Je me retirai donc chez moi , & je m'y livrai à la plus profonde tristesse , bien persuadé que je ne pouvois trop regretter une personne d'un si rare mérite , & qui perdoit la vie par un excès d'amour pour moi. Je donnois sans cesse des larmes à sa mémoire ; & quoique le tems efface les plus grandes

douleurs, il y avoit plus de deux mois que j'avois perdu Aboulaina , & que je la pleurois encore , lorsqu'un soir que , renfermé dans ma chambre , je lisois l'alcoran , un esclave noir y entra brusquement , & me perça le cœur par la nouvelle la plus cruelle & la moins attendue : seigneur , me dit-il , Margeon expire en ce moment , elle veut vous parler avant que de rendre les derniers soupirs , suivez-moi , il n'y a pas un moment à perdre.

L I S O I R É E.

Suite des Aventures de Katifé & de Margeon.

Ja jetai un cri perçant, au discours de l'esclave, je devins ensuite plus pâle que la mort, & j'allois lui demander la cause d'une maladie si subite , & en témoigner mon affliction par les discours les plus touchans , lorsque me rappelant mes engagemens , & faisant attention que quelque mal que fût ma belle veuve, il pouvoit y avoir encore quelque lieu d'espérer sa guérison , je retins mes plaintes ; mais le cri que j'avois fait ayant fait venir dans mon appartement

ma mère & mes esclaves, en vain me demandait-on la cause de cet événement. Je fis signe que l'on cessât de m'interroger, & sans perdre un instant, je courus chez Margeon. Quel fut mon désespoir en voyant cette adorable personne sur un lit, dans un état où elle paroissoit n'avoir plus que quelques momens à vivre. Pâle, défigurée, elle avoit la tête enveloppée de plusieurs linges ensanglantés : Katifé, me dit-elle d'une voix mourante, je vais cesser de vivre, & ce qui augmente mon affliction, je mourrai sans avoir récompensé votre amour, notre souverain prophète me punit sans doute de la dureté avec laquelle je vous ai traité, & d'avoir voulu renverser l'ordre qu'il a établi dans notre religion, en sortant de la dépendance où notre sexe doit être à l'égard du vôtre : une des colonnes de la galerie qui entoure la plateforme de cette maison, vient de me tomber sur la tête ; les premiers soins de mes esclaves ont été de m'apporter un prompt soulagement ; les miens, si-tôt que j'ai eu de la connoissance de mon état, ont été de vous envoyer chercher pour vous dire un éternel adieu ; vous étiez digne, mon cher Katifé, d'un sort plus heureux, excusez mes caprices & recevez mes derniers sours dans ces embrassemens.

Il n'est pas possible de bien comprendre l'état

affreux dans lequel je me trouvai à un discours si touchant , prononcé d'une voix des plus foibles & entrecoupée de sanglots ; je regardai fixement Margeon , j'arrosai mille fois ses belles mains de mes larmes , & ma douleur fut si violente , qu'y succombant , je perdís entièrement connoissance entre ses bras ; je ne puis dire combien dura mon évanouissement , qui selon les apparences , fut très-long ; mais je sais seulement que, quand j'eus repris l'usage de mes sens , je me trouvai dans un autre appartement , sur un lit de satin noir , entouré de tous les esclaves de ma maîtresse ; leur morne tristesse & les larmes que je leur vis répandre , m'annoncèrent sa perte ; je les regardois avec des yeux égarés , & je semblois leur en demander des nouvelles , lorsque l'un d'eux prit la parole : elle ne vit plus , seigneur , me dit-il , nous venons de perdre la meilleure maîtresse qu'il y ait dans tout Aden ; elle en a bien donné des preuves dans la maladie d'Aboulaïna : voilà un testament qu'elle a fait en votre faveur , vous êtes à présent notre maître , & vous pouvez disposer de tout ce qui est dans cette maison.

Je fis peu d'attention aux dernières paroles de l'esclave ; je ne songeai qu'à la cruelle perte que je venois de faire , je tirai un poignard que j'avois à mon côté , & j'allois me l'enfoncer

dans le cœur , lorsque les esclaves , qui étoient fort attentifs à toutes mes actions , me saisirent le bras , me défarmèrent , & m'empêchèrent d'exécuter mes intentions. Vivez , seigneur , me dirent-ils , Margeon vous l'ordonne par cet écrit ; elle n'a point douté de votre sensibilité pour elle , mais elle vous défend d'attenter à votre vie ; & nous avons reçu d'elle des ordres précis de ne pas vous quitter , que nous ne vous voyions dans la disposition de suivre ses dernières volontés. Je ne répondis rien à ces discours , & suffoqué par mes larmes , je me livrai au désespoir le plus cruel ; je ne puis dire combien de tems je fus dans cette situation , & si je retombai dans l'évanouissement ; je sais seulement qu'après avoir pris une tasse de sorbet que l'on me présenta dans l'accès d'une toux violente que me causoit une extrême sécheresse de gosier , je tombai dans un engourdissement qui dégénéra peu à peu dans une espèce de sommeil léthargique. J'ignore encore la durée de ce sommeil , mais quel fut mon étonnement , à mon réveil , de me trouver dans une chambre magnifique , dont l'arrangement étoit d'un goût nouveau & singulier ! Des oiseaux extrêmement rares qui remplissoient des volières dorées , y annonçoient le lever de l'aurore par mille chants mélodieux ; mais ce qui redoubla ma surprise , ce fut de me voir couché sur un

lit superbe , & d'appercevoir à mes cotés l'incomparable Margeon plus brillante qu'une pleine lune & que tous les astres du firmament. Je regardai cet événement comme un songe des plus flatteurs : ma belle veuve n'avoit plus la tête entourée de ces linges sanglans qui lui couvroient le visage , ses cheveux noirs tout bouclés & relevés par des poinçons de diamans , flottoient sur ses joues plus vermeilles que des roses , & je fus si ému à la vue de tant de beautés , que j'allois , peut-être , demander tout haut à notre grand prophète de ne voir jamais la fin d'un rêve dans lequel je trouvois tant de délices , lorsque heureusement Margeon parut se réveiller : mon cher seigneur , me dit-elle , remerciez l'envoyé de dieu , il veut aujourd'hui couronner vos peines & récompenser votre fidélité ; vous avez passé sans vous en appercevoir, du sommeil à une mort tranquille , qui vous met au rang des heureux Musulmans. Vous voici dans le lieu de délices que ce saint prophète promet aux fidèles croyans, & par une grâce toute spéciale pour vous , j'ai été choisie pour vous servir de houri ; mais après vous avoir traité sur terre avec tant de sévérité , & vous avoir pendant si long-tems soumis à tous mes caprices , dois-je me flatter que vous m'accepterez pour votre compagne éternelle dans ce saint lieu ? Ah mon cher Katifé , rassurez une

tendre amante contre ses justes frayeurs , & n'usez pas avec elle de toute la rigueur qu'elle vous a fait éprouver dans Aden.

L I I S O I R É E.

Suite des Aventures de Kaïfè & de Margeon.

Si j'avois eu lieu d'être surpris de tout ce qui m'étoit arrivé jusqu'alors avec Margeon , je le fus encore plus en ce moment , de la situation que je me trouvois. Cependant j'eus assez de présence d'esprit pour raisonner ainsi en moi-même. Quest-ce que je risque de garder le silence en cette occasion ? Mon tems n'est pas encore fini , si ce qui se passe ici n'est qu'une illusion & une suite des artifices que l'on a employés pour m'engager à parler , le moment qui le découvrira , me rendra devant Margeon coupable de désobéissance. Si c'est une réalité , & que je sois véritablement dans le paradis de notre prophète , ma houri doit être soumise à toutes mes volontés , & que je parle ou non , pourvu que je réponde à ses empressemens , elle ne s'en embarrassera pas.

Pendant que je faisois en moi-même ce petit raisonnement , je vis cette belle personne très-émue ; ah ! seigneur , me dit-elle , vous hésitez à me répondre : sans doute vous ne m'aimez plus , ou vous voulez me faire payer avec usure les mépris que je paroissais avoir pour vous, Que les apparences étoient trompeuses ! je vous aimais avec la dernière tendresse , & au moment que je vous déclare que je vous adore , seriez-vous assez cruel pour me traiter avec indifférence ? Ah ! mon cher Katifé , je ne pourrais la soutenir un seul instant , & si , dans ma condition présente , l'on pouvoit mourir ou rentrer dans le néant , je demanderais cette grâce à notre souverain prophète , plutôt que de vous voir armer de rigueur contre moi ; répondez-moi donc , mon cher époux , pourquoi vous obstiner à un silence qui me désespère , pourquoi me faire languir , dans l'attente d'un bonheur que vous avez paru souhaiter autrefois avec tant d'empressement ?

Les vives sollicitations de Margeon firent impression sur mon cœur ; voyons , me dis-je , jusqu'où je pourrai pousser cette scène , je fais le véritable moyen de découvrir si l'on me trompe , feignons de nous disposer à traiter ma belle veuve de la même manière que les heureux Mulsulmans en agissent (à ce que l'on nous assure)

avec les houris : certain de mon sort , je romprai alors le silence.

Je n'eus pas plutôt conçu ce projet , que Margeon , qui avoit d'abord reçu sans résistance de légères carresses de ma part , lisant sans doute dans mes yeux les intentions que j'avois d'éprouver s'il y avoit de la réalité dans ce qui se passoit en ce moment , sauta en bas du lit , en tirant de toutes ses forces , & ayant frappé des mains , quatre de ses esclaves qui attendoient ses ordres à la porte , entrèrent dans le lieu où nous étions : venez à mon secours , leur dit-elle , il n'a tenu qu'à moi d'être la dupe de cette dernière aventure.

Comme je reconnus en ce moment les esclaves , il ne me fut pas difficile de comprendre l'artifice de la scène qui venoit de se passer , & je fus le premier à rire du péril que je venois d'éviter en m'abstenant de parler. Vous avez sagement agi dans cette occasion , me dit alors Margeon , vous auriez fait naufrage presque au port : au reste , je ne comprends pas comment vous n'avez pas succombé à cette dernière épreuve ; & puisque dans les différentes situations où je vous ai mis , vous êtes toujours sorti victorieux des combats que je vous ai livrés , je commence à désespérer de réussir dans mes projets : adieu , mon cher Katifé , aimez-moi toujours avec autant

de tendresse, & ne vous rebutez pas pour le peu de tems qui vous reste ; j'y perdrois. à présent plus que vous, puisque je suis parfaitement convaincue de votre amour, & que vous, vous ignorez à quel point je vous aime : en achevant ces paroles si flatteuses, elle m'embrassa avec toutes les marques d'une véritable passion, & vous pouvez juger, illustres génies, que je reçus ses caresses d'aussi bon cœur qu'elle paroissoit me les faire.

Je retournai chez moi, transporté de joie de ce qui venoit de se passer, & de ce que je n'avois plus que quatre mois à languir, dans l'attente de posséder tranquillement ma chère veuve. Il est inutile que je vous rapporte encore de quelle manière j'évitai de tomber dans différens pièges que l'on me tendit : qu'il vous suffise de savoir que je commençois à croire que je passerois plus en repos le peu de tems qui me restoit à souffrir, lorsque le roi de Zibith^(a) ayant fait mal-à-propos

(a) *Zibith*, capitale d'un royaume de même nom. Cette ville est située dans l'Arabie heureuse sur la rivière de Zibith ; elle est grande & marchande ; on tient que la reine de Saba qui fut visiter Salomon, étoit souveraine de ce pays, dont parle *Strabon* sous le nom de *Sabæa*. Ces peuples nommés Sabéens, qui ont pris naissance de *Saba*, fils de *Chus*, sont riches en encens, mirrhe, canelle,

quelques hostilités sur nos terres, le sultan d'Aden résolut d'en tirer une prompte vengeance : pour cet effet, ayant fait rassembler toutes ses troupes dans une grande plaine située aux portes de sa capitale, il fallut m'y rendre avec les principaux officiers ; mon embarras n'étoit pas de recevoir les ordres de mes supérieurs, s'ils n'avoient regardé que ma seule personne ; mais lorsqu'ils concernoient les subalternes, ou les soldats, il n'étoit pas facile de les faire exécuter par signes, le sultan y suppléa heureusement : m'ayant reconnu dans la revue qu'il fit de ses troupes, & informé que je n'avois pas encore l'usage de la parole, il eut la bonté de me dire que me connoissant pour un brave homme, il me dispensoit de servir dans mon poste ordinaire, & qu'il vouloit que je combattisse à ses côtés. Je reçus avec transport une grâce aussi particulière ; je me jetai à ses pieds, & ce bon prince fut si touché de mon action, qu'il me releva avec toute la bonté imaginable.

Nous partîmes le lendemain, & au bout de huit jours, nous étant trouvés en présence de

baume & autres plantes aromatiques ; ils vivent la plupart dans l'oïveté, à cause de la grande abondance de fruits qui croissent en leurs terres, sans y être semés. Ce royaume n'est pas éloigné de celui d'Aden.

notre

notre ennemi , il se donna un combat des plus sanglans. Comme le sultan mon maître m'avoit ordonné de ne me point écarter de sa personne , je ne le perdis pas un seul moment de vue pendant l'action ; j'eus même deux fois le bonheur de lui sauver la vie , & son cheval ayant été tué sous lui , je le remontois sur le mien , & je le parois des attaques de ses ennemis , lorsque je reçus deux coups d'épée , dont l'un m'ayant percé la cuisse , & l'autre , après avoir passé à travers le bras gauche , pénétrait dans la poitrine , je tombai à la renverse , entre les pieds des chevaux. Le sultan qui s'en apperçut , & qui se défendoit comme un lion , donna ses ordres pour que l'on me secourût promptement : on m'enleva , & pendant que je fus porté dans une tente voisine où l'on examina mes plaies qui se trouvèrent assez dangereuses , ce brave monarque anima tellement les siens par son exemple , qu'il remporta une victoire d'autant plus complète , que le sultan de Zibith y laissa la vie.

Le premier soin du roi , après la bataille , fut de s'informer en quel état je me trouvois , & ayant appris que j'étois assez mal , il accourut à ma tente : quelles obligations ne t'ai-je pas , mon cher ami , me dit-il en m'embrassant ; & comment puis-je m'en acquitter envers toi ? Songe seulement à te guérir , & sois persuadé qu'il

n'est rien que je ne fasse pour te donner les marques les plus sensibles & les plus essentielles de ma reconnoissance.

Je reçus le sultan avec tout le respect dont j'étois capable en l'état où je me trouvois ; & comme mes blessures étoient trop considérables pour que je pusse être transporté à Aden , il me fit conduire sur un brancard à la ville la plus prochaine , & m'y ayant laissé deux de ses médecins & quatre chirurgiens , avec ordre de n'oublier rien pour me rendre la santé , il partit pour retourner à Aden. Comme j'étois logé chez le gouverneur , non seulement je ne manquai de rien , mais encore on eut tant d'attention pour moi , & je fus traité avec un si grand soin , que huit jours après je fus hors de danger , & au bout de deux mois en état de reprendre la route d'Aden.

J'ai lieu de croire que mes blessures n'étoient pas indifférentes à Margeon , puisqu'elle m'envoya , au lieu où je restai , un esclave chargé de la lettre la plus vive & la plus passionnée , & qu'elle y joignit une bourse de cinq cens pièces d'or. Je reçus la lettre avec les transports les plus marqués ; mais je ne voulus pas accepter la bourse que je remis entre les mains de l'esclave.

L I I I S O I R É E.

*Suite des Aventures de Kaifé &
de Margeon.*

CET homme resta quelque tems auprès de moi , & quand il fut bien sûr qu'il n'y eût plus rien à craindre de mes blessures , il me pria de le charger d'une lettre pour sa maîtresse : mes premiers ordres avoient été si précis , que je ne jugeai pas à propos d'écrire , quoique ma belle veuve m'en donnât la permission ; je fis comprendre par signes à cet esclave que je ne pouvois le satisfaire , mais que j'espérois bientôt être en état d'aller l'assurer moi-même de toute la reconnoissance que méritoient ses bontés pour moi.

L'esclave partit , & quinze jours où environ après son départ , je me mis en route dans un brancard porté par des hommes , que les gouverneurs des villes & principaux habitans des bourgs & villages avoient ordre de me fournir ; enfin j'arrivai à Aden ; & suivant les intentions du sultan , je fus conduit directement à son palais. On ne peut exprimer les carresses que je reçus

de ce Monarque : j'ai de grandes vues sur toi ; mon cher ami , me dit il un jour en m'embrassant , & je n'y vois qu'un seul obstacle , c'est le silence obstiné que tu paroïs vouloir garder mal-à-propos ; j'ai trois sœurs d'une beauté ravissante , je veux te donner le choix d'une d'elles , & te faire mon premier visir ; celui qui remplissoit ce poste a été tué dans notre dernier combat , & le seul Zalvon pouvoit aspirer à remplir cette place , si je ne te la destinois pas. Il est habile , il a vieilli dans les emplois , mais j'entends dire qu'il se laisse prévenir aisément , qu'il ne revient jamais de ses préjugés , & qu'abusant de son autorité , il maltraite mes sujets : ainsi quelque'habileté dont il soit pourvu , ce n'est point là l'homme que je veux mettre à la tête de mon royaume ; au contraire , je t'ordonne , en cas que tu veuilles accepter ce que je te propose , de veiller exactement sur sa conduite ; mais tu sens bien que dans l'état où il paroît que tu veux bien être , je ne puis te confier l'administration de mes états : déclare-moi donc par quelques signes , ou autrement , si ta maladie est volontaire , ou si elle ne l'est pas ; en ce cas , c'est-à-dire , si les remèdes y peuvent quelque chose , il n'est rien que je n'emploie pour te rendre l'usage de la langue , & j'obligerai mes médecins à épuiser sur toi toute leur science.

Il n'est pas possible de bien représenter & mon étonnement & mon embarras à la proposition du sultan ; tout foible que j'étois encore , je me prosternai à ses pieds , & je tâchai de lui faire entendre que si j'avois été assez heureux pour lui rendre quelque service , j'en étois trop payé par les honneurs dont il m'avoit comblé , & que je n'étois pas digne de ceux qu'il me présentait.

Cette nouvelle transpira apparemment dans Aden , elle parvint jusqu'aux oreilles de Margeon , & cette belle personne paroissant appréhender que las d'un terme si long , dans des épreuves pénibles qu'elle avoit elle-même caractérisées de purs caprices , je ne succombasse à la tentation de devenir beau-frère de mon maître , elle m'écrivit la lettre du monde la plus tendre & la plus touchante.

Je vais donc vous perdre , seigneur , me disoit-elle , & je sens que je vous perds par ma faute. Infortunée Margeon ! que vas-tu devenir ? pourras-tu survivre à un tel malheur ? Ah ! s'il est encore tems , pardonnez-moi toutes mes bisarreries , & rompez des engagemens dont je vous dispense : parlez au sultan , mon cher Katifé , montrez-lui cette lettre , racontez-lui toutes vos aventures , elles lui paroîtront si extraordinaires , que je suis sûre (si vous m'aimez encore) qu'il ne voudra pas forcer

vosre inclination ; mais pourriez-vous , en faveur d'une amante insensée , résister aux offres brillantes qu'il vous fait ? Je ne puis le croire : ah ! vous allez devenir infidèle , mais je mourrai sûrement avant que d'en être bien persuadée.

Cette lettre poussa ma patience à bout , je mis la main à la plume , dans l'appréhension qu'en cette occasion , mon silence ne parût confirmer les craintes de Margeon ; j'y justifiai ma conduite de manière à lui ôter tout soupçon d'infidélité de ma part ; je fermai ma lettre , & j'étois prêt de la lui envoyer , lorsque , réfléchissant que je n'avois qu'un mois , au plus , à attendre pour recouvrer l'usage de la parole , je déchirai en mille pièces ce que je venois d'écrire , & ne jugeai pas à propos de risquer de me repentir d'avoir fait réponse contre ses premiers ordres , qui étoient si précis.

Pendant que nous étions ainsi l'un & l'autre dans de cruelles agitations , le sultan qui ne perdoit pas ses projets de vue , fit assembler tous les médecins d'Aden , & les consulta sur ma situation présente ; comme ma maladie avoit fait du bruit dans les commencemens , il n'y en eut aucun d'eux (à ce que j'ai appris depuis) qui , persuadé que j'étois muet volontaire , ne déclarât que ma guérison n'étoit pas de sa compétence. Masch-

Moun , peut-être plus habile , mieux instruit , ou soupçonnant les motifs de mon silence , prit ainsi la parole à son tour : seigneur , dit-il au sultan , Katifé , selon toutes les apparences , est devenu tout d'un coup muet , par quelque raison qu'il fait seul , & que nous ne saurions deviner ; si c'est un vœu , il y auroit de l'irrégion à vouloir l'engager à le rompre , à moins que votre iman ne l'en relève , en lui en démontrant l'indiscrétion. Si c'est pour quelque sujet que nous ne puissions pas pénétrer , il est inutile d'y employer des remèdes qui ne sont presque jamais indifférens , & qui , dans pareille occasion , peuvent plus nuire que servir : je serois donc d'avis que l'on tâchât , par adresse , de lui faire rompre le silence , & je conseillerois à votre majesté de proposer une récompense à quiconque en pourroit venir à bout. Ton conseil est excellent , reprit le sultan : si l'iman que je vais lui envoyer ne peut parvenir à lui faire contrevenir à son vœu , en cas qu'il en ait fait quelqu'un , je ferai exécuter ce que tu viens de proposer.



L I V S O I R É E.

Suite des Aventures de Katifé & de Margeon.

SUIVANT les ordres du sultan , l'imam vint me voir une heure après ; il perdit ses peines auprès de moi , & ayant compris , par l'obstination de mon silence , que la religion n'avoit pas de part à la situation dans laquelle j'étois , le roi d'Aden à qui il en rendit compte , & qui avoit son projet fort à cœur , fit aussi-tôt publier ses intentions par toute la ville , & les crieurs annoncèrent de sa part , que quiconque pourroit m'engager à parler , de quelque manière que ce pût être , en recevroit pour récompense cent mille pièces d'or. Une somme aussi exorbitante , & qui faisoit bien connoître l'affection que ce monarque avoit pour moi , mit tous les charlatans en campagne ; il y en eut plus de trente qui promirent de me guérir radicalement , quoiqu'il n'y en eût aucun qui ne fût très-persuadé qu'il n'en viendrait pas à bout ; il faut pourtant avouer qu'il s'en trouva un plus habile & de meilleur foi que les autres , & qui se flatta de me faire parler , en me disant seulement un

met à l'oreille. Il est vrai qu'il employa un remède qui auroit dû réussir, si j'avois eu l'humeur intéressée : seigneur, me dit-il, le sultan promet cent mille pièces d'or pour votre guérison, je vois bien qu'elle dépend de vous seul ; partageons cette somme par la moitié, je vous en donne cinquante mille, en voilà ma promesse bien signée, faites-y réflexion, c'est une fortune pour vous & pour moi. Je ne pus m'empêcher de rire de l'imagination de cet homme, & pour le dédommager de la perte d'une somme aussi considérable, je lui fis présent d'un gros diamant que j'avois au doigt, & qui pouvoit bien valoir cent pièces d'or ; il en fut transporté de joie, me fit des remerciemens infinis, & publia ma générosité par tout Aden.

Zalvon, qui de simple visir subalterne, croyoit mériter de remplir la place de premier ministre, par rapport à sa capacité & à son âge, étoit au désespoir que le sultan eût tant de bonté pour moi : comme il voyoit avec douleur que le grand visirat m'étoit destiné, en cas que je recouvrasse la parole, il faisoit son possible sous main, pour empêcher ma guérison, & profitant d'une indisposition assez considérable du sultan, il fit annoncer, sous son nom, par les crieurs publics, que ce monarque donneroit le double de ce qu'il avoit promis à quiconque opéreroit ma

guérison : mais aussi que celui qui entreprendroit cette cure , sans en venir à bout , auroit la tête tranchée.

Malgré cette sévère annonce , l'espoir d'un gain aussi considérable anima cinq ou six malheureux qui n'ayant pas mieux réussi que les autres , payèrent de leur vie la hardiesse qu'ils avoient eue de se présenter.

Comme j'ignorois cette dernière proclamation , & la peine que cet indigne ministre avoit attachée au défaut de ma guérison , je vivois tranquille dans l'intérieur de mon appartement , lorsque cette tranquillité fut troublée par un événement , dont le seul récit me fait encore trembler.

Il y avoit huit ou dix jours qu'aucun de ces empiriques ne s'étoit présenté devant moi , lorsque l'on vint me dire qu'un jeune homme d'une rare beauté , qui se faisoit fort de me délier la langue par la vertu d'un talisman , demandoit à entrer & à me parler en particulier ; je fis signe qu'on le fit approcher , mais que devins-je , en reconnoissant dans ce jeune homme l'adorable Margeon ! Katifé , me dit-elle , avec une crainte mêlée de respect , je risque mon honneur , & peut-être ma vie pour vous parler ; mais après le refus que vous avez fait de répondre à ma lettre , que ne dois-je pas entreprendre pour

connoître mon fort , & pour me conserver un cœur tel que le vôtre ? m'êtes - vous infidèle , ainsi que je l'entens publier dans Aden ? & acceptez-vous une des sœurs de notre sultan pour votre épouse ? Je lui fis entendre que loin d'avoir changé à son égard , je faisois consister tout mon bonheur à l'aimer & à être aimé d'elle , & que je ne recevrois jamais de bienfaits de notre monarque aux dépens des sermens que je lui avois faits de l'aimer éternellement. Ah ! si ce que vous voulez me faire comprendre est vrai , mon cher Katifé , me dit-elle , transportée de joie , faites-le moi donc connoître ; parlez dès au jourd'hui au sultan , déclarez-lui qu'engagé par des sermens terribles , qui vous lient avec moi d'une manière indissoluble , vous ne pouvez profiter de l'honneur qu'il vous propose. Quand il sera informé que nos engagemens sont d'une nature à ne pouvoir se rompre , sans encourir la colère de notre prophète , il est trop juste pour exiger de vous rien qui puisse vous deshonoré. Voilà ma main , mon cher ami , jurez-moi que vous m'aimerez toujours avec la même ardeur que vous m'avez témoignée jusqu'à ce moment ; ajoutez à ce serment que quelque chose qui puisse arriver , vous ne me répudierez jamais ; me voilà prête à vous épouser aussi-tôt que vous m'en aurez assurée , comme je l'exige de vous :

162 C O N T E S M O G O L S :

& que vous aurez fait cette déclaration à notre sultan , & je vous proteste à mon tour , par tout ce qu'il y a de plus sacré , que j'abrège les conditions que je vous avois imposées , & que quoiqu'il y ait encore dix jours à attendre , je ne profiterai point de l'avantage que je pourrois avoir sur vous , en vous faisant rompre le silence. Si dans toutes les autres occasions j'ai fait ce que j'ai pu pour vous faire tomber en faute , il n'en est pas de même aujourd'hui ; le tems & les circonstances ne permettent pas que vous différiez un instant à m'apprendre de bouche vos véritables sentimens , & à les faire connoître à notre monarque ; comptez donc sur ma sincérité , ouvrez-moi entièrement votre cœur , & ne me laissez pas languir davantage dans l'incertitude où je suis. Ah ! Katifé , c'est en ce moment que vous devez me prouver que votre amour pour moi est à l'épreuve des offres les plus brillantes , & que plutôt que de m'être infidèle , vous vous offrirez à toute la colère du sultan.



L V S O I R É E.

*Suite des Aventures de Katifé &
de Margeon.*

COMME j'ignorois , ainsi que je vous l'ai déjà dit , la peine que le visir Zalvon avoit imposée à ceux qui venoient pour me soulager dans ma prétendue maladie , je fis comprendre à Margeon , après l'avoir assurée d'une fidélité parfaite , que ce n'étoit pas la peine de lui défobéir pour si peu de tems , & que les dix jours qui me restoient , seroient bientôt passés ; ensuite , voulant un peu me réjouir à ses dépens , je lui donnai à entendre que , supposé qu'il y eût du vrai dans ce qu'elle venoit de me dire , l'intérêt pouvoit bien lui faire jouer le personnage qu'elle faisoit , & que le seul espoir de gagner ce que le sultan avoit promis pour ma guérison , le lui avoit fait entreprendre ; mais que moins intéressé qu'elle , je ne voulois pas risquer de perdre ses bonnes grâces pour cent mille pièces d'or de plus ou de moins , & que quelque chose qui pût arriver , je ne parlerois que quand le terme fatal seroit expiré.

Je n'eus pas plutôt fait connoître à Margeon

que j'étois inflexible sur ce qu'elle vouloir exiger de moi, que je vis une extrême paleur lui couvrir le visage; ah! perfide, me dit-elle, que tu rends bien peu de justice à mon amour! c'est lui seul qui m'a conduite en ces lieux, & sans l'appréhension que j'ai eue que tu ne succombasses aux offres du sultan, j'aurois attendu patiemment que l'année eût été révolue; mais je vois bien, ingrat, que l'ambition te dévore, tu vas devenir beau-frère de ton maître; la sultane que tu vas épouser, est sans doute d'une beauté ravissante, & tu oublieras bientôt entre ses bras l'infortunée Margeon, qui t'est devenue indifférente, & peut-être même odieuse. Je vais donc perdre la vie, barbare! ta résistance à mes volontés me livre à une mort certaine, tu n'ignores pas le sort qui m'attend au sortir de ces lieux, & tu le vois avec joie, puisque je ne possède plus ton cœur; tu te repens apparemment de toutes les peines que tu a souffertes par mes ordres; tu m'en fais aujourd'hui un crime dont tu te venges bien lâchement; tu n'ignores pourtant pas combien je t'aime; que dis-je! à quel point je t'adore: ah! si je n'avois senti pour toi qu'une passion médiocre, je t'aurois épousé il y a deux ans, tes desirs auroient été satisfaits, & tu aurois peut-être cessé de m'aimer six mois après; mais comme ton cœur m'a paru d'un prix infini, j'ai

voulu te soumettre aux épreuves les plus pénibles : je croyois avoir trouvé en toi les sentimens d'un honnête homme , d'un homme qui paroïsoit m'aimer avec une tendresse & une fidélité au-dessus de toute expression ; je t'allois devenir aussi soumise que je t'ai parue fière & inexorable , & dans l'instant que je croyois toucher à mon bonheur , non seulement tu cesses de m'aimer , tu me méprises , ingrat ! & tu deviens mon bourreau , en me livrant toi-même à une mort infaillible , il ne te manque que d'en être spectateur ; viens , cruel , viens me voir expirer , en prononçant encore ton nom , qui malgré ta barbarie , me fera cher au-delà du tombeau ; & par cette inhumanité , rends-toi autant exécration à la postérité que tu y aurois été illustre par ta confiance & par ta fidélité.

Margeon verfoit un torrent de larmes en me tenant des discours aussi touchans , & qui me combloient de joie de croire qu'elle y exprimoit les véritables sentimens de son cœur ; mais , comme je l'avois vu jouer des scènes qui avoient fort approché de celle-ci , je la regardois comme le dernier artifice qu'elle vouloit employer pour triompher de moi ; quoique je fusse aussi ému qu'elle me paroïsoit l'être , je restai ferme dans ma résolution , malgré les expressions les plus séduisantes dont elle se servit encore , elle ne

put me faire rompre le silence , & sortant pénétrée de la plus vive douleur , elle me laissa dans une inquiétude inexprimable.

Je commençois à me porter beaucoup mieux ; je me promettois souvent dans un petit jardin qui joignoit à mon appartement ; & à mesure que le terme fatal approchoit , je sentoís ma santé augmenter de momens en momens ; enfin ce jour si désiré arriva , & je crus , en épargnant au sultan les sommes considérables qu'il avoit promises pour ma guérison , devoir aller la lui annoncer moi-même.

Ce monarque étoit convalescent d'une maladie qui l'avoit retenu au lit depuis près d'un mois ; Je me présentai à sa porte , & les gardes qui n'ignoroient pas ma faveur , m'ayant annoncé , je fus introduit aussi-tôt en sa présence. Après m'être prosterné à ses pieds , seigneur , lui dis-je , comme ce n'est qu'aujourd'hui que je pouvois recouvrer l'usage de la parole , je viens vous apprendre moi-même les raisons du silence volontaire que j'ai gardé depuis un an jusqu'à ce jour , & vous rendre les plus humbles grâces des faveurs insignes que votre Majesté veut répandre sur un sujet d'un mérite aussi commun ; alors , ayant raconté au sultan mon histoire , le plus succintement qu'il me fut possible , non seulement il m'écouta avec une extrême surprise ;
mais

mais après avoir eu la bonté d'approuver ma conduite, & d'admirer la patience que j'avois eue dans les deux ans que j'avois bien voulu me soumettre aux volontés de Margeon : Katifé , me dit-il , tu as acheté par des épreuves trop pénibles le cœur de ta belle veuve , pour que je veuille mettre le moindre obstacle à ton bonheur , tu es véritablement digne d'elle , & je conçois , dans la situation où tu te trouves à présent , que tu ne pouvois accepter la main d'une de mes sœurs sans violer tes sermens ; sans t'écarter de toutes les loix de la bienséance & de l'honneur ; loin que cela te fasse aucun tort dans mon esprit , ta conduite pleine de droiture & de probité augmente mon estime pour toi , & me fait connoître de quoi tu es capable , un autre livré à la seule ambition , se seroit bien gardé d'exécuter ses promesses ; rebuté des rigueurs d'une maîtresse capricieuse , il l'auroit abandonnée sans scrupule , & joignant le mépris à l'infidélité , il croiroit , par un procédé aussi indigne , acheter encore à trop bon marché l'honneur d'être mon beau-frère ; mais toi , plus sincère , & méprisant les honneurs que l'on acquiert aux dépens de la vertu , tu n'as point été ébloui par les grandeurs que je t'ai offertes , & par des sentimens aussi sages que généreux , tu t'en es montré encore plus digne. Accepte donc la qualité

de mon grand Visir, dispose de mes trésors à ton gré, que mes peuples, sous ton ministère, jouissent, par ta prudence, & par une sage dispensation de mes grâces, d'un bonheur sans égal; cours apprendre cette nouvelle à Margeon, dis-lui que je veux que dans trois jours ton union avec elle soit célébrée par les fêtes les plus galantes; & comme tu pourrois, dans cette occasion, ménager mes trésors, je vais moi-même en ordonner l'exécution; la joie que j'ai de te voir content, me donnera assez de force pour y assister en personne, puis-je reconnoître par trop d'endroits que je te dois la vie & le salut de mes états?

Je ne m'étois pas présenté devant le Sultan, pour suivre Katifé, sans appréhender que le refus que je ferois d'épouser sa sœur, ne changeât les dispositions dans lesquelles il étoit en ma faveur, & peut être même ne me coûtât la vie; mais, comme je n'avois pas hésité de faire encore ce sacrifice à Margeon, l'on peut aisément comprendre quel fut l'excès de ma joie, lorsque le Sultan m'eut ainsi parlé; je me jetai à ses genoux que j'embrassai avec ardeur: seigneur, lui dis-je, vos bontés surpassent toutes mes espérances, si j'ai été assez heureux pour vous rendre quelques services dans le dernier combat, j'en ai été bien récompensé par la gloire qu'ils m'ont

acquise , & par la bienveillance dont votre majesté m'honore ; mais je la supplie de ne me point charger du fardeau qu'elle veut m'imposer , je ne me sens pas propre à remplir un poste si éminent ; comme il est toujours l'objet de l'envie de ceux qui croient avoir assez de mérite pour l'obtenir , ils prennent pour une injustice qu'on leur fait , de ne les avoir pas placés dans cette haute dignité , & toute leur haine retombe ordinairement sur celui qui l'occupe.

Ne t'oppose pas davantage à mes volontés , reprit le sultan ; comme je fais que tes refus ne procèdent que d'une extrême probité , c'est cette même probité qui m'est connue , qui m'engage à t'ordonner de m'obéir ; prends donc les rênes de mon royaume , gouverne-le avec toute la sagesse dont tu es capable , & laisse-moi goûter un repos tranquille , dont je n'ai point encore joui jusqu'à présent , parce que j'ai toujours été obligé de veiller moi-même sur la conduite de mes premiers visirs.

Comme il n'y avoit rien à répliquer à des ordres aussi absolus , je témoignai que j'étois disposé à les exécuter , & après avoir été déclaré premier visir , je ne fus pas plutôt sorti de la présence du sultan , que sans perdre de tems , je me transportai chez ma belle veuve ; mais , ciel ! que devins-je , en trouvant tous ses esclaves

en pleurs ! Ah ! seigneur , me dirent-ils , qu'est devenue notre bonne maîtresse ? il y a dix jours que nous ne l'avons vue ; elle est sortie d'ici sous des habits d'homme , en nous assurant qu'elle alloit vous ramener dans cette maison , pour vous en rendre le maître en qualité de son époux : quelques-uns de nous l'ont conduite au palais du sultan , nous y sommes restés jusqu'à la nuit , nous ne l'en avons pas vue sortir ; & si nous pouvons ajouter foi aux bruits qui courent dans Aden , elle a perdu la vie , ainsi que quelques autres particuliers qui , flattés par l'espoir d'une récompense aussi extraordinaire , avoient promis de parvenir à vous faire rompre le silence ; c'étoit une alternative que le visir Zalvon avoit fait publier huit jours avant que Margeon s'exposât à cette cure ; elle n'ignoroit pas que la mort devoit être la punition des téméraires qui entreprendroient votre guérison , sans en venir à bout , comme ils devoient recevoir deux cent mille pièces d'or , en vous rendant l'usage de la langue.



LVI SOIRÉE.

*Suite des Aventures de Katifé &
de Margeon.*

JE fus frappé de cette nouvelle si peu attendue, comme d'un coup de foudre, continua Katifé; & après avoir, pendant quelques momens exhalé toute ma fureur, je courus en porter mes justes plaintes au Sultan : ah ! seigneur, m'écriai-je, en me jetant de nouveau à ses pieds, j'ai perdu ma chère Margeon au moment que je touchois à celui de la posséder. Alors lui ayant fait un court récit de ce que je venois d'apprendre des esclaves de cette veuve, ce bon prince fut si touché de l'indigne conduite de Zalvon, qu'il ordonna sur le champ qu'on allât l'arrêter, & & qu'on l'amenât en sa présence : seigneur, lui dis-je, permettez que j'aile moi-même exécuter vos ordres. Et bien, reprit le sultan, cours-y, mon cher Katifé, & ne te présente devant moi qu'avec la tête de ce scélérat, dont la cruauté réjaillit entièrement sur moi; loin d'avoir donné des ordres aussi sanguinaires, je les abhorre; je t'ordonne de le faire connoître dans Aden, & de t'informer des noms de ceux qu'il a faits

injustement mourir , afin de dédommager leur malheureuse famille aux dépens de cet infâme ministre.

Je ne fis pas répéter l'ordre du sultan , je pris cinquante de ses gardes , je courus chez le vizir , je fis entourer sa maison , & j'y entrai , sans perdre un seul moment ; mais quelle fut ma douleur , lorsque j'appris de ses esclaves qu'il y avoit huit ou dix jours qu'il étoit sorti d'Aden pendant la nuit , avec deux femmes , dont l'une versoit des larmes en abondance. Par le portrait que l'un d'eux me fit de celle qui témoignoît une tristesse si amère , je crus reconnoître ma belle veuve , & je fus confirmé dans cette opinion par un eunuque noir , qui me dit lui avoir plusieurs fois entendu prononcer mon nom ; il ajouta que son maître l'avoit obligé d'ôter la vie à cinq de ceux qui n'avoient pas réussi à me guérir , & qu'il étoit prêt de couper la tête au sixième , qui étoit un jeune homme d'une rare beauté , lorsque ce malheureux lui avoit découvert qu'il étoit une femme ; que dans cet instant il avoit cru voir dans les yeux de Zalvon une extrême passion pour elle , qu'il l'avoit tenue enfermée dans une chambre du palais extérieur du sultan , qu'il l'en avoit fait sortir bien avant dans la nuit , qu'après l'avoir fait conduire dans celui où nous étions , il en étoit parti avec elle ,

une vieille & quatre esclaves , dans l'intention , à ce qu'il en pouvoit juger , de passer la mer & de se retirer dans le royaume de Zocotora (a).

Quelque joie que je ressentisse en ce moment , de pouvoir croire que Margeon du moins n'étoit pas morte , je ne pouvois m'empêcher de frémir , lorsque je pensois qu'elle étoit entre les mains de Zalvon. Après que les premiers mouvemens de ma fureur furent un peu modérés ; je raisonnai en moi-même , pour savoir quel parti j'avois à prendre ; ah ! sans doute , me dis je , Margeon , pour éviter la mort qu'on lui destinoit , aura été forcée d'instruire le visir de toutes nos aventures ; & ce scélérat , ne doutant pas que dans peu je ne le fisse punir du sang qu'il venoit de répandre par rapport à moi , il a cherché par une prompte fuite , à éviter son supplice ; le perfide a voulu me punir de la nécessité où il est de sortir du royaume , en m'enlevant tout ce que j'aime ; ah ! malheureux Katifé , pourquoi ne te pas rendre aux larmes & aux prières de Margeon dans la dernière visite qu'elle t'a faite ? ne t'a-t-elle pas annoncé assez clairement , en te quittant , tous les malheurs qui t'arrivent

(a) L'Isle de *Zocotora* est éloignée environ de quarante lieues du cap de *Gardafuy*, qui est à l'extrémité de la côte d'*Ayan*, vis-à-vis de l'Arabie heureuse.

aujourd'hui ? As-tu voulu la croire ? & dans une occasion pareille , pouvois-tu la soupçonner avec raison de quelqu'arrifice ? C'est toi seul qui lui plonges un poignard dans le sein , en l'exposant aux derniers outrages du plus indigne & du plus inhumain de tous les hommes ; car je la connois assez pour être persuadé qu'elle se procurera la mort , plutôt que de se prêter à ses infâmes desirs , ou qu'elle ne survivra pas un moment à son déshonneur. Juste ciel ! de quel côté que je me tourne , je ne vois qu'horreur ! & si quelque chose peut me déterminer à ne pas cesser de vivre , c'est l'incertitude du sort de cette belle personne , & le désir de la venger , en arrachant du moins la vie au traître Zalvon.

Ces considérations qui retinrent mon bras , m'obligèrent de retourner au palais ; j'y rendis compte au sultan de la fuite du visir & de l'enlèvement de Margeon , & mon récit fut si touchant , qu'il ne put s'empêcher de répandre des larmes ; il envoya sur le champ chercher le visir de la mer , & lui ayant donné ordre de s'informer sur quel vaisseau Zalvon pouvoit avoir pris la fuite , il apprit une heure après , que celui qu'il avoit monté (ainsi que me l'avoit dit l'eunuque noir) étoit parti il y avoit plus de huit jours pour l'isle de Zocotera ! Mon cher Karifé , me dit le sultan , prends dans le port

autant de vaisseaux que tu en voudras , poursuis ton ennemi , n'épargne rien pour l'avoir en ta possession & pour retrouver ta maîtresse , & reviens au plutôt , par ta présence , me rendre toute la tranquillité que ton absence va m'ôter.

Quelque foible que je fusse encore , je ne voulus point commettre le soin de ma vengeance à un autre qu'à moi-même , je montai le lendemain le meilleur voilier de quatre vaisseaux , que Mesri , visir de la mer , avoit choisi & chargé d'une lettre de recommandation du sultan d'Aden , pour le roi de Zocotora , nous partîmes ensemble , avec les trois autres vaisseaux , dans la résolution de faire tous nos efforts pour rejoindre le ravisseur de Margeon.

Il y avoit douze jours que nous voguions avec le vent le plus favorable du monde , lorsqu'il changea tout d'un coup ; quelque manœuvre que nous pûmes faire , il nous fit traverser toute la mer de l'Inde , & nous repoussa vers le royaume de Calicut (a). J'étois au désespoir de ce contre-

(a) *Calicut* ou *Calicut* , située sur la côte de Malabar , est une grande ville qui a un bon port , & qui fait un grand commerce ; elle est capitale du royaume qui porte son nom , auquel on donne vingt-sept lieues de côtes , & cinquante de profondeur dans les terres. On assure que le sultan de Calicut peut mettre cent mille hommes sur

tems , chaque moment de retard redoubloit ma frayeur , & je faisois , à tous les instans , des vœux au ciel , pour que nous puissions reprendre notre route ; il exauça enfin mes prières , mais ce fut pour me réduire bientôt dans l'état le plus déplorable que l'on puisse s'imaginer. Nous fûmes assaillis d'une seconde tempête , plus violente que la première , & le vent ayant , malgré tous nos efforts , séparé nos quatre vaisseaux , celui que je montois fut jeté sur la côte d'Ayan , où , après avoir beaucoup souffert , nous fûmes , pour surcroît de malheur , attaqués par trois bâtimens corsaires. Vous pouvez juger que la partie étant entièrement inégale , & les gens de mon vaisseau tout-à-fait hors d'état de combattre , nous fûmes contraints de nous soumettre à nos vainqueurs , qui prirent aussi-tôt la route de Brava (a).

pieu , & qu'il prétend que tous les rois de Malabar sont ses tributaires.

(a) *Brava* , capitale d'un royaume , située sur la côte d'Ayan , dont les peuples ne vivent encore aujourd'hui que de leurs brigandages.



LVII. SOIRÉE.

Suite des Aventures de Kaifé & de Margeon.

JE ne puis, mesdames, vous bien exprimer quel fut mon désespoir ; je fus tenté, en ce moment, de me précipiter dans la mer, pour finir tout d'un coup mes malheurs ; mais soutenu encore par quelques lueurs d'espérance que je pouvois être rejoint par nos trois vaisseaux, avant d'arriver à Brava, & qu'ils nous délivreroient peut-être de l'esclavage où nous venions de tomber, je différâi de me donner la mort, dans la résolution de ne pas survivre long-tems à la perte de ma liberté. Lorsque j'avois vu que nous allions devenir esclaves de ces corsaires, j'avois eu la précaution de recommander à tout l'équipage de ne leur point faire connoître ma qualité ni celle du visir de la mer ; ils me tinrent exactement parole, & j'eus du moins la consolation, si je changeois de résolution, de voir que ma dignité ne seroit pas un obstacle à ma rançon. Nos vaisseaux n'ayant pas paru, nous fûmes conduits à Brava, & dans le partage que l'on fit de nos

personnes , j'échus avec le vizir au gouverneur de cette ville , à qui l'on donnoit la dixième partie de toutes les prises que l'on faisoit sur mer : jugez de ma douleur , quand je me vis au pouvoir d'un homme de ce rang , je m'y abandonnois sans réserve , & j'avois pris pour ce coup une forte résolution de m'ôter la vie , lorsque Mesry , s'apercevant à mon air sombre que je méditois quelque chose de funeste , me représenta vivement le tort que j'avois de me laisser abattre ainsi : seigneur , me dit-il , loin de vous livrer , comme vous faites , au plus noir chagrin , vous devez , dans cette occasion , rappeler tout votre courage & votre fermeté , & vous conserver du moins pour l'illustre Margeon qui peut encore avoir besoin de votre secours ; je puis vous assurer que nous ne restetons pas long-tems dans la triste situation où nous sommes ; comme il arrive dans ce port des vaisseaux de toutes les nations , je trouverai occasion , avant qu'il soit peu , de faire savoir notre captivité au sultan d'Aden ; il vous aime trop , pour ne pas employer tous les moyens possibles pour nous procurer la liberté , & je ne désespère pas ensuite que nous ne puissions retrouver votre belle veuve. Ces discours flatteurs calmèrent un peu la violence de mes maux , & résolu de m'abandonner aux decrets de la providence , j'attens

dis qu'elle exécutât ce qu'elle avoit décidé sur mon compte.

Il y avoit environ trois semaines que j'étois chez mon nouveau maître , dont j'entendois tous ses esclaves se louer , lorsqu'il me fit appeler dans l'intérieur de son palais : Mani , me dit-il , (c'étoit le nom que j'avois autrefois porté chez ma belle veuve , & que je m'étois alors donné) mon fils se marie dans quinze jours , je veux célébrer ses noces par une fête que j'ai promise aux femmes de mon sérail , & à celle qui lui est destinée pour épouse , aurois-tu du goût pour ces sortes de divertissemens ? Seigneur , répondis-je au gouverneur qui s'appeloit Almamon , j'ai toute ma vie aimé les spectacles , il ne passoit pas de troupes de comédiens dans Aden , que je ne les suivisse très-exactement. S'il ne s'agit que d'orner une salle , & d'y placer un théâtre , vos ordres seront bientôt exécutés. Voilà justement ce que je souhaitois , me dit Almamon , je veux que tu disposes l'appartement où nous sommes , de manière qu'il puisse servir aux plaisirs que je me propose : celle que je destine pour être ma bru , demeure dans ce palais , où elle a été élevée dès l'âge de quatre ans. J'ai vu avec plaisir naître entr'elle & mon fils cette tendre sympathie qui fait tout le bonheur des mariages , & je suis d'autant plus contents de

cette union , que je connois sa famille , & que je fais qu'elle appartient à d'honnêtes gens , qui se sont toujours distingués par des emplois qu'ils ont remplis dans leur pays avec beaucoup d'honneur & de probité ; elle & mon fils aiment passionnément ces sortes de divertissemens , & quand , depuis trois ou quatre ans , il s'est trouvé dans Brava des comédiens , je n'ai pas manqué de les faire venir chez moi , & de procurer cet amusement à ma famille ; elle y a tant pris de plaisir , que souvent même ceux de mes esclaves qui se sont trouvés avoir quelques talens dans ce genre , ont cherché à les faire valoir en leur présence , & c'est un pareil spectacle que je lui destine dans quelque tems d'ici. J'ai encore , mon cher Mani , une autre confidence à te faire , continua le gouverneur , j'ai fait emplette , il y a huit ou dix jours d'une esclave appelée Zobeyas , je l'aime extraordinairement , sans pouvoir bien pénétrer ce qui se passe dans mon cœur à son égard ; lorsque je veux lui déclarer ce que je sens pour elle , le respect cède à la tendresse , & m'empêche de lui faire connoître mes sentimens ; d'ailleurs je la vois plongée dans une si grande tristesse , que les moyens que j'ai employés depuis ce tems pour la dissiper , ont été inutiles ; elle garde sur sa naissance & sur sa condition un secret d'autant plus impénétrable ,

que tous ceux de la compagnie qui étoient sur son vaisseau , lorsqu'il fut jeté sur ces côtes , ayant péri dans les flots , ou ayant été tués en se défendant contre les armateurs de Brava , il ne m'a pas été possible de découvrir quels sont ses parens ; je voudrois donc trouver le secret d'écarter l'humeur sombre qui l'environne , & je compte que tu me serviras dans cette occasion ; je te fournirai bientôt celle de la voir & de lui parler , tâche d'apprendre d'elle le sujet de son affliction , fais-lui bien entendre que j'y suis très-sensible , & que je n'oublierai rien pour faire finir ses peines. Seigneur , dis-je alors à Almamon , je me sens trop honoré de la commission que je reçois pour ne m'en pas acquitter avec toute l'ardeur possible , & je vais , dès ce moment , travailler à vous satisfaire. Je donnai alors tous mes soins pour orner la salle , j'y fis travailler pendant deux jours avec toute l'attention possible , & mes soins ne furent pas inutiles , puisque la manière dont je la disposai fut très-agréée de mon nouveau maître. Il m'en faisoit des complimens , lorsque son fils , celle qu'il devoit épouser , l'esclave qu'Almamon honoroit de ses attentions & toute leur suite étant entrés dans le lieu où nous étions , ils s'écrièrent tous sur le goût qui régnoit dans la disposition de ce théâtre. A l'égard de mon maître qui ne pensoit

qu'à cette jeune personne qui étoit l'objet de toutes ses attentions , il courut à elle ; & par les empressements les plus vifs , il lui marquoit la satisfaction qu'il ressentoit de la voir si belle , lorsque jetant la vue sur cette esclave , je reconnus dans elle l'incomparable Margeon. Si je fus assez maître de moi-même , pour suivre Katifé , pour m'empêcher de faire paroître la joie que j'eus en ce moment de retrouver ma charmante veuve , & en même tems la douleur dont j'étois accablé de la voir au pouvoir d'un maître qui venoit de me faire connoître ses sentimens pour elle , il n'en fut pas de même de mon adorable maîtresse , elle s'avança précipitamment vers moi , les bras ouverts , & en m'embrassant avec une extrême tendresse , elle poussa un cri de joie qui auroit fait connoître tout l'intérêt qu'elle prenoit à ma personne , si , pour prévenir les inquiétudes du gouverneur , elle ne lui eût ainsi adressé la parole.



LVIII SOIRÉE.

*Suite des Aventures de Katifé &
de Margeon.*

PARDONNEZ, seigneur, des premiers mouvemens dont Zobeyas n'a pas été la maîtresse, dit alors la spirituelle Margeon, je ne suis plus surprise du goût merveilleux qui règne dans ces lieux, puisque vous avez en votre pouvoir un homme qui non seulement a un génie très-particulier pour ces sortes de décorations, mais qui excelle encore dans les représentations les plus pathétiques. Sans être comédien, il en a tous les talens : comme il étoit frère de mon défunt mari, qui avoit aussi beaucoup de penchant pour ces sortes de plaisirs, nous nous amusions quelquefois dans notre particulier à jouer entre nous les scènes les plus tendres de nos poètes orientaux, & souvent même nous en composions en prose à l'impromptu, qu'ils n'auroient pas eu honte d'avouer pour être de leur invention : ne soyez donc pas étonné, seigneur, si la vue de cet homme a rempli mon cœur d'une joie immodérée, & si j'en ai donné des marques un peu trop vives ; la pudeur n'est point blessée par les carresses que

je viens de lui faire dans une rencontre aussi peu attendue ; & si feu mon époux n'y trouvoit pas à redire , je me flatte que vous ne désapprouverez pas les témoignages que je viens de lui donner de l'amitié la plus parfaite.

Quelque surprise que j'eusse pu faire paroître à la vue de Margeon , poursuivit Katifé , l'extrême attention qu'Almamou prêta à ses discours , me donna le tems de me remettre , & quoique très-embarrassé à soutenir le personnage qu'elle me donnoit , je pris le parti de me prêter à ses idées. Belle Zobeyas , lui dis-je , le malheureux Mani ne ressent plus le poids de ses chaînes , puisqu'il les partage avec vous & qu'il les tient d'un si bon maître , je ne lui cacherai point qu'instruit de votre enlèvement , je parcourois ces mers pour vous rendre , s'il étoit possible , à votre patrie , lorsque la tempête m'a jeté sur les côtes de Brava , & m'y a fait perdre ma liberté ; mais , ma chère sœur , que nous sommes heureux l'un & l'autre , d'être tombés au pouvoir du généreux Almamou ! il vous aime , Zobeyas , vous avez dû vous en apercevoir par ses manières tendres & insinuantes , & si le respect , qu'un maître n'a pas ordinairement pour une esclave , n'avoit mis un frein à ses desirs , vous auriez été plutôt informée des sentimens qu'il a pour vous ; mais s'il a bien

voulu jusqu'à présent se contraindre, & ne vous les pas expliquer intelligiblement, il se flatte que du moins vous lui en tiendrez quelque compte. . . . Margeon, qui s'étoit jusqu'alors bien apperçue de l'inclination qu'Almation avoit pour elle, m'interrompit en cet endroit, & se rappelant le nom que je m'étois donné en commençant à lui parler : seigneur, dit-elle au gouverneur, il n'étoit pas nécessaire que Mani fût auprès de moi l'interprète de votre cœur, une douce sympathie dont je n'ai pu me défendre, m'a fait concevoir pour vous, au premier moment que j'ai eu l'honneur de vous voir, toute l'amitié dont je suis capable, elle a rendu par là ma captivité plus supportable, & sans ces sentimens qui sont entrés dans mon âme, pour ainsi dire, malgré moi, je n'aurois pas eu la force de soutenir mes chaînes, quelque légères que vos bontés m'eussent rendues ; ne m'en demandez pas davantage, seigneur, & contentez-vous d'un aveu que je vous fais sans rougir, puisqu'il n'intéresse point mon honneur.

Almation qui avoit d'abord été dans une extrême inquiétude à la reconnaissance qui s'étoit faite entre Zobeyas & moi, fut touché de ce que cette belle personne venoit de lui dire. Madame, reprit-il, malgré toute la tendresse que je ressens pour vous, je ne puis me rendre

compte à moi-même de la situation de mon cœur. Si j'ai ému à la vue de Zobeyas, je n'ai point senti en ce moment ces transports tumultueux qui caractérisent une passion dont les suites sont presque toujours à craindre, quand elle s'empare de nos sens avec tant de violence. J'ai ressenti au contraire dans mon ame un calme que je n'ai jamais trouvé en pareille occasion, & il semble que la nature ait pris plaisir à graver dans mon cœur des sentimens de respect qui ont, pour ainsi dire, étouffé tous les desirs que votre ravissante beauté est capable d'y produire : j'en ignore la raison, mais telle qu'elle puisse être, je vous avoue que je ne saurois m'en plaindre, & que je suis charmé de voir que la présence de Mani vous fasse faire trêve pour quelques momens à votre douleur ; pour toi, mon ami, me dit alors Almamon, pourquoi, dans la conjoncture présente me cacher tes talens, ignores-tu que ce monde n'est qu'un grand théâtre sur lequel chacun joue son rôle plus ou moins bien, & que les caractères que l'on représente sur nos scènes, ne sont souvent que de foibles copies de leurs véritables originaux ; la médisance, la fourberie, le mensonge, la flatterie & l'avarice ne fournissent-elles pas tous les jours de nouvelles matières à la critique ? Elle est inépuisable, mon cher Mani, & chacun de nous, dans sa

propre famille , trouve , pour peu qu'il y fasse attention , un fond de comique toujours nouveau. Les hommes , sans en excepter presque aucun , sont tous plus ou moins ridicules , moi-même qui te parle , je le suis peut-être plus qu'un autre , & je ris dans autrui des défauts que je ne reconnois pas dans moi-même. L'amour-propre nous aveugle tous , comment est-il possible , par exemple , que ce cadi , dont la science égale la probité , & qui a toutes les excellentes qualités que l'on peut souhaiter dans un homme de sa robe , ne s'aperçoive pas qu'il les ternit toutes par un air de hauteur & de fierté insupportable ? ne feroit-il pas mieux de se rapprocher un peu des autres hommes , & par une affabilité qui le rendroit adorable , (au lieu qu'on le haït peut-être avec raison) ne devroit-il pas chercher à se concilier les cœurs de tous ceux qui ont affaire à lui ? Ils ne l'abordent qu'en tremblant , & en gagnant même leurs procès , ils sortent mécontents du tribunal de leur juge.

Si ce vieux Musulman dans un age des plus décrépits , nous apprête à rire en faisant encore le galant , & est assez fou pour s'imaginer qu'il possède sincèrement le cœur des malheureuses esclaves de son sérail ; n'est-ce pas en même tems le comble de la plus indigne bassesse , de

voir ces mêmes femmes qui gémissent secrètement d'être soumises aux emportemens de ce ridicule vieillard , se disputer , malgré cela , ses bonnes grâces avec empressement , & montrer les unes contre les autres tous les mouvemens de la jalousie la plus marquée , pendant qu'au fond de l'ame , elles détestent celui qui en est l'objet ?

Qui pourroit retenir ses ris , en voyant ce jeune empirique porté mollement dans un palanquin doré , par vingt-quatre esclaves qui se relayent d'heure en heure , parcourir toute la ville , y faire montre d'une vanité des plus ridicules , & s'imaginer par ce faste qu'il étale , faire croire au public que personne n'est plus capable que lui du poste qu'il occupe auprès d'un grand seigneur ? Couvert des plus riches étoffes de l'orient , il se croiroit deshonoré , s'il avoit salué dans cet équipage un homme de pied & mal vêtu , lui qui avant cette faveur qui lui fait porter la tête jusqu'aux nues , & regarder la terre avec mépris , étoit trop heureux que les mêmes gens à qui il refuse aujourd'hui le salut , lui fissent gagner , par un salaire des plus médiocres , de quoi vivre très-modestement ; & cet homme , qui change à présent trois ou quatre fois d'habits à toutes les saisons , a-t-il bonne grâce d'oublier que sa robe d'hiver étoit autre-

fois la même que celle qu'il portoit l'été , à la doublure près , qu'il faisoit ôter & remettre , suivant ses besoins ?

Convien's donc avec moi , mon ami , du ridicule de presque tous les hommes , que cette matière est intarissable , & que nos passions nous maîtrisent tellement , que nous aveuglant pour l'ordinaire , elles nous rendent , avec raison , l'objet de la raillerie des autres : déploye donc , dans cette occasion , tout ton savoir. La fécondité de ton génie & ton heureux naturel viennent d'être si vantés par Zobeyas , qu'il ne te sera pas bien difficile de nous en donner , en ce moment même , un petit échantillon.

Je baissai la tête , poursuivit Katifé , pour faire connoître au gouverneur que j'étois disposé à lui obéir , & j'attendis que Zobeyas me fît connoître ses intentions ; comme elle avoit beaucoup d'esprit , elle comprit aussi-tôt mon embarras , & profitant des dispositions favorables dans lesquelles étoit Almamon à notre égard , & de la crédulité qu'il paroissoit avoir sur notre compte : seigneur , lui dit-elle , nos communes afflictions , & l'état dans lequel nous sommes , ne nous permettent pas , du moins à moi , de vous donner du comique en ce moment , ni même de vous répéter aucun de ces rôles que mon mari , Mani & moi , nous jouyons autrefois

avec quelques grâces : mes malheurs me les ont fait oublier , mais pour peu que vous me laissiez à moi-même , pendant que vos esclaves vont faire une espèce de répétition de ce qu'ils doivent représenter , je me rappellerai quelque intrigue intéressante que nous serons bientôt en état de vous jouer à l'impromptu.

L I X S O I R É E.

Suite des Aventures de Kaïfé & de Margeon.

Si le gouverneur de Brava approuva ce que lui proposoit Margeon , j'en fus aussi très-content , parce que ce délai me donnoit le tems de me composer de manière que je ne pusse donner aucun ombrage à Almamon ; je fus donc spectateur , ainsi que ma belle veuve , d'une petite pastorale que les esclaves de notre maître répétèrent ; elle étoit entremêlée de danses & de chants , & tous les acteurs s'acquittèrent passablement de leurs rôles. Quand ce divertissement fut fini , Almamon ayant sommé Margeon de sa parole , je vais vous obéir , seigneur , lui dit-elle , ensuite m'adressant la parole : remettez - vous

dans la mémoire, mon cher ami (pardonnez, seigneur, dit-elle au gouverneur, ces termes de tendresse, j'ai toujours appelé ainsi mon beau-frère du vivant de mon mari) rappelez-vous dis-je, cette intrigue si tendre que nous avons jouée plusieurs fois; la voici: Mirza, jeune veuve, est vivement sollicitée par un officier des troupes du roi de Java, de l'épouser; elle trouve dans Hindbad (c'est le nom de son amant) tout le mérite possible; mais comme elle n'a eu que du désagrément & de l'ennui dans son premier mariage, & qu'elle est bien persuadée qu'il y a peu d'hommes qui aient pour leurs femmes toutes les complaisances & l'attachement qu'ils leur promettent, elle lui propose de se soumettre à deux épreuves des plus singulières: alors Margeon ayant, sous les noms de Mirza & de Hindbad, raconté succinctement à la compagnie toutes nos aventures, jusqu'à la dernière visite qu'elle me rendit travestie en homme dans le palais du sultran, le péril de la vie qu'elle y courut par mon obstination à garder le silence, la nécessité où elle se trouva alors de déclarer son sexe au visir, l'amour qu'il conçut pour elle, son enlèvement, & de quelle manière cet indigne ministre avoit été percé de mille coups, lorsque le vaisseau sur lequel elle étoit fut attaqué par des corsaires; Mirza, continua-t-elle, par des

aventures qui ne font rien à la chose , retrouve
 deux ans après Hindbad dans l'île de Ceylan ; elle
 ne peut d'abord s'empêcher de témoigner la joie
 qu'elle a de le revoir ; mais ensuite , faisant ré-
 flexion qu'il est cause de tous ses malheurs , elle
 lui fait les reproches les plus sanglans , à peu
 près dans ces termes. Alors Margeon jouant son
 rôle d'autant plus naturellement , que croyant
 avoir véritablement lieu de se plaindre de moi ,
 il étoit fondé sur la vérité , elle m'accabla sous
 le nom de Mirza , de reproches si touchans , au
 sujet de l'obstination avec laquelle j'avois gardé
 le silence , & me fit sentir avec tant de force
 l'état déplorable dans lequel elle avoit été ré-
 duite depuis ce jour , qu'elle arracha des larmes
 de toute l'assemblée ; pour moi , à qui ces re-
 proches étoient personnels , j'en fus si ému que
 je ne sais comment la manière vive & naturelle
 avec laquelle je me justifiai auprès d'elle , sous
 le nom d'Hindbad , ne fit pas ouvrir les yeux en
 ce moment au gouverneur ; pour me dis-
 culper de la faute qu'elle m'imputoit , je fis en
 peu de mots une peinture si ressemblante de tout
 ce que j'avois souffert de ses caprices , sans
 m'être jamais rebuté , & je lui fis si bien com-
 prendre qu'ignorant la noire malignité du visir ,
 je n'avois pas dû me rendre à ses prières , que
 je la réduisis à convenir que tout le tort étoit

de son côté , & que je n'avois pas pu agir autrement , sans risquer de perdre sa tendresse , & la récompense de tous mes travaux : je l'ignorais ensuite de ce que j'avois fait depuis son départ ; des moyens que j'avois pris pour tâcher de l'enlever à l'indigne visir , du bonheur que j'avois eu , en faisant naufrage , d'aborder à l'île de Ceylan , où il s'en falloit peu que je n'expirasse de joie de la retrouver en vie , hors de la puissance de l'infâme visir , & en état de la reconduire bientôt à Java , où je me flattois qu'elle voudroit bien couronner ma constance.

Que l'amour , mesdames , est éloquent dans ces sortes d'occasions , poursuivit Karifé ! & que je m'acquittai bien de mon rôle , en peignant à mon tour , sous le nom d'Hindbad , avec les couleurs les plus brillantes & les plus naturelles tout ce que j'avois souffert pour Mirza pendant mes deux années d'épreuves , les combats étonnans dont j'étois sorti victorieux , la violente douleur que je ressentis en apprenant son enlèvement , la fureur dont je fus animé contre son ravisseur ! je fis si bien naître par degrés tous ces mouvemens dans les cœurs de nos spectateurs , que m'accordant toute leur pitié , ils versèrent abondamment des larmes au récit de mes malheurs qu'ils regardoient comme imaginaires ; & accablant d'exécration la mémoire du

perfide visir, ils applaudirent tout haut à la conclusion de cette scène qui, en couronnant la patience & la fidélité du tendre Hindbad, après tant de traverses dans ses amours, lui faisoit trouver par un heureux mariage, dans les embrassemens de sa maîtresse, la fin de toutes ses peines.

Quelque applaudissement qu'Almamon eût donné à la scène que nous venions de représenter, & quoiqu'il eût témoigné beaucoup de satisfaction dans la reconciliation d'Hindbad & de Mirza, il y a cependant apparence que la vivacité & le naturel avec lequel nous représentâmes les aventures de ces deux amans, lui causa de l'inquiétude : c'est ce que justifia bientôt la conduite qu'il tint à notre égard.

Il avoit paru trop content de notre manière de jouer la comédie, pour ne pas souhaiter que nous entraissions pour quelque chose dans la fête qu'il vouloit donner pour le mariage de son fils ; & m'ayant chargé du canevas des scènes que nous devons représenter, je crus, en le composant, devoir y en faire entrer quelqu'une où je pusse faire savoir à ma belle veuve, l'espérance que j'avois de la tirer d'esclavage. Mesri m'en avoit déjà fait l'ouverture, il avoit trouvé dans Brava un riche négociant d'Aden, qui par rapport au commerce qu'il faisoit avec les habi-

sans de cette ville , avoit un vaisseau à lui dans le port : il lui avoit fait confidence de notre état , & cet homme , séduit par l'espoir d'une très-grosse récompense , avoit résolu de tout risquer pour nous mettre en liberté : il étoit nécessaire que j'en instruisse Margeon , afin qu'elle prît là-dessus de justes mesures ; & comme il n'y avoit aucune espérance que le gouverneur voalût consentir à notre rançon , je crus devoir , par quelque invention singulière , lui apprendre de quelle manière elle devoit se conduire pour se sauver du Sérail d'Almamon.

La nuit qui étoit destinée pour la fête de la nôce de notre jeune maître , me paroissoit trop favorable pour que je n'en profitasse pas. Dans la distribution des scènes que je devois jouer avec Margeon , j'en composai une dans laquelle , déguisée sous un habit d'homme , elle devoit recevoir une lettre qui produisoit le dénouement de la pièce ; mais comme je n'avois pu lui parler qu'en présence du gouverneur , je n'avois eu garde , dans le canevas , de lui expliquer nos projets , je me réservois tout , pour le jour de notre départ , & cela me paroissoit d'autant plus facile , que dans un embarras pareil à celui que la fête & la comédie devoient produire , je me flattois que nous pourrions facilement nous échapper , sans que l'on prît garde à nos actions ; je ne pensai

donc plus qu'à exécuter ce que j'avois prémédité avec Meftri & notre négociant d'Aden.

Le jour de cette cérémonie étant enfin arrivé, la fête fut complète; les esclaves représentèrent leur pastorale à merveille; les intermèdes composés de chants & de danses furent très-bien exécutés; la comédie que nous jouâmes, Margeon & moi, plût beaucoup au gouverneur & à ses femmes; en un mot tout alla à ravir, jusqu'à la scène du dénouement: mais quand, sous prétexte de rendre la lettre qui paroissoit être du sujet, j'eus remis à ma belle veuve le billet qui l'avertissoit de ce qu'elle devoit faire pour me joindre après le divertissement & pour prendre la fuite ensemble, Almamon soupçonnant notre conduite, se leva brusquement, se saisit de ce billet, & ayant dans le moment découvert toute notre intrigue, il entra dans une si violente colère, que mettant le sabre à la main, il fondit sur moi dans l'intention de m'abattre la tête.

Comme dans mon rôle j'étois armé, je me mis en défense, non pour attaquer Almamon, que j'aurois tué, si je l'avois voulu, mais seulement pour parer les coups qu'il me portoit. Il s'aperçut des ménagemens que j'avois pour lui dans une occasion si délicate, & cessant de me poursuivre, il mit son sabre dans le fourreau, & ordonna à tous ses esclaves de me saisir, avec

menace de me faire périr dans les supplices les plus cruels , si je ne rendois pas les armes.

L X S O I R É E.

Suite des Aventures de Kaïfè & de Margeon.

C O M M E il n'étoit pas possible que je ne succombasse , & que je ne fusse accablé par le nombre , je jetai mon sabre aux pieds d'Almamou : tu es le maître de ma vie , lui dis-je , tu ne le serois plus , si j'avois voulu attaquer la tienne ; je t'ai respecté & comme mon maître , & parce que je suis bien persuadé que quand tes premiers mouvemens de colère seront passés , tu me rendras la justice qui m'est due , & que quelqu'inclination que tu puisses ressentir pour Zobéyas , tu ne voudras pas troubler deux cœurs unis depuis long-tems par des liens indissolubles. La mort seule est capable de nous séparer , impose-nous telle rançon qu'il te plaira , je te la ferai payer avant qu'il soit peu ; mais apprends que si agissant contre toutes les loix de l'humanité & de l'honneur , tu uses du pouvoir despotique que tu as sur nos personnes , le sultan d'Aden , dont je

suis le premier Visir , & qui est déjà instruit de notre situation , viendra bientôt en personne venger ma mort , & après avoir mis tout à feu & à sang dans cette ville , il te fera toi-même expirer dans les supplices les plus affreux.

Almamou qui étoit encore aveuglé de fureur , s'imaginant que ce que je venois de lui dire n'étoit que la suite de la fourberie qu'il croyoit découvrir dans la lettre dont il s'étoit emparé , m'accabla des noms les plus odieux : Vil esclave , me dit-il , tu joins encore la menace à l'effronterie. Ah ! je t'apprendrai à te jouer à ton maître , & à abuser des bontés qu'il a eues pour toi jusqu'à ce jour ; tes insolens discours ne m'effrayent pas ; je connois le sultan d'Aden mieux que toi ; je l'honore ; mais quelque puissant qu'il soit , je ne le crains pas , parce qu'il est juste ; tremble donc à l'appareil des tourmens que je destine à ta trahison & à ton imposture ; il ordonna ensuite que l'on m'ôtât de sa présence , & que l'on m'enfermât sous bonne garde jusqu'au lendemain.

L'on alloit exécuter ses volontés , lorsque Matgeon se jetant à ses pieds : Seigneur , lui dit-elle , en versant un torrent de larmes , Mani ne vous en impose pas ; vous avez paru sensible au récit de nos malheurs , lorsque sous des noms supposés , nous vous les avons représentés ; ne les rendez pas réels par un excès de dureté que vous condamneriez

damneriez , si vous étiez dans une situation plus tranquille , & après avoir souhaité vous-même que Katifé sous le nom d'Hindbad , fût tranquille possesseur de sa maîtresse , voudriez-vous que la malheureuse Margeon fut encore aujourd'hui la cause innocente de sa mort ?

Qu'ont de commun Margeon & Katifé , avec te qui se passe en ces lieux , dit alors le gouverneur avec vivacité : Seigneur , reprit ma belle veuve , je ne m'appelle pas Zobeyas ; née d'un père infortuné , qui renoit un rang assez considérable à la cour d'Aden , j'eus le malheur de le perdre par les persécutions d'un perfide visir ; pour éviter les truels effets de la jalousie de ce scélérat , il fut obligé de fuir de sa patrie , il y a environ quinze ans , avec un fils qui pouvoit en avoir douze ; depuis ce tems fatal , une de mes sœurs & moi , laissées chez une parente de notre père , nous y avons été en butte aux assauts de la fortune la plus inconstante : Ah ! tous les événemens que nous vous avons racontés sous des noms empruntés , ne seroient point arrivés à l'infortunée Margeon , si elle n'avoit pas été privée de la présence du malheureux Abouriam son père Du malheureux Abouriam ? . . . Juste ciel ! Qu'allois-je faire , s'écria le gouverneur ? Ah ! voilà donc la source de la tendresse que je ressentais pour Zobeyas : Venez , ma chère fille , venez res

connoître dans votre maître, ce père infortuné que la rage du visir Zalvon a forcé de sortir d'Aden. Non-seulement j'approuve votre union avec le fidèle Katifé, qui mérite si bien votre tendresse, & que je prie d'oublier les mauvais traitemens qu'il vient d'essuyer ; mais je le conjure encore de confirmer le mariage de mon fils avec la jeune Khaled sa sœur ; c'est cette aimable fille qui fut enlevée d'Aden il y a dix ou douze ans, & que j'achetai avec sa nourrice : Comme j'appris quelle étoit sa famille, & que je la connoissois, je la destinai, dès ce moment, à être unie avec mon fils, & le ciel a fait connoître qu'il approuvoit mon choix, en inspirant à ce couple charmant les sentimens les plus vifs & les plus tendres l'un pour l'autre.

Il est impossible, grands génies, de pouvoir bien exprimer quel fut en ce moment l'excès du plaisir de Margeon, & combien fut grande la satisfaction que je ressentis d'une si heureuse reconnaissance ; il faut en un instant avoir passé aussi subitement, du plus violent désespoir à la joie la plus parfaite, pour le pouvoir concevoir. Pénétré des bontés du ciel, je me jetai aux genoux du gouverneur, que j'embrassai avec la dernière tendresse : Ah ! Seigneur, lui dis-je, quelles graces n'ai je pas à vous rendre ! vous m'accordez mon adorable Margeon ; c'est le souverain bon-

heur auquel je pouvois aspirer. Vous la méritez bien par votre constance sans exemple, reprit Abouriam, en me relevant, je ne veux pas différer votre bonheur d'un seul moment, & l'iman que l'on va chercher de ma part, va couronner votre amour.

L'ordre du gouverneur fut exécuté sur le champ, l'iman vint faire les cérémonies nécessaires; & le reste de la soirée fut employé, comme vous pouvez le croire, dans la joie & dans les plaisirs. Si je n'ai pas fait venir à Brava Margeon & sa cadette, nous dit Abouriam, ne croyez pas, mes enfans, que ma tendresse pour elles, en ait été moins vive; je les avois laissées entre les bras d'une sœur qui m'aimoit tendrement, qui n'avoit point eu d'enfans de deux maris dont elle étoit veuve, & par son moyen, j'ai toujours entretenu des correspondances sûres à Aden, sans perdre l'espoir du retour dans mon pays; le seul Zalvon y est un obstacle invincible; favori du premier visir, & lui-même aspirant à cette dignité, j'ai tout lieu de craindre les effets de sa haine: elle lui a fait chercher toutes les occasions de me perdre; elle m'a contraint à m'exiler, & ce n'est que par sa mort que je puis me flatter de l'espérance de revoir un jour ma patrie. Ah! Seigneur, s'écria Margeon en cet endroit, le visir Zalvon étoit votre persécuteur; vous nous l'avez

déjà dit ; mais la situation où j'étois en ce moment , ne me permettoit pas de vous interrompre : Eh bien , Seigneur , c'est cet infâme Zalvon qui m'a enlevée d'Aden , c'est lui qui vouloit me conduire à l'île de Zocotora , & qui m'avoit menacée d'employer les moyens les plus indignes pour me faire consentir à sa brutale passion ; mais le juste ciel qui protège toujours l'innocence , ne l'a pas permis ; la tempête nous a jetés sur ces côtes ; vos habitans ont attaqué notre vaisseau , & ils s'en sont rendus maîtres , après avoir percé de mille coups ce scélérat de visir ; tous les efforts que le désespoir & la rage peuvent produire , il les a fait paroître dans ce dernier combat ; & prêt à succomber sous le nombre de ses ennemis , il avoit déjà le bras levé pour me sacrifier moi-même à sa barbare fureur , lorsqu'un de vos braves soldats a fait voler sa tête à mes pieds. Zalvon ne vit plus , Seigneur ; Katifé est favori de notre sultan ; il a été assez heureux , ainsi que je vous l'ai déjà raconté , de lui sauver trois fois la vie dans une même journée , & ce généreux monarque épuisant envers lui toute sa reconnoissance , l'a nommé son premier visir. Sûre de la continuation de la faveur de mon époux , revenez à Aden , le sultan rendra justice à votre innocence , il vous fera rentrer dans vos biens , que j'ai toujours oui dire avoir été confisqués. Je

voyois couler les larmes des yeux d'Abouriam au récit de Margeon. Zalvon ne vit plus ! s'écria-t'il , tout transporté de joie , le ciel l'a puni de ses crimes ! Ah ! ma chère fille , voilà donc tous mes malheurs finis ; j'ai toujours soupiré du desir de revoir ma patrie & mes enfans ; cette occasion est trop favorable pour que je n'en profite pas ; qui je retournerai à Aden. Seigneur , repris-je alors , venez y partager avec moi la faveur de notre monarque ; aussi-bien j'ai besoin de vos sages conseils & de votre expérience , pour me bien acquitter de l'emploi dont il m'a chargé , & pour mériter avec justice l'amour des peuples dont la conduite m'est confiée.

Avant cette conversation si intéressante , & qui n'avoit été interrompue que par l'arrivée de l'iman , & la cérémonie qu'il avoit faite à notre sujet , tous les spectateurs avoient , pour ainsi dire , été immobiles , dans la crainte que la scène ne fût véritablement ensanglantée ; mais la frayeur ayant bientôt fait place à une joie universelle , ce ne furent plus qu'embrassemens de toute part ; Khaled étoit aussi transportée du plaisir de retrouver en moi un frère qu'elle connoissoit être dans un poste éminent , que Margeon témoignoit de satisfaction de me revoir , & de savoir qu'elle tenoit le jour du gouverneur de Brava ; l'une & l'autre me combloient de caresses , & je puis

dite que de ma vie je n'ai goûté de plaisirs si purs & si parfaits.

L'heure de nous retirer étant enfin venue , nous nous rendîmes dans des appartemens que l'on nous avoit préparés , & ce fut là , qu'en la compagnie de nos épouses , nous passâmes les plus délicieux momens que l'on puisse jamais trouver , surtout après les traverses que j'avois esquivées dans mes amours.

Abouriam , après avoir donné huit ou dix jours aux fêtes qui suivirent notre mariage , nous ayant fait appeler dans son cabinet , nous témoigna l'envie extrême qu'il avoit de retourner à Aden. Mes chers enfans , nous dit-il , quelque impatience que j'aye de revoir ma patrie , je ne puis entreprendre ce retour sans péril , si le sultan qui règne en ces lieux venoit à le savoir , & je ne crois pas devoir l'en instruire sans risquer ma perte. Voici ce que j'ai résolu pour parvenir à mes desseins ; il faut que Mesfri aille trouver le Négociant , sur le vaisseau duquel vous vouliez vous embarquer , & qui n'est pas encore parti , qu'il lui remette tout l'argent dont il aura besoin pour racheter d'esclavage ceux qui étoient avec vous lorsque vous perdîtes la liberté ; je fournirai toutes les sommes nécessaires pour cela ; & après avoir fait secrètement porter toutes mes richesses sur un bâtiment que je ferai bien armer , nous nous met-

trons ensemble en état de reprendre la route d'Aden.

L X I S O I R É E.

Conclusion des Aventures de Kaïfè & de Margeon.

Nous vîmes avec une extrême joie la résolution d'Abouriam ; il ne perdit pas de tems à exécuter ce qu'il avoit projeté ; & lorsque tout fut prêt , comme il avoit plus de quarante esclaves de différens pays , il les fit venir en sa présence une heure avant son départ : mes amis , leur dit-il , content de vos services , je veux vous en donner des marques essentielles , je pars pour Aden , où des affaires de conséquence m'appellent , sans être sur de mon retour en ces lieux. J'offre de vous y conduire, en cas que vous vouliez m'y suivre, (car je vous déclare que dès ce moment vous êtes tous libres :) là je vous fournirai les moyens de retourner chacun dans votre patrie. Les esclaves d'Abouriam se jetèrent aux pieds d'un si bon maître ; & pas un seul n'ayant voulu rester à Brava , nous fîmes transporter sur le champ toutes ses richesses sur le vaisseau qu'il avoit fait équiper , sous

332 C O N T E S M O G O I S

prétexte d'envoyer en course, & sur lequel Mestré avoit fait passer au commencement de la nuit tous nos compatriotes bien armés, & nous partîmes dans l'instant, suivis du vaisseau de ce négociant d'Aden.

Comme nous avions le tems le plus favorable que l'on pût choisir, notre voyage fut aussi heureux que nous pouvions le souhaiter, jusqu'auprès de l'île de Zocotora; mais en cet endroit, le vent ayant tout d'un coup changé, nous fûmes rejetés en mer avec une extrême violence; & ce même vent ayant continué pendant plus de quinze jours, nous nous écartâmes tout-à-fait de notre route, & nous essuyâmes plusieurs tempêtes qui, sans être bien dangereuses, m'inquiétèrent extrêmement, parce que ma chère Margeon, qui croyoit avoir quelques signes de grossesse, en étoit fort incommodée. Pour surcroît de malheur, pendant une nuit fort obscure, qu'il faisoit un assez gros tems, ayant quelques ordres à donner, dans le moment que je passois de la poupe vers la proue du vaisseau, je fus couvert d'une lame d'eau, qui me frappa avec tant de violence, que quelque effort que je fisse pour me retenir, je fus renversé dans la mer; aux cris que firent alors quelques matelots, je m'imaginais que l'on jeta promptement dans la mer plusieurs bouts de corde qui tenoient aux manœuvres (ainsi qu'il est d'usage en pareil cas).

& que, comme l'obscurité qui régnoit pendant la tempête, empêchoit que l'on pût distinguer les objets, l'on coula le long du vaisseau plusieurs grosses planches, pour que je pusse trouver du secours par ce moyen; j'ai tout lieu de le penser ainsi, puisqu'étant revenu sur l'eau, je sentis à mes côtés quelque chose qui flotloit; je m'y attachai fortement, & après avoir vogué sur cette planche pendant sept ou huit heures, je fus porté sur une rade inconnue, sans autre mal que celui d'être extrêmement fatigué, & de ressentir la plus vive douleur de la cruelle situation où je ne doutois pas que ne fût mon épouse, en apprenant que j'étois tombé dans la mer. Après avoir pris terre, & être monté sur une élévation d'où je pouvois découvrir extrêmement loin, j'eus la consolation de voir la mer fort tranquille, d'être persuadé qu'il n'étoit arrivé aucun accident au vaisseau qui renfermoit ma chère épouse, & de connoître que le vent qui étoit changé depuis quelques heures, devoit lui avoir fait prendre la route d'Aden; j'avois seulement sur moi une trentaine de pièces d'or, & quelques diamans dont Abou-riam m'avoit fait présent; avec ce secours, j'avancai le long de la côte, & après avoir marché pendant sept ou huit heures, j'arrivai à Dabul, extrêmement fatigué. Mon premier soin fut de m'informer s'il n'y avoit pas quelque bâtiment qui se

disposât à faire voile pour la mer rouge , & ayant appris que je n'en trouverois qu'à Cambaye , je suis venu dans cette ville , où j'avois pris la résolution d'attendre le départ du premier vaisseau qui devoit se mettre en mer pour aller à Aden , lorsque sans savoir comment , je me suis trouvé transporté dans ces lieux enchantés. De grace , illustres génies , à présent que vous êtes informés par moi-même des moindres particularités de mes aventures , daignez soulager la vive affliction d'une épouse qui ressent sûrement une mortelle douleur de sa perte , qu'elle regarde peut-être comme certaine ; & puisque votre puissance n'a pas de bornes , quand il s'agit de faire du bien , rendez-lui un époux accablé d'affliction , par une séparation qui lui est plus cruelle que la mort même.

Les sultanes n'avoient pu entendre l'histoire de Katifé & de Margeon , sans y prendre tout l'intérêt qu'ils méritoient ; elles lui en marquoient sincèrement leur sensibilité , lorsque Cothrobleur adressant la parole : ce n'est pas assez , leur dit-il , de consoler , par des discours , ces illustres malheureux , il faut encore par des effets , qu'ils connoissent toute l'étendue de notre pouvoir : alors se tournant du côté de Katifé : seigneur , continua-t-il , quelque touchée que Margeon soit de votre séparation , elle est toujours soutenue par l'espérance que vous n'êtes pas péri dans les flots :

nous avons pris soin de l'en instruire en songe , & elle est si bien persuadée de cette vérité , qu'après avoir parcouru nombre de ports pour vous chercher , elle touche au moment de vous rejoindre. Ah ! sage vieillard , s'écria Katifé , transporté de joie , vous me rendez la vie. Est-il bien possible que je revoye mon adorable Margeon ? un bonheur si surprenant est au-dessus de mes espérances : pardonnez-moi ce doute , généreux génies , je ne dois point en avoir sur l'étendue de votre puissance ; la manière extraordinaire dont je me trouve dans ce lieu de délices , me doit faire connaître que rien ne vous est impossible ; mais Margeon soupire , éloignée de moi , & je languis absent de cette charmante épouse que j'adore.

Vos empressements sont justes , dit alors Cotrob , il faut les satisfaire. Et bien , seigneur , vous allez voir dans le moment cette épouse qui fait l'unique objet de vos attentions , & dont vous méritez la tendresse avec tant de justice ; elle vient , par mon pouvoir , d'être transportée dans ces lieux avec Abouriam , Khaled & son époux ; alors les portes du salon ayant été ouvertes par les ordres de l'iman , on y vit entrer la charmante Margeon qui , sans faire aucune attention aux personnes qui y étoient , ni aux magnificences de ce lieu , courut se jeter entre les bras

de Katifé. Chère lueur de ma vie , lui dit-elle , je vous retrouve donc , après vous avoir cru englouti dans les flots. Ah ! que mon cœur a été cruellement déchiré depuis notre triste séparation , & que vous m'avez coûté de larmes ! Non , sans mon père & votre aimable sœur , je n'aurois pas survécu un seul moment à ce dernier malheur que je croyois sans ressource. Grand prophète ! vous seul pouviez leur fournir des raisons capables de suspendre mon désespoir , & vous m'avez bien fait connoître par votre protection toute singulière , les effets de votre bonté. Oui , mon cher époux , c'est sans doute cet ami de dieu qui a calmé la violence de mes maux ; c'est lui qui nous a conduits dans ces lieux enchantés par des voies qui nous sont tout-à-fait inconnues. Quelles grâces n'ai-je pas à lui rendre pour tant de bienfaits , puisque c'est par ses ordres que je me suis rendue avec Abouriam & ses enfans dans le Maravenseraïl de Cambaye ! Nous y sommes arrivés ce matin , le concierge nous y a reçus avec toute la politesse imaginable.

Sur le portrait que nous lui avons fait de votre personne , il nous a assurés que vous étiez venu loger chez lui il y a environ vingt jours , que vous n'y aviez passé qu'une nuit fort inquiète ; & que quoique vous lui eussiez fait con-

notre que vous étiez disposé à attendre le départ d'un vaisseau qui devoit dans quelques semaines faire voile pour la mer Rouge, il y avoit apparence que vous aviez changé de sentiment, puisque vous étiez dès le lendemain matin parti du Karavenferail, sans^o lui^o dire vos intentions, & sans même avoir pris congé de lui. Affligé au dernier point de votre départ, je lui témoignois la douleur que je ressentois, lorsqu'un jeune homme qui étoit dans la chambre, & qui nous a paru être un marchand joaillier, à pris part à la conversation : madame, ma-t-il dit, voulez-vous être instruite sur le champ, du lieu où se trouve la personne dont vous êtes en peine, je vous trouverai dans Cambaye une vieille femme qui vous en dira de sûres nouvelles, & même qui pourra faire quelque chose de plus encore pour vous.

Transportée de joie à des promesses si agréables, je l'ai prié instamment de nous aller chercher la vieille ; il y a été, l'a amenée avec lui, & après qu'elle a eu consulté un livre qui n'étoit rempli que de figures hyéroglyphiques : tu retrouveras ton époux, m'a-t-elle dit, avant que l'aurore paroisse, & tu lui rendras, par ta présence, toute la joie dont son cœur est privé. Si je ne te dis pas la vérité, puisse notre grand prophète, me priver pour jamais de l'usage de

la parole. Quelque peu d'apparence que je visse dans les promesses de cette femme , elles étoient trop flatteuses pour que je n'en fusse pas extrêmement touchée.

La joie qui brilloit dans mes yeux se répandoit dans toutes mes actions. Nous avons retenu cette vieille à souper avec nous , le vin l'a mise de belle humeur , elle nous a fort agréablement amusés par des histoires plaisantes qui ont fort égayé notre repas , mais je ne puis dire de-quelle manière il s'est terminé , puisque sans nous souvenir comment il a fini , nous avons été transportés dans ces lieux charmans où j'ai trouvé l'accomplissement de ce que m'avoit promis cette adorable femme.

Charmente Margeon , s'écria Katifé , quelles grâces n'avons-nous pas à rendre à l'envoyé de dieu , pour toutes les bontés qu'il a pour nous ! Sachez que vous avez , ainsi que moi , été en un moment apportée dans le palais des Peris ; que ces génies bienfaisans , soumis aux ordres de notre souverain prophète , n'ont fait sans doute qu'exécuter les volontés sur nos personnes , & que nous ne saurions trop vivement leur en marquer notre extrême reconnaissance : nous ne demandons autre chose de ceux que nous obligeons , reprit Cothro ; c'est aux cœurs seuls des mortels que nous en voulons , nous connoissons

la bonté des vôtres , nous en sommes très-satisfaits. Comme nous n'ignorons pas avec quelle impatience le sultan d'Aden attend Abouriam , & que ce sage visir doit répondre à son empressement , nous vous mettrons bientôt en état de le satisfaire ; mais après tant de fatigues , vous devez avoir besoin de repos , & l'on va vous conduire dans des appartemens où vous trouverez de quoi passer tranquillement la nuit.

Abouriam , son fils & Khaled , étoient si surpris de tout ce qui s'étoit passé depuis leur entrée au Karavenferail , qu'ils en étoient comme immobiles. Après avoir tous remercié les prétendus génies , ils passèrent dans le lieu qu'on leur avoit destiné , & y trouvèrent des rafraîchissemens d'un goût si délicieux , qu'ils ne purent refuser d'en boire avant que de se livrer au sommeil : comme , par les ordres de Cothrob , l'on y avoit mêlé de la décoction de Bueng , ils ne furent pas plutôt profondément endormis , que le prince Schirim , profitant de leur assoupissement , les fit enlever par les esclaves destinés à ces sortes d'opérations , & les fit porter dans une chaloupe qu'ils allèrent , par son ordre , attacher au vaisseau d'Abouriam , & revinrent ensuite au palais. Il est facile de juger de la surprise où ces cinq personnes se trouvèrent le lendemain à leur réveil. Bien persuadés de la

réalité de tout ce qui leur étoit arrivé , ils entrèrent dans leur vaisseau , & après avoir renvoyé la chaloupe à bord , ils profitèrent du vent qui leur étoit favorable pour retourner à Aden.

Les sultanes de Guzarate avoient été touchées du dénouement de cette histoire ; & sans faire autrement attention à tout ce qui avoit été dit & exécuté par Cothrobo , elles crurent que , comme ce grand homme pouvoit avoir été informé par le concierge du Karavenferail , de l'arrivée de Margeon , il s'étoit imaginé que cette aimable personne , uniquement occupée de la perte de son époux , avoit bien pu faire des rêves conformes à ce qu'il lui avoit dit de flateur à ce sujet , d'autant plus que Katifé étant tombé dans la mer , dans un endroit qui n'étoit pas extrêmement éloigné de Dabul , il étoit probable qu'il avoit pu gagner terre sur ces côtes , ou à quelque port prochain.

A l'égard du sultan Oguz , il avoit paru très-toutent du récit de ces aventures , & avoit témoigné plus d'une fois à Cothrobo son étonnement de ce que Katifé avoit pu résister aux artifices que Margeon avoit employés pour éprouver son amour : je vous avoue , mon cher ami , lui dis-je , que je ne me ferois jamais senti capable de soutenir de pareilles épreuves , quelque violente tendresse que j'eusse eue dans le cœur pour
une

une femme : seigneur, reprit l'iman, il n'entre pas ordinairement en amour, tant de délicatesse dans celui des sultans. Accoutumés à voir tout fléchir devant eux, ils n'ont pas plutôt formé des desirs qu'ils sont satisfaits ; & je ne suis pas surpris que vous pensiez ainsi ; mais quelle doit être aujourd'hui la satisfaction de ces incomparables amans ! ils sont sûrs que leur tendresse est bien réciproque, & c'est véritablement dans une vie privée & non sur le trône, que l'on goûte ordinairement ces plaisirs dans toute leur pureté.

Oguz convint que la grandeur d'un monarque lui étoit souvent incommode en amour ; & après avoir fait plusieurs réflexions très-solides sur le bonheur de ces heureux amans, comme il parut avoir besoin de se livrer au sommeil, Cothrob se retira & le laissa en liberté.

Le lendemain, l'heure pour se trouver au salon étant arrivée, il y avoit déjà quelque temps que les sultanes s'y étoient rendues avec toutes les personnes qu'elles avoient fait enlever du Karavenseraïl, & elles demandoient à voix basse à Schirim s'il ne leur avoit pas fait conduire au palais quelque nouvel étranger, lorsque ce prince, sans leur répondre, ayant fait le signal dont il avoit coutume de se servir pour faire relever les portières, on vit sur le sofa & sur

des carreaux placés dans l'enfoncement de l'estrade, un femme d'environ soixante ans, quatre filles fort jolies, dont la plus âgée n'en paroissoit pas avoir dix huit, & deux jeunes garçons fort bien faits qui pouvoient en avoir au plus chacun vingt-cinq.

LXII SOIRÉE,

Histoire de Mapnoun & de Leïleh.

IL fut très-facile aux sultanes de connoître par les habillemens de ces sortes de personnes, que c'étoient des danseuses & des danseurs, & elles s'attendirent à recevoir du plaisir de ces nouveaux venus ; il augmenta bientôt par la surprise où ils parurent à leur réveil, jamais on n'a rien vu de plus singulier que toutes les attitudes différentes dans lesquelles chacun des acteurs & actrices se trouva, & cela forma un tableau si plaisant, que les sultanes & les autres spectateurs ne purent s'empêcher d'en rire de bon cœur. Ensuite Schirim prenant la parole : cessez de vous étonner, leur dit-il, & reprenez toute la gaieté dont des gens tels que vous sont doués ordinairement, imaginez-vous que dans une nuit vous

avez tous été transportés dans la province du Schadukiam (a) que vous êtes dans le palais de Ghévher-Abad, & que destinés pour quelques tems aux plaisirs des Peris & Perizes qui l'habitent, votre bonheur dépendra de la manière dont vous vous acquitterez des devoirs de votre profession. Ces gens rassurés par des promesses aussi flatteuses, reprirent bientôt leurs esprits, l'on vit la tranquillité & la joie reparître sur leur visage, & la vieille qui étoit la maîtresse de cette

(a) *Schadukiam*, est le nom d'une province fabuleuse du pays de Ginnistan, que les romans orientaux disent être peuplé de divs & de peris; nous pourrions l'appeler le royaume des fées, aussi-bien que l'empire des génies, ou encore mieux, en suivant la propre signification, le pays de Cocagne, parce que ce mot qui est persien, est composé de deux autres qui signifient le plaisir & le désir. La ville capitale de ce pays imaginaire, porte le nom de *Ghevher-Abad*. La ville des Sœurs; ou *Mehelan* & *Mahelan*, qui étoient de l'espèce des peris ou bons génies, régnoient sur toutes de *Caherman*. Ces deux rois peris ou fées, qui étoient molestés par les divs ou démons qui leur faisoient une cruelle guerre, ayant appris que ce héros étoit à la cour de *Schelan*, roi d'une autre province du Ginnistan, implorèrent son secours contre de si fâcheux voisins, & *Caherman*, à leur prière, exécuta dans cette occasion les grands exploits qui sont décrits amplement dans le *Caherman-Namah*, roman qui se trouve dans la bibliothèque du grand duc.

troupe, leur ayant adressé la parole : mes enfans, leur dit-elle, louons le prophète qui a permis que nous fussions conduits dans ces lieux enchantés, & faisons nos efforts pour bien remplir l'idée que ces illustres génies ont de nos personnes. Veulent-ils que par vos danses & par vos chants, vous leur exprimiez quelque aventure tragique ? ou bien le comique les toucheroit-il davantage ? Oh ! que ce soit du comique, s'écria Goul Saba ; nous demandons quelque chose qui nous réjouisse : cela étant, dit la vieille à sa troupe, il faut que vous donniez à ces perizes la représentation des amours de Megnoun (a) & de Leileh ; quoique ce sujet paroisse grave, mes acteurs savent tellement tourner cette histoire en plaisanterie ; que je ne doute point que l'exécution ne leur fasse plaisir. Megnoun, ainsi que l'on sait, aima passionnément Leileh, & comme par discrétion il n'osoit pas tenter la chasteté d'une si vertueuse personne, son amour devint si violent, qu'il fit perdre le repos, & qu'il quitta sa profession, pour ne penser uniquement qu'à sa maîtresse : en peu de tems ces belles réflexions le rendirent si maigre & si exténué, qu'il avoit plutôt l'air d'un squelette que d'un homme vi-

(a) Voyez la bibliothèque orientale, aux fol. 313 & 573.

vant. Leïleh qui le rencontroit partout , lui demandoit quelquefois la cause de ses ennuis , ce fort amoureux n'osa jamais les lui apprendre , & cette conduite l'ayant réduit à l'extrémité , il écrivit , dans une lettre fort touchante , l'origine & le progrès de ses amours , déclara que Leïleh , qui en étoit l'unique objet , étoit aussi la cause de l'état déplorable dans lequel il étoit , qu'il n'avoit jamais osé l'en instruire , & ordonna qu'on ne lui rendît cette lettre qu'après sa mort : ses intentions furent exécutées , & cette belle fille , apprenant le triste sort de son amant , fut si touchée de sa perte , qu'accablée de douleur , elle ne lui survécut pas long-tems. Les auteurs Arabes , Turcs & Persans ont écrit différemment de si étranges amours ; Megnoun est regardé par eux comme la plus belle & la plus chaste personne de son sexe.

Pour nous , qui sommes bien persuadés que de tels amoureux sont des êtres imaginaires , nous n'avons pas traité ce sujet au sérieux ; & comme nous ne pouvons pas nous imaginer qu'il y ait des amans si forts , & des filles si réservées , nous n'avons pas conservé dans notre pièce les caractères tels que les romans nous les dépeignent.

Leïleh s'apperçoit d'abord de l'amour de Megnoun , mais en fille d'esprit , & qui ne veut pas

faire les avances , elle feint de ne le pas voir ; cependant son amant est si timide , que dans les conversations qu'elle a avec lui , voyant qu'elle employe inutilement toute son adresse pour lui faire avouer sa passion , elle a recours à sa suivante qui aime l'esclave de Megnoun. Cet esclave est un garçon dégourdi , il connoît toute l'impertinence de son maître , se divertit beaucoup à ses dépens ; il lui donne des leçons de tendresse que Megnoun , entraîné par sa timidité naturelle , n'ose exécuter , ou exécute fort mal , si-tôt qu'il revoit Leileh. Enfin la suivante de cette chaste fille & l'esclave sont obligés de représenter les personnages de ceux à qui ils appartiennent , & les oblige à les imiter ; ils jouent cette scène en leur présence avec tant de vivacité , & par degrés ils la poussent si loin , que Megnoun , enhardi , fait tout ce qu'il voit faire à son esclave , & que Leileh lui laisse prendre toutes les libertés que sa suivante permet à son amant. Cette scène est un peu vive , je vous en avertis , & mes acteurs l'exécutent de manière qu'elle peut émouvoir les plus insensibles ; cependant ce n'est qu'avec l'agrément des spectateurs qu'ils la représentent ainsi : suivant le goût de ceux qui nous employent , on la rend plus ou moins intelligible ; ainsi belles petites , vous n'avez qu'à nous faire entendre de quelle ma-

mère vous souhaitez qu'elle soit exécutée. Avec toute la modestie possible , reprit Gehernaz , nous ne voulons rien voir qui puisse le moins du monde choquer la bienséance. Que vos acteurs choisissent un autre sujet , ou qu'ils s'observent exactement , s'ils veulent nous plaire ; ils vous obéiront , reprit la vieille , & vous n'avez qu'à leur ordonner de s'y disposer.

Si-tôt que les sultanes eurent témoigné qu'elles souhaitoient que la pièce commençât , les danseurs & les danseuses entrèrent sur la scène , ils y exprimèrent avec tant de grâces & de naïveté toute l'histoire de Megnoun , & celui sur-tout qui faisoit le rôle de l'esclave , joua son personnage avec un comique si parfait , que toute l'assemblée en fut charmée ; l'on admira même la délicatesse avec laquelle il rendit les scènes sur lesquelles on lui avoit recommandé d'être modeste , & la danseuse qui les jouoit avec lui , ne fut pas moins applaudie pour la manière simple & naturelle avec laquelle elle les exécuta , sans blesser le moins du monde les bienséances de son sexe. Si tous les spectateurs furent extrêmement contens , Goul-Saba le fut encore plus que les autres ; mais quelque plaisir qu'elle eût eu à cette représentation , il fut moins vif que celui qu'elle ressentit à la vue de l'acteur qui jouoit le rôle de Megnoun ; c'étoit un gros garçon

de bonne mine ; il avoit des cheveux noirs tous bouclés , les plus beaux yeux que l'on pût voir , & une physionomie qu'on ne pouvoit définir , parce que , suivant les différentes passions qu'il vouloit représenter , elle étoit variée à un point qu'il en étoit méconnoissable ; malgré cela , hors de dessus la scène , l'on peut dire que c'étoit un fort bel homme : aussi Goul-Saba en fut-elle si frappée , que dès ce moment elle lui auroit fait connoître toute sa tendresse , si elle n'avoit pas craint les reproches des autres sultanes. Cependant ne pouvant se contraindre à un certain point ; Megnoun , lui dit-elle ; car je ne vous connois pas sous un autre nom , je suis si fatiguée de votre jeu , que je veux vous donner des marques de mon amitié : recevez ce rubis , & portez le pour l'amour de moi. Alors tirant de son doigt une bague de prix , elle la présenta à cet acteur qui la reçut avec une extrême joie , & avec le plus profond respect.

Les sultanes surprises du présent que Goul-Saba venoit de faire , & de l'air gracieux dont elle l'avoit accompagné , ne doutèrent point qu'elle n'eût conçu une violente passion pour ce jeune homme , & dans la crainte qu'elle ne prit avec lui quelque engagement , elles ne jugèrent pas de meilleur moyen pour l'en détourner , que d'obliger cet acteur à leur raconter les aventures

de la vie. Pour cet effet, Gehernas prenant la parole : Megnoun , lui dit-elle , vous devez vous estimer bien glorieux de recevoir des marques aussi brillantes de la protection de cette belle perize ; mais apprenez que ce présent ne vous est fait qu'à condition que vous nous ferez un récit des plus sincères de votre vie. Prenez garde de vous écarter le moins du monde de la vérité la plus exacte. Vous devez croire , si cela vous arrivoit , que découvrant dans le moment l'imposture , vous encourriez notre indignation. Illustre perize , répondit alors le jeune homme , il suffit que vous me l'ordonniez , pour que je ne vous cache rien de mes aventures , telles qu'elles puissent être. Ainsi vous me voyez prêt à vous satisfaire ; alors voyant qu'on lui prôtoit silence , il commença en ces termes :

HISTOIRE

De Massoud , fils de Soffar.

MON père étoit un chaudronnier Arabe , établi à Schiraz , & il n'étoit connu dans cette ville que par le surnom de Soffar (a) , qu'on lui donnoit

(a) Soffar signifie en arabe le chaudronnier.

par excellence , parce qu'il travailloit dans sa profession avec une extrême propreté , & que les ouvrages qui sortoient de ses mains , étoient parfaits dans leur genre. Il demouroit dans le voisinage d'un philosophe qui , quoique jeune , étoit très-habile , & qui l'employoit souvent à faire des alembics , ou d'autres vaisseaux propres à travailler à la chimie. Comme mon père étoit obligé d'aller souvent chez ce philosophe , il eut occasion d'y faire connoissance avec une esclave appelée Nour , âgée d'environ trente ans , & cette fille étant devenue amoureuse , eut tant de complaisance pour lui , que son maître s'aperçut bientôt du commerce qu'elle avoit avec Soffar.

LXIII SOIRÉE.

*Suite de l'Histoire de Massoud , fils
de Soffar.*

Le philosophe n'eut pas plutôt connu la foiblesse que Nour avoit eue pour Soffar , qu'il entra dans une violente colère , & s'étant saisi d'un bâton , il se jeta sur ce pauvre chaudronnier , & l'auroit assommé de coups , s'il ne se

fut dérobé aux premiers mouvemens de sa fureur. A l'égard de Nour, elle n'eut recours qu'à ses larmes, & s'étant jetée aux pieds du philosophe, elle le toucha de manière qu'elle obtint la grâce de mon père & la sienne; Nour lui dit-il, levez-vous, & voyez ce que vous perdez aujourd'hui; je vous avois assez distinguée de mes autres esclaves, pour vous faire comprendre que je vous aimois; je croyois trouver en vous une personne raisonnable. Avec la liberté que j'allois vous donner, je vous aurois offert une place dans mon lit, & je vous estimois assez pour vous juger digne d'être ma femme; je me suis heureusement trompé; la conduite que vous avez tenue avec un vil chaudronnier, me fait connoître la bassesse de vos sentimens, & combien j'aurois été malheureux en m'associant avec une personne de votre caractère. Je loue le ciel de ce qu'il ne l'a pas permis, Faites avertir le cadi & l'iman: en leur présence, je vais vous délivrer de l'esclavage, & vous lier avec Soffar qui a été assez hardi pour deshonorer ma maison. Il trouvera peut-être dans ce mariage la punition de son insolence.

Les ordres du philosophe furent exécutés sur le champ; Nour fut affranchie chez le cadi, elle épousa ensuite Soffar, & l'émotion qu'elle avoit ressentie dans cette journée, fut si violente, qu'à

peine fut-elle arrivée dans la maison de son mari, qu'elle y accoucha de moi, à sept mois. Mon père en fut si transporté de joie, qu'il me nomma Massoud (a), prétendant que j'étois né pour être heureux ; cela seroit peut-être arrivé, si avant ma naissance, le philosophe n'avoit pas tenu à ma mère les discours que je viens de vous rapporter ; elle ressentit tant de chagrins d'avoir manqué par sa faute un établissement aussi solide & aussi brillant, que concevant dès ce moment une extrême aversion pour mon père, j'en ressentis bientôt le contre-coup, elle me regarda comme le seul obstacle à sa fortune, puisque si je n'avois pas été le fruit indiscret de ses amours, elle auroit pu cacher son commerce avec Soffar, & devenir l'épouse du philosophe qui étoit fort bel homme, riche & très-estimé dans Schiraz.

Mon père, qui s'étoit cru au comble du bonheur en épousant Nour, sentit bientôt qu'il étoit le plus malheureux de tous les hommes ; il ne éprouva que des mépris de sa femme, & il ne se passoit pas de jour qu'elle ne lui reprochât que ses sollicitations & la foiblesse qu'elle avoit eue pour lui, lui avoient fait manquer sa fortune ; enfin elle en usa si mal avec lui, qu'il en tomba malade de chagrin, & mourut sans que

(a) Fortune.

ma mère fût touchée des reproches qu'il lui fit dans ces derniers momens ; ni qu'elle témoignât le moindre regret de sa perte.

Le philosophe , instruit par mon père de la cause de sa maladie , fut très-fâché d'y avoir contribué , par la déclaration qu'il avoit faite à Nour ; la conduite qu'elle avoit tenue avec son mari , ne lui inspira pas beaucoup d'estime pour elle , & voyant qu'elle me négligeoit tout-à-fait , & même qu'elle n'avoit pas voulu me nourrir , il eut la bonté de prendre soin de moi.

Ma mère , qui n'avoit écouté que ses idées ridicules de grandeur , fut bien surprise , quelques mois après la mort de Soffar , de voir que sa boutique se décrédisoit tous les jours ; les ouvriers qu'elle ne savoit pas gouverner , l'abandonnèrent bientôt : enfin il ne se passa pas six mois , qu'étant tombée dans la misère , elle eut recours à son ancien maître , aux pieds duquel elle alla se jeter : seigneur , lui dit-elle , en fondant en larmes , permettez que je rentre dans l'esclavage dont je ne méritois pas de sortir ; livrée à des malheurs que je reconnois m'être attirés par ma seule faute , ne m'abandonnez pas à mon désespoir , & souffrez que j'embrasse vos genoux , je ne les quitterai point que je n'aye obtenu de vous cette grâce. Levez-vous , Nour , lui dit le philosophe , rentrez chez moi ,

puisque vous le souhaitez, non pas comme esclave, mais avec tous les droits que vous avez acquis lorsque je vous ai donné la liberté, & reprenez les mêmes fonctions que vous aviez dans ma maison; j'oublie toutes vos fautes, que le passé vous rende sage.

Ma mère versant des larmes en abondance, baïsa la main d'un si bon maître; & pénétrée de sa générosité, elle redoubla ses soins pour l'économie de sa maison; mais malgré la satisfaction qu'elle y devoit avoir, elle se livra à une mélancolie si noire, qu'elle ne survécut à mon père que de huit mois.

A peine avois-je deux ans, lorsque je perdis ma mère, & je puis dire que je ne fis pas une grande perte, puisque je n'avois jamais trouvé en elle que des sentimens d'une marâtre; le philosophe m'ayant continué ses bontés, je fus élevé jusqu'à six ans chez la femme qui m'avoit nourri, & qui commença à m'apprendre à lire & à écrire; & mon maître m'ayant mis, au sortir de-là, chez un Molla, (a) pour achever de m'instruire, il me retira ensuite chez lui, où je lui rendis tous les services proportionnés à mon âge.

J'avois à peine douze ans lorsque mon maître

(a) Le *Molla* est une espèce de docteur de la loi Musulmane.

me fit entrer un jour dans son cabinet. Massoud, me dit-il, quoique tu sois encore bien jeune, comme je te connois pour être sage, je vais te faire une confidence que je n'ai encore faite à personne : mon père qui étoit un fameux médecin, partit de Schiraz, il y a environ dix-huit ans, pour aller en Egypte ; quoique je lui représentasse qu'il avoit plus de quatre-vingts ans, je ne pus obtenir de lui qu'il n'entreprît pas un voyage aussi long & aussi pénible ; depuis ce tems, je n'ai eu de lui aucune nouvelle ; & comme il n'avoit que moi d'enfant, il me remit, à son départ, trois phioles pleines de liqueurs, qu'il m'assura être d'un prix inestimable ; puisqu'elles avoient la vertu de ressusciter un mort ; il me dit que pour cet effet, en versant de la première phiole sur les lèvres d'un homme, peu après que l'ame seroit séparée de son corps, elle y retourneroit ; qu'en y répandant de la seconde, il se redresseroit ; & qu'en lui faisant avaler quelques gouttes de la troisième, il reprendroit tout-à-fait la vie, & feroit toutes ses fonctions comme auparavant : il ajouta qu'il n'avoit voulu se servir de ce secret que très-rarement, dans la crainte de commettre un trop grand péché, en entreprenant sur ce qui étoit réservé à Dieu seul ; & que par la même raison, il m'exhortoit à n'en user qu'avec beaucoup de retenue, devant plutôt admirer l'excellence de ce

remède que de m'en servir ; & m'assurant qu'à son retour , il m'enseigneroit un secret aussi rare.

L X I V S O I R É E.

*Suite de l'Histoire de Massoud , fils
de Saffar.*

AUSSI scrupuleux que mon père, poursuivit le philosophe, je n'ai point encore fait l'épreuve de ces trois bouteilles que tu vois bien numérotées ; mais si , par quelque événement que je ne puis prévoir , je venois à mourir subitement , n'oublie point de les prendre dans cette armoire , dont tu trouveras la clef dans ma poche ; & avant que mon corps soit refroidi , ne manque pas de me les verser l'une après l'autre dans la bouche , en te réglant sur les numéros marqués par les étiquettes ; & si ce remède opère , ainsi que mon père me l'a assuré , sois sûr d'une récompense proportionnée au service que tu m'auras rendu. J'écoutois le discours de mon maître avec toute l'attention possible , continua Massoud ; & j'eus besoin de mettre en pratique les instructions qu'il

qu'il m'avoit données avant que l'année fût révolue.

Un jour qu'il m'avoit chargé de plusieurs commissions dans Schiraz , & qu'après les avoir exécutées , je revenois au logis , je trouvai dix ou douze personnes assées à la porte de notre maison ; j'en demandai la raison , l'on me dit que mon maître s'étoit trouvé extrêmement mal chez un de ses amis ; qu'on venoit de le reporter chez lui , & qu'on croyoit qu'il n'avoit plus que quelques momens à vivre. Emu d'une pareille nouvelle , je me rendis promptement auprès de lui : je le trouvai sans connoissance , & le chirurgien qui venoit de lui appliquer les ventouses , nous ayant assuré qu'il étoit mort , la maison fut en un moment remplie de cris & de tristesse. Comme je ne songeois qu'à exécuter les ordres du défunt , je me saisis promptement de la clef de l'armoire ; & pendant que ses esclaves étoient occupés à tout ce qu'il falloit préparer pour les obsèques de leur maître , je m'enfermai avec lui , je pris les trois bouteilles , & je n'eus pas plutôt mis dans sa bouche quelques gouttes de la liqueur qui étoit dans la première , que je sentis son poulx se ranimer , & que je vis la pâleur de la mort faire place sur son visage aux couleurs les plus vives ; encouragé par un si bon succès , je versai de la seconde liqueur avec beaucoup de confiance ;

mais quelque prévenu que je fusse, ce ne fut pas sans une extrême émotion que je vis cet homme se relever sur son séant : Comme j'étois dans une espèce d'extase à la vue d'une opération si merveilleuse, & qui ne demandoit apparemment pas d'intervalle, je ne me pressois pas de lui donner de la troisième bouteille, lorsqu'impatient de retourner dans ce monde, quoiqu'il n'y eût pas plus d'une demi-heure qu'il en fût sorti, il s'écria d'une voix si aigre, & avec des yeux tellement remplis de colère, *verse, verse*, que j'en fus épouvanté ; & que croyant que c'étoit le diable qui animoit ce corps, je laissai tomber par terre la boîte où étoient les trois phioles, qui se cassèrent en mille pièces, & je vis à l'instant ce pauvre homme qui m'avoit paru plus qu'à demi ressuscité, contraint de se recoucher de nouveau, sans espérance de se relever avant le jour du jugement dernier. La frayeur me saisit alors à un tel point, que je tombai à la renverse, dans un état presque pareil à celui du philosophe. On vint quelque tems après heurter à la porte ; comme elle se trouva fermée, on l'enfonça ; & après que l'on m'eut secouru, l'on rendit les derniers devoirs à notre maître.

J'étois sans aucun bien, continua Massond, je ne savois où donner de la tête, & je me voyois dans la dernière misère, lorsqu'il passa.

à Schiraz une troupe de danseuses ; elles avoient à leur tête une vieille qui, dans son temps, avoit été la première actrice de l'orient ; elle me trouva sur la brune, au coin d'une rue, assis sur une pierre, & dans une situation qui lui fit connoître l'état déplorable dans lequel j'étois ; elle eut pitié de moi ; & informée du sujet de ma douleur, & de la misère où j'allois me trouver, elle me proposa de prendre parti avec elle ; la situation où j'étois , ne me permettoit pas d'en refuser aucun ; je l'acceptai sans hésiter, & dès ce moment , cette bonne femme m'emmena dans une maison des faubourgs de Schiraz , qu'elle avoit loués pour elle & pour sa troupe. Comme j'avois à peine atteint treize ans , & qu'il n'y avoit pas d'apparence que je pusse à cet âge jouer des rôles d'hommes , elle ne m'eut pas plutôt introduit dans sa chambre , que me choisissant dans sa garde-robe ambulante , un habit & une coëffure de femme , elle me les fit mettre , & m'ayant trouvé charmant sous ce déguisement , elle me fit entendre qu'elle me destinoit à représenter les amoureuses , & qu'elle vouloit que je cachasse mon sexe , même à toute sa troupe : ensuite m'ayant fait répéter quelque petite scène , & m'ayant trouvé des talens naturels pour sa profession , elle employa tous les surs pour me rendre parfait dans ce genre ; en effet , je n'eus pas profité pendant

trois mois de ses instructions , que sous le nom de Rouschen (*a*) qu'elle m'avoit donné , elle me crut capable de remplir les premiers rôles , & je répondis si bien à son attente , que tous les seigneurs de Schiraz & des villes par où nous passâmes ensuite , ne manquoient pas de nous faire venir chez eux ; & par la réputation que nous avions d'être une troupe fort complète , notre gouvernante gagna beaucoup d'argent.

Comme vous savez , illustres Périzes , que les danseuses sont destinées aux plaisirs du public de plus d'une manière , les vœux des jeunes gens qui me prenoient pour une fille , s'adressoient souvent à moi ; mais la directrice de la troupe qui ne vouloit pas (je ne sais par quelle fantaisie) que je fusse reconnu pour ce que j'étois , ne manquoit jamais , quand nous allions en ville , de me faire mettre un caleçon (*b*) noir ; elle arrêtoit

(*a*) *Rouschen* signifie lumière en Persien.

(*b*) L'art de la danse est non seulement deshonnête , mais même infâme en orient , sur-tout à l'égard des femmes , parce que les danseuses sont constamment femmes publiques ; ce sont ordinairement des hommes qui touchent les instrumens. Les plus nouvelles actrices ouvrent la scène qui commence par la description de l'amour , dont elles dépeignent , en chantant les appas & les enchantemens ; elles représentent ensuite toutes les

par là les desirs de tous ceux qui pouvoient jeter les yeux sur moi ; mais en voulant , sans une raison essentielle cacher ainsi mon sexe , elle fut cause que je fus bientôt séparé de sa troupe par une aventure singulière La veuve du gouverneur de Tauris (a) où nous étions pour lors , appelée Raoudhah , (b) âgée au plus de vingt-huit ans ,

passions qu'il fait naître ; c'est là d'ordinaire le premier acte ; on voit au second la troupe séparée en deux chœurs , représenter , l'un les poursuites d'un amant passionné , l'autre les rebuts d'une fière maîtresse. Le troisième contient l'accord des amans , & c'est là dessus que les actrices se surpassent , & qu'elles épuisent la voix & les gestes ; & quoique souvent les yeux & les oreilles , en qui il est quelque pudeur , soient obligés de se détourner , ne pouvant soutenir ni l'effronterie , ni la lascivité de ces derniers actes , cela ne blesse point , pour l'ordinaire , la vertu orientale. Lorsque ces femmes publiques sont dans l'état de la souillure légale , elles portent un caleçon de taffetas noir , afin qu'on ne les touche pas , & alors même on les fait manger à part.

Voyages de Chardin , Tome II , folio 247 ; & Tom. IV , fol. 194.

(a) Tauris , autrefois capitale de la Perse ; on la prend pour l'ancienne Ecbatane , capitale de la Médie , quoique les voyageurs assurent qu'on n'y voit aucun vestige des palais qui étoient dans cette ville.

(b) Raoudhah signifie en persien prairie semée de fleurs.

venoit de marier sa fille , qui en avoit à peine douze , à un jeune seigneur de cette ville ; les nûces s'étoient faites avec beaucoup de magnificence , & vous pouvez croire qu'on n'avoit eu garde de manquer à nous y appeler, pour orner la fête ; nous procurâmes tout le plaisir possible à l'assemblée ; il n'y eut presque aucun jeune seigneur qui ne me regardât avec quelque dessein sur ma personne. La veuve du gouverneur s'en aperçut , & ayant fait appelle notre directrice, elle lui demanda depuis quand j'étois dans sa troupe : depuis environ deux ans , madame, lui dit-elle , & cette jeune fille n'y est entrée qu'à condition que toutes les fois que nous irions en ville , elle porteroit toujours le caleçon noir ; elle ne se sent pas d'inclination à remplir toutes les fonctions des danseuses ordinaires , & je lui ai accordé qu'elle pourroit vivre à sa fantaisie , sans la gêner en aucune manière.

La veuve fut touchée des sentimens de vertu qu'on l'assura que j'avois ; elle fit de grandes leçons de morale à notre maîtresse , & cette femme ayant paru touchée de ses remontrances , elle lui fit promettre qu'elle abandonneroit le genre de vie qu'elle menoit , & pour être sûre qu'elle lui tiendroît parole , elle lui offrit trois mille pieces d'or , si elle vouloit m'engager à quitter cette profession , & à rester auprès d'elle. Notre direc-

trice se trouva assez embarrassée à cette proposition dont l'événement pouvoit être de conséquence pour elle ; cependant , comme elle n'avoit pas envie de faire un long séjour à Tauris , & qu'elle prit sur le champ la résolution d'en partir le lendemain , elle n'hésita pas à me remettre entre les mains de Raoudhah.

Je fus d'un étonnement extrême , quand cette vieille m'ayant fait appeler , elle me déclara que j'appartenois à cette belle veuve , non pas à titre d'esclave , mais comme une fille pour laquelle elle avoit pris du goût , dont elle admiroit la vertu , & qu'elle vouloit avoir auprès d'elle pour lui tenir compagnie : j'eus beau faire signe à la directrice que je ne savois comment me tirer de l'embarras dans lequel elle m'e jetoit ; elle reçut en ma présence les trois mille pièces d'or , & en m'embrassant pour me dire adieu : joue bien ton rôle , mon enfant , me dit-elle , & profite de l'occasion favorable de faire une fortune des plus brillantes ; ensuite la vieille me quitta sans attendre ma réponse , & me laissa avec Raoudhah.



L X V S O I R É E.

*Suite de l'Histoire de Maffoud , fils
de Soffar.*

Je né fus jamais plus surpris , poursuivit Maffoud , que quand je vis que la directrice de la troupe avoit ainsi disposé de moi ; je ne savois quelle contenance faire , & si je ne pus m'empêcher de verser des larmes en abondance en ce moment , ce fut moins par rapport à ce que la vieille me quittoit ainsi , que par la crainte où je me trouvai que le dénouement de cette aventure ne me fût funeste. Raoudhah essuya mes pleurs avec toute la bonté imaginable ; ma chère fille , me dit-elle ; en me baissant tendrement , je suis touchée de votre bon cœur , vos sentimens me charment ; mais comme vous n'auriez pu long-tems résister aux sollicitations des jeunes libertins , j'ai cru faire une action très-méritoire en vous arrachant à une profession si dangereuse , que vous ne faisiez que par nécessité , & dans laquelle , tôt ou tard , votre vertu auroit succombé ; cessez donc de vous affliger du départ de la vieille , & comptez que vous avez en moi une personne qui vous aimera comme pourroit faire une mère

véritabte , & dans laquelle vous trouverez toute la protection que vous méritez.

Je devois être un peu rassuré par les caresses de cette aimable dame; cependant , mon inquiétude me donna un certain air de timidité & de pudeur , dont elle fut d'autant plus enchantée , que quoique dans un âge où les passions sont encore très-vives , elle avoit renoncé aux plaisirs , & faisoit profession d'une vertu des plus austères; elle m'accabla de caresses , me fit manger avec elle , & quand la nuit fut venue , elle ordonna qu'on me placât un lit dans sa chambre à côté du sien; je dormis très-peu cette nuit, non pas parce que j'étois à côté d'une femme très-aimable; (car ma simplicité étoit si grande , que , quoique j'eusse souvent exprimé dans nos pièces les passions les plus vives , je n'en avois encore ressenti aucune qui eût du rapport à l'amour) mais parce que je craignois toujours que Raoudhah venant à me connoître pour ce que j'étois , n'entrât dans une violente colère contre moi , & ne me fît punir d'une faute où je n'avois point de part. Enfin , le matin étant venu , Rouschen , me dit-elle , ma chère fille , vous êtes depuis deux ans dans la compagnie de gens qui ne sont pas scrupuleux observateurs de notre loi ; je suis persuadée même que la vie ambulante qu'ils mènent , leur fait souvent omettre un des principaux points de notre

religion , qui est la pureté du corps ; elle ne s'acquiert que par l'ablution légale , c'est un devoir dont je souhaite que vous vous acquittiez exactement , & pour cet effet , j'ai ordonné que l'on nous préparât le bain.

Vous pouvez juger de la situation où je me trouvai à ce discours , j'en pensai mourir de frayeur , & la veuve m'ayant demandé ce que j'avois pour paroître si émue , je me jetai à ses pieds , plus pâle que la mort : madame , lui dis-je d'une voix tremblante , permettez que je ne me relève point de devant vous , que je n'aye obtenu le pardon de ma témérité : je ne suis point ce que je paroïs à vos yeux , & sous les habits d'une fille , vous voyez un infortuné jeune homme à qui la gouvernante des danseuses , par caprice , & pour son seul intérêt , a fait jouer depuis deux ans un personnage aussi indécent à son sexe , elle ne m'a point donné le tems de m'opposer aux conventions qu'elle a faites avec vous , puisque je n'en ai été instruit qu'au moment qu'elle m'a remis entre vos mains : voilà , madame , la source de mes larmes , & vous avez pu connoître , par mes craintes & par mes inquiétudes , que je n'ai nulle part à la tromperie qu'elle vous a faite.

On ne peut être plus étonné que le fut en ce moment la belle Raoudhah , elle fut quelque tems sans parler ; ensuite prenant tout d'un coup

son parti en femme d'esprit , & que sa réputation mettoit au-dessus de tout : Quoi , Rouschen , me dit-elle , il est bien vrai que vous n'êtes pas une fille ? Ah ! sans doute mon cœur pressentoit un événement aussi extraordinaire , & je ne comprenois pas en effet , comment j'avois pu ressentir une passion aussi violente pour une personne de mon sexe. Je vois bien à présent que la nature ne se trompe point chez nous ; c'étoit le beau Rouschen que j'adorois sans le savoir ; je ne perds point au change , & je rends grâce au souverain prophète de la bonté qu'il a de me procurer un amant plus beau que l'amour même , & de permettre que ce soit par une voie aussi singulière , puisque toute la ville de Tauris me verroit entre ses bras , sans oser soupçonner ma vertu.

L X V I S O I R É E.

*Suite & conclusion de l'Histoire de
Maffoud , fils de Soffar.*

MON cher enfant , me dit alors la veuve en m'embrassant avec les transports les plus vifs , que mon sort seroit heureux si vous répondiez

avec l'affection que je demande de vous, à toute la tendresse que je ressens pour votre aimable personne ! Ah ! je mourrois de douleur, si vous n'étiez pas sensible à tout l'amour que j'ai pour l'adorable Rouschen.

Que vous dirai-je, poursuivit Massoud ? les caresses les plus touchantes d'une des plus belles femmes du monde, m'émurent à un point que je sentis dans le moment un feu violent qui me couroit dans les veines. Comme ce qui se passoit en moi m'étoit nouveau, & que jusqu'alors je n'avois rien reconnu de pareil dans ma personne, j'étois dans un embarras extrême dont les bontés de la veuve me tirèrent, & je lui devins si cher en peu de momens, qu'elle me jura cent fois qu'il n'y avoit rien au monde qu'elle ne voulut me sacrifier, & qu'elle expireroit de désespoir, si j'étois capable de cesser de répondre à sa tendresse avec la même vivacité que je venois de lui témoigner.

Enhardi par les bontés de ma belle veuve : adorable Raoudhah, lui dis je en l'embrassant, ne craignez pas que l'amour que vous m'avez donné diminue, je n'ai besoin que de vos préceptes, pour qu'il augmente tous les jours, & je vous jure par le seigneur (a) des enfans

(a) Mahomet.

d'Adam , que vous trouverez en moi un disciple dont la docilité s'efforcera de mettre à profit les leçons qu'il recevra d'une aussi charmante maîtresse.

Raoudhah se mit à rire de tout son cœur de la naïveté de ma réponse ; elle me conduisit au bain que notre religion nous recommande avec tant d'exactitude , & comme ses esclaves étoient bien éloignées de croire que je fusse un garçon , elles ne furent point scandalisées de voir que j'avois accompagné seul notre maîtresse en cet endroit , ni des bontés excessives qu'elle parut dans la suite avoir pour moi.

Il y avoit plus de quatre mois que je menois la vie du monde la plus délicieuse , lorsqu'un jour je trouvai Raoudhad extrêmement triste & rêveuse. Qu'avez-vous donc , ma belle maîtresse , lui demandai je avec empressement ? Ah ! Roufchen , me dit-elle en m'embrassant & en versant quelques larmes , que je vais payer cher la tendresse que je vous ai marquée ! Depuis que vous êtes avec moi , j'ai des preuves certaines que je suis enceinte.

Qu'est-ce que cela signifie , repris-je précipitamment ? cela veut dire , me dit la belle veuve , que depuis quatre mois & plus , je porte dans mes entrailles un petit serpent qui va découvrir aux yeux de toute la ville de Tauris , la foiblesse

que j'ai eue pour vous. Ah ! divine Raondhah ; m'écriai-je , & quel est le détestable magicien qui vous a jeté un pareil sort ? Ah ! si je le connoissois ! Dans quelque affliction que fût ma veuve , elle trouva ma réponse si singulière , & la colère que je témoignois contre ce magicien , lui parut si plaisante , qu'elle en pensa mourir de rire ; elle m'expliqua plus clairement le sujet de ses alarmes , & ce ne fut qu'avec une peine extrême qu'elle me fit comprendre que j'étois l'auteur de tous les maux qu'elle souffroit ; elle avoit une fort belle maison à huit lieues de Tauris , elle résolut d'y aller cacher sa grossesse , n'y mena avec elle que deux personnes , dont l'une étoit sa nourrice , & l'autre , la fille de cette femme , & nous nous retirâmes dans ce château , n'ayant avec nous , outre ces femmes , que quelques domestiques indispensables pour le dehors.

Raondhah extrêmement incommodée dans les derniers mois , étoit d'une très-mauvaise humeur , elle ne recevoit pas mes caresses comme elle avoit coutume de le faire , cela m'inquiétoit , je n'osois pas lui en demander la raison ; la fille de sa nourrice étoit fort jolie , je me trouvois quelquefois avec elle , pendant que Raondhah reposoit ; je lui appris ce que je souffrois par rapport à ma belle maîtresse ; elle eut la bonté d'entrer dans mes peines , & de s'offrir à les soulager , si elle

n'en croyoit digne. Je n'y entendois pas de finesse, je profiterai de sa bonne volonté, & je trouvai dans cette fille des agrémens que je n'avois pas rencontrés dans ma veuve. Comme je ne croyois pas faire de mal en cette occasion, & que je ne m'imaginai pas que cela dût la fâcher, je ne pris pas toutes les précautions nécessaires pour cacher ce commerce, & Raoudhah m'ayant un soir surpris avec cette jeune fille, à ne pouvoir douter de notre bonne intelligence, elle entra dans une fureur si excessive, que sans balancer, elle lui porta un coup de poignard, dont elle lui perça le cœur.

Jamais il n'y eut de surprise ni de frayeur égale à la mienne, lorsque je vis cette malheureuse fille expirer à mes yeux, & Raoudhah vouloit se jeter sur moi pour me traiter de la même manière. Comme l'état dans lequel elle étoit, l'empêchoit d'agir avec autant de vivacité qu'elle paroïssoit le souhaiter, j'évitai ses coups, par une prompte fuite, & me jetant dans une garde-robe dont je fermai la porte sur moi, je me préparai à défendre ma vie, si elle étoit assez injuste pour l'attaquer. Il y avoit heureusement dans le lieu où je m'étois réfugié quelques habits de campagne du défunt gouverneur, dont m'étant promptement revêtu, je laissai les miens en leur place, & sautant par la fenêtre qui donnoit dans

le jardin, je trouvai le moyen de sortir de ce château que j'entendis retentir de cris de toutes parts. Je me sauvai promptement, & m'étant arrêté dans le plus prochain village où je passai la nuit, j'y appris le lendemain le détail de toute mon histoire, & je fus de plus informé que Raoudhah enragée de ce que j'avois échappé à sa vengeance, s'étoit frappée du même poignard, & qu'en expirant entre les bras de sa nourrice, elle avoit causé la mort de son enfant. Je me gardai bien de laisser voir sur mon visage la part que je prenois à une aventure aussi tragique, & m'éloignant avec précipitation de ces lieux, je pris la route d'Hispanhan où je retrouvai heureusement la troupe dans laquelle j'étois, lorsque nous arrivâmes à Tauris. Notre vieille directrice m'y reçut avec beaucoup de joie, mais n'ayant plus voulu y paroître sous le personnage d'une fille, j'y pris les rôles d'amoureux caractérisé, dont je m'acquittai avec beaucoup de succès : comme je sentoais alors ce que je jouois, je l'exprimois de manière à satisfaire nos auditeurs. J'eus le bonheur d'être applaudi par tous les seigneurs, & de devenir l'idole d'une bonne partie des dames, dont les maris étoient assez bons pour nous attirer chez eux. Le noviciat que j'avois fait chez Raoudhah, m'avoit donné de l'expérience, je n'étois plus aussi sot que quand j'entrai à son service,

profitant de mes talens , & de la foiblesse des belles personnes qui me voulaient du bien , je puis dire qu'il y a peu d'hommes de mon âge qui ait eu autant de bonnes fortunes , & qui se soit moins piqué de fidélité que moi ; puisque , depuis plus de dix ans que j'exerce cette profession dans différentes troupes , il y a peu de semaines que je n'aye changé de maîtresse.

Voilà , belles perizes , le récit sincère de mes aventures , tel que vous l'avez exigé de moi , sans cela vous devez croire que je ne vous aurois pas parlé aussi naturellement que je l'ai fait ; mais si vous êtes curieuses d'entendre des histoires qui tiennent encore plus du merveilleux , celui qui , dans la pièce que nous avons représentée , faisoit le rôle de mon esclave , & qui , par un comique des plus naïfs & des plus gracieux , a mérité avec justice vos applaudissemens , vous en fera volontiers le récit , quelque incroyables qu'elles paroissent ; il assure sur la foi de son père , qu'il n'y a pas un mot d'imaginé , & que le tout est conforme à la plus exacte vérité. Vos aventures nous ont fait plaisir , dit alors Gehermaz , par leur singularité , & par la manière avec laquelle vous les avez racontées , & nous écouterons très favorablement celles de votre camarade. Le jeune homme ayant regardé ces paroles

comme un ordre de la perize , commença en ces termes.

HISTOIRE

D'Abderaïm , racontée par Mouïad.

J suis fils d'un homme qui avoit servi dans les troupes du sultan de Candahar avec assez de distinction : il s'appeloit Abderaïm , & il racontoit des choses si singulières qui lui étoient arrivées , que la plupart de ceux qui l'écoutoient , n'y ajoutant aucune foi , lui avoient donné le surnom de Kedhad (a). Comme j'étois presque toujours présent à ces récits , voici ce que je lui ai ouï dire , entr'autres , de l'événement qui avoit donné lieu à ma naissance.

Dans la prise d'une ville de Perse , par les troupes du sultan de Candahar , on abandonna tout au pillage : on peut juger des excès de cruauté qui s'y commirent : comme les généraux de notre armée étoient irrités de la défense obstinée de cette ville , on en passa presque tous les habitans au fil de l'épée ; il n'y eut que les

(a) C'est-à-dire , le menteur.

femmes & les filles à qui il fut défendu de faire aucune violence. On les réserva pour les faire esclaves , & afin que le soldat eût part à ce butin , on en fit une espèce de loterie ; dont on distribua les billets dans chaque compagnie ; les numéros de ces billets qui ne montoient qu'à quatre mille , répondoient à quatre mille sacs , dans chacun desquels on enferma une femme ou une fille qui devoit appartenir au soldat à qui échoiroit le numéro du sac. Mon père fut assez heureux pour avoir un billet ; il alla prendre son sac , le chargea sur ses épaules , & suivant la défense qui étoit faite de ne l'ouvrir qu'à une lieue de la ville ; il en sortit avec trois de ses camarades qui avoient eu le même bonheur que lui ; & se rendit , en leur compagnie , jusqu'au lieu marqué pour l'ouverture du sac :

L X V I I S O I R É E .

Histoire de la Sultane Goul-Saba.

L'HEURE de se retirer étant arrivée , & les sultanes ayant fait reconduire les danseuses & les acteurs dans un appartement séparé de celui des princes , avec ordre de leur laisser croire qu'ils

étoient dans le palais des peris , Goul-Saba fut sur le point de déranger leurs projets , par la passion violente qu'elle avoit conçue pour Maf-soud , & qui n'avoit fait qu'augmenter par le récit de ses aventures. Elle ne vit pas plutôt les princes & princesses sortir du salon , que ne pouvant dissimuler plus long-tems ses sentimens : le tems approche , dit-elle aux sultanes , qu'Oguz nous a permis de disposer de nos personnes , & je vous déclare que je veux user de mes droits & du pouvoir qu'il nous a donné ; j'aime Maf-soud , je ne m'en défends pas , je vous avouerai même que je n'ai point voulu travailler à combattre tout l'amour que je ressens pour lui. O ciel ! reprit Gehernaz avec précipitation , pensez-bien , sultane , à la honte que doit vous procurer une pareille alliance ! Quoi ! des bras du monarque de Guzarate , notre souverain seigneur & notre époux , vous pourriez vous résoudre à passer dans ceux du fils d'un vil chaudronnier , que sa condition présente met encore au-dessous de sa naissance , & qui par le récit d'une vie remplie de désordre & de libertinage , auroit dû vous dégoûter de sa personne ? Ah ! Goul-Saba , rentrez en vous-même , ne vous deshonnez pas par une union aussi disproportionnée , justifiez au contraire par une conduite sage & modérée , le choix qu'Oguz avoit fait de vous , & la pré-

férence dont il vous a honorée depuis plus de quinze ans. Nos cœurs peuvent, il est vrai, se laisser surprendre au premier abord, mais la raison venant à notre secours, il est beau de s'opposer à cette surprise des sens, & de sortir victorieuse d'un combat dont le vaincu doit être couvert de honte. Ces remontrances sont inutiles, répliqua vivement Goul-Saba, je sens bien qu'elles ont quelque lueur de bon sens, mais je ne me paye pas de ces chimères, il vous est bien aisé de parler comme vous faites, les autres sultanes & vous; vous avez eu toute la jeunesse du sultan, il vous aimoit, vous l'adoriez, & vous avez joui avec lui, pendant plus de vingt ans, de la vie la plus délicieuse; mais moi, je n'ai trouvé dans ce monarque qu'une vieillesse anticipée & languissante, & puisqu'il n'est plus, je vous avouerai que je n'ai jamais eu pour lui que de l'indifférence, & même de l'aversion. Oh ciel! s'écria Gehernaz, & que signifioient donc toutes ces démonstrations de tendresse, ces inquiétudes, ces agitations, & même ces larmes que vous versâtes en abondance, au moment que l'ange de la mort avoit tiré son sabre pour trancher le fil des jours d'Oguz? Pures grimaces, reprit Goul-Saba, je jouais parfaitement la comédie, voilà tout le mystère; & si dans ces derniers momens vous m'avez vue très affligée, mes

pleurs marquoient la crainte où j'étois que vous ne vous vengeassiez sur mon fils & sur ma personne, de ces bontés fatigantes que le sultan avoit eues pour moi , à votre préjudice ; le peu de commerce que nous avions eu ensemble , ne m'avoit pas permis de vous bien connoître, je ne vous avois pas assez étudié ; depuis la mort de ce bon prince , toutes mes appréhensions ont cessé , la douceur de votre conduite me rassure , & la bonté de v^{os} cœurs me surprend , je vous loue infiniment d'en agir ainsi , je voudrois même pouvoir vous imiter ; mais la différence de l'âge me fait penser autrement. Ma jeunesse & la destinée m'entraînent , & la liberté pleine & entière que je vais goûter avec mon cher Massoud , me donne par avance des idées de plaisir qui ravissent tous mes sens.

Quoique cette déclaration si précise de Goul-Saba se fût faite dans le particulier , elle s'étoit passée en présence des sultanes de Bathal , digne fils d'une mère si sensée, & de Cothrob ; ce dernier n'avoit pas cru devoir rien ajouter aux sages remontrances de Gehernaz , il s'étoit contenté de dire à Goul-Saba qu'avant que le terme prescrit par Oguz , fût arrivé , elle feroit peut-être de solides réflexions sur l'engagement qu'elle vouloit prendre ; que cependant jusqu'à ce jour elle étoit priée de ne point découvrir sa qualité à

Massoud ; elle le promit , & ayant ensuite passé pour quelques momens dans son appartement , Bathal la suivit , & ne fut pas plutôt entré , que se jetant à son col : belle sultane , lui dit-il , la fermeté que vous venez de faire paroître dans votre résolution , me fait d'autant plus de plaisir , qu'elle m'autorise dans la passion que j'ai conçue pour Ildiz (a) la plus jeune de ces danseuses , & je vous crois trop raisonnable (si vous épousez Massoud) pour me refuser cette charmante personne pour ma femme.

Goul-Saba fut très-étonnée de la proposition que lui fit son fils en ce moment. Y pensez-vous bien , Bathal , lui dit-elle ? Ildiz seroit votre femme ! Et pourquoi non ? reprit-il , Massoud , qui est de la même condition , sera bien votre mari. Ce n'est pas de même , ajouta-t-elle , je n'épouse Massoud que pour mettre ma conscience en repos ; mais vous , vous n'avez pas besoin d'épouser Ildiz , pour jouir avec elle de tous les plaisirs que vous vous promettez ; cette petite fille qui sera trop honorée que vous daigniez jeter un regard favorable sur elle , n'est propre que pour être une princesse de théâtre , & non pas pour épouser un prince qui , suivant le testament d'Oguz qui paroîtra dans quelques jours , va

(a) Etoile.

peut-être devenir sultan de Guzarate , ou doit s'attendre du moins à avoir une part très-considérable dans ses états.

Voulez-vous , belle sultane , que je vous parle à cœur ouvert , reprit Bathal ? Toutes ces grandeurs m'embarrassent , leur poids m'effraye ; je me sens peu propre à tout cela , je me suis toujours ennuyé dans le sérail , & je vous avouerai même que je n'ai jamais eu pour Oguz cette tendresse que je remarque que la princesse Acson témoigne à la sultane Gehernaz sa mere , & que je ressens pour vous. Je n'ai point été sensible à sa perte , & je l'ai regardée au contraire comme la fin de notre esclavage , car enfin belle Goul-Saba , je ne puis plus vous cacher mon inclination , le goût que j'ai pour la musique , & la passion violente que je ressens pour Ildiz , m'ont fait prendre la résolution d'embrasser une profession aussi amusante que la sienne ; permettez donc de grâce que je suive cette adorable danseuse , puisqu'elle seule peut faire tout le bonheur de ma vie.

Goul-Saba fut si émue & si surprise du discours de son fils , qu'elle en resta toute interdite pendant quelques momens ; ensuite reprenant la parole : oh nature , nature ! s'écria-t-elle , que tu es forte , & que je conçois aisément combien il est difficile de te vaincre ! eh bien , Bathal , pour

justifier nos sentimens , apprenez votre naissance & la mienne.

Il n'est plus tems , continua la sultane , de vous cacher des mystères que je n'ai pas cru jusqu'à présent devoir vous révéler , je ne suis ni Circassienne , ni princesse , comme j'ai voulu le faire croire à Oguz : le marchand Juif qui me vendit à lui , m'avoit acheté à l'âge de sept ans , de ma mère qui étoit une danseuse de la troupe d'Agra (a) , & qui auroit été bien embarrassée de déclarer quel étoit mon père ; ce fut elle qui étant interrogée sur la naissance d'un de ses enfans , par une femme de sa troupe , fut l'auteur de cette réponse que l'on a depuis donnée à bien d'autres ; qu'il lui seroit aussi difficile de dire à qui cet enfant appartient , que de décider , après s'être assise sur un fagot d'épine , laquelle de ces épines l'auroit piquée. Comme cette femme étoit dans l'habitude de disposer ainsi de ceux à qui elle donnoit le jour , le Juif m'ayant trouvée à son gré , elle me remit entre ses mains , moyennant trente pieces d'or , & il fut d'autant plus content de son acquisition , qu'il trouva dans ma

(a) *Agra* , ville capitale du royaume d'Agra , située sur la rivièrre de Geminy ; elle étoit , il n'y a pas long-tems , capitale de tout l'empire du Mogol.

Géog. de Noblot , Tom. V , fol. 262.

personne toutes les dispositions qu'il pouvoit souhaiter dans une esclave sur laquelle il comptoit un jour faire un gros profit ; aussi n'oublia-t-il rien pour mon éducation ; & comme il fut informé que le sultan de Guzarate faisoit chercher les plus belles filles de l'orient , pour en faire présent aux princes ses fils , il crut que je pouvois aspirer à cet honneur.

. Il n'avoit pas passé à Cambaye de troupes de danseuses , qu'il ne m'eût fait donner quelques leçons de danse ou de chant par les plus habiles dans cette profession ; & lorsqu'Oguz fit savoir ses intentions aux marchands d'esclaves , j'avois alors un maître de musique dont j'étois d'autant plus contente , qu'il avoit trouvé le chemin de mon cœur ; nous avions chez le Juif une vieille & sévère gouvernante qui ne nous quittoit pas un seul moment , sa présence nous gênoit extrêmement ; Cafour (c'étoit le nom du musicien , lui ayant présenté de la conserve de rose soporative , comme elle étoit très-friande , elle n'en eut pas plutôt mangé , que cette confiture faisant l'opération à laquelle nous nous attendions , elle tomba dans un profond assoupissement qui dura plus d'une heure ; c'étoit à peu près le tems que nous donnions à notre leçon ; vous pouvez juger , mon fils , que nos deux cœurs étant d'accord , nous n'employâmes pas des momens si

désirés, à chanter; nous sûmes mieux profiter du sommeil de la vieille; & suivant le calcul que j'en ai fait, vous devez votre naissance à cette leçon de musique,

Quand nous nous aperçûmes que la vieille alloit se réveiller, nous nous remîmes à chanter, & cette femme ne s'étant pas aperçue de notre bonne intelligence, nous nous proposons de recommencer souvent la même opération, lorsque le Juif m'annonça qu'il falloit passer en revue devant le sultan: je fus frappée comme d'un coup de foudre à cette nouvelle; cependant, n'osant résister à ses volontés, il fallut le suivre au sérail. Je fus malheureusement du nombre des douze esclaves que ce monarque choisit; & si je ressentis une extrême joie de ce qu'aucun des princes n'avoit daigné m'honorer de ses regards; elle ne fut pas de longue durée, en voyant que ce monarque nous acheta toutes, & que dès le même jour il me fit entendre par son visir, qu'il me destinoit à l'honneur de sa couche; j'étois dans un désespoir affreux, & je fus vingt fois prête à faire connoître au sultan mon inclination pour Cafour; mais craignant sa fureur & les mauvais traitemens du Juif, s'il me renvoyoit chez lui, je lui déclarai que je ne consentirois jamais à ses volontés qu'en qualité de son épouse; je croyois que ce seroit un

obstacle invincible à son amour , il leva ces difficultés sur le champ ; l'iman appréhendant toute sa colère , s'il ne décidait pas en sa faveur , trahit sa religion , en déclarant que malgré les quatre sultanes qu'il avoit épousées , je pouvois encore être sa femme légitime , & il nous maria sur le champ ; jugez , mon fils de l'embarras où je me trouvai , dans la situation où la dernière leçon de Cafour m'avoit mise , je n'eus plus recours qu'à l'artifice pour paroître à ses yeux toute autre que je n'étois ; pendant plus de huit jours j'irritai ses desirs par une résistance qu'il attribua à une extrême pudeur & à une sagesse peu commune ; & enfin je jouai si bien mon rôle , que le sultan en fut la dupe , qu'il se crut le plus heureux de tous les hommes , & qu'accouchant de vous au bout de neuf mois , juste à compter du jour de l'assoupissement de la vieille gouvernante , ce bon monarque se crut votre père avec toute la bonne foi imaginable , & vous prodigua , jusqu'à sa mort , les caresses les plus tendres ; il n'est donc pas étonnant , mon cher Bathal , que moi , devant le jour à une danseuse , telle qu'étoit ma mère , & vous à un musicien de l'espèce de Cafour , nous ayions tous deux des inclinations si conformes à notre naissance , c'est-à-dire , que j'aime Massoud , & que vous adorez Ildiz ; ainsi , quoique vous re-

nonciez à votre fortune , je ne puis absolument désapprouver votre passion , & je vous promets de l'autoriser en tout ce qui dépendra de moi.

Si Bathal fut étonné en apprenant qu'il n'étoit pas fils d'Oguz , ce monarque qui , du corridor qui régnoit le long des appartemens des sultanes , avoit écouté toute la conversation de Goul-Saba , fut si surpris de ce qu'il venoit d'entendre , qu'il en pensa mourir de douleur & de rage ; heureusement que Cothrob qui prévoyoit cette découverte , étoit à côté du sultan ; il le tira du corridor , & l'emmenant dans sa chambre , il lui laissa exhaler tout son ressentiment : quoi ! s'écrioit Oguz , il est possible que j'aie été à ce point la dupe de cette indigne créature ? Non , la chose ne me paroîtroit pas possible , si je ne l'avôis entendue de mes propres oreilles. Ah ! perfide Goul-Saba , continua-t-il , vous ne porterez pas loin une telle insulte , & je saurai venger mon honneur outragé , d'une manière si terrible , que vous servirez d'exemple à la postérité. Seigneur , reprit alors Cothrob , le prophète ne veut pas que vous puissiez de mort la sultane ; après tout , elle n'est pas si coupable : étoit-il dans son pouvoir d'éviter ce qui s'est passé ? Elle ignoroit l'honneur auquel elle étoit destinée , & ayant eu la foiblesse de succomber aux poursuites de Cafour , pouvoit-elle cacher l'accident qui lui

étoit arrivé , avec plus d'adresse ; elle étoit donc dans la nécessité absolue de vous tromper , & cela vous fait voir , seigneur , que le bonheur des hommes n'est que dans l'opinion ; vous avez été heureux pendant près de quinze ans avec Goul-Saba , parce que vous croyiez l'être ; vos inquiétudes vous ont fait soupçonner ensuite que ses caresses n'étoient pas sincères , vous avez souhaité en être éclairci ; le prophète a exaucé vos vœux ; plutôt pour la justification des autres sultanes , & pour vous faire voir la bonté de leur cœur , que pour votre propre satisfaction ; car il auroit peut-être mieux valu pour vous que vous fussiez toujours resté dans l'ignorance : mais puisque c'est une affaire faite , il faut prendre votre parti comme vous l'aviez ci-devant projeté , & regarder la conduite de cette lâche sultane , avec tout le mépris dont elle est digne. Vous avez raison ; mon cher ami , dit le sultan ; mais comme il se fait tard , & que j'ai besoin de repos , je vais tâcher de me remettre entièrement l'esprit que j'ai encore échauffé de la conversation que je viens d'entendre ; car quoique la conduite que Goul-Saba a tenue depuis que je suis renfermé dans cet appartement , & son indifférence pour ma mort , ayent dû me préparer à tout événement , je ne pouvois du moins m'attendre à ce que je viens de découvrir au

sujet de la naissance de Bathal ; cependant , en suivant vos sages conseils & mes premières résolutions , je sens que je reprendrai bientôt tout l'usage de ma raison , & je me regarde même dès à présent comme un homme absolument désintéressé dans cette aventure.

L'iman ayant laissé le monarque de Guzarate dans ces bons sentimens , il y passa la nuit avec beaucoup de tranquillité ; & les sultanes s'étant le lendemain rendues dans le salon , elles n'eurent pas plutôt fait connoître à Mouïad qu'elles attendoient la suite des aventures d'Abderaïm , qu'il les continua dans ces termes.

L X V I I I S O I R É E.

*Suite de l'Histoire d'Abderaïm , racontée
par Mouïad.*

J'EN étois resté , ce me semble , au moment que mon père & ses camarades étoient arrivés à une lieue de la ville que l'on venoit de mettre au pillage. Là , à l'entrée d'un petit bois , les trois soldats , plus pressés qu'Abderaïm , dénouèrent leurs sacs ; chacun d'eux y trouva une jeune fille d'une rare beauté. Abderaïm qui comptoit

avoir le même sort , délia aussi le sien ; mais il ne l'eut pas plutôt ouvert , que les autres pensèrent étouffer à force de rire , à la vue d'une vieille qui paroissoit âgée de plus de cent ans , & qui avoit plus l'air d'un démon que d'une femme. Jamais surprise ne fut égale à celle de mon père , il pensa expirer de rage ; & les raileries sanglantes de ses camarades qui le quittèrent pour ne pas troubler , lui disoient-ils ; un si joli tête à tête , lui inspirèrent une telle fureur , que mettant le sabre à la main , il alloit couper la vieille en mille morceaux , lorsque rentrant tout d'un coup en lui-même , il remit son sabre dans le fourreau ; ce n'est pas ta faute , lui dit-il , si je n'ai pas eu un meilleur lot , je te le pardonne , excuse mon premier mouvement , & jouis de la liberté que je te rends ; je ne suis pas né pour être heureux. Tu l'es plus que tu ne le crois , Abdéraïm , lui dit la vieille , & pour t'en convaincre , donne-moi la main , je vais te faire ressentir les effets de mon pouvoir.

Mon père tendit la main à la vieille , & cette femme n'eut pas plutôt frappé la terre avec son pied , qu'elle s'ouvrit , & qu'après l'avoir entraîné avec une extrême rapidité , ils se trouvèrent l'un & l'autre dans un palais superbe dont les appartemens étoient d'une magnificence surprenante , qui avoit des jardins à perte de vue ,

& au lieu d'une vieille, il aperçut une femme parfaitement belle, & d'un air très-majestueux. Tu es surpris de ce que tu vois, lui dit-elle; tu cesseras de l'être, en apprenant que je suis la fameuse Mergian-Banou (a), si vantée dans tous vos romans pour être de cette belle espèce de génies qui ne s'attachent qu'à faire du bien aux hommes. Comme j'avois mis sous ma protection trois belles personnes qui demeuroient dans la ville que vous venez de saccager, & que je voulois les préserver de l'insolence du soldat, je me suis transportée dans leur maison, je les ai secourues à propos, & voulant me réjouir, je me suis laissée arrêter & enfermer dans un sac, sous la figure d'une vieille, pour voir si celui à qui je tomberoie en partage, seroit doué de quelque humanité : tu as été assez heureux pour avoir les sentimens d'un honnête homme : je veux t'en récompenser ; mais il faut d'abord te faire voir toutes les beautés de ce palais qui a

(a) *Mergian-Banou*, est le nom d'une fée ou enchantée, de laquelle il est souvent fait mention dans les romans orientaux ; elle étoit de la race des peris, c'est-à-dire, des géans ou démons de la belle espèce. C'est du nom de cette fée que nos anciens romans ont formé celui de *Morgante la déconnue*.

Biblioth orient. folio 578.

Tome XXIII.

A 4

autrefois appartenu à Rocail ben Adam (a). Ce grand homme qui possédoit les sciences les plus relevées , étoit doué d'un esprit si vif & si pénétrant , qu'il paroissoit plutôt tenir de l'ange que de l'homme.

Sarkhage qui étoit alors un puissant génie , commandoit en ce temps-là absolument dans toute l'étendue du mont Caf (b) qui entourent toute la terre , connoissant le mérite de Rocail ben Adam, il l'envoya prier de venir l'aider à gouverner ses

(a) *Rocail ben Adam*, c'est-à-dire, *Rocail*, fils d'*Adam*, voilà un fils de notre premier père, que l'écriture sainte ne reconnoît pas : selon la tradition fabuleuse des Orientaux, il étoit le frère puîné de *Seth*, & possédoit les sciences les plus cachées. Voyez toute son histoire dans la *Biblioth. orient. fol. 716.*

(b) *Caf*, montagne que les Mahométans ignorans dans la géographie , croient entourer tout le globe de la terre & de l'eau , & berner de tous côtés son hémisphère ; ainsi pour comprendre toute l'étendue de la terre & de l'eau, ils disent depuis Caf jusqu'à Caf, c'est-à-dire, d'une de ses extrémités à l'autre ; mais depuis que les Arabes ont étudié la géographie , ils ont reconnu que cette montagne fabuleuse n'étoit autre chose que le mont Caucase, où finit à l'orient, & le mont Atlas à l'occident, lesquels, à cause de leur étendue & de leur hauteur, ont donné lieu à ces fables.

Biblioth. orient. fol. 230.

états, ayant besoin d'un aussi habile homme que lui pour tenir en bride ses sujets. Cet illustre philosophe déféra aux prières de Surkhraze, le vint trouver, vécut avec lui pendant plusieurs siècles, & connoissant ensuite, ou par des révélations divines, ou par les principes des sciences secrètes qu'il possédoit, que le tems de sa mort approchoit, il témoigna à Surkhraze que sur le point de passer dans l'autre vie, il vouloit lui laisser quelque monument extraordinaire dont la mémoire se conservât, & qui pût le faire vivre dans la postérité : en effet il fit bâtir ce palais d'une structure si superbe, qu'il n'y a rien dans tout l'univers qui en approche, & il le construisit avec tant d'artifice, que l'on y voit un grand nombre de statues de différens métaux, faites par un art talismanique, lesquels, par des ressorts secrets, opèrent ce que tout homme vivant pourroit faire pour le service d'autrui. Vous le connoîtrez, dit la fée, à leurs yeux seuls qui sont fixes & sans aucun mouvement.

Rocail ben Adam mourut ensuite, & Surkhraze en conçut une si violente douleur, qu'il résolut de quitter ses états; il les remit à l'assemblée générale des peris qui les confièrent à mon pouvoir, & depuis plusieurs milliers d'années je les gouverne paisiblement, en suivant

exactement les conseils de ce grand homme que je garde dans mon cabinet, écrits en lettres d'or, comme un trésor des plus précieux.

Alors Mergian Banou ayant conduit mon père dans un superbe salon, il fut surpris d'y trouver les trois belles personnes qu'il venoit de voir. il y avoit quelques momens dans les sacs de ses camarades, & d'apprendre qu'au moment qu'ils se dispoient à les traiter en esclaves, la fée avoit substitué à leur place trois guenons qui s'élançant sur les arbres les plus prochains, avoient laissé ces soldats dans une si grande surprise qu'ils n'en étoient pas encore revenus. Voilà, lui dit la fée, la récompense du service que ces trois belles filles m'ont rendu. Suivant l'usage de féerie, nous sommes obligés un jour de la semaine de prendre la figure de quelque animal, & pendant ce tems seulement nous sommes sujettes à toutes les infirmités humaines, & même à la mort. J'étois, il y a environ trois mois, transformée en grenouille; un païsan m'ayant trouvée sur le bord de la rivière, où les flots très-agités m'avoient poussée, alloit me tuer, lorsque ces trois sœurs, touchées de compassion, se prièrent de ne me faire aucun mal : pour obtenir cette grâce, il exigea qu'elles lui donnaient chacune un baiser & une pièce d'argent; quelque répugnance qu'elles eussent à se laisser appro-

cher par ce rustaut, elles n'hésitèrent pas à lui accorder ce qu'il leur demandoit pour me sauver la vie, & m'ayant tirée de ses mains, elles me rejeterent dans l'eau. Depuis ce tems, je les ai comblées de biens, & je prétends leur former à chacune un établissement qui pourroit faire envie aux plus belles personnes de l'Orient.

L X I X S O I R É E.

*Suite de l'Histoire d'Abderaïm, racontée
par Mouïad.*

MON père, après avoir été conduit ensuite par Mergian Banou par tout le palais dont il eut lieu d'admirer les raretés, revint dans le salon. On y servit un repas d'une délicatesse achevée, & ce furent ces mêmes amitiés qui firent tout le service avec un si grand ordre, que les domestiques les plus exacts n'auroient pu mieux s'en acquitter; il y passa la nuit dans un appartement délicieux, & le lendemain la fée l'étant venu trouver: Abderaïm, lui dit-elle, pour te récompenser de la manière dont tu en as usé hier avec moi, je vais te faire un don; mais tu

n'en jouiras que pendant une année, à commencer de ce jour ; c'est de pouvoir prendre, quand il te plaira, la figure des trois premiers animaux que tu rencontreras en sortant de ce palais ; & sous la forme desquels, ainsi que dessous la tienne, tu seras invulnérable. Pendant tout ce tems tu ne manqueras de rien, & en prononçant seulement mon nom, tu me trouveras toujours prête à te rendre service dans ce qui sera raisonnable. Il n'y a dans l'univers qu'une seule divé contre laquelle mon pouvoir soit inutile ; c'est Scheïtan-Couli (a) ; cette ginné qui ne s'attache qu'à faire du mal, ne saura pas plutôt que je te protège, qu'elle cherchera toutes les occasions de te nuire ; elle ne pourra rien sur toi pendant cette année, pourvu que tous les matins en t'éveillant tu prononces ces saintes paroles qui écartent de nous les démons & les font frémir jusqu'au fond des enfers, *en (b) la Illave Mouhamed - ul reffoul oullah.*

Il me reste à présent à te demander si tu n'as rien ressenti pour quelqu'une de ces trois belles filles que tu a vues hier dans ce palais ; mon père

(a) Esclave du diable.

(b) Il n'y a qu'un seul Dieu, & Mahomet son prophète.

se trouva fort embarrassé à cette question ; cependant la fée lui ayant témoigné qu'elle souhaitoit qu'il lui parlât franchement : puissante Mergian-Banou , lui dit-il , on ne dispose pas de son cœur comme l'on veut ; ces charmantes personnes sont parfaites dans leur espère ; mais puisque vous m'ordonnez devons expliquer naturellement mes sentimens ; je vous avouerai qu'elles n'ont fait aucune impression sur moi. J'en suis fâché ; reprit la fée , si tu avois fait choix d'une d'elles , tu en aurois été plus heureux & plus tranquille ; mais je ne prétends point te gêner ; choisis en quel endroit du monde tu souhaites que je te transporte. Illustre Mergian - Banou , répliqua mon père , puisqu'avec votre protection & les dons que vous m'avez faits , il n'est presque point de fortune à laquelle je ne puisse aspirer , obligez - moi de me faire conduire dans les états du sultan de Carizme *(a)* ; j'entends , dit alors la

(a) Quoiqu'il soit parlé dans les contes arabes & persans du royaume de Carizme , je ne le trouve dans aucun géographe , ni sur aucune carte ; voici seulement ce que Néblos , *Tom. V, fol 15* , dit en parlant de l'Usbec. *Les Tartares de ce pays sont beaucoup plus civilisés que les autres , ils ont divers princes dont les terres sont séparées , mais qui dépendent presque tous des sultans de Buchara , de Baleb & de Careschme , princes du pays.*

fée, tu as ouï dire que la princesse Zarat-Alriadh (a) sa fille, est un miracle de beauté; eh bien, je vais t'y conduire, mais prends bien garde aux trois premiers animaux que tu rencontreras, & profite, 'pendant l'année que tu as devant toi, des dons que je t'ai faits, & de ma protection; passé ce tems, n'espère de moi aucun secours, tel est l'arrêt des destinées. Alors la fée embrassant mon père, elle traversa la terre avec une extrême vitesse, en sortit avec lui dans un bois qui étoit environ à trois lieues de la ville de Carizme, & disparut aussi-tôt.

L'endroit par où la terre s'étoit entr'ouverte; étoit justement sous le repaire d'un lion terrible; effrayé par le bruit qui se fit en ce moment au-dessous de lui, il se mit en fuite. Bon, s'écria mon père, je prendrai donc cette forme quand je le voudrai. Alors sortant du bois & continuant son chemin vers la ville de Carizme, il aperçut un gros rat au bord de son trou, & quelques momens après, une petite mouche dorée vint se placer sur sa main; voici sans doute, dit-il, les deux autres animaux dont m'a parlé Mergian-Banou; alors, pour en faire l'épreuve, s'étant successivement transformé en lion, en rat & en mouche, il reprit ensuite sa véritable

(a) *Zarat-Alriadh* signifie fleur des jardins.

figure , sous laquelle il s'avança vers la ville de Carizme. Il fut surpris de la voir bloquée de toutes parts par une armée de quarante mille hommes , commandée par le sultan des Tartares Noguais , & s'étant informé à quelques soldats , du sujet de division qui régnoit entre ces deux monarques , il apprit qu'Hebat-Alladh (a) , sultan de Carizme , avait refusé sa fille à celui des Tartares , parce qu'outre le surnom de Nemer (b) , que la férocité de ce prince lui avait fait donner par ses propres sujets , il avait près de soixante-quinze ans , & étoit par-dessus cela , si difforme , qu'on ne pouvoit le regarder sans frémir. On y ajouta que Nemer , outré de ce refus , en étoit entré dans une si violente colère , qu'il avait juré de détruire ce royaume , d'en emmener esclaves tous les sujets de l'un & de l'autre sexe , & de couper lui-même la tête au sultan de Carizme & à la princesse.

Abderaïm , informé de l'injustice du procédé du Tartare , & touché des malheurs de Zaraf-Alriadh , de la beauté de laquelle on lui avait fait un détail très-avantageux , résolut de la secourir dans un aussi pressant besoin ; mais aupa-

(a) Don de Dieu,

(b) Tigre.

rayant , il voulut juger par lui-même du mérite de cette princesse. Pour cet effet , il prit la figure d'une mouche , & passant sans difficulté par-dessus le camp des ennemis , il alla droit au palais du sultan , dans l'intérieur duquel s'étant introduit , il parvint jusqu'à la chambre dans laquelle reposoit Zarat-Alriadh.

Jamais , à ce que j'ai ouï dire à mon père , il n'avoit rien vu de si beau , la nature s'étoit épuisée en formant une princesse aussi parfaite ; il étoit encore très-matin , il eut le loisir d'admirer à son aise les grâces dont la princesse étoit pourvue ; & comme tout dans le palais étoit dans un plein repos , Abderaïm crut ne rien hasarder à reprendre sa figure ordinaire , il demanda seulement à Mergian-Banou , d'être vêtu d'une manière convenable ; & se trouvant dans le moment couvert d'habillemens magnifiques , il mit un genouil en terre , à côté de la princesse , & lui ayant pris la main qu'elle avoit hors du lit , il la baisa avec des transports si extraordinaires qu'elle se réveilla. On peut juger de la frayeur de Zarat-Alriadh , de se voir , pour ainsi-dire , entre les bras d'un homme , & d'un homme qui lui étoit absolument inconnu ; mon père vouloit lui expliquer le sujet de sa visite , mais elle fit de si grands cris , que les femmes & ses eunuques étant accourus à son secours ;

il jugea à propos de se remettre promptement sous la figure d'une mouche , & se plaça sur le chevet du lit de cette princesse.

L X X S O I R É E.

*Suite de l'Histoire d'Abderaïm , racontée
par Mouïad.*

ZARAT-ALRIADH eut beau affirmer qu'elle avoit vu un homme dans sa chambre , on n'en crut rien , l'on regarda ses discours comme l'effet d'un rêve , & le sultan son père étant venu la voir , lui fit entendre qu'il n'y avoit pas de prudence à assurer positivement des choses aussi moralement impossibles , & que si elle continuoit de parler sur ce ton , on la regarderoit comme une personne dont l'esprit seroit dérangé.

La princesse qui étoit bien sûre de ce qu'elle avoit vu , étoit au désespoir de ce que l'on n'ajoutoit aucune foi à ses discours ; elle ne savoit que penser d'un événement aussi singulier , & fut toute la matinée dans une extrême agitation ; s'étant ensuite de dépit renfermée seule dans son cabinet , elle se mit à pleurer : que je suis malheureuse ! s'écria-t-elle , je n'ai pas assez de

chagrin de l'état déplorable où nous sommes réduits , il faut encore que l'on me traite de visionnaire : ah ! qui que tu sois , que j'ai vu ce matin , homme ou génie , je te pardonne la hardiesse que tu as prise d'entrer dans ma chambre , pourvu que dans le moment même tu paroisisses à mes yeux sous la même forme , je te verrai sans frayeur , & je jure sur la tête de mon père , que je te garderai un secret inviolable ; si tu veux l'exiger de moi.

Zarat-Alriadh n'eut pas plutôt prononcé ces dernières paroles , qu'Abderaïm parut à ses yeux , tel qu'elle l'avoit vu , le matin , & s'apercevant qu'elle étoit très-émue : rassurez-vous , madame , lui dit-il ! je fais trop le profond respect que je vous dois , pour jamais abuser de mon pouvoir ; instruit de la manière indigne dont le sultan Nemer en agit avec vous , je suis accouru à votre secours , je me flatte de pouvoir aisément détruire tous ses projets ; mais belle princesse , approuverez-vous les miens ? Favorisé par la plus puissante des perizes , appelée Mergian-Banou , j'ai osé porter mes vœux jusqu'à la princesse de Carizme ; me fera-t-il permis d'espérer quelques regards favorables de la plus belle personne de l'univers.

La princesse , pendant ce discours , avoit regardé Abderaïm avec une extrême attention ; il

étoit beau , jeune , bien fait , il lui paroissoit doué d'un pouvoir extraordinaire ; en faisant comparaison entre lui & le vieux sultan des Tatars , dont on l'avoit assuré que la figure étoit affreuse , elle donna bientôt la préférence au premier , & prenant la parole avec timidité : qui que vous soyez , lui dit-elle , j'approuve tout ce que vous ferez pour nous délivrer de l'oppression de Nemet , & je vous en ai une extrême obligation ; mais enfin qu'exigez-vous de moi pour un service aussi essentiel ? La liberté , madame , reprit Abdetaïm , de vous dire à tout moment que je vous adore , & l'espérance de pouvoir un jour toucher votre cœur : seigneur , lui dit Zarat-Alfiadh avec beaucoup de pudeur , aimez , espérez , mais vous ne devez pas ignorer que je dépends d'Hebat - Alladh ; obtenez-moi de lui , & soyez sûr que s'il m'ordonne de recevoir vos vœux , vous ne me verrez pas montrer la moindre répugnance pour cette union. Mon père s'étant en ce moment jeté aux pieds de la princesse , qu'il embrassoit avec les marques de la reconnoissance la plus vive , alloit lui témoigner combien il étoit sensible à ses bontés , lorsqu'il entendit du bruit dans la chambre prochaine ; il jugea à propos de disparaître dans le moment , & à peine étoit-il redevenu bouche , que le sultan de Carizme s'étant fait ouvrir la porte du

cabinet, y entra, portant sur son visage les signes du plus violent chagrin. Ah ! ma fille, s'écria-t-il dès la porte, je viens d'apprendre que le Tartare a des intelligences dans Carizme, & je tremble encore d'effroi, en vous disant que l'on devoit la nuit prochaine nous livrer vous & moi entre ses mains ; heureusement j'ai découvert l'entreprise, les traîtres viennent d'être punis du dernier supplice, j'ai fait redoubler la garde partout, & j'ai confié celle des portes de la ville à des gens de la fidélité desquels je suis sûr ; mais ce qui m'inquiète le plus, c'est que Nemer sient de m'envoyer un défi ; il a un éléphant d'une si prodigieuse grosseur, que l'on n'en a jamais vu de pareil pour la force & pour le courage ; il a fait un si grand ravage dans le dernier combat, que personne de nous n'ignore combien il est à craindre : le Tartare me fait proposer de le faire combattre contre un homme, ou contre quelqu'autre animal que ce puisse être, aux conditions, s'il est vainqueur, qu'il se retirera dans son pays avec toutes ses troupes ; mais que si son éléphant est vainqueur, nous nous rendrons, vous & moi à sa merci. J'ai assemblé à ce sujet mon conseil, je n'y ai trouvé que des visages remplis d'effroi : j'ai fait publier ce défi dans tout Carizme, aucun de nos braves n'a osé se présenter, & Nemer me fait entendre que si je

ne lui rends réponse avant la nuit, il donnera demain un assaut général, & fera tout passer au fil de l'épée.

La princesse alarmée de cette nouvelle, répandit d'abord beaucoup de larmes; mais ensuite se rassurant sur les promesses d'Abderaim : seigneur, dit-elle à Hebat-Allah, il faut espérer que le prophète nous regardera en pitié, & peut implorer son assistance, je vous conseillerois de faire redoubler les prières dans toutes les mosquées, peut-être au moment que nous nous y attendrons le moins, nous enverra-t-il du secours contre notre ennemi.

Le sultan approuva fort le conseil de sa fille; il ne fut pas plutôt retiré; pour donner ses ordres à ce sujet, que mon père parut devant Zarat-Alriadh. J'ai entendu votre conversation avec le sultan, lui dit-il, & je puis, belle princesse, vous assurer sur la tête de notre saint prophète, que je serai demain vainqueur de l'éléphant de Nemer. Après en avoir conféré avec Mergian-Banou, je cours me présenter à Hebat-Allah, & je vais lui demander votre main pour le prix de cette victoire, puisque vous voulez bien me le permettre. Je vous la donne d'avance, lui répondit-elle; mais songez, seigneur, que je m'intéresse à vos jours, tâchez de conserver une vie qui m'est chère,

Abderaïm baïsa mille fois la main de Zarat Alriadh, & après avoir imploré le secours de la fée sa protectrice, il alla, suivant ses conseils, trouver le sultan de Carizme : seigneur, lui dit-il, instruit de l'embaras où vous êtes, je viens vous offrir mes services, je vous promets la mort de l'éléphant du prince tartare : je ferai plus, comme je connois la perfidie de ce sultan, & que je sais qu'il n'a point envie de vous tenir les paroles qu'il vous a fait donner, en cas que l'on puisse remporter la victoire sur cet animal, je veux mettre demain sa tête à vos pieds, & faire passer toutes ses troupes sous le sabre de vos soldats ; mais souffrez que je mette un prix à cette victoire, & que la main de la princesse en soit la récompense : animé par cet espoir, il n'est rien, seigneur, que je ne sois en état d'exécuter.

Brave inconnu, reprit le sultan, qui que vous puissiez être, vous ne pouvez venir à bout d'une chose aussi difficile, sans un pouvoir tout-à-fait surnaturel : si vous me tenez parole, je vous jure par ce qu'il y a de plus saint dans notre religion, de vous donner la princesse pour épouse, si elle veut y consentir. Cela me suffit, seigneur, reprit Abderaïm : faites savoir au sultan qu'il peut envoyer demain son éléphant au lieu qu'il vous marque pour le combat, je lui opposerai un lion qui ne le craint point, & après la victoire qu'il

qu'il remportera sur ce monstrueux animal, vous me verrez à la tête de vos soldats ; fondre sur les perfides Tartares. Que leur nombre ne vous effraye pas , j'ai le secret de rendre leurs arcs inutiles , & quand les flèches de vos soldats les auront percés de toutes parts , nous en ferons un tel carnage , qu'à peine en échappera-t-il un seul pour en rapporter la nouvelle dans leur pays.

LXXI SOIRÉE.

*Suite de l'Histoire d'Abderaim , racontée
par Mouïad.*

QUOIQUE les promesses d'Abderaim parussent peu vraisemblables , cependant l'assurance avec laquelle il les fit , remit le sultan de Carizme dans son assiette ordinaire , il envoya dire à Nemer qu'il acceptoit ses conditions , & qu'à la tête de dix mille hommes , qui fortiroient le lendemain de la ville , il conduiroit un lion sur l'esplanade qui faisoit face à la principale porte , pour y combattre son éléphant. Si cette réponse étonna le sultan des Tartares , elle causa une grande joie dans Carizme , & chacun attendit le jour avec une extrême impatience. Pendant ;

ce tems Hebat-Alladh , pour encourager mon père , crut qu'il devoit lui faire voir la princesse : il le conduisit à son appartement , & le lui présentant : ma fille , lui dit-il , voici un jeune guerrier en qui je mets toute mon espérance. Quelque difficile que soit la réussite de ce qu'il me promet , j'ai une extrême confiance en ses discours , & s'il vient à bout de détruire notre ennemi , comme il s'en flatte , je crois que vous ne refuserez pas de l'accepter pour époux.

Zarat-Alriad feignant d'être extrêmement surprise à la vue d'Abderaïm : seigneur , dit-elle au sultan , je reçois vos ordres avec toute la soumission que je vous dois , j'augure d'autant mieux des promesses de celui que vous me présentez , que c'est lui-même que j'ai vu ce matin dans ma chambre , & dont la présence m'a si fort effrayée , que , ce soit un rêve ou une réalité , il y a apparence qu'il est doué d'un pouvoir surnaturel , & qu'il est très-capable d'exécuter les choses qui paroissent les plus impossibles. Le sultan se mit à rire de l'idée de sa fille : eh ! mon enfant , lui dit-il , laisse-là les imaginations nocturnes , & recommande seulement ton époux futur aux bontés de l'envoyé de dieu. Seigneur , reprit Abderaïm , la princesse pourroit n'avoir pas tort , je n'oserois vous assurer que ce soit

moi qu'elle ait vu ce matin dans son appartement ; mais je suis bien certain que ce qu'elle vous a dit à ce sujet n'est point une illusion. Je n'y comprends rien , répliqua le sultan , qui crut que mon père vouloit flatter l'imagination de sa fille : songeons seulement à nous débarrasser d'un ennemi dont je n'ai que trop souffert d'outrages. C'est mon affaire , dit alors Abderaïm , & je puis vous assurer que demain , à l'heure qu'il est , vous verrez un grand changement dans vos états. Que le prophète puisse seconder vos projets , ajouta le sultan , mais il est tems de nous retirer , & de laisser la princesse en liberté. Alors ayant emmené mon père avec lui , après lui avoir fait servir une magnifique collation , il le fit conduire dans un appartement de son palais pour y passer la nuit.

Le lendemain à la pointe du jour , Hebat-Alladh étant sorti de Carizme avec dix mille hommes , il trouva déjà sur l'esplanade l'éléphant que les Tartares irritoient au combat , & cet animal commençoit à s'impatienter de ne point voir son ennemi , lorsque l'on apperçut sortir de la ville un lion monstrueux qui se battoit les flancs de sa queue , qui par des rugissemens terribles , fit connoître aux Tartares l'envie qu'il avoit de combattre un adversaire aussi digne de son courage.

Avant que de vous faire le récit de ce combat, poursuivit Mouïad, il est bon que je vous rappelle, illustres perizes, ce que vous savez sans doute, c'est que tous les animaux de la même espèce ont entr'eux des signaux ou des articulations de voix par lesquels ils s'entendent. Mon père informé de cela par Mergian-Banou, ne s'étoit pas plutôt trouvé seul dans son appartement, la veille du combat, qu'ouvrant les fenêtres de sa chambre & se faisant mouche, il en étoit sorti, étoit descendu dans la grande place de la ville, avoit pris la figure d'un rat, & par un cri, qui parmi ces petits animaux étoit un signe d'appel, il avoit assemblé en moins d'une demi-heure, tout ce qu'il y avoit de rats dans la ville. Alors leur ayant, dans son langage, expliqué de quoi il s'agissoit, il s'étoit mis à leur tête, étoit sorti avec eux par-dessous les portes, au nombre de plus de huit mille, & avoit été droit au camp des Tartares, & y ayant distribué ses troupes dans les différens quartiers de cette armée, chacun d'eux s'étoit appliqué, suivant les ordres de leur chef, à ronger (a) la

(a) Cette aventure n'est pas sans exemple, puisque dans la petite Phrigie les rats du pays y étoient adorés par ses habitans pour avoir rongé les cordes des arcs de leurs ennemis. *Géographie univ. de M. Noblet, T. V, fol. 110.*

corde des arcs de tous les Tartares qui étoient ensevelis dans le sommeil, & ils avoient exécuté leur commission de manière que cette corde ne tenoit presque plus qu'à un filet.

Cette opération faite dans un extrême silence, mon père avoit ramené les rats dans la ville, & après avoir repris sa figure & reposé quelques heures, il avoit de grand matin pris la forme d'un lion; & s'étoit trouvé dans la grande place de Carizme, accompagné de deux esclaves noirs que Mergian Banou lui avoit envoyés, & sous la conduite desquels il s'étoit rendu sur l'esplanade.

L'éléphant & le lion s'étant quelque tems regardés avec des yeux étincelans de fureur, ils commencèrent un combat si terrible, qu'on n'en a jamais vu de pareil; si l'éléphant étoit d'une force prodigieuse, le lion qui étoit invulnérable, & doué d'une extrême agilité, l'attaquoit avec tant d'adresse, que cet animal pesant avoit toutes les peines du monde à se défendre de ses griffes & de ses dents. En vain il employoit contre le lion sa trompe dont il le frappoit avec beaucoup de force: en vain cherchoit-il à le découdre avec ses dents, le lion évitoit par sa légèreté les attaques de son ennemi; enfin après plus d'une heure de combat, ce dernier lui saisit sa trompe, la lui coupa avec les dents,

& lui ayant crevé les yeux avec ses griffes , l'éléphant aveuglé & perdant son sang , fut bientôt renversé par le lion qui le saisit à la gorge , avec autant de facilité qu'il auroit fait un chevreuil.

Les murailles de Carizme qui étoient bordées de spectateurs , retentirent alors de cris de joie , & les dix mille hommes à la tête desquels étoit Hebat-Alladh , ayant répondu à ces cris , les Tartares en furent si outrés , que suivant les ordres de Nemer , ils s'avancèrent à grands pas pour les punir de cette insolence ; mais Abderraïm qui avoit déjà repris sa véritable figure , s'étant joint au sultan de Carizme , prévint les Tartares qui voulant se servir de leurs arcs , furent dans une surprise extrême de voir qu'ils n'en pouvoient faire aucun usage : effrayés d'un événement aussi extraordinaire , & percés de toutes parts par les flèches des Carizmiens qui , après avoir vidé tous leurs carquois , fondirent sur eux le sabre à la main , ils perdirent bientôt courage , & en moins de quatre heures , il ne resta pas un seul Tartare en vie.

Mon père qui cherchoit avec empressement le cruel Nemer , n'eut pas de peine à le trouver , & après un combat opiniâtre , lui ayant tranché la tête , il alla la porter aux pieds du sultan de Carizme. A cette vue , & après une victoire aussi

complète, dont tout l'honneur étoit dû à Abderaïm, l'on peut juger de la joie d'Hebat-Alladh & de la princesse ; on le regardoit avec raison , comme le souverain libérateur des états du sultan , & ce monarque, voulant lui tenir sa parole, lui fit épouser dans le même jour Zarat-Alriadh. 291

On ne peut exprimer l'extrême satisfaction de mon père & de son épouse : pendant trois mois de suite ce ne furent que fêtes , après lesquelles le sultan , voulant faire reconnoître Abderaïm pour son successeur , il résolut de le conduire dans toutes les villes de ses états , & de lui faire prêter le serment de fidélité. Il exécuta ses intentions , & étant arrivé dans une ville dont j'ai oublié le nom , mais qui étoit située sur le bord de la mer , le gouverneur , après les avoir reçus avec une extrême magnificence pendant plusieurs jours , les invita à aller voir la pêche des perles qui se faisoit à trois lieues de là , & se proposa de leur y donner une fête superbe : l'on accepta ses offres , le sultan , Abderaïm & son épouse , car elle avoit voulu le suivre dans ce voyage , étant montés sur un vaisseau des plus lestes , se rendirent à l'endroit de la pêche qui devoit durer trois jours ; l'on servit le premier & le second , des repas d'une délicatesse exquise , & la nuit du deux au troisième jour , les trois vaisseaux

s'étant trouvés illuminés par les ordres du gouverneur, on poussa le festin bien avant dans la nuit, & Abderaïm ayant fait une espèce de débauche avec d'excellent vin de Schiraz, il dormit le lendemain un peu plus tard qu'il n'avoit fait les autres jours. On l'attendoit pour recommencer la pêche, & apporter à ses pieds les perles, à mesure qu'on les tiroit de leurs coquilles, lorsque s'éveillant en sursaut, & s'apercevant de l'inaction où l'on étoit par rapport à lui, il s'habilla promptement, descendit du vaisseau dans la barque, sans songer à prononcer, comme il avoit fait tous les jours, cet acte de foi contenu dans les paroles que Mergian-Banou lui avoit tant recommandé de ne point omettre. Alors un pêcheur lui ayant présenté une huître qui contenoit une perle d'une extrême beauté, comme mon père tendoit la main pour la recevoir, il se la sentit saisir par une femme d'une figure horrible, qui l'entraîna dans le fond de la mer.



LXXII SOIRÉE.

*Suite de l'Histoire d'Abderaïm, racontée
par Mouïad.*

JAMAIS il n'y eut de surprise & de douleur égale à celle de Zarat-Alriadh & du sultan : ils ordonnèrent à tous les pêcheurs de plonger promptement, pour voir s'ils ne pourroient pas retirer mon père des mains de cette Mégère ; leurs peines furent inutiles, & Zarat-Alriadh & Hebat-Alladh, livrés au plus cruel désespoir, furent obligés de retourner à la ville d'où ils étoient partis trois jours auparavant, sans espérance de revoir jamais l'infortuné Abderaïm.

La princesse de Carizme, abîmée dans sa douleur, s'étoit retiré dans sa chambre qui avoit vue sur la mer ; elle y répandoit des larmes sincères sur la perte d'un époux qu'elle aimoit tendrement, lorsque s'appuyant par hazard contre un panneau de la boiserie, il s'ouvrit, & lui laissa voir un cabinet rempli de tableaux, qui représentoient toute l'histoire d'Abderaïm, jusqu'au moment qu'à la pêche des perles, il avoit été enlevé par Scheitan-Couli ; car c'étoit cette mauvaise

dive qui l'avoit emporté dans sa noire & sombre demeure.

Elle fut dans un étonnement extrême en examinant ces tableaux , & ayant jeté la vue sur un livre qu'elle trouva ouvert sur une table , elle y lut ces mots : *princesse , si tu veux retrouver ton époux , avale trois gouttes de la liqueur qui est sur cette table , tu prendras aussi tôt la forme d'un aigle ; sous cette figure transporte-toi en égypte sur le Gebel-Teir (a). C'est dans huit jours que tous les oiseaux des environs s'y rassemblent par le moyen d'un talisman qui les y attire , & qui les y fait rester jusqu'au soir , alors ils s'envolent tous , à l'exception d'un seul qui y demeure le bec enfoncé dans le roc , jusqu'au même jour de l'année suivante qu'il tombe , & qu'un autre prend sa place. Rends-toi la maîtresse du roc , c'est-à-dire , prends la place de l'oiseau qui y est pris par le bec , & quand tous les*

(a) Dans la relation d'un voyage fait en Egypte par le Pere Vansleb en 1672 & 1673 , voici ce qu'on y lit au fol. 402. Le 19 du courant (Avril 1773) j'embarquai pour Benesuef avec un bon vent qui nous fit faire en peu de tems bien du chemin ; nous nous trouvâmes à neuf heures du matin sous Gebel-Teir , ou la montagne des Oiseaux , ainsi appelée , à cause qu'un certain jour de l'année tous les oiseaux des environs s'y rassemblent en un endroit où il y a un talisman qui les attire par un charme de tous

autres seront partis , prononce intérieurement ces mots divins que ton époux a malheureusement oublié de dire le jour que tu l'as perdu. Ces saintes paroles sont : en la illallava Mouhemed ul refoul ulla. Tu seras instruite alors de ce qu'il faudra que tu fasses pour tirer Abderaïm des mains de la méchante Gine.

Zarat Alriadh après avoir lu plus d'une fois cette longue instruction , & répété ces divines paroles , n'hésita pas un moment à avaler de l'eau de la bouteille qui étoit à côté du livre : dans le moment même elle se sentit couverte de plumes , & s'élançant dans l'air , elle prit son vol du côté de l'égypte , où elle arriva après sept jours d'une extrême fatigue , sur la montagne qui lui avoit été indiquée ; là , s'étant approchée de l'oiseau qui étoit attaché par le bec , elle combattit avec tant de vivacité tous ceux qui vouloient lui disputer cette place , qu'elle s'en rendit la maîtresse , & que le soir étant survenu , & tous les oiseaux ayant quitté la montagne , elle se trouva prise par le bec. Alors prononçant les mystérieuses

côtés , & les y fait rester pendant un jour , & après être resté là jusqu'au soir , ils s'en vont tous , à la réserve d'un seul qui y demeure le bec fiché dans le roc jusqu'au même jour de l'année suivante , qu'il tombe & qu'un autre s'y fiche à sa place.

paroles qu'elle avoit lu dans le livre du cabinet , le roc s'ouvrit , elle reprit sa forme naturelle , & descendit par un escalier tout brillant de rubis & d'escarboucles , dans un salon d'une extrême richesse : il n'étoit éclairé que par une lampe d'or suspendue au plancher , au-dessus d'un tombeau de cristal de roche , & au pied du tombeau étoit un petit arbre auquel pendoient trois cerises d'or. Quelle fut son affliction quand elle apperçut sous ce cristal son cher Abderaim nud de la ceinture en haut , & dont le corps paroissoit déchiré de coups de fouets ! elle pensa mille fois expirer à la vue d'un objet si touchant & si déplorable ; elle vouloit casser le tombeau en mille pièces ; mais mon pere lui fit entendre d'une voix foible , que tous ses efforts seroient inutiles , & que ce n'étoit pas le moyen de le tirer d'un état si misérable. Chère lumière de ma vie , lui dit-il , faisissez - vous des trois cerises d'or que vous voyez attachées à cet arbre , mettez-les dans votre bouche : remontez promptement l'escalier , reprenez votre forme d'oiseau , retournez au cabinet où vous avez fait cette métamorphose ; tournez le feuillet du livre que vous y avez lu , & exécutez ce que Mergian-Banou y a écrit pour ma délivrance ; j'attendrai ce moment , avec la résignation que je dois aux volontés de notre saint prophète.

La princesse s'empara , sans différer , des trois cerises qu'elle mit dans sa bouche ; elle remonta l'escalier sans perdre de tems , & ayant repris la forme d'aigle , elle regagna le cabinet dont elle étoit partie , & où elle ne put arriver bien fatiguée , qu'après le septième jour ; elle n'y fut pas plutôt entrée , que reprenant sa première figure , elle tira de sa bouche les cerises d'or qu'elle mit sur la table , & tournant le feuillet du livre , voici ce qu'elle y lut : *Tu ne peux obtenir la délivrance de ton époux que d'aujourd'hui en neuf mois ; pendant ce tems , reste dans ce château , tu y accoucheras d'un garçon , que tu nommeras Mouïad , & au jour indiqué , monte avec ton fils dans une barque , fais-toi conduire à l'endroit même où tu perdis Abderaim. Là , le prophète t'inspirera ce qu'il faut que tu fasses pour la délivrance de ton époux ; n'oublie pas sur-tout , de porter avec toi les trois cerises d'or.*

Conformément à ce que Zarât-Alriah venoit de lire , elle ferra très-précieusement les cerises d'or , & rentrant dans sa chambre , elle descendit à l'appartement du sultan , qui passa de la plus vive douleur à la joie la plus excessive , en revoyant la princesse , qu'il croyoit s'être précipitée dans la mer ; elle lui raconta tout ce qui lui étoit arrivé , & lui ayant montré les trois cerises d'or , elle le surprit tellement par ce récit ,

qu'il eut toutes les peines du monde à y ajouter foi. Il courut à la chambre de la princesse, il en examina avec soin la boiserie ; mais, ainsi que la princesse, il ne put jamais retrouver la porte du cabinet, cependant, persuadé qu'elle ne lui en imposoit pas, il prit le parti, quelques jours après, de la laisser dans le château ; & de retourner à Carizme, dans la crainte que les Tartares ne vinssent de nouveau lui faire quelqu'insulte.

Zarat-Alriadh resta donc dans ce château, incessamment occupée de son cher Abderaïm, & sentant croître de jour en jour le fardeau qu'elle portoit dans ses entrailles ; enfin, elle étoit prête à en être délivrée, lorsqu'elle retrouva la porte du cabinet mystérieux ; elle y entra avec une extrême joie, & courut au livre qu'elle trouva ouvert, elle y lut ceci : *Tu accoucheras demain d'un fils ; mais apprends que la durée de sa vie dépend de toi ; si tu souhaites qu'il vive, il faut renoncer à toutes les grandeurs qui t'appartiennent ; c'est l'arrêt du destin qui te séparera encore dans quelques années de ton époux, pour un tems très-considérable.*

Il est impossible de bien s'imaginer dans quelle situation se trouva la princesse à cette lecture ; elle se livra pendant le reste du jour & toute la nuit, à la plus amère douleur, & le lendemain

m'ayant mis au monde , elle eut tant de compassion de moi , que me prenant dans ses bras , mon cher Mouïad , me dit-elle , je te sacrifie sans regret , toutes les dignités auxquelles j'ai droit d'aspirer ; ta vie m'est plus précieuse que de vains titres que je méprise ; je les quitte pour toi sans hésiter : Fasse le ciel que tu sois honteux , & que notre saint prophète te regarde d'un œil favorable.

Je vécus donc par l'abdication que ma mère fit de ses grandeurs , & quand le jour qu'elle attendoit avec tant d'impatience , pour la délivrance de mon père , fut arrivé , elle me prit entre ses bras , me porta elle-même dans la barque ; & munie de ses trois cerises d'or , elle se fit conduire à l'endroit où Abderaïm avoit été englouti il y avoit neuf mois.

L X X I I I S O I R É E .

*Suite de l'Histoire d'Abderaïm , racontée
par Mouïad.*

Nous ne fûmes pas plutôt arrivés au lieu marqué , que je me mis à pleurer amèrement ; ma mère qui jusqu'à ce moment , ne m'avoit pas

encore vu verser une seule larme , en fut très-étonnée : mais elle le fut encore plus , lorsque l'horrible Gine , qui avoit enlevé mon père , mit la tête hors de l'eau : Pourquoi cet enfant crie-t'il ainsi , dit-elle d'une voix terrible ? C'est , lui répondit la princesse , qu'il te redemande son père. Et bien , répliqua Scheitan Couli , que me donneras-tu , je te le ferai voir jusqu'aux épaules ? Je te ferai présent de cette cerise d'or , lui dit ma mère , en la lui montrant , & ensuite la jetant sur la parole de la Gine , mon père parut hors de l'eau , ainsi qu'elle l'avoit promis ; ma mère en fut si transportée de joie , qu'elle proposa à la mauvaise fée de lui en donner encore une , pourvu qu'elle lui fit voir son époux jusqu'aux genoux. Je ferai plus , lui dit-elle , tu le verras entièrement hors de l'eau , si tu veux me jeter la troisième. Je te le jure , lui répliqua ma mère , par le trône de l'envoyé de Dieu ; alors Scheitan Couli ayant élevé mon père au-dessus des flots de la mer , il n'eut pas plutôt prononcé les mystérieuses paroles que je vous ai dites , & souhaité de devenir mouche , que disparaissant aussi-tôt , il prit son vol vers notre barque , dans laquelle il ne fut pas plutôt entré , que reprenant la figure d'Abderaim , il embrassa tendrement ma mère , & me mouilla le visage de ses larmes.

La mauvaise fée qui croyoit que le don de métamorphose

ramorphose , accordé à mon père , étoit fini dès la veille , fut dans une surprise extrême , lorsqu'après avoir ramassé la troisième cerise d'or , elle s'aperçut qu'Abderaim n'étoit plus en son pouvoir ; elle en devint forcenée de rage , & pour se venger de nous , elle excita une si furieuse tempête , que notre barque s'élevant à tous momens jusqu'au ciel ; paroissoit l'instant d'en suite vouloir se précipiter au fond des abîmes.

Tant que dura ce terrible ouragan , mon père tint ma mère entre ses bras ; il implora vainement le secours de Mergian-Banou ; l'année venoit d'expirer , la fée fut sourde à ses prières ; & après avoir été pendant tout le jour le jouet des flots , nous fûmes enfin jetés sur un écueil , où notre barque échoua. Heureusement qu'il y avoit dedans des provisions dont mon père & ma mère avoient un extrême besoin ; pour moi j'étois mourant , n'ayant pu prendre la mamelle tant que la tempête avoit duré. Le lendemain le tems ayant paru plus serein , Abderaim jugea à propos de nous remettre en mer ; & pendant que nos matelots travailloient à nous tirer de dessus l'écueil , Zarat-Akriadh lui raconta de quelle manière elle m'avoit conservé la vie , & lui annonça leur séparation future ; mon père fut extrêmement touché de ce récit , & de l'état déplorable dans lequel nous étions : enfin , en ménageant

nos vivres avec beaucoup d'économie, nous voguâmes au gré du vent pendant neuf jours, au bout desquels il devint si violent, qu'il nous emporta, sans que nous eussions aucune espérance d'échapper à la fureur des flots; nous fûmes trois jours dans cet état, sans aucuns vivres, la nature défaillant en nous; nos matelots furent contraints par faiblesse d'abandonner la conduite de la barque, & tombant tous dans une espèce d'assoupissement qui ressembloit fort au sommeil de la mort, nous ne pouvons dire ce que nous devînâmes, ni quelles mers nous traversâmes; mais après avoir été environ huit jours, suivant toutes les apparences, dans cette situation, notre barque s'arrêta à un port, dont les habitans nous reçurent avec beaucoup de bonté. L'état dans lequel nous étions ayant excité leur pitié, ils eurent un soin extrême de nous, & nous ayant transportés dans différentes maisons, ils n'épargnèrent rien pour nous rétablir de la fatigue inouïe que nous avions supportée.

La ville où nous étions, étoit située dans une petite île de la mer de Tartarie, fort au-dessus du royaume d'Anian; (a) & comme elle fournissoit peu de marchandises, il n'y abordoit

(a) Le détroit d'Anian est entre l'île de Californie, vers l'Amérique & la terre de Jesso, Jedzo ou Jessu. *Baudran.*

près de deux ans & demi sans en voir aucun; cependant, au bout de ce tems, il y en vint un, dont le capitaine, après avoir bien vendu sa cargaison, se disposa à partir pour la ville de Baragu, qui est située dans l'océan septentrional, vers l'endroit où la rivière de Tartarie se décharge dans la mer. Comme nous aurions pu de-là gagner par terre le royaume de Garizme, Abderaim alla trouver le capitaine de ce vaisseau, & lui ayant fait présent d'un diamant de prix, du nombre de ceux que ma mère avoit sur elle, lorsqu'elle étoit entrée dans la barque, il l'engagea à nous recevoir dans son bord.

Ce capitaine étoit un assez bel homme; mais il étoit d'une violence extrême dans ses passions. Pendant le cours de notre voyage, comme il devint, suivant les apparences, amoureux de ma mère, & qu'il jugea bien par l'union étroite qui régnoit entr'elle & Abderaim, que tant qu'ils seroient ensemble, la présence de mon père seroit un obstacle invincible à ses desirs, il résolut de se défaire de lui, & il eut bientôt lieu d'exécuter ses mauvaises intentions. Nous avions été obligés de relâcher à une petite île, pour faire quelques provisions. Il y trouva un autre vaisseau qui étoit prêt à en faire voile; il alla trouver le capitaine, & lui ayant proposé de lui vendre

un de ses esclaves & un enfant, il nous donna à lui pour quarante pièces d'or, à condition qu'il nous enleveroit la veille de son départ : cela fut exécuté au moment que mon père se promenoit avec moi sur le bord de la mer ; & l'esquif dans lequel on nous jeta, n'eut pas plutôt joint le vaisseau, que tout étant prêt pour partir, nous étions déjà bien loin du port avant que l'on eût pu s'appartenir de notre départ ; Abdetaïm en témoigna sa surprise au capitaine ; mais cet homme sans lui répondre, alla donner les ordres nécessaires pour la manœuvre ; l'on peut juger de l'extrême douleur de mon père ; il ressentit en ce moment tout son malheur. Séparé d'une princesse qu'il aimoit tendrement, & soupçonnant avec justice notre capitaine de perfidie, il se livra au désespoir le plus affreux ; & si quelque chose, à ce qu'il m'a dit depuis, fut capable de l'empêcher de survivre à la perte de sa liberté, ce furent les caresses innocentes que je lui fis dans ce moment ; il résolut donc de se roidir contre sa mauvaise fortune, & n'ayant revu que le lendemain le capitaine du vaisseau sur lequel nous étions : Je vois bien, lui dit-il, que je suis ton esclave, & que le scélérat qui m'a remis entre tes mains, par une lâcheté incomparable, a bien compté que tu ne me rendrois pas la liberté ; je te crois cependant trop honnête homme pour avoir par

aux infâmes desseins de ce traître qui, sans doute, n'a contribué à nous remettre entre tes mains, que pour m'enlever ma femme ; mais le ciel toujours juste, n'approuvera pas sans doute ses projets, & je suis si sûr de la vertu de mon épouse, que je ne crains point de dire qu'elle préférera toujours la mort à la moindre action, par laquelle sa pudeur pourroit être offensée.

L X X I V S O I R É E

*Suite de l'Histoire d'Abderaim, racontée
par Moufad.*

Le capitaine fut surpris du discours de mon père : il est vrai, lui dit-il, que toi & cet enfant, vous êtes mes esclaves ; mais je n'ai point été instruit des mauvaises intentions de celui qui vous a fait perdre votre liberté ; & pour te le faire voir, comme tu ne m'as coûté avec cet enfant que quarante pièces d'or, tu n'as qu'à me les rendre, ou me jurer que tu me les feras toucher dans quelque un des ports où nous aborderons, & je te déclare que vous êtes libres l'un & l'autre dès ce moment.

Quelque affliction que mon père ressentir, il

fut touché d'un procédé aussi généreux, & ayant tiré de sa poche un diamant qui pouvoit valoir cent pièces d'or, il le présenta au capitaine, & le pria de l'accepter pour notre liberté; cet homme charmé de la libéralité de mon père, déclara en présence de tout l'équipage, que nous n'érions plus dans l'esclavage, & ayant abordé le surlendemain un port dont le nom m'est échappé, il nous mit à terre, suivant les intentions de mon père.

Comme nous avions eu le vent très-favorable, nous avions fait plus de deux-cent lieues pendant les quatre ou cinq jours que nous avions été en mer; ainsi nous trouvant trop éloignés de l'endroit où nous avions laissé Zarat-Alriadh pour espérer qu'elle y fût encore, mon père ne crut pas pouvoir trouver de moyens plus prompts pour l'arracher des mains du perfide capitaine, que celui de croiser la mer; pour cet effet, ayant pu le moyen de ses diamans acheté un vaisseau très-bon voilier, & fait choix pour le gouverner d'un capitaine brave & intelligent, nous courûmes tous les ports de l'océan septentrional, sans avoir pu en apprendre aucune nouvelle.

Abderaim enfin n'ayant plus aucune espérance de retrouver son épouse, & se ressouvenant qu'elle lui avoit annoncé qu'ils devoient un jour se séparer l'un de l'autre pendant un très-long-tems,

il résolut de se conformer avec toute la résignation imaginable à la volonté du ciel. Pour cet effet, ne jugeant pas à propos de retourner à Carizme, & de s'aller présenter au sultan son beau-père, sans la princesse Zarat-Alriadh; & appréhendant qu'il ne traitât de fable tout ce qui lui seroit arrivé, il prit la résolution de retourner dans sa patrie. Après avoir passé du détroit d'Anian, dans l'océan oriental, avoir parcouru la mer de la chaîne, être parvenu dans l'océan indien, avoir traversé le détroit de la Sonde, & être entré dans la mer d'Arabie, nous arrivâmes après deux ans dans le port de Sorer, d'où par terre nous retournâmes à Candahar.

Abdalmim, à ce qu'il m'a dit depuis, car vous jugez bien que je n'ai point du tout d'idée de ce que je vous ai raconté jusqu'à présent, & que ce n'est que pour le lui avoir souvent entendu répéter, que je m'en suis si bien ressouvenu. Abderimidis, de retour à Candahar, y acheta un petit bien, & se donna tous les soins possibles pour son éducation.

Comme toutes les espérances de mon père, malgré la situation présente, n'étoient pas entièrement évanouies, il se plaçoit à se rappeler souvent l'heureux tems auquel il avoit joui d'une fortune si brillante; & avoit des goûts avec lesquels il s'entretenoit souvent de ses aventures;

& quoiqu'il les racontât toujours de la même manière, sans jamais se contredire, ils les trouvoient si incroyables, qu'ils lui donnoient souvent en riant, comme je vous l'ai déjà dit, le surnom de (a) Kedhab, dont Abderaim ne se fâchoit pas, convenant lui-même que si un autre lui faisoit de pareils récits, il auroit toutes les peines du monde à y ajouter foi.

Je restai à Candahar, pour suivre Mouïad, jusqu'à l'âge de quatorze ans ; fort attaché à mes devoirs ; mais alors deux de mes camarades que l'on tenoit de fort court, ainsi que moi, à cause de cette gêne, me proposèrent de quitter la maison de mon père, & de faire avec eux un voyage en Perse. Nous avions sous trois appris l'arabe, & nous fiant sur ce talent, avec l'argent dont nous pûmes nous emparer, nous n'apprehendâmes pas de nous trouver jamais dans l'indigence ; nous partîmes donc pour Hissahan, & nous y arrivâmes sans aucun obstacle ; nous nous y réjûmes beaucoup, & comme cette grande ville fournit des plaisirs de toutes les espèces, nous eûmes bientôt dépensé tout notre argent. Ce fut alors que nous commençâmes à faire des réflexions.

(a) Kedhab signifie un menteur, un homme qui conte des récits.

xions : nous ne savions où donner de la tête ; mais enfin , résolu de profiter du mérite que nous avions dans le chant , nous nous joignîmes à une troupe de danseuses , dont les charmes furent un nouvel empêchement à notre retour à Candahar ; je me conformai donc aux sentimens de mes camarades , & les éloges que nous reçûmes dans notre profession nous flatèrent tellement , qu'elle commença à nous plaire.

Cependant je me reprochois souvent d'avoir ainsi quitté mon père : putre que je faisois alors des réflexions très-sensées sur la douleur qu'il devoit avoir ressentie à mon départ , j'avois encore quelquefois regret au parti que nous avions pris : s'il est vrai , me disois-je , que je sois petit-fils du Sultan de Carizme , quelle honte pour moi d'avoir embrassé ce genre de vie !

Pendant que je raisonnais ainsi en moi-même , il arriva à Hispahan une autre troupe de danseuses qui , après y avoir fait quelque séjour , se dispoit à passer dans le Mogolistan , & qui devoit pour y entrer , prendre la route de Candahar. Agité sans cesse des remords d'avoir quitté avec aussi peu de raison Abderrajm , j'abandonnai mes camarades qui ne voulurent pas me suivre , & me mettant dans cette troupe , qui étoit de beaucoup supérieure à celle que je quittois , je repris le chemin de cette ville , & après avoir passé

par toutes celles qui se trouvèrent sur notre route, & dans lesquelles nous gagnâmes beaucoup d'argent : nous arrivâmes enfin à cinq lieues de Candahar, d'où j'étois parti il y avoit près de deux ans, & là je pris congé de notre directrice à qui je dis que je la rejoindrois dans peu ; quoique ce ne fût pas mon intention. J'allai donc seul dans cette ville, j'y trouvai bien la maison d'Abderaim ; mais ses voisins qui ne me reconnurent pas, me dirent qu'il y avoit plus de dix-huit mois qu'il en étoit parti pour aller chercher un fils unique qu'il avoit perdu.

LE XXV. CHAPITRE.

Suite de l'Histoire d'Abderaim ; racontée par Mbulad.

Je fus saisi d'une extrême douleur, en apprenant que mon père n'étoit pas à Candahar ; je fis alors mille réflexions plus tristes les unes que les autres sur les peines qu'il auroit à souffrir dans ses voyages. Cependant n'y pouvant apporter aucun remède, je résolus d'aller retrouver notre directrice ; espérant dans nos courses de retrouver Abderaim. Mais avant que de partir de Candahar,

har, j'allai à la porte de derrière de notre maison : elle s'ouvrit avec un secret qui n'étoit connu que de mon père & de moi ; je l'ouvris, j'y vis tous les meubles à peu près tels qu'ils étoient lorsque j'en étois parti ; & j'y trouvai sur la table de la chambre de mon père un papier plié dans lequel il y avoit écrit : *l'ingrat Mouïad sera cause de ma mort*. Je ne pus lire ces mots sans répandre beaucoup de larmes ; & après avoir laissé sur cette même table une lettre par laquelle je demandois pardon à Abderaim de mon absence ; dans les termes les plus soumis, je lui marquois que la nécessité m'obligeoit de parcourir la Tartarie, le Turquestan & les Indes, & que je faisois des vœux au ciel pour le rencontrer dans quelqu'un de ces pays. Je refermai ensuite la porte ; je me rendis au caravanserail où notre troupe devoit loger : j'y fus reçu avec une joie extrême ; & après avoir gagné beaucoup d'argent dans cette ville, ainsi que dans toutes celles par lesquelles nous avons passé depuis six ans, en m'informant toujours si l'on ne connoissoit pas Abderaim, nous arrivâmes enfin, il y a quelques jours, dans la ville de Cambaye, nous y fûmes reçus dans le caravanserail avec beaucoup de bonté par le conducteur : il nous distribua des chambres ; & comme j'étois fort fatigué, à peine fus-je dans la mienne, que je m'endormis profondément.

fondément ; mais je n'ai jamais passé de nuit qui m'ait fait tant de peine. Toute l'histoire de la vie de mon père me repassa dans l'esprit ; je le vis en rêve , tenant par la main une belle dame sans voile , je courus , fondant en larmes , me jeter à ses pieds ; il me releva , m'embrassa , & me présentant à cette dame : Zarat-Aldiade , lui dit-il les larmes aux yeux , voilà notre fils que je cherche depuis si long-temps ; je voulais me jeter au col de ma mère , avec les transports qu'inspire la nature dans de pareils momens , lorsque me repoussant avec indignation : ce ne peut pas être là Moufiad , lui dit-elle , le petit-fils du sultan de Carizme doit avoir trop de cœur pour être de la profession que ce jeune homme a embrassée , ce n'est point là mon fils. Quelque confus que je fusse de ce reproche que je méritois avec tant de justice : ah ! madame ! m'écriai-je , quelqu'indigne que je me sois rendu de me dire votre fils , je suis pourtant ce Moufiad qui vous fut autrefois si cher ; & puisqu'Abderaim m'assure que je vous dois le jour , permettez que par cet embrassement je vous témoigne la joie que j'ai de vous retrouver après une aussi longue séparation.

Je m'approchois de la princesse pour l'embrasser , lorsqu'elle me donna un soufflet si furieux , que j'en tombai à la renverse. Je fis alors à cet

fi perçant , poursuivit Moniad , qu'il réveilla Massoud qui couchoit dans ma chambre : il vint à mon lit & me demanda ce que j'avois ; j'étois si ému que je ne pouvois parler ; il crut que je me trouvois mal , & ayant été promptement allumer la lampe de notre chambre à celle qui étoit dans la galerie du catavenseraïl , il vint me retrouver : je lui contai mon rêve , dont il ne fit d'abord que rire ; mais me voyant la joue extrêmement rouge & enflée , il en resta surpris , ensuite faisant réflexion sur cet événement : il faut , dit-il , que sur la fin de ton songe , tu te sois cogné la tête contre la muraille ; voilà le soufflet que tu t'imagines avoir reçu.

Je ne savois que penser de tout ce qui venoit de se passer , pendant que nous raisonnions , Massoud & moi , sur une aventure aussi singulière , le jour parut ; je me levai , nous fûmes ensemble nous promener dans la ville de Cambaye , & nous nous y fîmes annoncer ; mais soit que personne ne fût encore curieux de nous voir , ou que l'on crût notre troupe aussi mauvaise que celle , qui , quelques mois auparavant étoit partie de cette ville , nous ne fûmes appelés dans aucune maison ; nous en témoignâmes notre chagrin au concierge. Il ne faut pas que cela vous fasse peine , nous dit-il , votre mérite n'est pas encore connu dans Cambaye , en attendant , vous pouvez rester

dans ce lieu tant qu'il vous plaira, & sans qu'il vous en coûte rien, & pour vous remettre de bonne humeur, je veux ce soir donner un grand souper à toute la troupe. Nous soupâmes effectivement ce soir-là chez le concierge, & il nous régala très-bien; mais depuis ce tems, nous n'avons pas entendu parler de lui, & il y a toute apparence que pendant la nuit qui suivit ce repas, nous fûmes transportés dans ces lieux enchantés.

Les aventures de votre père sont singulières; dit Cothro à ce jeune homme, le tems vous fera bientôt connoître si en les racontant, Abderaïm disoit vrai, & si le soufflet que vous croyez avoir reçu dans le caravanserail, est réel, ou s'il n'est que l'effet d'un songe. Nous sommes bien persuadées, reprirent les sultanes, que Mouïad est dans la bonne foi; mais il y a beaucoup d'apparence qu'Abderaïm, pour se donner un air de distinction parmi ses voisins de Candahar, a imaginé toute cette histoire. Vous pourriez vous trouver, reprit l'iman, & moi je crois que tout le récit de Mouïad contient une exacte vérité. Au reste, il est bien aisé de vous en éclaircir, vous n'avez qu'à ordonner aux génies qui vous obéissent, de transporter en ces lieux Abderaïm & la princesse de Carizme, je suis sûr que vous serez servis dans le moment.

même ; ah ! seigneur , dit Mouïad , en se jetant aux pieds de Cothroob , engagez ces illustres pèrizes à m'accorder cette grâce , quelqu'indigne que je sois par ma conduite de l'obtenir. Reconnoître ses fautes , s'en repentir sincèrement , c'est le devoir d'un honnête homme , reprit l'iman , & notre prophète qui connoît le fond de votre cœur , vous accorde cette grâce , autant pour votre satisfaction que pour sa gloire ; alors au signal qu'il fit , les portières ayant été relevées , Abderaïm & Zarat-Alriadh parurent dans le salon : il est impossible de bien représenter l'étonnement de tous les spectateurs , & l'extrême joie que ressentit Mouïad à la vue de son père : seigneur , lui dit-il , en se prosternant à ses genoux , vous voyez à vos pieds un fils qui n'ose lever les yeux sur votre auguste visage ni sur celui de la princesse de Carizme , sa conduite le rend indigne de vos bontés ; mais si l'extrême regret qu'il a de vous avoir offensé peut mériter sa grâce , il vous la demande avec toute la soumission d'un fils qui mourra de douleur en ce moment , si vous suivez contre lui les mouvemens de votre juste colère.

Abderaïm & Zarat-Alriadh étoient si surpris de se voir dans un lieu qui leur étoit tout-à-fait inconnu , d'y retrouver leur fils , & de le voir dans une posture aussi humble , qu'après que

les premiers momens d'étonnement furent passés, ils ne purent s'empêcher de verser un torrent de larmes en embrassant Mouïad. Par quel pouvoir surnaturel, lui dirent-ils, nous trouvons-nous dans ces lieux encharités? Comment est-il possible que nous y ayions été conduits? & à qui avons-nous cette obligation? c'est au prophète de dieu à qui vous devez en marquer votre reconnoissance, dit alors Coïthrob, & Abderaïm qui a fait de plus grands voyages en moins de tems, ne doit point être surpris d'avoir été transporté en si peu de momens du sérail du Sultan de Tangut (a), dans ce palais. Il est vrai, seigneur, reprit Abderaïm, qu'après les aventures merveilleuses & consolantes qui me sont arrivées, je ne dois plus m'étonner de rien, cependant je vous avoue que je ne puis m'empêcher d'être extrêmement sensible à celle-ci, puisqu'elle me rend un fils dont la princesse & moi nous pleurons la perte dans l'instant que nous le retrouvons.

(a) Le royaume de Tangut est borné par les montagnes d'Altay qui sont l'ancien Imaüs, lesquelles le séparent au nord, des Tartares mongols, & au levant, de la Chine; le lac de Chiamay & la rivière d'Hoamk le séparent vers le midi, de l'Inde, de là le Gange; & le royaume de Kasgar le confine vers le couchant.

Noblot, Tém. V, fol. 17.

Seigneur,

Seigneur , reprit Gehernaz , ce fils si cher venoit de nous raconter votre histoire , jusqu'au moment qu'entraîné par les vives sollicitations de deux jeunes gens de son âge , il vous quitta ; & si ce récit nous a fait à tous beaucoup de plaisir , je suis persuadé que les aventures qui vous sont arrivées , méritent également toute notre curiosité ; je n'oserois pourtant vous prier de nous en faire part en ce moment , ce seroit vous priver trop tôt du plaisir que la princesse & vous ressentiez en retrouvant Mouïad ; il faut vous laisser en liberté , & l'on va vous conduire dans un appartement où vous trouverez toutes les choses dont vous pouvez avoir besoin , & nous nous flottons que demain , à peu près à pareille heure , vous ne nous refuserez pas le récit de ces aventures merveilleuses & consolantes que vous nous avez annoncées.

Abderaïm ayant témoigné aux sultanes qu'il seroit toujours très-disposé à leur donner toutes les marques de son respect & de sa soumission , les assura qu'il ne manqueroit pas le lendemain d'être prêt à leur raconter son histoire ; il passa ensuite avec son épouse & son fils dans le lieu qu'on lui avoit destiné. Ce fut là où Mouïad , après avoir réitéré ses pardons , reçut mille tendres embrassemens de la princesse de Carizme , & qu'il lui apprit , ainsi qu'à Abderaïm , qu'ils

étoient dans le Ginnistan ; cela étoit d'autant moins difficile à croire , que leur transport merveilleux dans ce palais , & leurs propres aventures , les autorisoient à être fort crédules sur de pareils événemens ; persuadés donc qu'ils étoient dans le palais des Perizes , & que ce qui venoit de leur arriver , n'avoit été fait que par leur moyen , ils ne parurent pas plutôt devant elles le lendemain , que se prosternant à leurs pieds , ils leur firent tous les remercimens imaginables des obligations qu'ils leur avoient ; & Abderaïm croyant s'appercevoir qu'elles attendoient avec quelque sorte d'impatience qu'il leur racontât ses aventures , il commença en ces termes.

L X X V I S O I R É E.

*Suite de l'Histoire d'Abderaïm , racontée
par lui même.*

L'ABSENCE de Mouïad me causa un déplaisir si sensible , que j'en pensai mille fois mourir de douleur. J'attendis une quinzaine de jours pour voir s'il ne reviendrait pas , & ce tems expiré , n'ayant point eu de ses nouvelles , je résolus de l'aller chercher ; je fermai ma maison , je laissai

Sur la table de ma chambre un papier sur lequel en peu de mots , je lui expliquois la situation cruelle où sa fuite me mettoit (en cas qu'il revînt à la maison pendant mon absence) & je me mis en chemin pour aller le chercher ; je n'avois garde de le trouver en commençant par le Turquestan, le Mogolistan & par les Indes auxquelles il tournoit le dos , puisqu'il m'a appris hier qu'il avoit porté d'abord ses pas du côté de la Perse. Après plus d'un an de fatigue , un jour assez tard que j'arrivai à un gros bourg , tout proche d'Agra , la nuit me surprit auprès d'une pagode qui me parut fort joliment bâtie ; comme j'étois assez embarrassée à savoir ce que je deviendrois , je résolus de me coucher sur les degrés de ce temple , & ayant voulu m'y arranger , je fus surpris , en m'appuyant contre la porte , de voir qu'elle n'étoit pas fermée ; j'y entrai sans hésiter , & après l'avoir examiné à la lueur de trois lampes qui étoient devant la statue de Ram (*a*) , pour qui ces idolâtres ont la plus grande vénération. Comme j'avois extrêmement besoin de repos , je crus que je ne pouvois le goûter plus tranquillement que dans ce lieu. Je résolus donc

(*a*) Voyez toute l'histoire de Ram dans le Chapitre V du troisième livre du voyage des Indes de Tavernier , Tom. IV, fol. 114.

d'y passer la nuit , & pour cet effet , ayant été fermer la porte que j'avois trouvée ouverte , je ne vis point de place qui me convînt mieux pour dormir , que derrière la statue gigantesque de ce faux dieu , & je commençois à y goûter un doux sommeil , lorsque du bruit que j'entendis assez près de moi , me rendit attentif. Je vis le marchepied qui conduisoit à une espèce d'autel qui étoit aux pieds de la statue , se lever ; j'aperçus alors deux bramins (a) sortir de dessous ce marchepied , & l'un d'eux adressant la parole à l'autre : frère , lui dit-il , j'attends ici ce soir un friand morceau , c'est une fille de quatorze ans au plus , mais plus belle que tout ce que la nature a jamais produit ; elle s'appelle Asfer , & doit le jour à un gros négociant de ce bourg. J'en suis devenu si éperdument amoureux , que je n'ai pas trouvé de moyen plus prompt pour contenter ma passion , que de faire savoir à son père qu'elle avoit eu le bonheur de plaire à notre grand dieu Ram , qu'il souhaitoit qu'elle fût conduite ce soir dans ce temple , pour être sa femme , & que s'il étoit content d'elle , il vouloit qu'elle lui fût amenée pendant huit jours de suite. Le bon homme de père , qui s'appelle

(a) *Les Bramins* sont les prêtres des gentils ou des Idolâtres des Indes.

Nagou , s'est trouvé fort honoré du choix de Ram , & je compte que dans une demi-heure , au plus tard , il l'amenera ici lui-même la charmante Asfer ; c'est pourquoi je vais prendre sans différer les habillemens qui nous servent en pareille occasion.

Oh ! ma foi , répondit l'autre Bramin , tu as raison de dire qu'Asfer est une fille parfaite : il y a long-tems que j'en suis amoureux aussi , & je t'aurois prévenu , si je ne l'avois pas crue trop jeune ; elle est à toi , puisque c'est ton rang , mais du moins , quand tu ne t'en soucieras plus , je te prie de me la céder. Très-volontiers , reprit le premier Bramin , quand j'aurai fait ma huitaine , j'en demanderai encore une autre ; & ce sera pour toi ; aide-moi seulement à m'habiller en dieu , dont je vais faire le personnage , & sois persuadé que je m'en acquitterai bien.

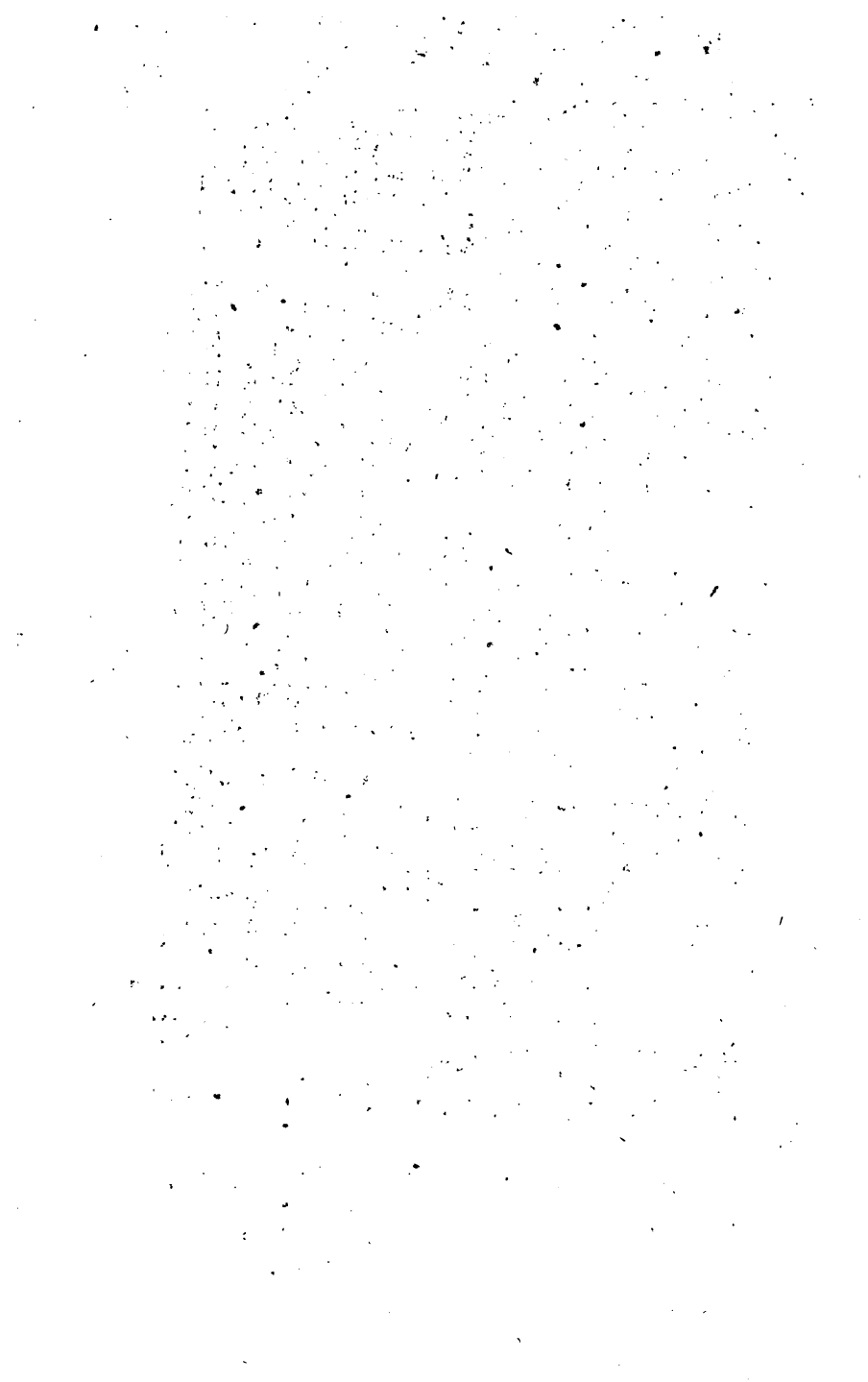
Après que cet infâme fut revêtu d'habits pareils à ceux dont la statue étoit ornée , il alla doucement ouvrir la porte de la pagode qu'il laissa pousée tout contre , il rentra ensuite avec son camarade dans la trappe , & attendit , à ce que je m'imagine , avec impatience , l'arrivée de cette malheureuse victime de l'aveugle crédulité des Gentils.

Asfer arriva enfin , conduite par son père ;

il poussa la porte , & étant entré dans la pagode : ma chère fille , lui dit-il , louez notre dieu Ram de vouloir bien se communiquer à vous , c'est un honneur qu'il répand sur ma famille , qui va redoubler nos respects pour lui , & qui nous attirera ceux de tout le bourg. Après cette petite exhortation , Nahou sortit du temple , retira la porte qui se ferma sur lui , & laissa sa fille en proie aux desirs du digne ministre d'un tel dieu.

Asfer , pénétrée de l'acte de religion qu'elle alloit faire , se prosterna alors , suivant ses instructions , le visage contre terre ; & pendant que cette innocente créature adressoit de ferventes prières à Ram : ô ciel ! me dis-je en moi-même , comment souffrez-vous que des scélérats abusent ainsi un peuple crédule , & des-honorent leurs femmes & leurs filles ? Grand Mahomet , puissant envoyé de dieu ! vous qui ne devez regarder ces infamies qu'avec une horreur extrême , que ne faites-vous lancer la foudre sur ces impies ? Ah ! puissai-je , aux dépens de ma vie , contribuer à détruire une secte aussi abominable.







Belle Asfer, ne crains rien, tu vois en moi l'Ami de
Dieu et Son envoyé, en un mot je Suis Mahomet.

C. P. Mardellier inv.

J. De Genet sculp.

LXXVII SOIRÉE.

*Suite de l'Histoire d'Abderaïm, racontée
par lui-même.*

A PEINE EUS-je achevé cette espèce de prière, que je me sentis animé d'un saint transport, & que je fus sans doute inspiré de l'esprit de notre divin prophète; j'attendis que le fourbe de Bramin fût sorti de son souterrain, qu'il eût relevé de terre l'innocent Asfer, qu'il lui eût fait connoître sa passion; & lorsque cette simple créature, éblouie par la figure brillante de l'imposteur, se disposoit avec respect à recevoir ses caresses, je sortis de l'endroit où j'étois caché, & mettant le sabre à la main, j'abattis le bramin sans vie à mes pieds.

Asfer, en ce moment, fut si étonnée, qu'elle se laissa tomber sur un petit lit sur lequel elle devoit passer la nuit avec ce fourbe, mais la prenant par la main : belle Asfer, lui dis-je, ne crains rien, tu vois en moi l'ami de dieu & son envoyé, en un mot je suis Mahomet qui las des abominations de ces impies, ai résolu de détruire leur temple, leur idole & leur

religion ; je lui montrai alors le passage pour aller au souterrain , je lui fis connoître l'impof-
 ture de ces misérables , & que Ram , au lieu
 d'être un dieu puiffant , comme on le leur faisoit
 accroire , n'étoit qu'une vaine idole , faite par
 la main des hommes , & que leur aveuglement
 portoit enfuite à adorer. Je t'ai fuvé l'honneur ,
 lui dis-je , je vais te reconduire à ton père ; dis-
 lui de ma part , qu'avant que le jour paroiffe ,
 il afsemble tous ceux de fa feéte , qu'il vienne
 avec eux dans le temple , voir le dieu auquel
 il te facrifioit ; ordonne-lui de ma part de maf-
 facrer ces infâmes miniftres de Ram fans au-
 cune pitié , & assure le que fi tous les Gentils
 de ce bourg ne reconnoiffent pas dans ce jour
 un feul dieu , & Mahomet pour fon envoyé , je
 ferai pleuvoir fur eux le feu du ciel qui les réduira
 tous en cendre.

J'étois en ce moment animé d'un fi faint zèle ,
 pourfuivre Abderaïm , qu'il y a apparence que je
 parus être à Asfer , quelque chofe de plus qu'un
 homme ordinaire. Perfuaquée de ce que je lui
 difois , elle fit entre mes mains abjuration de fon
 idolâtrie , & fortant avec elle du temple , fans en
 refermer la porte , je la conduifis chez elle , à
 travers les éclairs & le tonnerre , que cette fim-
 ple fille prenoit pour l'effet de mes menaces , &
 que le prophète , qui fans doute m'avoit infpiré

ce langage, avoit en ce moment obtenu du ciel, pour confirmer ce que je venois d'avancer en faveur de notre religion.

Quand nous fûmes à la porte d'Asfer, dont heureusement la maison faisoit le coin d'une rue, j'y heurtai de toutes mes forces, & quand je crus m'appercevoir qu'on se mettoit en mouvement pour venir ouvrir, je profitai de l'obscurité qui régnoit dans les intervalles qu'il n'éclairait pas, & je me coulai dans la rue prochaine, de sorte que cette belle fille ne me trouvant plus à côté d'elle lorsqu'on vint lui ouvrir la porte, ne douta point que je n'eusse disparu au moment qu'elle n'avoit plus besoin de mon secours.

Il y a apparence qu'Asfer s'acquitta parfaitement des ordres que je lui avois donnés, & qu'elle n'eut pas de peine à convaincre son père de l'imposture des bramins; car ayant sur l'heure assemblé tous les Gentils qui demeuroient dans ce bourg, & s'étant transportés dans le temple, ils ne furent pas plutôt convaincus par la mort du faux dieu qu'ils reconnurent parfaitement, la débauche de leurs prêtres, & l'abus que ces scélérats faisoient de leur ridicule religion, qu'y renonçant tous d'un consentement unanime, ils envoyèrent en diligence chercher le cadi d'Agra, dont leur bourg n'étoit éloigné que d'une demi-lieue, le firent instruire de l'aventure

d'Asfer , & le prièrent de se transporter , sans différer , dans leur temple. Cela fut exécuté si promptement & avec tant de secret , que tous les bramins étoient encore dans un profond sommeil , lorsque le cadi & ses archers , en entrant dans leur cloître par le souterrain , les arrêterent. Ils furent conduits à Agra chargés de chaînes , & le lendemain ayant avoué dans les tourmens , leur imposture & leur débauche , ils furent brûlés vifs dans la place publique ; leur temple & leur demeure furent détruits jusqu'aux fondemens ; leur idole fut brisée en mille morceaux , & tous les Gentils du bourg , ainsi que ceux d'Agra , sans en excepter un seul , firent profession de la religion de notre prophète , & ce jour fut marqué comme un des plus illustres & des plus vénérables , par rapport à un événement aussi surprenant.

Je n'avois garde , comme l'on peut croire , de faire connoître la part que j'avois dans cette aventure ; satisfait de la ruse dont je m'étois servi pour étendre la religion de notre saint prophète , je m'en applaudissois en secret , & il y a trois jours que j'étois à Agra dans le caravanserail de cette ville , lorsqu'une nuit que j'y reposois profondément , je crus voir en rêve l'envoyé de dieu. Abderaïm , me dit-il , je suis content de toi , tu as exécuté de point en point

mes intentions ; le temple des Gentils est détruit , leur religion est abolie , celle de dieu est exaltée , & tout cela s'est fait par ton moyen ; je prétends te récompenser d'une si grande action , mais comme je ne puis m'opposer à ce qui est écrit sur l'*Hommal Ketab* (a) , & que tu ne peux rejoindre de long-tems d'ici ta femme & ton fils , je veux , pendant ce tems charmer tes ennuis , & pour cet effet , je vais moi-même te conduire dans un lieu de délices ; où , par anticipation , tu verras les plaisirs réservés aux vrais croyans.

L X X V I I I S O I R É E.

*Suite de l'Histoire d'Abderaïm , racontée
par lui-même.*

LE prophète alors m'ayant enlevé par le toupet de cheveux que nous portons sur la tête , il me transporta en moins d'un clin d'œil devant un dôme fabriqué de perles blanches , dont la porte étoit d'émeraudes , & la ferrure d'or. Cet édifice étoit d'une grandeur si extraordinaire , que

(a) La Table de lumière.

l'envoyé de dieu m'assura que quand même tous les hommes & tous les anges seroient réunis ensemble au-dessus de ce dôme , ils ne paroîtroient à nos yeux que comme quelques petits oiseaux sur la branche d'un grand arbre : alors m'ayant posé à terre , prononce avec moi , me dit-il , ces paroles mystérieuses *Bismilla* (a) , *Irraham* , *Irrahim*.

Je n'eus pas plutôt obéi au prophète , avec un profond respect , poursuivit Abderaïm , que la porte s'ouvrit ; j'entrai alors sous un pavillon dont la beauté & le brillant des pierres précieuses , m'éblouirent à un point que je demeurai pendant un tems très-considérable , dans une espèce d'extase.

Quand je fus un peu revenu à moi , je ne vis plus le prophète , mais j'aperçus à mes côtés un ange qui me parla ainsi. Oh ! homme heureux , puisque tu es ami de l'envoyé de dieu , j'ai ordre de te faire voir toutes les raretés de ce lieu ; regarde sous ce riche pavillon , la source de ces quatre fleuves dont le premier est d'eau claire , le second de lait , le troisième de vin , & le dernier de miel. Sache que quiconque prononcera d'un cœur pur les saintes paroles qui t'ont ouvert la porte du dôme , boira de la

(a) Au nom de dieu clément & miséricordieux.

douce & agréable liqueur de ces quatre fleuves, qui produira sur lui des merveilles si extraordinaires, qu'elles paroissent incroyables à ceux qui ne professent pas la loi dictée par Gabriel au prophète de Dieu, mais puisque tu as contribué à la faire connoître aux Gentils que tu a tirés de l'erreur & du précipice où ils étoient plongés, je vais te faire voir une partie de ces merveilles: avance dans ce jardin délicieux, examine ce grand arbre qui se nomme *Toubā*, sa racine est de perles, ses branches d'émeraudes & ses feuilles de soie fine; il pousse jusqu'à soixante & dix mille branches dont chaque bout touche l'arcade qui soutient le trône du grand Dieu que nous adorons, de sorte qu'il ne se trouve aucune fenêtre, pavillon ou dôme dans le paradis, qui ne reçoive son ombrage de quelque branche de cet arbre, & tous ceux qui habitent sous ces bâtimens magnifiques & précieux, en peuvent facilement cueillir le fruit, & en prendre à leur goût autant qu'ils en souhaitent.

Vois-tu, poursuit l'ange, cet autre arbre à l'extrémité des branches duquel pendent une infinité de vestes brochées d'or, & au-dessous des chevaux ailés portant sur leur dos des selles d'or ornées de perles & de rubis. Les grands, les petits prophètes, & les bien aimés de dieu, se servent de cette magnifique monture pour voler

dans le paradis , le parcourir & en admirer les richesses surprenantes , & lorsque ceux qui se trouvent présens à ce spectacle si surprenant , disent à dieu : seigneur , par quel privilège ces esclaves ont ils obtenu de toi cette riche & avantageuse monture ? C'est , leur répond le grand dieu , *parce qu'étant vivans , ils faisoient l'oraison & veilloient pendant que vous dormiez ; c'est parce qu'ils alloient combattre contre les infidèles pendant que vous restiez inactifs & tranquilles dans vos maisons ; c'est parce qu'ils jeûnoient pendant que vous faisiez bonne chère , & que vous étiez mollement assis sur vos sofas , buvant le café avec vos amis ; c'est parce qu'ils distribuoient des aumônes considérables aux pauvres & aux sçavans , pendant que vous les rebutiez , & que vous vous montriez réservés à leur égard.*

Comme tu as fidèlement exécuté ces points essentiels de la religion du prophète , continua cet ange , & que tu as étendu sa loi sur les Gentils , il t'est permis de te servir d'une de ces montures. Alors deux chevaux ailés s'étant détachés de l'arbre , vinrent se poser à nos pieds ; nous montâmes dessus , & nous parcourûmes tout ce saint lieu avec une vitesse incompréhensible , sans que tous les objets ravissans qui se présentoient à mes yeux , en fussent vus moins distinctement.

Il est impossible, illustres perizes, poursuivit Abderaïm, de vous raconter en détail toutes les merveilles (a) que je vis dans ce bienheureux séjour ; mais ce qui me frappa le plus, ce fut une de ces belles filles à sourcils noirs, qui sortit de son pavillon au moment que nous passions devant elle. Elle portoit ses mains sur son front pour se faire quelqu'ombre au milieu de la clarté dont elle étoit environnée ; & pour pouvoir nous regarder plus fixement.

Elle ne m'eût pas plutôtaaperçu avec mon conducteur, qu'elle se prit à rire ; & montrant ses dents, il en sortit une lueur si extraordinaire, qu'elle répandit une lumière surprenante dans tout le paradis.

L'ange surpris à l'aspect de cette beauté qui brilloit avec tant d'éclat, pencha la tête contre terre, pour lui faire plus d'honneur ; mais cette fille lui ayant dit : *Oh ! dépositaire des secrets du grand Dieu, leve la tête & me regarde.* L'ange

(a) Une relation du paradis de Mahomet, aussi exacte, aussi ridicule & aussi remplie d'extravagances, se trouve écrite & imprimée dans la religion ou théologie des Turcs par *Echial Musti*, Partie II, depuis le folio 88 jusqu'au 108. Il est difficile de concevoir comment des gens sensés peuvent ajouter foi à de pareilles puérilités dont le détail est encore infiniment plus circonstancié dans ce livre.

obéit, se releva, l'envisagea fixement, & lui répondit: *Je suis de ceux qui crient sans cesse : le grand Dieu est purificateur. Je te connois bien*, reprit cette fille, *mais toi pourrois-tu bien deviner qui je suis ?* L'ange ayant témoigné par son silence qu'il ignoroit son essence : *Je suis*, continua-t'elle, *une de ces belles filles que Dieu a créées exprès pour remplir les desirs de ceux qui seront portés d'inclination à habiter avec moi dans ce saint lieu.*

L X X I X S O I R É E.

*Suite de l'Histoire d'Abderaïm, racontée
par lui-même.*

L'ANGE, mon conducteur, poursuivit Abderaïm, me fit voir la source des deux fontaines purificatoires, qui éteignent la jalousie, la haine, la trahison, & les autres défauts auxquels les hommes sont si sujets, & dont ils doivent boire avant d'entrer dans le paradis; il me conduisit à la citerne de notre prophète, dans laquelle tout fidèle croyant, s'étant plongé & lavé la tête, en sortira avec une face plus resplendissante & plus brillante que la lune dans son quatorzième jour. J'examinai ensuite avec attention les sept
murs

murailles qui entourent ce lieu si vénérable , & dont chacune est si brillante , qu'elle porte sa clarté à plus de cinq cent journées de chemin.

Pendant que je parcourois ainsi tant de beautés , avec une vitesse inconcevable , je voyois souvent autour de moi , les bienheureux habitans de ce saint lieu ; ils me paroissoient frais , jeunes , les yeux étincelans comme des étoiles , & portant de belles moustaches vertes , pour les distinguer d'avec les femmes ; je les vis à table manger des mêts & des ragoûts les plus exquis , qui n'avoient pas passé par le feu ; mais ce qui me surprit , c'est qu'après qu'ils paroissoient rassasiés , je vis des oiseaux descendre de l'air , dont plusieurs volant sur la tête de ces élus , leur disoient : *Je suis un oiseau dont les os sont semblables à ceux d'un chameau , qui ai bu de l'eau pure des fontaines de Salsabil & Kiafour , qui ensuite me suis repu des herbes odoriférantes qui croissent dans le paradis.* Alors les bienheureux ne paroissoient pas plutôt souhaiter de goûter de ces oiseaux , qu'ils tomboient (a) tous rôtis & accommodés sur la table , selon le goût de ceux qui les mangeoient ; & ensuite par le plus grand des prodiges , ils resussitoient dans le moment , & s'envoloient.

(a) Voilà ce qui s'appelle un véritable pays de cocagne.
Voyez Echialle Musti , Part. II , fol. 108.

L'ange voyant ma surprise : Ne t'étonne pas , me dit-il , de ce que tu vois ; cet oiseau que l'on a beau manger , & dont la chair ne diminue point , est l'image sensible de l'alcoran , dont chacun peut tirer profit , qu'on a beau lire sans qu'on en perde le goût , & sans que la force des paroles en soit épuisée. Alors nous étant retrouvés sous le même dôme d'où nous étions partis , nous quittâmes nos chevaux qui retournerent à leurs postes ; l'ange disparut , & je retrouvai le prophète , aux pieds duquel m'étant prosterné pour le remercier d'une grace qu'il accordoit à peu de mortels ; je vais te reporter sur la terre , me dit-il , tu y trouveras un de mes favoris , qui t'y donnera tous les secours dont tu auras besoin ; mais combien crois-tu avoir été de tems dans ce séjour de délices ? Oh ! saint envoyé de Dieu , répondis-je , ai-je passé plus de sept minutes dans ce lieu vénérable ? Tu y as été sept ans & plus , me dit-il ; voilà comme les heures s'écoulent dans la demeure éternelle de ceux qui seront dociles à mes commandemens.

Instruis mes fidèles serviteurs d'un si grand événement ; malheur à ceux qui n'ajouteront pas foi à tes discours ; alors me prenant par mon toupet de cheveux , le prophète me transporta sur les pas d'une mosquée , où il me laissa endormi ; j'aurois pris tout ce que je viens de vous dire pour

au rêve, si me souvenant parfaitement que j'étois couché dans le Karavenseraïl d'Agra, je ne m'étois pas retrouvé à mon réveil sur les pas d'une mosquée, que j'appris être celle de Tangut; & que nous étions plus avancés de sept ans dans le siècle, depuis que je m'étois endormi.

Mon premier soin fut d'entrer dans la mosquée, pour y remercier le prophète, des grâces qu'il venoit de répandre sur ma personne; & après la prière, ayant reçu de l'iman la permission de parler au peuple, je lui rapportai avec une éloquence que le prophète m'avoit sans doute communiquée, le voyage que je venois de faire dans son paradis. Quoi que je leur racontasse des choses assez difficiles à croire, aucun ne parut incrédule à ce récit; au contraire, je fus regardé de tous les auditeurs avec une extrême vénération, & le Sultan de Tangut ayant été informé de ce que je venois de rapporter au peuple, envoya chez l'iman qui m'avoit emmené dans sa maison, me prier de me rendre à son palais.

Je trouvai à sa porte un cheval magnifique, dont la selle étoit couverte d'étoffe d'or, & la bride brodée en perles, & couverte d'émeraudes; je montai dessus, & quatre imans, dont celui qui m'avoit reçu étoit du nombre, m'ayant escorté, je fus accompagné dans cette route de tout le peuple qui me comblait de bénédictions. Ar-

Arrivé au palais, j'y fus reçu avec beaucoup de respect, par les officiers du sultan auprès duquel étant parvenu, je voulus me prosterner à ses pieds; il m'en empêcha, & m'embrassant avec beaucoup de bonté, il me fit connoître que je lui ferois plaisir de lui raconter l'histoire de ma vie; je le fis sans me faire prier, & m'étendant beaucoup sur les merveilles que j'avois vues dans le paradis de notre saint prophète, je le touchai tellement par ce récit, que je vis ses larmes couler en abondance. Oh! saint homme, & ami de l'ami de Dieu, me dit-il, que tu es heureux d'avoir vu de ton vivant des choses aussi merveilleuses! Quelqu'incroyables qu'elles paroissent je suis bien persuadé qu'elles sont véritables; & je te conjure de vouloir bien édifier par un récit aussi saint, une de mes sultanes, qui ne me paroît pas bien convaincue de la vérité de notre religion: je puis sans crainte, exposer à ses regards un mortel qui a vu les beautés incomparables des houris.

Eh! seigneur, repris-je, cette vue, quoiqu'au-dessus de toute expression, ne m'a point fait oublier la princesse de Carizme; & plus le moment auquel je dois la retrouver approche, plus j'ai d'impatience de rejoindre une épouse que j'adore: Je risquerai donc encore moins de te faire voir la sultane dont je t'ai parlé, me dit-il, puisque le

cœur rempli d'une passion violente , sa beauté telle qu'elle puisse être , ne fera aucune impression sur tes sens ; je puis cependant t'assurer quelle est presque comparable à ces belles filles aux sourcils noirs , que tu as vues dans ton voyage mystérieux.

Et bien , seigneur , dis-je alors , puisque vous le souhaitez , je verrai donc cette sultane ; mais je vous jure par la pierre (a) blanche qu'Adam apporta du paradis , & qui tomba en héritage à Ibrahim , Ismael & ses descendans , que sa beauté , quelque touchante qu'elle puisse être , n'altérera pas dans mon cœur l'amour violent que je ressens pour Zarat-Alriadh. Et moi , me dit alors le sultan , j'ai tant de vénération pour un homme tel qu'est Abdetaïm , que quelque chère que me soit la sultane , s'il se trouvoit touché de ses traits , je lui promets sur ma tête , que je la lui céderai dans le moment même.

A ces mots , le sultan m'ayant pris par la main , & m'ayant conduit dans l'intérieur de son palais , nous entrâmes dans un salon superbe , où le premier objet qui frappa ma vue , fut la prin-

(a) C'est la pierre noire que l'on voit à la Mecque , & laquelle , de blanche qu'elle étoit , à ce que disent les sectateurs de Mahomet , devint noire par l'atouchement d'une femme qui étoit dans l'état de la souillure légale.

celle de Carizme, dont j'étois séparé depuis si long-tems. Je fus en ce moment si ému à cette vue inespérée, & si affligé en même-tems de penser que cette princesse étoit l'épouse du sultan, que pénétré de la douleur la plus vive, je me laissai aller sans connoissance sur un sofa, qui se trouva proche de moi:

L X X X S O I R É E .

*Fin de l'Histoire d'Abderaïm, racontée
par lui-même.*

Ce ne fut qu'après plus d'une demi-heure, que je revins à moi; je me trouvai alors avec surprise entre les bras de Zarat-Alriadi, & comme j'avois les yeux noyés de larmes, & qu'une pâleur mortelle paroissoit sur mon visage, le sultan de Tangut, qui vit bien que ses discours m'avoient réduit en cet état, m'embrassa tendrement: rassurez-vous, me dit-il, mon cher Abderaïm, la princesse de Carizme n'est pas du nombre de mes femmes; la sultane à qui elle doit le jour étoit ma sœur, & ce n'est point sans mystère qu'elle se trouye aujourd'hui dans mon sérail.

A une nouvelle si peu attendue , je passai de la mort à la vie , & le sultan m'ayant laissé seul avec elle , je lui racontai les aventures qui m'étaient arrivées depuis le moment de notre cruelle séparation ; elle en fut très-étonnée , & l'ayant à mon tour priée de me faire le récit de ce qu'elle étoit devenue depuis ce triste moment , voici de quelle manière elle me parla.

HISTOIRE

*De la Princesse Zarat-Alriadh , racontée
par Abderaim.*

Vous pouvez croire , mon cher Abderaim , me dit la princesse , quelle douleur je ressentis quand je ne vous vis point revenir avec Mouïad le soir que vous fûtes vendus l'un & l'autre par le perfide capitaine : il feignit de vous faire chercher avec beaucoup de soin , & n'ayant point de vos nouvelles , il me dit qu'il falloit que vous vous fussiez écartés du bord de la mer , & que vous eussiez été dévorés par les tigres qui étoient assez communs dans ces quartiers. Comme cela ne me paroissoit que trop vraisemblable , mon désespoir

redoubla à un point , que je résolus de me laisser mourir.

Je fus trois jours sans boire ni manger , quelque prière que me fit ce scélérat ; & comme il souhaitoit que je rentrasse dans le vaisseau , il usa d'une ruse qui lui réussit : Madame , me dit-il , votre époux ni votre fils ne sont pas morts , je viens d'apprendre d'un habitant de cette île , que le dernier vaisseau qui est parti de ce port les a enlevés ; le capitaine qui y commande est sujet à faire de pareils tours ; je fais qu'il ne se pique pas d'une exacte probité ; mon vaisseau est meilleur voilier que le sien , il est prêt à partir , je me flatte de le joindre avant qu'il soit entré dans aucun port , & de les lui enlever , & je verserai jusqu'à la dernière goutte de mon sang , plutôt que de souffrir qu'il m'ait fait impunément un affront aussi sanglant.

Séduite par des discours où il y avoit une apparence de bonne foi , & par l'espérance de vous retrouver , je pris quelque nourriture ; j'entraî dans son vaisseau , & nous quittâmes aussi-tôt le port ; mais à peine fûmes-nous en pleine mer , que le capitaine entrant dans sa chambre qu'il m'avoit cédée ; ce que je vous ai dit de l'enlèvement de votre époux & de votre fils , est purement imaginé , me dit-il ; ils ont été réellement la proie des tigres ; mais , madame , je n'ai pas

cru devoir vous abandonner à votre douleur ; j'en ai été d'autant plus touché , que je vous aime avec toute la passion imaginable , & il ne tiendra qu'à vous de réparer la perte que vous avez faite , en m'acceptant pour époux.

Je fus si surprise du compliment , & de la proposition du capitaine , que j'en restai immobile , ensuite faisant réflexion sur sa conduite : Ah ! scélérat , m'écriai-je , je vois bien que tu as disposé de la vie ou de la liberté de mon époux & de mon fils ; tu les as regardés comme des obstacles invincibles à tes infâmes desirs ; mais ne crois pas en être plus avancé auprès de moi , & sache que je préférerai toujours la mort la plus cruelle à l'horreur d'être soumise à tes volontés.

Ce capitaine qui étoit un homme extrêmement violent , ne put s'entendre traiter ainsi sans frémir de rage. Je te donne une heure pour faire tes réflexions sur l'avantage que je t'offre , me dit-il avec des yeux étincelans de fureur ; passé ce tems , crains les effets de ma juste colère & de mon ressentiment. Mon amour irrité n'aura plus pour toi aucune considération.

Le capitaine me quitta ensuite , & me laissa dans la plus cruelle situation où je pusse me trouver ; j'employai presque tout le tems que ce perfide m'avoit donné à verser un torrent de larmes , & le moment auquel il devoit revenir étoit prêt

d'expirer, lorsqu'après avoir invoqué de tout mon cœur le saint prophète, je me sentis tout d'un coup fortifiée contre les entreprises du capitaine, & mon courage augmentant de moment en moment, je cherchai dans ses coffres qu'il avoit laissé ouverts, pour voir s'il n'y auroit pas quelque poignard. J'y trouvai un sabre, dont m'étant saisie, j'attendis ce misérable avec un ferme dessein de lui ôter la vie, & je me mis derrière la porte de cette chambre qu'il avoit barricadée par dehors. Il ne manqua pas à sa parole, & à peine l'heure qu'il m'avoit donnée fut-elle passée, que se présentant dans la chambre, je lui abbatis la tête d'un coup de sabre; alors la prenant par le toupet, je sortis sur le tillac, & m'adressant aux officiers subalternes: Voilà, leur dis-je, la tête de votre infâme capitaine; c'est ainsi que je fais traiter un scélérat qui, après avoir fait assassiner ou vendre comme esclaves mon époux & mon fils, vouloit encore attenter à l'honneur de la princesse de Carizme.



L X X X I S O I R É E.

*Suite de l'Histoire de Zarat-Alriadh ,
racontée par Abderaim.*

APPAREMMENT que le capitaine n'étoit pas fort aimé dans le vaisseau ; car je ne vis personne fâché de l'action que je venois de faire ; au contraire , celui qui naturellement devoit lui succéder ayant pris la parole : Madame , me dit-il , il n'y a personne sur ce bord qui ne soit très-disposé à vous rendre tous les respects qui sont dûs à votre sexe & à votre rang ; si les intentions du capitaine nous avoient été connues , vous devez être bien persuadée , quelque autorité qu'il eût dans ce vaisseau , & quoique la meilleure partie de la cargaison lui appartint , qu'il n'auroit pas été le maître de votre destinée , & pour vous faire connoître les dispositions où nous sommes à votre égard , trouvez bon que nous ne recevions pas d'autres ordres que de vous.

Avant que je pusse répondre à un compliment aussi poli , & auquel je ne m'attendois pas , tout l'équipage marqua par de grands cris de joie ,

qu'il approuvoit la proposition de cet officier , & chacun étant venu me rendre alors ses hommages , je ne crus pas devoir refuser l'honneur que l'on me faisoit ; vous pouvez juger mon cher Abderaim , continua la princesse , & de ma joie , & de l'embarras où j'étois ; j'assemblai sur le champ le conseil , & les ayant priés de se choisir parmi eux une personne qui fût en état de gouverner le vaisseau , j'appris avec beaucoup de plaisir , qu'ils avoient élu celui qui m'avoit porté la parole comme le plus capable.

Le nouveau capitaine ne fut pas plutôt revêtu de cette dignité , qu'ayant sur le champ fait couper en quatre quartiers le cadavre de celui auquel il venoit de succéder , il le fit jeter à la mer , & m'ayant ensuite demandé de quel côté je souhairois qu'ils fissent route , je lui fis entendre que je ne serois pas fâchée que nous pussions reprendre celle du port le plus prochain de Catizme. On exécuta mes volontés , nous voguâmes pendant environ deux mois , avec un tems des plus favorable ; mais ayant été obligés de relâcher à un port connu de nos matelots , pour y prendre quelques provisions , il nous y arriva une scène assez plaisante.

Le capitaine de notre vaisseau ayant résolu d'acheter quelques esclaves dont on faisoit commerce en cet endroit , deux habitans du lieu , l'un

nommé (a) Okilan , & l'autre Ildirim , tous deux très-mauvais sujets , avoient conçu l'un contre l'autre une haine mortelle , & elle alla si loin , qu'ils résolurent de s'enlever leurs femmes , & de les vendre au commandant de notre vaisseau ; ce qu'ils exécutèrent presqu'en même tems. Okilan ayant forcé de nuit la maison d'Ildirim , s'empara de sa femme , & l'ayant menacée de la poignarder si elle se faisoit connoître pour être de condition libre , il l'amena sur notre bord , & la présenta au capitaine , à qui il la fit cent pièces d'or : celui-ci surpris qu'on lui demandât une somme aussi considérable , ayant dit à Okilan que cette esclave étoit d'un prix trop excessif , & qu'il venoit d'en faire emplette d'une plus jeune & plus jolie qui lui avoit coûté la moitié moins ; cela est impossible , reprit ce scélérat , nos habitants connoissent trop le prix des belles femmes , pour n'en avoir donné à si bon marché une telle que tu me la dépeins , & si cela est véritable , je t'accorde celle-ci pour le même prix. Il est aisé de te convaincre de ce que je viens de te dire , répliqua le capitaine ; alors s'étant fait amener l'esclave en question , & qu'il venoit d'acheter il

(a) Okilan signifie serpent volant.

(b) Ildirim le foudre.

n'y avoit pas une demi-heure , Okilan fut dans une surprise & dans une fureur inconcevable de reconnoître sa femme dans cette esclave , & d'apprendre que c'étoit Ildirim qui l'avoit vendue ; quelqu'occupé qu'il fût de sa douleur , il songea moins à la retirer des mains du capitaine , qu'à le presser de prendre la femme de son ennemi pour tel prix qu'il en voudroit donner , afin que ces deux femmes ayant été à la discrétion du capitaine , ce ne fût pas pour lui seul , parmi ses compatriotes , un sujet perpétuel de honte & de raillerie.

Pendant que cette scène si singulière se passoit sur notre vaisseau , Ildirim comblé de joie de s'être vengé de son ennemi , par l'endroit le plus sensible & le plus délicat , étoit à peine rentré chez lui , qu'apprenant avec la douleur la plus vive que pendant qu'il étoit allé chez Okilan , sa maison avoit été forcée , & sa femme enlevée , il ne douta point que son ennemi capital ne fût l'auteur de cette violence , & courant promptement à sa chaloupe , il aborda notre vaisseau au moment qu'Ildirim proposoit au capitaine de lui revendre sa femme ; ces deux hommes à la vue l'un de l'autre , furent en ce moment saisis d'une telle rage , que , s'abandonnant à leur fureur , ils se saisirent au corps , se précipitèrent dans la mer , & suivant les apparences , aucun

des deux n'ayant voulu quitter son ennemi qu'il ne l'eut étouffé ou noyé, ils périrent sous les flots, puisque quelque diligence qu'on pût faire pour les secourir, il fut impossible de les sauver.

Informée de cette aventure si extraordinaire, je fis venir devant moi ces deux femmes, & j'envoyai chercher le commandant du port pour les lui remettre entre les mains, me chargeant de rembourser au capitaine ce qu'il avoit payé pour elles; mais elles me parurent si mécontentes de leurs maris en particulier, & en général, si peu prévenus pour tous les habitans de ce lieu, qu'elles me supplièrent de vouloir bien les emmener avec moi.

Comme elles n'avoient pas d'enfans, & que le commandant du port ne s'opposa pas à leur départ, je les pris volontiers à mon service, & leur promis d'avoir soin de leur fortune quand nous serions de retour à Carizme. Nous mîmes à la voile quelques heures après, & ayant entendu raconter à une de ces femmes, que sur un rocher situé sur le bord de la mer, à douze lieues de l'endroit d'où nous partions, il y avoit un saint Derviche qui vivoit en solitaire, & qui avoit de grandes correspondances avec le ciel, puisqu'il découvroit les choses les plus cachées, je résolus d'aller lui rendre une visite, pour savoir des nouvelles de mon cher Abderaïm. J'y allai en effet,

continua la princesse , & je le trouvai extrêmement malade , dans une grande grotte située dans le roc , au sommet de la montagne ; & l'ayant abordé : Madame , me dit-il , avant que je lui adressasse , la parole , vous savez que vous devez être encore très-long-tems séparée de votre époux & de votre fils . Ces momens ne vous paroîtront courts que par la manière dont vous les passerez ; retournez à votre vaisseau , faites présent à l'équipage de toute la cargaison , dont ils vous ont rendu la maîtresse ; distribuez tous les diamans qui vous restent entre les officiers , & revenez ensuite en ces lieux avec ces deux femmes seulement ; vous y trouverez tout le soulagement possible à vos maux .

Je fus tellement étonnée , me dit alors Zarat-Alriadh , de ce que me conseilloit ce saint solitaire , que je n'hésitai pas à lui obéir . Je retournai au vaisseau , j'exécutai ses ordres , & malgré les obstacles que la politesse des officiers mit à mon dessein , j'y demurai ferme , & je ne voulus point retourner à la grotte du bon Derviche , que je n'eusse vu le vaisseau bien éloigné de l'endroit où il avoit abordé .

Je remontai alors avec beaucoup de peine , & cependant avec une extrême confiance , à la demeure du vieillard ; mais jugez de mon étonnement & de ma douleur , de voir qu'il avoit
perdu

perdu la parole , & qu'il paroïssoit être à l'agonie ; je grimpai sur le haut du rocher , pour voir si je ne pourrois pas faire quelque signal au vaisseau ; il étoit si avancé en mer , que je perdis toute espérance de jamais le rejoindre , & que je me livrai au plus affreux desespoir.

Ces deux femmes qui m'avoient conseillé ce voyage , étoient dans un état difficile à exprimer ; cependant , voyant qu'il n'y avoit pas de remède à nos maux , je les exhortai à prendre courage ; nous retournâmes à la grotte , & nous y arrivâmes au moment que le bon Derviche venoit d'expirer.

LXXXII SOIRÉE.

*Suite de l'Histoire de la Princesse Zarat
Alriadh , racontée par Abderaïm.*

C O M M E nous avions pris notre résolution contre cet événement auquel nous avions lieu de nous attendre , nous fûmes moins effrayées qu'embarassées , de ce que nous ferions de ce bon vieillard , & nous raisonnions mes deux femmes & moi , sur la manière dont nous lui donnerions la sépulture , lorsqu'accablées de fa-

rigue , nous nous endormîmes profondément. Je ne saurois dire combien dura notre sommeil : mais il y a apparence que nous étions bien avancées dans la nuit , lorsque je crus entendre parler quelqu'un auprès de moi ; cela me fit ouvrir les yeux , & j'aperçus en ce moment la grotte éclairée par plus de cent lampes de cristal , qui produisoient une lumière si vive , que j'en fus éblouie ; je réveillai doucement mes deux femmes ; elles furent aussi surprises que moi , d'un spectacle aussi singulier , & notre étonnement augmenta encore , en voyant entrer dans la grotte six jeunes garçons vêtus de blanc , & d'une beauté inexprimable , qui emportèrent le corps du vieillard vers une fontaine qui étoit à une porte de la grotte : après l'avoir lavé & enveloppé d'un drap , ils le remirent sur son lit.

Pourquoi , dit alors l'un de ces beaux garçons , ne mettons-nous pas en terre ce fidèle croyant ? Nous attendons , reprit un autre , le digne neveu du grand Alroamat , c'est lui qui doit nous marquer l'endroit où doit être déposé le corps de ce saint homme ; il ne peut pas tarder , puisqu'il doit se rendre ici vers le milieu de la nuit. En attendant son arrivée , prions le tout-puissant qu'il déploie sa miséricorde sur cet illustre solitaire.

Alors ces jeunes garçons prononcèrent plusieurs chapitres de notre divin alcoran , avec un recueil-

lement dont nous fûmes édifiées. Il n'y avoit pas une demi-heure qu'ils étoient dans ce pieux exercice , lorsque le sage qu'ils attendoient ayant paru , ils se prosternèrent le visage contre terre à son arrivée.

Le neveu d'Alroamat dont le visage étoit si brillant , que nous n'osâmes jamais le regarder en face , ayant fait en peu de paroles l'éloge du saint solitaire , montra ensuite du doigt à ses ministres le coin où nous étions , & leur ordonna de lever une grande pierre , sur laquelle ils trouveroient gravée une sentence de l'alcoran. Ces jeunes garçons qui ne nous avoient pas encore aperçues , s'approchèrent de nous , & se disposoient à exécuter les ordres du sage , lorsque nous voyant sur cette pierre , ils témoignèrent beaucoup de surprise de nous trouver dans ce lieu. Est-ce que trois femmes vous font peur , leur dit alors le neveu du grand Alroamat ? Priez-les de se ranger , elles ne sont pas en ces lieux sans mystère ; nous nous levâmes aussi-tôt , & deux de ces beaux garçons ayant levé la pierre , les quatre autres se chargèrent du corps qu'ils portèrent , suivis du sage , & descendirent avec eux par un escalier qui étoit aussi éclairé que la grotte. Comme je commençois à me faire à ces merveilles , continua Zaratalriadh , je pris mes femmes par la main , & je suivis ce convoi ; je vis mettre le solitaire dans

un tombeau de marbre blanc , qui étoit au milieu d'un salon superbe ; & à peine cette cérémonie fut-elle achevée , que toutes les lumières s'éteignirent ; & que je n'entendis plus le moindre bruit.

L X X X I I I S O I R É E.

*Conclusion de l'Histoire de la princesse
Zarat - Aliadh , racontée par Abde-
raïm.*

C E fut en ce moment que mes femmes pensèrent mourir de frayeur , & je vous avouerai que je ne fus guères moins émue ; cependant , mettant toute ma confiance en notre souverain prophète , je le priai de ne me pas abandonner , & je n'eus pas plutôt prononcé trois fois les paroles , que la fée Mergian-Banou vous avoit enseignées , que je me trouvai transportée avec mes femmes dans un jardin délicieux , où nous aperçûmes un météore nouveau qui , à la place du soleil , y produisoit une lumière très-vive ; il formoit un ovale parfait , d'un bleu obscur qui étoit tout parsemé d'étoiles ; celle du milieu , de beaucoup plus grande que les autres , paroissoit dominer , & le tout produisoit une lumière à peu

près pareille à celle de l'aurore , lorsque le soleil est prêt à paroître , mais beaucoup plus éclatante. Nous étions fort surprises d'un événement aussi extraordinaire, lorsque nous vîmes sortir de dessous un berceau d'orangers, une femme d'un air des plus majestueux ; elle nous aborda avec beaucoup d'affabilité ; & m'embrassant tendrement : princesse de Carizme, me dit-elle, je suis Mergian-Banou, qui ai protégé Abderaïm ; je n'ai pu m'opposer en sa faveur & en la vôtre, à ce qui a été réglé par le destin ; il m'est seulement permis d'adoucir vos chagrins ; vous resterez en ces lieux enchantés, jusqu'à ce que vous puissiez rejoindre votre époux ; les jours y seront si courts, que quelque impatience que vous ayiez de revoir tout ce que vous aimez, vous n'aurez pas le tems de vous y ennuyer. En effet, Seigneur, poursuivit Zarât-Alriadh, j'ai passé plus de sept années dans le palais de la fée, qui ne m'ont pas paru sept semaines ; & cette illustre Perize a tellement varié mes plaisirs, sa conversation est si charmante & si instructive, qu'il m'a été impossible de ne la pas regretter encore en la quittant. Il y a quatre jours que j'appris d'elle avec étonnement, que le terme auquel je devois vous retrouver alloit expirer ; j'en pensai mourir de joie ; allez, me dit-elle, en m'embrassant, allez rejoindre un époux qui vous adore, je vais

dans l'instant vous faire transporter dans le sérail du sultan de Tangut votre oncle ; le neveu du célèbre Alroamat que vous avez vu dans la grotte du bon Derviche , de concert avec moi , l'a instruit en rêve de votre arrivée , & de celle d'Abderaïm , qui ne fera pas long-tems sans être conduit dans les mêmes lieux , d'une manière encore plus extraordinaire. Vous retrouverez bientôt après votre fils , dans une condition , à la vérité fort indigne de lui ; mais quoiqu'elle soit très-dangereuse , ses mœurs n'y ont point été corrompues.

En effet , illustres Perizes , poursuivit Abderaïm , tout s'est passé comme la fée l'avoit dit à la princesse mon épouse , & il n'y avoit guères que vingt-quatre heures que j'avois retrouvé ma chère Zarat-Alriadh , quand nous promenans l'un & l'autre dans les jardins du sultan de Tangut , nous nous sommes sentis enlevés par les génies qui obéissent à vos ordres , & nous avons été transportés en moins de deux minutes dans ce superbe palais , où nous avons enfin retrouvé notre cher Mouïad.

Seigneur , dit alors Cothrob à Abderaïm , je puis vous assurer que nous avons eu tous un extrême plaisir au récit de vos aventures & de celle de la princesse votre épouse , & que conformément à l'empressement que vous avez l'un & l'autre

de revoir le sultan de Carizme, nous donnerons dans peu les ordres nécessaires pour vous y faire reconduire ; mais il est tems de nous retirer , & la journée de demain doit être remplie d'événemens si singuliers, que je crois que vous ne serez pas fâchés d'en être spectateurs ; je vous invite donc , ainsi que tous les princes & princesses qui sont ici présens , de ne pas manquer de vous y rendre. Chacun alors s'étant retiré , & l'iman ayant fait mêler de la décoction de Bueng dans des liqueurs qu'on servit à la troupe des danseuses , & fait mettre dans la poche de chacune d'elles , & de leurs directrices , deux cens pièces d'or , on les enleva pendant leur sommeil , & on les reporta tous dans le caravensérail de Cambaye , à l'exception d'Ildiz & de Massoud ; car pour Mouïad , il avoit passé dans l'appartement d'Abderaïm , & de la princesse sa mère , dès le jour de leur arrivée dans le palais.

LXXXIV ET DERNIÈRE SOIRÉE.

Conclusion de l'Histoire d'Oguz & des cinq Sultanes.

ENFIN , le lendemain qui étoit le jour marqué par le sultan Oguz , pour l'ouverture de son

testament, étant arrivé, Cothroob se rendit dans le salon, suivi des sultanes d'Acfou, de Schirin & de Bathal; il y trouva tous les princes & princesses; Ildiz & Massoud. Écoutez-moi tous, seigneurs, avec attention, leur dit-il, & que personne ne m'interrompe, il est tems que les illusions cessent, vous n'êtes pas dans le Ginnistan, comme vous avez pu le croire; c'est ici le sérail du sultan de Cambaye, qui a disparu de devant les yeux de ses sultanes & de ses enfans, il y a aujourd'hui quatre mois accomplis; & s'il s'est passé dans ces lieux des aventures merveilleuses, c'est par le pouvoir que mène donne l'anneau de Salomon que vous voyez à mon doigt; aucun de vous ne doit ignorer l'autorité qu'il donne à celui qui le possède, puisque toute la nature lui est soumise, & qu'il commande aux élémens & aux peuples qui les habitent avec autant de droit qu'en avoit ce sultan, dont la science & la sagesse étoient immenses. Oguz qui connoissoit toute ma capacité, m'a confié le souverain pouvoir jusqu'à ce jour; suivant ses intentions, je le vais remettre à celui à qui il appartient légitimement; mais avant cela, il est bon que les sultanes dévoient en ce moment leurs sentimens.

Les quatre sultanes se rappelant alors la perte qu'elles avoient faite du sultan, ne purent s'empêcher de verser un torrent de larmes.

Illustre Cothrob , dit alors Gehernaz , la mémoire de notre cher seigneur & époux nous est si précieuse , qu'il n'y a aucune de nous qui ne donnât tout son sang pour le rappeler à la lumière du jour ; voilà ce que pensent Geanfouz , Neubahar , Schebgeraz & moi ; si elles ont peut-être paru moins affligées , leur douleur n'en étoit pas moins forte & moins sincère au fond de leur cœur ; jugez donc si dans de pareilles dispositions nous avons intention de passer dans les bras d'un autre homme ? Non , seigneur , ne nous faites pas l'injure de nous en croire capables. Nous avons fait notre possible pour que Goul-Saba pensât de même que nous & abandonnât la passion qu'elle ressent pour un homme tout-à-fait indigne d'elle ; il seroit aussi à souhaiter que le prince Bathal , son fils , fût moins entêtée de la jeune Ildiz ; mais nos remontrances souvent réitérées , n'ont rien opéré sur l'un ni sur l'autre. Goul-Saba est tellement éprise des charmes de Massoud , qui se trouvant très-honoré de son choix , ne demande pas mieux que de lui donner la main , & le jeune prince , autorisé par l'exemple de sa mère , est devenu si passionné pour Ildiz , qu'il n'y a pas moyen de leur faire entendre aucune raison , ni de les faire rentrer en eux-mêmes.

Voilà , sage iman , quels sont nos véritables

sentimens ; & comme par toutes les merveilles que nous avons vues opérées par votre moyen ; nous sommes parfaitement convaincues que vous êtes très-puissant auprès de notre prophète , nous vous supplions d'obtenir de lui qu'il nous tire de ce monde ; depuis la perte de notre auguste époux , nous y avons trouvé trop d'amertume , pour souhaiter d'y faire un plus long séjour. Je me garderai bien , sages sultanes , reprit Cothrob , de lui demander une pareille grâce ; au contraire , que l'épée de l'ange de la mort puisse s'entouiller en votre faveur! . . . Que les sultanes sont insensées ! dit Goul-Saba , en interrompant l'iman , de vouloir mourir , parce qu'elles ont perdu leur époux : il y a long-tems que mon fils & moi nous avons pris notre parti là-dessus , & malgré tout ce qu'elles ont pris la peine de nous représenter à ce sujet , nous sentons que sans notre union avec Ildiz & Massoud , il n'y a pas pour nous de véritable félicité , & rien n'est capable de nous détourner de notre résolution. Eh bien donc , reprit alors Cothrob , puisque sans vouloir réfléchir sur la bassesse de vos sentimens , vous persistez l'un & l'autre dans votre aveuglement , ouvrons le testament du sultan , votre époux , & exécutons ses volontés à mesure qu'elles nous seront connues ; c'est l'ordre secret que j'ai reçu de lui , lorsqu'il le déposa entre

mes mains. Je vous en prie , répliqua vivement Goul Saba. Comme les quatre mois nous ont paru d'une longueur extrême , nous souhaitons ce moment avec une impatience extraordinaire. Je vais la satisfaire , dit l'iman ; alors ayant montré aux sultanes que le cachet du sultan étoit bien entier, il ouvrit le paquet , & y lut ce qui suit :

Notre saint prophète (que son nom soit à jamais glorifié , & que sa religion s'étende depuis Caf jusqu'à Caf) m'a révélé , avant de me séparer de vous , mes chères sultanes , une partie de ce qui arrivera dans ce sérail. Le sultan d'Ormuz doit s'y rendre , son amour pour la princesse Acsou ma fille , est approuvé par l'envoyé de dieu : qu'ils soient unis ensemble dans le moment, & que ce monarque (a) rompe le voile dont elle est couverte ?

Approchez , seigneur , dit alors Cothroba au prince Cazan - Can , & recevez de ma main la princesse qu'Oguz vous donne pour épouse ; si la pudeur ne lui a pas permis jusqu'à présent de vous faire connoître tout ce qu'elle ressentoit pour un aussi grand monarque ; elle peut aujourd'hui , sans rougir , avouer que votre personne lui est extrêmement chère.

(a) Cette expression est orientale , & veut dire qu'il jouisse de tous les droits que le mariage lui donne sur cette princesse.

Cazan-Can étoit si ému , qu'il croyoit , avec les autres princes , que tout ce qui se passoit en ce moment , étoit l'effet d'un rêve plutôt qu'une réalité ; mais l'iman qui lisoit au fond de son ame , le tira bientôt de cette erreur. Ce n'est point une illusion , comme vous le pensez , seigneur , lui dit-il , vous allez véritablement devenir l'époux de la princesse de Guzarate , si vous le voulez être. Si je le veux ! s'écria Cazan-Can ; ah ! sage vieillard , vous connoissez assez toute la violence de mon amour , & vous n'ignorez pas que je mourrois de douleur , si l'adorable Acfou y avoit la moindre répugnance ; loin d'en avoir , seigneur , reprit-elle modestement , j'ose vous assurer que je n'aurois jamais été heureuse si les ordres du sultan & ton père ne s'étoient pas trouvés d'accord avec les sentimens de mon cœur. Le sultan d'Ormuz fut transporté de joie à une déclaration si naïve , il baïsa respectueusement la main de la princesse , & l'iman , après les avoir unis , ayant fait connoître qu'il alloit continuer la lecture du testament d'Oguz , il se fit un profond silence. *Mes sultanes (que le tout-puissant les regarde avec bonté) peuvent dès ce moment jouir de la liberté que je leur ai donnée de disposer d'elles-mêmes , je romps tous les liens qui les attachoient à moi , qu'elles songent seulement à ne se point deshonorer par un indigne choix ; si cependant quel-*

qu'une d'elles oublie qu'elle a été l'épouse du sultan de Guzarate , que l'iman la marie , & qu'elle sorte sur le champ du sérail , pour ne pas faire rougir les autres par sa présence.

Goul-Saba allant alors prendre Massoud par la main : voilà le successeur que je donne au sultan , dit elle avec une effronterie dont les quatre sultanes furent indignées ; je fais très-peu de cas de la morale d'Oguz ; comme je vais quitter ces tristes lieux , je ne feindrai point de dire que je m'y suis toujours déplu , & que si l'autorité du sultan ne m'y avoit pas retenue , je n'y serois jamais restée de son vivant , & encore moins après sa mort.

Les sultanes étoient prêtes à faire à Goul-Saba les reproches les plus sanglans , lorsque Cothrobb les arrêtaut : laissez-là se contenter , leur dit-il , c'est la punir suffisamment , de permettre qu'elle se deshonne elle-même ; alors il l'unit à Massoud , ensuite il continua de lire ainsi :

Schirin régnera après moi... pour Bathal , attendu qu'il n'est pas mon fils , mais bien celui d'un vil musicien , je n'y prends aucune part.

A la lecture de cet article , les sultanes furent si surprises qu'elles ne purent s'empêcher de témoigner leur étonnement. Bathal n'est pas fils d'Oguz ! s'écrièrent-elles ; eh bien non ! il ne l'est pas , reprit Goul-Saba , sans témoigner au-

cune pudeur de cet aveu ; j'avois un amant avant que d'entrer au sérail , & j'étois déjà enceinte quand on me présenta à votre sultan : ainsi , comme je puis seule disposer de mon fils , & que je consens à son hymen avec Ildiz , je prie l'iman de vouloir bien les unir sur le champ.

Cothrob ayant exécuté dans le moment les intentions de Goul-Saba , comme nous sommes à présent tous contents , s'écria-t-elle , nous pouvons donc , mon fils & moi , sortir de cette honorable prison. Rien ne vous en empêche , répondit l'iman , si le sultan de Guzarate vous en donne la permission ; je crois Schirin trop raisonnable pour s'y opposer , reprit l'épouse de Massoud : nous ne nous entendons pas , dit alors Cothrob , & comme nous approchons du dénouement de cette histoire , vous allez voir celui dont votre sort dépend encore ; en ce moment la porte du salon qui donnoit dans la mosquée s'étant ouverte , l'on en vit sortir le sultan Oguz.

Il est impossible de bien représenter ce qui se passa alors dans le cœur des sultanes : si celui des quatre anciennes qui s'évanouirent d'abord à une vue si peu espérée , parut ensuite touché d'une extrême joie de revoir ce qu'elles prenoient pour l'ombre de leur époux , Goul-Saba en fut si émue & si étonnée , que peu s'en fallut

qu'elle ne mourût de frayeur : pour Bathal , il resta comme une statue de marbre.

Sultanes , dit alors Oguz , je ne suis pas encore entré dans l'abîme du néant , j'ai voulu auparavant connoître à fond l'intérieur de vos cœurs , j'y suis parvenu par une mort feinte , pendant laquelle aucune de vos actions , ni aucun de vos discours ne m'est échappé : voilà tout le mystère , l'iman a conduit le reste. Ces paroles qui rappelèrent les quatre sultanes à la vie qu'elles souhaitoient de perdre il n'y avoit qu'un moment, redoublèrent l'effroi de Goul-Saba. Confuse au-delà de toute expression , elle fut quelque tems sans faire aucun mouvement , ensuite se jetant aux pieds du sultan , elle y demeura prosternée dans un profond silence , & attendant avec crainte la punition des insolens discours qu'elle avoit tenus au sujet d'Oguz. Relevez-vous , indigne Goul-Saba , lui dit alors le sultan , & cessez de craindre pour votre vie ; quoique votre lâche conduite , & la manière dont vous vous êtes plusieurs fois exprimée en parlant de moi , méritent la mort , je ne veux pas souiller mes mains en versant un sang aussi abject que le vôtre ; oubliez seulement pour jamais , que vous avez eu l'honneur d'entrer dans mon lit , & suivez sans contrainte le lâche penchant qui vous entraîne ; fille d'une femme publique.

amante autrefois d'un baladin , épouse aujourd'hui d'un homme de la même profession , allez exercer un métier qui vous convient , pour lequel vous étiez née , & finissez vos jours infortunés avec votre digne fils sur un trône de théâtre , puisque vous n'avez pas mérité de les finir sur celui de Guzàrate. Vous , sage Cothrob , dont je connois le pouvoir sans bornes , obligez-moi d'éloigner pour toujours de mes yeux des objets dont la présence me choque , m'irrite & me fait rougir , & qu'avec la troupe que vous avez renvoyée au caravanserail , ils soient dans ce moment transportés si loin que je n'en entende jamais parler.

A peine Oguz eut achevé , qu'au grand étonnement des spectateurs , Goul-Saba , Massoud , Ildiz & Bathal disparurent du salon où ils étoient , & le sultan s'étant tourné vers ses autres femmes : adorables sultanes , leur dit-il , en versant des larmes qu'il ne pouvoit retenir , pardonnez les foiblesses que j'ai eues pour Goul-Saba & pour son fils ; qu'elles vous fassent connoître la misère de l'homme , combien il est sujet à se tromper , & rendez-moi toute votre tendresse , si la conduite que j'ai tenue à votre égard a été capable de la diminuer. Nullement , seigneur , reprit Gehernaz ; je suis caution pour les trois sultanes , qu'elles & moi nous n'avons jamais cessé un seul

moment

moment de vous aimer de l'amour le plus parfait ; plutôt au ciel que le tems qui détruit tout , n'eût pas altéré sur nos visages & sur nos personnes cette fraîcheur & cette beauté qui nous attiroient autrefois vos regards & vos soins , & que pourvues des grâces les plus brillantes , nous eussions le bonheur de vous plaire , à quelque âge que vous puissiez parvenir ! Ah ! s'écria Oguz , cela n'est pas nécessaire , belle Gehernaz , depuis que mon aveuglement est dissipé , & que j'ai recouvré l'usage de ma raison , vous me paroissez toutes aussi aimables que le premier jour que je vous vis , & je prie notre souverain prophète de me punir de la mort la plus misérable , si jamais je vous fais la moindre infidélité. Pour vous , sultan d'Ormuz , vous qui avez si visiblement éprouvé les bontés de l'envoyé de dieu , je vous donne Acfou avec d'autant plus de plaisir que le sage Cothrobo , dont les lumières pénètrent jusqu'au fond des cœurs , m'a assuré qu'elle seroit parfaitement heureuse avec un aussi puissant monarque : à l'égard du prince de Visapour & de son illustre épouse , je leur dois quelques excuses de les avoir retenus si long-tems dans ces lieux , que le pouvoir immense de Cothrobo leur faisoit paroître enchantés ; quand ils souhaiteront de prendre la route de Visapour , cet illustre philosophe , neveu du grand Alroamât , & qui ,

après avoir régné à la Chine , a quitté ce trône pour le remettre à ses enfans , & pour jouir de lui-même , les fera transporter dans leurs états.

Il n'y eut aucun des princes & des princesses qui ne témoignât au sultan la part qu'il prenoit dans l'événement présent ; il reçut leurs complimens avec toute la politesse imaginable , ensuite adressant la parole au prince Schirin , après l'avoir embrassé tendrement : mon fils , lui dit-il , que mon exemple vous rende sage ; apprenez qu'il y a un âge où nous sommes presque toujours les dupes de notre amour propre , & que nous devons cesser de vouloir plaire quand le tems nous a rendus d'une figure qui n'est plus aimable. Mais laissons-là cette morale , & consacrons le reste de ce jour à la joie & au plaisir que je ressens de voir la princesse ma fille , épouse d'un aussi grand prince.

L'on servit ensuite une superbe collation qui dura jusques bien avant dans la nuit , & Corthrob ayant été placé auprès des sultanes , il leur fit présenter , ainsi qu'au sultan , du sorbet composé avec de l'eau (a) d'une fontaine dont lui

(a) Dans les voyages fameux de Vincent le Blanc , Marceillois , Partie III , fol. 73 , en parlant de la Floride découverte en 1495 par Sebastien Cabot , pilote du roi d'Angleterre , voilà ce que dit ce voyageur : *seulement*

seul avoit la connoissance & savoit la propriété. A peine en eurent-elles bu , que se regardant l'une l'autre , & jetant les yeux sur Oguz , elles restèrent immobiles d'étonnement. Une beauté mâle ornoit le visage du sultan , il se sentit tout différent de ce qu'il étoit il n'y avoit que quelques momens ; avec toutes les grâces de la jeunesse , il vit renaître en lui la force & la vigueur d'un homme de trente ans au plus , & les sultanes se retrouvèrent dans le même degré de beauté & de perfection dont elles jouissoient

je raconterai une merveille de ce pays , attestée par le juriconsulte Ayllon , le licencié Figueroa & autres Espagnols de qualité , d'une fontaine de Jouvence , dont l'eau étant bue , non seulement remet les malades en santé ; mais même rajeunit les vieilles gens , & répare les forces & la vigueur perdue , comme ils en rapportent plusieurs exemples.

La découverte de cette île , selon Noblot , Tome V , fol. 517 de sa Géographie universelle , n'est point attribuée à Cabor , mais bien à Jean Ponce de Leon , lequel trouva la Floride , ainsi nommée , parce qu'elle étoit toute couverte d'herbes & de fleurs , en cherchant inutilement pendant six mois une fontaine qu'on disoit être dans l'île *Bosque* , dont , selon le bruit qui courut alors , l'eau rajeunissoit ; d'autres croyent que ce fut Ferdinand Soto qui découvrit cette île.

Il y a apparence que c'est de l'eau de cette fontaine que Cothrob fit boire au sultan de Guzarate & aux quatre sultanes.

lorsqu'elles avoient épousé le sultan de Guzarate : leur surprise fut si grande , qu'elles furent quelque tems sans en pouvoir marquer leur reconnaissance à l'Iman ; mais enfin , revenant de leur étonnement : sage vieillard , lui dirent-elles , ce n'étoit pas assez faire pour nous , de nous rendre le cœur d'Oguz , vous avez voulu mettre le comble à vos bienfaits , en nous redonnant tous les agrémens dont nous avions besoin pour lui plaire , & que le tems avoit effacés en nous ; & pour faire que notre satisfaction soit réciproque , vous faites jouir le sultan , notre époux , des mêmes avantages ; que de grâces n'avons-nous pas à vous rendre ? & comment pourrions-nous jamais nous acquitter envers vous de pareils bienfaits ? Belles sultanes , reprit Corhrob , je croirois n'avoir rien fait , si après avoir desfilé les yeux d'Oguz sur le compte de Goul-Saba & de Bathal , qui sont actuellement avec leur troupe aux portes de Balsora , je n'avois pas rendu au sultan & à vous tous les dons que , dans votre jeunesse , vous aviez reçus des mains de la nature ; au lieu de vous faire boire de l'eau de Jouvence , que ne m'a-t-il été permis de vous faire goûter de celle de la fontaine appelée d'Holmat (a) ,

(a) La fontaine d'Elie & celle de d'Holmat , dans les romans orientaux ; est la même. Les sectateurs de Mahomet

que le grand monarque d'Houlcarnain chercha en vain , & de laquelle Khedher ayant bu à longs traits , il devint immortel ; mais dieu ne veut accorder cette grâce qu'à un très - petit nombre de ses favoris , nous naissons tous pour mourir , & puisque le miroir d'Alexandre (a) a

nomment ce prophète Khedher , à cause de la durée immortelle de sa vie , qui le maintient toujours dans un état florissant au milieu d'un paradis ou jardin élevé que l'on pouvoit prendre pour le ciel même , suivant un poëte Turc qui parle ainsi : *gardez-vous de croire que la terre soit votre domicile , votre véritable demeure n'est autre que le ciel ; efforcez-vous par votre vertu d'arriver où est Elie ; c'est dans ce jardin élevé que votre place est marquée.* Au reste , cette fontaine , si célébrée dans les romans orientaux , est située dans le Modhallam , c'est-à-dire , la mer obscure & ténébreuse ; c'est ainsi que les Arabes appellent l'Océan Atlantique , à cause , dit-on , que personne ne sait ce qui est au-delà. Cependant l'auteur des *Kiridat-Al-Agiaib* , assure que c'est dans cette région ténébreuse qu'il appelle d'Holmat , que se trouve cette fontaine de vie qui procura l'immortalité à Khedher , quoique la plupart des Géographes Orientaux placent cette fontaine dans l'Orient,

Bibliothèque orientale , fol. 391 & 593.

(a) Le Géographe Persien , au climat troisième , parlant d'Alexandrie , où ce climat commence , dit que dans cette ville qu'Alexandre fit bâtir sur le bord de la mer Méditerranée , ce grand prince fit construire un phare qui pas-

été rompu , nous ne devons pas nous flatter de l'immortalité que l'on croyoit accordée à cet ouvrage auquel la fortune de la ville d'Alexandrie étoit attachée. Faisons donc de bonnes œuvres pendant que nous jouissons d'une vie passagère ; elle nous doit conduire à une autre dans laquelle le prophète nous promet des délices , de la vue desquels Abderaïm a joui pendant un tems si considérable ; & ce qu'il vous en a rapporté , doit nous exciter tous à mériter par notre attachement à sa loi , d'être admis dans ce séjour des bienheureux.

Le sultan ayant , à son tour , témoigné à Cotrob combien il étoit sensible à ses bontés , crut

soit pour une des merveilles du monde ; que sa hauteur étoit de cent quatre-vingt coudées , au plus haut duquel il fit placer un miroir fait par art talismanique , & que la ville d'Alexandrie devoit toujours conserver sa grandeur & sa puissance tant que cet ouvrage merveilleux subsisteroit. Quelques-uns ont écrit que les vaisseaux qui arrivoient dans ce port , se voyoient de fort loin dans ce miroir. Quoi qu'il en soit , il est fort célèbre chez les Orientaux , & un poëte Turc , décrivant la caducité des choses du monde , dit : *enfin le miroir d'Alexandre n'a-t-il pas été rompu ?* Ce qu'il y a de singulier , c'est qu'il ne s'est brisé qu'un peu avant que les Arabes se rendissent maîtres de la ville d'Alexandrie , ce qui arriva l'an 19 de l'hégire , c'est-à-dire , de la suite de Mahomet.

devoir lui parler ainsi : si je ne connoissois pas le cœur de Schirin, je m'imaginerois que la situation où je me trouve en ce moment, lui feroit de la peine ; l'âge où j'étois, pouvoit faire croire à tout autre qu'à lui qu'il ne seroit pas long tems à monter sur le trône de Guzarate ; ma mort même, qu'il avoit lieu de croire certaine, lui avoit déjà donné sur cet empire un droit que je ne lui ôte qu'à regret ; mais illustre Cōltrob, si, en me rendant tous les avantages de la jeunesse, vous avez paru reculer ses espérances, je crois que vous ne désapprouverez pas que je les rapproche, en l'associant au trône ; je déclare donc que je veux, dès aujourd'hui partager avec lui l'empire de Guzarate. Ah ! seigneur, s'écria Schirin, en se jetant aux pieds du Sultan, ne croyez pas que séduit par l'impatience de régner, je ressentie le moindre chagrin de vous voir en l'état où vous êtes à présent. Que le ciel lance sur moi ses foudres, si j'ai jamais eu des pensées aussi criminelles, & pour vous en bien convaincre, permettez qu'en restant votre premier sujet, je vous donne, par mon respect, ma soumission & mon obéissance ; des preuves convaincantes du peu d'empressement que j'ai de régner. . . . Non, mon fils, reprit Oguz, en l'interrompant, je ne vous accorderai pas cette demande ; je suis si persuadé de la bonté de votre cœur, que je

veux absolument vous associer à l'empire. Levez-vous donc , il ne convient pas qu'un sultan soit dans la posture où vous êtes , & obéissez-moi sans réplique , pour la dernière fois.

Schirin , à ce nouvel ordre , se leva , & après avoir baisé respectueusement la main d'Oguz , ce bon père l'embrassa tendrement , & pria Cothrob de faire savoir à ses sujets la dignité à laquelle il venoit d'élever le prince.

L'iman ayant , dans le moment , donné ses ordres au premier visir , pour qu'ils fussent publiés le lendemain , on ne peut concevoir quel plaisir ressentit tout le peuple de Cambaye à cette nouvelle ; il la témoigna par mille cris de joie , & tous les princes , après avoir été témoins pendant près d'un mois , des fêtes qui furent ordonnées à ce sujet , & avoir pendant tout ce temps marqué au sultan de Guzarate & à Cothrob , dans toutes les occasions , combien ils étoient reconnoissans de leurs bontés , ayant fait connoître au dernier que leur présence pouvoit être nécessaire dans leurs états.

Ce grand homme n'eut pas plutôt ordonné aux génies soumis à son pouvoir , de se charger de leur conduire , qu'ils furent dans le moment transportés , Cothbedin & Canzadé à Visapour ; Abderaïm & Zarat-Alriadh à Carizme ; Zem-Alzaman & Zendehrout à Kasgar ; & Cazan-

Can , Acfou , Karabag , Albaert , Gulendam & Aboul-Affam à Ormuz ; & chacun d'eux avec leurs époufes , ainfi qu'Oguz avec les quatre fultanes , paflèrent , jufqu'à une extrême vieillesfe , des jours heureux & dignes d'envie.

Fin du vingt-troisième volume.

T A B L E

DES CONTES,

TOME VINGT-TROISIÈME.

SUITE DES SULTANES DE GUZARATE.

XIX SOIRÉE. <i>SUITE de l'Histoire d'Aboul-Affam, aveugle de Chitor,</i>	pages 1.
XX SOIRÉE. <i>Suite de la même Histoire,</i>	9.
XXI SOIRÉE. <i>Suite de la même Histoire,</i>	19.
XXII SOIRÉE. <i>Suite de la même Histoire,</i>	27.
XXIII SOIRÉE. <i>Suite & conclusion de l'Histoire d'Aboul-Affam, aveugle de Chitor,</i>	33.
<i>Histoire de Caçan-Can, sultan d'Ormuz,</i>	44.
XXIV SOIRÉE. <i>Suite de la même Histoire,</i>	46.
XXV SOIRÉE. <i>Suite de la même Histoire,</i>	57.
XXVI SOIRÉE. <i>Suite de la même Histoire,</i>	64.
XXVII SOIRÉE. <i>Conclusion de l'Histoire de Caçan-Can, sultan d'Ormuz,</i>	72.
<i>Histoire du prince de Visapour,</i>	80.

TABLE DES CONTES. 475

XXVIII SOIRÉE. *Suite de la même Histoire.* 83.

XXIX SOIRÉE. *Conclusion de l'Histoire du prince de Visapour.* 91.

Histoire de Zem-Alzaman, prince de Kasgar, & de Zendehroud, princesse de Samarcand. 102.

XXX SOIRÉE. *Suite de la même Histoire,* 105.

XXXI SOIRÉE. *Suite de la même Histoire,* 113.

XXXII SOIRÉE. *Suite de la même Histoire,* 120.

XXXIII SOIRÉE. *Suite de la même Histoire,* 130.

XXXIV SOIRÉE. *Suite de la même Histoire,* 138.

XXXV SOIRÉE. *Suite de la même Histoire,* 148.

XXXVI SOIRÉE. *Suite de la même Histoire,* 156.

XXXVII SOIRÉE. *Suite de la même Histoire,* 162.

XXXVIII SOIRÉE. *Suite de la même Histoire,* 170.

XXXIX SOIRÉE. *Suite de la même Histoire,* 175.

XL SOIRÉE. *Suite de la même Histoire,* 185.

XLI SOIRÉE. *Conclusion de l'Histoire de Zem-Alzaman, prince de Kasgar, & de Zendehroud, princesse de Samarcand,* 192.

Aventures de Katifé & de Margeon, 200.

XLII SOIRÉE. *Suite des mêmes Aventures,* 201.

XLIII SOIRÉE. *Suite des mêmes Aventures,* 206.

XLIV SOIRÉE. *Suite des mêmes Aventures,* 212.

XLV SOIRÉE. *Suite des mêmes Aventures,* 220.

XLVI SOIRÉE. <i>Suite des mêmes Aventures,</i>	223.
XLVII SOIRÉE. <i>Suite des mêmes Aventures,</i>	229.
XLVIII SOIRÉE. <i>Suite des mêmes Aventures,</i>	234.
XLIX SOIRÉE. <i>Suite des mêmes Aventures,</i>	238.
L SOIRÉE. <i>Suite des mêmes aventures,</i>	242.
LI SOIRÉE. <i>Suite des mêmes Aventures,</i>	247.
LII SOIRÉE. <i>Suite des mêmes Aventures,</i>	252.
LIII SOIRÉE. <i>Suite des mêmes Aventures,</i>	259.
LIV SOIRÉE. <i>Suite des mêmes Aventures,</i>	264.
LV SOIRÉE. <i>Suite des mêmes Aventures,</i>	269.
LVI SOIRÉE. <i>Suite des mêmes Aventures,</i>	277.
LVII SOIRÉE. <i>Suite des mêmes Aventures,</i>	283.
LVIII SOIRÉE. <i>Suite des mêmes Aventures,</i>	289.
LIX SOIRÉE. <i>Suite des mêmes Aventures,</i>	296.
LX SOIRÉE. <i>Suite des mêmes Aventures,</i>	303.
LXI SOIRÉE. <i>Conclusion des Aventures de Katifé & de Margeon,</i>	
LXII SOIRÉE. <i>Histoire de Megnoun & de Leï- leh,</i>	322.
<i>Histoire de Maffoud, fils de Soffar,</i>	329.
LXIII SOIRÉE. <i>Suite de la même Histoire,</i>	330.
LXIV SOIRÉE. <i>Suite de la même Histoire,</i>	336.
LXV SOIRÉE. <i>Suite de la même Histoire,</i>	344.

DES CONTES. 477

- LXVI SOIRÉE. *Suite & Conclusion de l'Histoire de Massoud, fils de Soffar*, 347.
- Histoire d'Abderaïm racontée par Mouïad*, 354.
- LXVII SOIRÉE. *Histoire de la sultane Goul-Saba*, 355.
- LXVIII SOIRÉE. *Suite de l'Histoire d'Abderaïm, racontée par Mouïad*, 366.
- LXIX SOIRÉE. *Suite de la même Histoire*, 373.
- LXX SOIRÉE. *Suite de la même Histoire*, 379.
- LXXI SOIRÉE. *Suite de la même Histoire*, 385.
- LXXII SOIRÉE. *Suite de la même Histoire*, 393.
- LXXIII SOIRÉE. *Suite de la même Histoire*, 399.
- LXXIV SOIRÉE. *Suite de la même Histoire*, 405.
- LXXV SOIRÉE. *Suite de la même Histoire*, 410.
- LXXVI SOIRÉE. *Suite de l'Histoire d'Abderaïm, racontée par lui-même*, 418.
- LXXVII SOIRÉE. *Suite de la même Histoire*, 423.
- LXXVIII SOIRÉE. *Suite de la même Histoire*, 427.
- LXXIX SOIRÉE. *Suite de la même Histoire*, 432.
- LXXX SOIRÉE. *Fin de l'Histoire d'Abderaïm, racontée par lui-même*, 438.
- Histoire de la princesse Zarat-Alriadh, racontée par Abderaïm*, 439.
- LXXXI SOIRÉE. *Suite de la même Histoire*, 443.

478 TABLE DES CONTES.

LXXXII SOIRÉE. *Suite de la même Histoire*, 449.

LXXXIII SOIRÉE. *Conclusion de l'Histoire de la
princesse Zarat-Alriadh, racontée par Abde-
raïm,* 452.

LXXXIV ET DERNIÈRE SOIRÉE. *Conclusion de
l'Histoire d'Oguz & des cinq sultanes,* 455.

Fin de la Table du vingt-troisième Volume.

